

## **Mémoire de fin d'études: Quand la carte donne la parole à ceux qui vivent le territoire . Étude de deux processus cartographiques participatifs**

**Auteur :** Pirnay, Pauline

**Promoteur(s) :** Dawance, Sophie

**Faculté :** Faculté d'Architecture

**Diplôme :** Master en architecture, à finalité spécialisée en art de bâtir et urbanisme

**Année académique :** 2024-2025

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/24274>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---



UNIVERSITÉ DE LIÈGE – FACULTÉ D'ARCHITECTURE

# **QUAND LA CARTE DONNE LA PAROLE À CEUX QUI VIVENT LE TERRITOIRE**

**Étude de deux processus cartographiques participatifs**

Travail de fin d'étude présenté par Pauline PIRNAY en vue de l'obtention du  
grade de master en Architecture

Sous la direction de Sophie DAWANCE

Année académique 2024-2025



« Les cartes ont des pouvoirs magiques. Elles sont comme des clés de lecture et de déchiffrement du réel, mais aussi les supports et les foyers d'apparition d'espaces jusqu'alors inaperçus, invisibles, et d'histoires totalement nouvelles. En elles s'inscrivent les passés et s'esquissent les futurs, les nôtres et ceux des territoires. Elles possèdent à la fois une puissance ontologique et une valeur logique, voire expérimentale. Quelles que soient leurs apparences, leurs matières et leurs formats, elles sont des formes de réponse à la question centrale de toute société et de toute vie humaine : celle de son orientation dans le monde. »

*Jean-Marc Besse, Quelle est la raison des cartes ?, 2023, p.73*



## RESUME

Ce travail explore la cartographie comme outil sensible et participatif, capable de donner la parole à celles et ceux qui habitent, traversent et transforment un territoire. Partant du constat que les représentations cartographiques traditionnelles, notamment en architecture, tendent souvent à effacer les dynamiques humaines, sociales et écologiques au profit d'images figées et abstraites, la recherche s'intéresse à des approches dites situées et participatives.

Après avoir retracé l'histoire et les usages multiples de la carte, ainsi que les enjeux de pouvoir et de subjectivité qu'elle porte, l'étude examine le rôle de la cartographie dans un contexte de changement de paradigme : l'Anthropocène. Elle se concentre ensuite sur deux méthodes issues de la cartographie critique : la cartographie des controverses et la cartographie participative. Ces démarches « bottom-up » permettent de co-construire des représentations plus fines et plus juste en intégrant les savoirs locaux et en favorisant le dialogue entre habitants, experts et décideurs.

À travers l'analyse de deux processus participatifs concrets, ce mémoire met en évidence, d'une part, les apports de ces pratiques pour la compréhension des dynamiques territoriales, l'enrichissement du débat public et la co-construction de savoirs et, d'autre part, leur influence sur la perception du territoire par les acteurs impliqués. L'étude montre ainsi comment de telles approches ouvrent de nouvelles perspectives dans un contexte de transition écologique et sociale.

**Mots clés :** cartographie, contre-cartographie, anthropocène, controverse, cartographie participative, territoire

## USAGE DE L'IA

Dans le cadre de la rédaction de ce travail de fin d'étude, trois outils d'intelligence artificielle ont été mis à contribution afin d'optimiser divers aspects du processus, tant au niveau de la rédaction que de la compréhension des sources. Plus précisément :

- *ChatGPT* comme outil d'aide à la rédaction, notamment pour reformuler certaines phrases, trouver des synonymes, ajuster les tournures de phrase et vérifier l'orthographe de certains mots ;
- *DeepL* comme convertisseur linguistique afin de traduire des passages, des termes et expressions issus de l'anglais dans les sources consultées ;
- *Scribens* comme correcteur orthographique et grammatical pour vérifier la syntaxe de l'ensemble du travail.

## REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à exprimer ma profonde gratitude à Madame Dawance, qui a accepté de prendre ce travail en cours de route, qui m'a accompagné avec bienveillance tout au long de son élaboration et qui a su me rassurer dans mes moments d'inquiétude.

Mes remerciements vont également à Madame Pigeon qui m'a accompagnée au début de ce mémoire avant de passer le relais et à Madame Barcelloni Corte dont le cours a nourri ma réflexion sur certains points de ce travail. Toutes deux ont accepté d'être lectrices et d'évaluer ce mémoire, je les en remercie.

Je souhaite également adresser un remerciement particulier aux personnes rencontrées lors des entretiens pour le temps qu'elles m'ont consacré, leur réponses précieuses et leur contribution essentielle à l'analyse de mes études de cas. Pour la carte de Brugelette : Pacôme Béru, Stéphanie Guerin, Véronique Gaspard, Didier Florkin, Sophie Boiron, Yves Martial et Julien Minet. Pour l'éco-quartier Saint-Lambert : Morgane Gloux, Gisèle Pirenne, Nicolas Moulin, Sophie Vanderick, Guy Ralet et Raphaël Mahieu.

Enfin, je remercie chaleureusement mes camarades et ma famille pour le soutien constant, leur confiance et pour avoir répondu avec patience à certaines de mes interrogations tout au long de cette aventure.

## AVANT-PROPOS

La cartographie sensible et vivante, et plus particulièrement celle qui fait parler les acteurs du territoire, est au cœur de ma réflexion pour ce travail de fin d'études qui marque l'aboutissement de mes cinq années passées à la Faculté d'Architecture de l'Université de Liège. Au fil de ces années, j'ai pris conscience de l'importance des cartes, non seulement comme outil de représentation, mais aussi comme moyen d'expression. Ce sujet s'est imposé à moi progressivement, nourri par mon parcours et mes expériences.

Dès mes premières années d'étude à la faculté, j'ai pris goût à la production et à la réalisation de plans et de cartes. J'ai appris à observer l'espace autrement, à percevoir ses subtilités et à accorder de plus en plus d'attention aux détails. Le projet de territoire en troisième année de bachelier a marqué un tournant dans ma perception de la cartographie. Bien que mon approche soit encore très académique et technique, j'ai découvert à travers mes premières cartes du territoire un certain plaisir à retranscrire l'espace en dessin et à comprendre comment cette représentation pouvait structurer une réflexion.

C'est avec le projet de première année de master, « *Architecte enquêteur* », que mon regard a vraiment évolué. Grâce à cet atelier, j'ai commencé à m'interroger sur ce que disent réellement les cartes et sur ce qu'elles laissent de côté. Cela m'a amené à explorer d'autres formes de cartographie, plus sensibles, plus engagées et plus situées dans le territoire qu'elles représentent.

J'ai alors commencé à me constituer une sorte de petite collection de cartes, des références que j'appréciais et qui m'ont éveillée au pouvoir qu'une représentation peut avoir. C'est ainsi que je me suis ensuite intéressée à la cartographie du sensible, qui ne se limite pas à décrire les éléments physiques comme la plupart des cartographies « classiques », mais qui tente plutôt de traduire des ambiances, des émotions, des interactions invisibles entre humains et non-humain qui façonnent un lieu. J'ai alors compris que les codes traditionnels que nous avions appris devaient évoluer pour laisser place à plus de sensibilité.

À travers cette collection, j'ai également découvert des cartes qui donnent la parole à ceux qui vivent le territoire. J'ai alors compris que l'acte de cartographier pouvait être un moyen d'expression pour les acteurs en présence, ceux qui habitent, traversent et utilisent le territoire. Cartographier peut dès lors aussi être un acte collectif, qui, plutôt que de se limiter à une lecture personnelle et soi-disant objective, propose une lecture plurielle, subjective et située mais surtout plus juste du territoire.

En me questionnant sur le sujet que j'allais choisir pour mon mémoire, il m'a semblé évident que c'était cette approche que je voulais explorer. J'ai la volonté de comprendre l'émergence de cette pratique mais aussi tous les

apports que cette cartographie peut générer car, pour moi, elle est porteuse d'un réel potentiel pour une meilleure compréhension et transmission des réalités du territoire.

Plus j'avance dans ce mémoire, et plus mon intérêt pour la cartographie sensible grandit. Il ne se limite pas juste à ce travail, il continue de m'animer et d'enrichir ma manière d'observer et de penser l'espace. J'y vois également une réelle importance pour mon avenir professionnel, une approche qui continuera à guider ma façon d'appréhender l'espace et de concevoir le territoire dans mon futur métier.

## SOMMAIRE

RESUME.....	5
USAGE DE L'IA.....	6
REMERCIEMENTS.....	7
AVANT-PROPOS.....	8
SOMMAIRE .....	10
<b>0 / INTRODUCTION.....</b>	<b>12</b>
Présentation de la problématique.....	13
Méthodologie de travail.....	15
Limites.....	16
<b>I / CARTOGRAPHIE : EXPLORATIONS .....</b>	<b>18</b>
La puissance narrative des cartes .....	19
Une histoire de cartes.....	22
L'illusion d'une objectivité .....	27
Renverser la tendance : cartographie alternative .....	32
Une représentation, mais laquelle ? .....	35
<b>II / L'ANTHROPOCÈNE : UN CHANGEMENT DE PARADIGME .....</b>	<b>40</b>
Nouveau récit du monde .....	41
L'architecte face au changement .....	43
Cartographier l'Anthropocène.....	44
Perspectives.....	50
<b>III / DES CARTES QUI DONNENT LA PAROLE .....</b>	<b>52</b>
Vers d'autres manières de cartographier .....	53
La cartographie des controverses.....	55
La cartographie participative.....	66
Articulations .....	79

<b>IV / RÉCITS D'EXPÉRIENCES : ÉTUDE DE DEUX PROCESSUS PARTICIPATIFS.....</b>	<b>82</b>
Atterrir.....	83
Carte de Brugelette.....	88
Éco-Quartier Saint-Lambert.....	106
Mise en parallèle.....	124
<b>V / CONCLUSION .....</b>	<b>126</b>
BIBLIOGRAPHIE .....	130
LISTE DES FIGURES .....	136
ANNEXES.....	142

# 0 / INTRODUCTION

## PRÉSENTATION DE LA PROBLÉMATIQUE

Présente au sein de notre société depuis de nombreux siècles déjà, la cartographie a connu, au fil du temps, plusieurs évolutions dans sa représentation et ses usages (Olmedo, 2021 ; Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Besse, 2023). Ne servant plus seulement d'outil de repérage, ses nombreuses dimensions en font un objet particulièrement prisé dans notre société actuelle (Besse, 2023). Des cartes climatiques aux cartes ethnographiques en passant par celles mobilisées dans la planification urbaine du territoire, la cartographie est aujourd'hui utilisée partout dans le monde et ce dans de nombreux domaines et disciplines (Olmedo, 2021 ; Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Besse, 2023). La cartographie fait désormais partie de notre quotidien (McCarthy, 2022).

Plus particulièrement, en architecture, la cartographie est un outil notamment utilisé dans les différentes opérations d'aménagement du territoire. Dans ce domaine où les cartes font partie intégrante du processus de projet, les méthodes de représentation du territoire sont aussi variées que les architectes eux-mêmes. Pourtant, beaucoup de ces représentations semblent déconnectées des réalités du site, vidées de ses habitants, d'autres êtres vivants et de ses dynamiques sociales (Aït-Touati et al., 2019 ; Olmedo, 2021 ; Pigeon, 2022, 2023). Ce constat est d'autant plus problématique lorsque le sujet principal traité par les cartes en architecture est l'aménagement du territoire, une discipline qui devrait justement chercher à intégrer les multiples dimensions de l'espace vécu.

La carte n'est jamais neutre : elle traduit des choix de représentation qui reflètent les intentions, les intérêts et les priorités de ceux qui la produisent (Besse, 2010, 2023 ; de Robert et Duvail, 2016 ; Aït-Touati et al., 2019 ; Rekacewicz et Zwer, 2021a, 2021b ; Olmedo, 2021 ; McCarthy, 2022 ; Pigeon, 2022, 2023 ; Kollektiv Orangotango+, 2023a). Ce pouvoir de cadrage et d'interprétation a été critiqué dans années 1970, conduisant à l'émergence de démarches cherchant à montrer d'autres facettes du territoire. Parmi elles, les cartographies « alternatives » revendiquent une approche plus située et réflexive, intégrant les savoirs locaux et les perspectives des acteurs directement concernés (Olmedo, 2021 ; Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Pigeon, 2023). Ces pratiques déplacent le regard : elles ne visent plus seulement à représenter un espace, elles racontent aussi la manière dont il est vécu, pratiqué et disputé, ouvrant du dialogue autour de ses enjeux (Olmedo, 2021).

Cependant, quelque chose manque encore : les représentations cartographiques actuelles semblent toujours abstraites et déconnectées du réel, ne parvenant pas encore à refléter la richesse et la complexité des territoires qu'elles prétendent décrire. De plus, dans notre contexte actuel de crise écologique et de changement de paradigme, cette distance entre la carte et le vécu du territoire souligne le besoin crucial de développer de nouveaux outils capables de mieux appréhender les dynamiques en cours, d'accompagner la transition et de répondre aux enjeux contemporains.

Face à ces limites, je perçois un besoin fondamental de produire des cartographies dites « situées », capables de dépasser cette abstraction. Ces cartes, qui visent une représentation vivante et sensible de l'espace, montrant la manière dont il est habité et vécu et offrant une lecture plus complexe et nuancée du territoire, ambitionnent ainsi de refléter la richesse des interactions et des dynamiques propres à chaque lieux. Dans cette optique, ma recherche se tourne alors vers des formes de cartographie plus expressives, des cartes qui donnent la parole à celles et ceux qui vivent le territoire, en s'appuyant sur l'expérience et le vécu des personnes qui le pratiquent réellement. Dès lors, il ne s'agit plus seulement de représenter l'espace, mais plutôt de co-construire une vision plus fine et située du territoire à travers des outils sensibles et collaboratifs.

Dans ce cadre, la cartographie participative et la cartographie des controverses semblent aborder des approches intéressantes. La première en permettant d'impliquer directement les acteurs dans le processus de sa création, favorisant l'échange de savoirs, la confrontation de points de vue et l'émergence d'une vision collective. La seconde en rendant visible les désaccords, tensions et visions divergentes qui traversent un espace. Ensemble, elles transforment la carte en un espace de débat et d'actions, relatant de façon plus sensible le territoire.

C'est précisément ce potentiel qui mérité d'être questionné : si ces approches semblent porteuses de nouvelles manières de voir et de penser le territoire, encore faut-il comprendre comment elles influencent réellement les acteurs qui y prennent part et les représentations qu'ils construisent ensemble.

Dès lors, ce travail s'articule autour de la question suivante :

**Quels sont les apports des cartographies situées et participatives sur les différents acteurs impliqués dans le processus ? Et, en quoi ces cartes, en tant qu'objet intermédiaire, influencent-elles leur perception du territoire ?**

## MÉTHODOLOGIE DE TRAVAIL

Ma recherche s'appuie donc sur ces cartographies situées et s'articule autour de deux objectifs principaux :

1. Comprendre le processus de création de ce type de carte, ce qui m'amène à me questionner sur qui est autour de la table ? quelle est la finalité ? à qui donne-t-on la parole et pourquoi ? quelle méthodologie est mobilisée ? ...
2. Explorer les apports de ces cartes quant à la compréhension et réflexion sur le territoire ; saisir en quoi elles peuvent favoriser le débat et l'échange sur l'espace.

Pour cela, ma démarche sera sous-tendue par deux types de cartographies que je pense être porteuses pour cette réflexion à l'échelle du projet de territoire : la cartographie des controverses et la cartographie participative.

Toutes deux apparues suites aux revendications de la cartographie critique, la cartographie des controverses est issue d'un exercice pédagogique introduit par Bruno Latour et cherche à représenter visuellement les différents points de vue des acteurs concernant des sujets et débats controversés sur un territoire (Venturini, 2008). Moins axée sur l'aspect de la recherche, la cartographie participative, aussi appelée co-cartographie, est un procédé qui consiste à construire une carte de manière collective sur base des connaissances locales des habitants. Réalisées avec des personnes qui n'appartiennent pas nécessairement au milieu cartographique, le but de cette démarche est de rendre compte de la réalité du terrain et de ses différentes relations à travers un autre regard que celui de l'expert (Pigeon, 2022, 2023).

À travers l'analyse et la collection de cartographies participatives ainsi que par la relecture du travail d'Axelle Grégoire, « *La Boussole* », en lien avec la controverse, mon travail s'efforce de comprendre en quoi ces deux types de cartographies, se basant sur une méthode qualifiée de « bottom-up », sont des objets intermédiaires pertinents pour permettre la parole et la rencontre de tous les acteurs.

Ainsi, à la lumière des connaissances acquises dans la littérature, j'entamerais alors l'analyse de deux processus participatifs afin de comprendre concrètement les impacts qu'ils ont eu, en particulier sur les acteurs impliqués, ainsi que sur la manière dont ce processus a influencé la perception du territoire.

## LIMITES

L'histoire de la cartographie, de son utilisation et de son caractère transdisciplinaire aurait pu être développé de manière plus approfondie. Dans le cadre de ce mémoire, j'ai choisi de raconter cette histoire assez brièvement afin de situer son évolution et d'expliquer ses enjeux. L'idée ici n'est donc pas de parcourir en profondeur toute l'évolution et les multiples aspects de la carte, mais plutôt de fournir une base de compréhension permettant de saisir le contexte et les enjeux dans lesquels s'inscrit ce travail.

Dans la même logique, le nouveau paradigme de l'Anthropocène ouvre un champ vaste de questionnements essentiels pour l'avenir de nos sociétés. Ce mémoire ne prétend pas en couvrir l'ensemble mais aborde plutôt de manière ciblée les enjeux concernant l'architecture et la cartographie.

Une autre limite concerne les acteurs pris en compte dans cette recherche. En basant essentiellement le contenu sur les acteurs humains, j'écarte volontairement la dimension du vivant et du non-humain. Bien que les enjeux liés à leur représentation soient tout aussi importants que ceux des humains, je décide de me concentrer principalement sur ce dernier. Ce choix méthodologique permet de garder un cadre d'analyse clair, même si l'intégration du non-humain aurait ouvert de nouvelles perspectives, plus larges, qui pourraient faire l'objet d'un autre travail.

Enfin, en ce qui concerne les méthodes cartographiques donnant la parole aux acteurs, j'ai décidé de me concentrer sur la cartographie des controverses et la cartographie participative. D'autres méthodes existent sans doute mais ne sont abordées ici, bien qu'elles auraient pu enrichir la réflexion par des perspectives complémentaires et tout aussi intéressantes. Par ailleurs, les études de cas mobilisées dans ce travail portent exclusivement sur la cartographie participative.



# I / CARTOGRAPHIE : EXPLORATIONS

## LA PUISSANCE NARRATIVE DES CARTES<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Titre emprunté à  
Kollektiv Orangotango  
+, *Ceci n'est pas un  
atlas*, 2023a, p.13

Utilisée depuis très longtemps pour diverses raisons, la cartographie est aujourd’hui un outil fort répandu et fait désormais partie de notre quotidien (Besse, 2023). Bien que nous ne l'utilisions pas nécessairement pour nos déplacements dans des territoires connus, les images cartographiques sont pourtant omniprésentes autour de nous et se retrouvent sur plusieurs supports de notre vie quotidienne (météo, GPS de la voiture, réseaux sociaux, etc.) (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Besse, 2023).

Autrefois réservées aux experts comme les géographes ou les politiques, la cartographie est à présent mobilisée dans le monde entier et dans plusieurs disciplines, provoquant un intérêt généralisé qui amène à sa démocratisation (Olmedo, 2021 ; Rekacewicz & Zwer, 2021a). Avec l'aide des outils informatiques, permettant un accès rapide à l'information, la carte est désormais à la portée de tout un chacun (Rekacewicz & Zwer, 2021a). De nos jours, « les cartes sont partout et existent sur des supports très diversifiés, utilisées comme des supports de compréhension dans tous les domaines, notamment à des fins rhétoriques et démonstratives » (Olmedo, 2021, p.4). D'une certaine manière, beaucoup de personnes sont donc plus ou moins familières avec ce mode de représentation.

<sup>2</sup> Association  
canadienne de  
cartographie :  
<https://cca-acc.org/fr/ressources/que-que-la-cartographie>

Conventionnellement, la cartographie correspond à « la discipline qui s'occupe de la conception, de la production, de la diffusion et de l'étude des cartes » [Association canadienne de cartographie<sup>2</sup>]. À travers cette démarche, différentes techniques sont utilisées afin de représenter graphiquement des informations et des données sur un support, la carte. Cette carte est « une construction intellectuelle avec un langage propre dont

<sup>3</sup> Géoconfluences :  
<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/carte-croquis-schema>

il faut connaître la sémiologie » [Géoconfluences<sup>3</sup>]. Il s'agit d'une représentation graphique dont le but est de nous situer dans l'espace et parfois le temps (Rekacewicz et Zwer, 2021b), qui permet « de s'insérer dans le cadre d'un pays, d'une ville, ou d'une institution » (Wiame, 2018, p.65). C'est aussi un moyen de marquer graphiquement les relations spatiales qui existent au sein d'un espace (Pigeon, 2022).

<sup>4</sup> perspective.brussels :  
<https://perspective.brussels/fr/actualites/jouons-toutes-nos-cartes>

De manière générale, le but de la cartographie est avant tout de communiquer (Besse, 2023). C'est « une représentation visuelle qui permet de synthétiser et d'exposer des informations géographiques, statistiques ou conceptuelles à l'aide d'éléments visuels » [perspective.brussels<sup>4</sup>]. Pouvant représenter tant un espace restreint que le globe, la carte est un outil et une pratique « de médiation entre le monde professionnel et académique, les habitants et les structures décisionnelles » (Pigeon, 2023a, p.1). Elle offre un moyen de communication entre les experts eux-mêmes et le monde, entre un territoire et ses usagers (Pigeon, 2023b). Une communication qui sous-tend un potentiel, celui d'ouvrir le débat commun (Olmedo, 2021 ; Pigeon, 2022).

Grâce à sa capacité de communication, la carte constitue également un outil de connaissance. À travers chaque production, données géographiques et thématiques sont croisées, générant une nouvelle compréhension du

territoire (Rekacewicz & Zwer, 2021a). Sur ces cartes des relations apparaissent, des contours et des limites se dessinent, nous laissant percevoir ce territoire et ses phénomènes politiques, sociaux, spatiaux, naturels, économiques, etc. (Besse, 2023). Par la carte, on nous donne à voir notre monde, une sorte d'image synthèse d'un espace que nous ne saurions apprêhender entièrement par nous-même (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Besse, 2023). Finalement, « la carte est le miroir de notre communauté, elle sert à montrer ce que nous apprenons et elle aide à comprendre le territoire » (Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.13).

Mais parler de carte ne renvoie pas uniquement à la notion de connaissance du territoire, elle porte aussi en elle la mémoire. Alors que les savoirs et habiletés spatiales étaient auparavant transmises à l'oral, ne nécessitant pas l'utilisation de la carte, elle agit aujourd'hui comme une sorte de support externe<sup>5</sup>. C'est une mémoire qui fige des connaissances de l'espace, un support qui récapitule graphiquement les pratiques et savoirs du territoire (Besse, 2023).

Nous le verrons plus tard, la cartographie a évolué au cours du temps et a connu de nombreux changements tant au niveau de sa représentation que de son format et sa matérialité. Nous nous trouvons aujourd'hui face à un panel de cartes en tout genre, venant de différentes époques. Beaucoup de représentations cartographiques mais qui ne sont pas toutes similaires (Besse, 2023). En effet, il est important de noter qu'une carte représente une vision du monde à un moment donné de l'histoire. « Il n'y a pas de progrès de la cartographie vers une précision de plus en plus forte ou vers davantage d'objectivité, mais des cartographies qui fournissent à des cultures diverses des visions du monde spécifiques, à des moments bien précis de l'histoire » (Aït-Touati, et al., 2019, p.12). Dans la même idée, il est important de garder à l'esprit que la carte n'est pas le territoire. Bien qu'elle puisse contenir des éléments qui évoquent un certain mimétisme avec ce dernier, la carte n'est qu'une représentation de l'espace qu'elle prétend figurer (Besse, 2023). Le passage des informations géographiques sur le support de la carte nécessite toute une série d'opérations et de sélections visant à rendre les données spatiales lisibles. Dès lors, il est essentiel de comprendre que « si les cartes « parlent » du monde, elles ne lui ressemblent pas, il faut les envisager comme des espaces graphiques plus ou moins stabilisés, codifiés, formalisés » (Besse, 2023, p.38). Néanmoins, ce n'est pas parce qu'elle ne représente pas fidèlement tous les détails du territoire, qu'elle doit être vue comme inutilisable. Au contraire, par sa structure semblable à ce dernier, elle peut prétendre le représenter, servir de preuve et mettre en lumière des faits, ce qui justifie son utilité (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Kollektiv Orangotango+, 2023a).

Un autre point d'attention doit être accordé à la manière dont cette image cartographique est perçue. Omniprésentes dans notre quotidien, les cartes nourrissent inconsciemment notre vision du monde (Besse, 2023). Bien que la carte soit généralement vue dans l'imaginaire collectif comme une représentation objective, presque comme une sorte de document

<sup>5</sup> Le terme de « support externe » est utilisé par Jean-Marc Besse (2023, p.24) pour évoquer le lieu de conservation des compétences spatiales

scientifique, elle transmet pourtant toujours des informations qui sont plutôt de l'ordre de la subjectivité. Comme expliqué précédemment, « la carte détient cet immense pouvoir de dire le monde » (Rekacewicz & Zwer, 2021a, p.92), et, en raison de ses dimensions pragmatiques, s'intéresser au cadre de sa création devient pertinent. Besse ajoute même que les sortir de leur contexte de fabrication n'est pas possible car « elles sont des objets qui interviennent à l'intérieur d'un ensemble d'interactions humaines, savantes, sociales, politiques etc. » (Besses, 2023, p.45). De ce fait, lors de l'analyse d'une carte, il est important de ne pas seulement s'arrêter ce qu'elle communique, mais bien d'aller plus loin et de la relier à son créateur, celui qui décide de son contenu (Rekacewicz & Zwer, 2021a). Ceci nécessite donc de comprendre qui est l'auteur, quelles sont ses intentions à travers cette carte, quels destinataires sont visés et à quelle époque et dans quel contexte elle a été créée (Besse, 2010 ; de Robert et Duvail, 2016 ; Pigeon, 2022). Ainsi, lors de la lecture d'images cartographiques, il est nécessaire de garder à l'esprit que ces images qui paraissent plutôt anodines sont des objets construits de toute pièce par l'homme (McCarthy, 2022) et que, en dehors de leur contexte de création, ces images ne valent rien (Wiame, 2018).

Les cartes ont donc « la puissance des images, elles sont immédiates, suggestives et convaincantes » (Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.19) et sont indispensables pour appréhender notre monde. Comprendre le contexte de leur création devient d'autant plus pertinent lorsqu'on sait que bon nombre d'entre elles sont utilisées dans une optique de manipulation. Lors de leur conception, par les politiques notamment, certains éléments sont volontairement cachés et d'autres exagérés afin de fausser notre lecture de l'image. La notion expliquée plus haut selon laquelle la carte permet d'en apprendre davantage sur le territoire mérite donc d'être nuancée. Il apparaît clairement que, dans certains cas, les cartes ne sont pas tant des outils de communication transparents sur le territoire mais tendent plutôt à devenir des outils de pouvoir pour les politiques, servant parfois même à faire campagne (Besse, 2010 ; Olmedo, 2021 ; Pigeon, 2023a). Ces manipulations accentuent des phénomènes qui ne sont pas aussi importants qu'ils ne le paraissent et créent parfois une impression d'urgence voir de peur là où n'y en a pas nécessairement (Rekacewicz & Zwer, 2021a). Encore une fois, comprendre le contexte de création prend alors tout son sens.

Au sein de la cartographie se trouve donc un outil précieux et puissant de communication, de connaissance et de mémoire qui a une grande importance dans notre monde actuel mais qu'il convient toujours d'aborder avec beaucoup de vigilance.

## UNE HISTOIRE DE CARTES

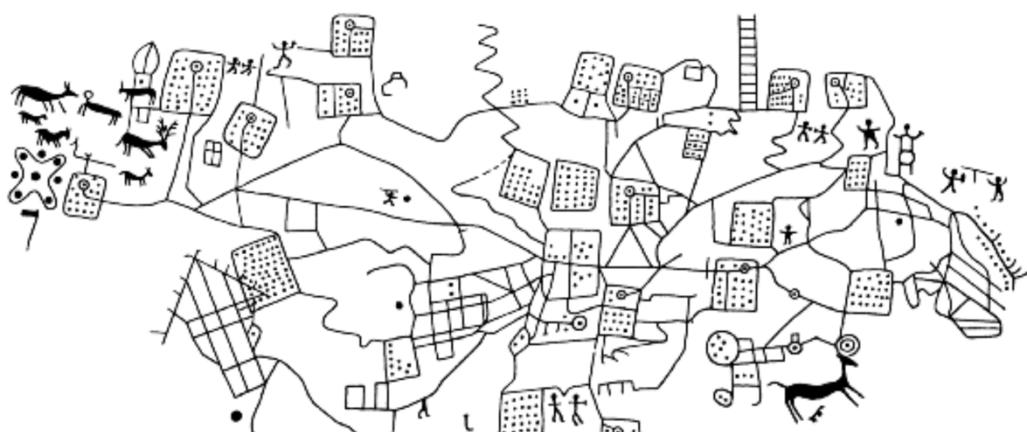
Bien qu'il soit difficile de déterminer avec précision l'époque exacte à laquelle est apparue la cartographie, cette pratique semble être presque aussi ancienne que l'humanité elle-même. En effet, elle aurait probablement vu le jour bien avant l'apparition de l'écriture. Il est fort possible que d'autres formes de représentations, comme des cartes dessinées à même le sol ou encore des cartes chantées et racontées, aient existés. Ces dessins et paroles qui sont aujourd'hui perdus avaient pourtant sans doute la même fonction que nos cartes actuelles : permettre aux populations de se repérer, s'orienter et transmettre leur connaissance du territoire (Kollektiv Orangotango+, 2023a ; Sionneau, 2023).

La plus ancienne trace de carte topographique connue remonte à la Préhistoire. Il s'agit du « rocher » ou de la « carte de Bedolina », situé dans la vallée de Valcamonica en Italie, et datant de la fin de l'Âge du Bronze (environ 2200 à 750 av. J.-C.). Ce pétroglyphe, dessin gravé dans la roche, a été réalisé en plusieurs étapes. On y retrouve l'espace de chasse, l'espace topographique, des scènes de guerre et d'autres personnages stylisés (Pigeon, 2022 ; Sionneau, 2023). « Cette superposition de gravures témoigne d'une évolution du mode de vie des habitants de la vallée et de la complexification de leur société » [Votre Carte Ancienne<sup>6</sup>]. À travers sa représentation, cette carte ne semble pas seulement délimiter le territoire, mais aussi représenter les pratiques et activités de l'époque. On y retrouve des champs, des fermes, des chemins ou encore des cours d'eau, un aperçu du quotidien de cette civilisation.



<sup>6</sup> Votre Carte Ancienne :  
[https://carteancienne.com/logs/les-cartes-qui-ont-marque-l-histoire/carte-de-bedolina?srsltid=AfmB0opbXTEqz2Ua\\_OEmaYu6\\_f-00jgTtMOp6Gq-FKp2Nvcmy9KaysF3](https://carteancienne.com/logs/les-cartes-qui-ont-marque-l-histoire/carte-de-bedolina?srsltid=AfmB0opbXTEqz2Ua_OEmaYu6_f-00jgTtMOp6Gq-FKp2Nvcmy9KaysF3)

**FIG. 001 :** photo du rocher gravé de Bedolina, Luca Giarelli, 2008.



**FIG. 002 :** reproduction du rocher gravé de Bedolina, Alberto Marretta, 2019.

Au haut Moyen Âge, la cartographie était riche en détails et donnait à voir beaucoup de choses. « Personnages, annotations, références et vignettes figuratives » (Pigeon, 2023a, p.2) étaient parfois tous assemblés sur une seule et même carte, créant un document situé, détaillé et témoignant d'une connaissance précise du terrain. Contrairement aux conventions graphiques standardisées que nous connaissons aujourd'hui, chaque cartographe médiéval développait ses propres méthodes de représentation, souvent basées sur sa propre observation des lieux et une exploration du terrain par la marche (Pigeon, 2022, 2023a). À cette même époque, des cartes mettant en avant l'approche collaboratives ont même été retrouvées. Ces dernières, construite par l'addition de regards, témoignent des enjeux du terrain et d'un grand nombre de détails (Pigeon, 2023a). L'histoire témoignerait même que cette connaissance des lieux a été construite et validée par un groupe de personnes accompagnant le cartographe lors de sa visite sur le terrain. Cela expliquerait l'impression que la carte semble avoir été construite selon différents points de vue (Pigeon, 2023b).

**FIG. 003 :**  
reconstitution de la  
Mappa Mundi  
d'Ebstorf, Gervais de  
Tilbury, 1300.



Suite à l'évolution des outils de relevé, la subjectivité du cartographe médiéval laisse doucement place à l'objectivité de la machine. Petit à petit,

une nouvelle catégorie de cartes basées sur la géométrie et les mathématiques émerge et se voit rapidement diffusée grâce à l'avènement de l'imprimerie. Dès lors, les codes s'uniformisent et les cartes évoluent vers une représentation plus mathématique et abstraite. Le reste de la population ne maîtrisant pas encore ces nouveaux codes graphiques, ces cartes sont d'abord conçues par des experts et généralement destinées à un public d'experts (Pigeon, 2023a).

À la Renaissance, de nombreux voyageurs quittent leurs territoires avec l'objectif de cartographier les terres inconnues (Aït-Touati et al., 2019). Auparavant créées à partir de récits décrivant ces terres inconnues (Rekacewicz & Zwer, 2021a), les cartes deviennent désormais un outil pour ceux qui souhaitent arpenter et explorer le monde. Elles se prêtent parfaitement à cette nouvelle expérience et de nombreux voyageurs l'adoptent. Incarnant à la fois la volonté de représenter les explorations et les différentes découvertes, elles remplissent aussi un objectif essentiel : celui de se repérer dans ces nouveaux territoires inconnus (Sionneau, 2023). Des voyages plutôt animés par l'envie profonde de conquérir le monde nouveau que par le désir d'en apprendre sur les populations avoisinantes. À la suite de ces nombreuses explorations, plusieurs atlas cartographiques ont vu le jour, laissant une trace de ce nouveau territoire exploré. Ces nouvelles connaissances, créées à partir des explorations territoriales et rapidement diffusées en Occident par l'imprimerie, se voient établir « la prise en main d'un énorme pouvoir, celui de dire comment est le monde et comment il faut le voir » (Pigeon, 2022, p.38).

**FIG. 004** : carte de l'océan Indien, Pieter Goos, 1660.

**FIG. 005** : premier planisphère représentant la côte des Amériques, Juan de la Cosa, 1500.



De la Renaissance à la période des Lumières, les connaissances en mathématique ne cessent de progresser, favorisant le développement « des méthodes de cartographie fondées sur la mesure, le calcul et les systèmes de coordonnées » (Pigeon, 2022, p. 230). La représentation cartographique est alors soumise aux normes de conception occidentales, avec la mise en place d'un système euclidien qui remplace les dynamiques et symboles par des données mesurables (Kollektiv Orangotango+, 2023a). La carte se construit désormais avec plus de précision, avec comme but de représenter le plus objectivement possible les limites et l'étendue de nos territoires. De plus en plus objective et précise, la carte se voit attribuée une valeur de construction graphique plus scientifique (Pigeon, 2022).

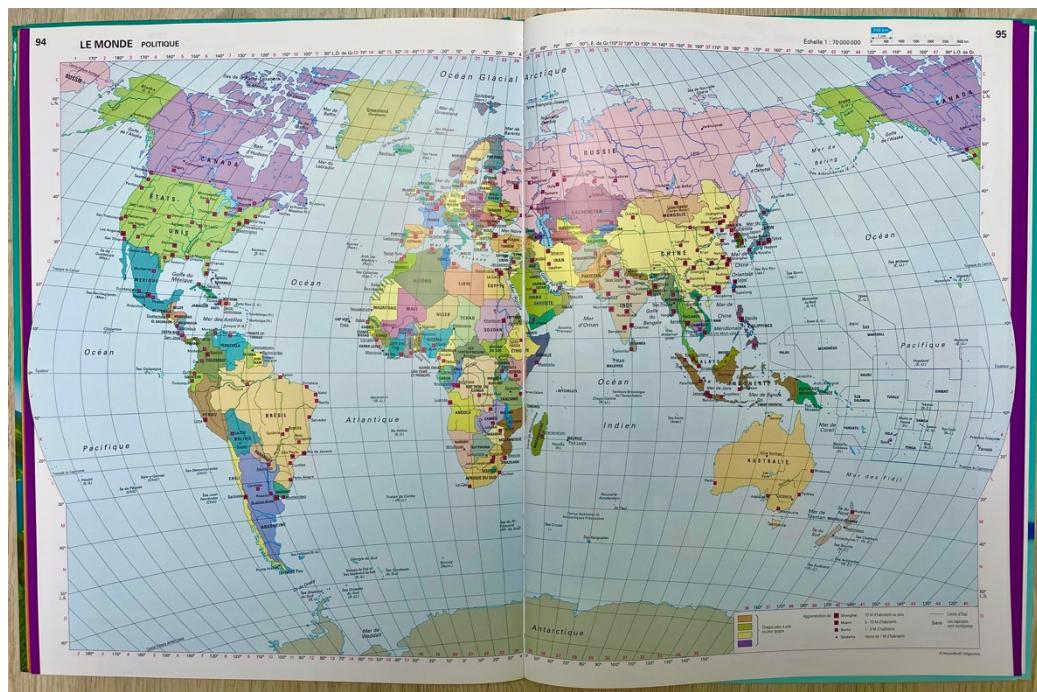
Un exemple parlant de cette grande précision est la carte de Ferraris, créée entre 1770 et 1778. Érigée par le comte Joseph de Ferraris, directeur d'une école de mathématique au Pays-Bas, cette carte établie pour les Pays-Bas autrichiens couvre nos territoires wallons. D'une extrême précision, elle nous permet de l'utiliser encore aujourd'hui en tant que témoignage de cette époque passée (Pigeon, 2022). Mais ce qui fait aussi la puissance de cette carte, c'est toute l'énergie qui a été mise dans la représentation. Bien que très précise et mathématique, la carte de Ferraris intègre aussi « l'expérience du paysage vécue par ses auteurs. Les textures et la profondeur apportées par le dessin lui donnent un caractère sensible, bien que les matières paysagères fassent l'objet d'un référentiel conventionnel appliqué à l'entièreté de l'espace représenté » (Pigeon, 2022, p.230).

**FIG. 006** : carte de Ferraris de la zone de Liège, Joseph de Ferraris, 1777.



Au cours des 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles, en avançant dans la modernité, ces représentations géographiques mathématiques sous forme d'atlas deviennent officielles et prennent progressivement place dans les cursus scolaire à travers l'enseignement des connaissances en géographie. Cette dispersion du savoir offre la possibilité à chaque lecteur de découvrir ses propres espaces géographiques, sa localisation dans une partie du globe et son appartenance à tel continent ou tel pays, amenant à développer une pensée du monde basée sur l'organisation en nation (Pigeon, 2022). Un

aspect rejeté par plusieurs géographes dont Élisée Reclus qui, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, refuse l'utilisation des atlas pour enseigner la géographie sous prétexte qu'ils désapprennent le monde (Rekacewicz et Zwer, 2021b).



**FIG. 007** : extrait de la carte du monde d'un atlas utilisé dans l'enseignement secondaire, *Le petit Atlas*, 2015.

Quelques années plus tard, c'est l'arrivée du GPS et de sa cartographie numérique qui réagit à l'activité des acteurs. Cette nouvelle sorte de cartographie change considérablement notre rapport à carte en donnant une information en direct (Besse, 2010 ; Aït-Touati et al., 2019). Désormais, « tout en restant mobile, il est possible de se connecter, d'accéder à des informations, de maintenir des échanges, de se situer dans l'espace et de répondre en permanence à la question : où suis-je ? » (Urlberger, 2010, p. 75). Ce rapport nouveau au territoire implique des changements au niveau de la représentation, il devient dès lors nécessaire de représenter la mobilité, le mouvement (Urlberger, 2010). Ces cartes n'ont plus rien à voir avec les cartes anciennes basées sur les explorations personnelles de terrain ou les récits de voyage et bien que le système de GPS offre une grande précision, il perd cependant « en récit, en assemblage d'histoires contées, en multiplicité de personnes et de narrateurs qui permettaient à la carte d'être une synthèse, d'être unique et multiple à la fois » (Aït-Touati, 2019, p. 6).

Bien que ces nouvelles techniques de navigation GPS ne remplacent pas la connaissance fine des espaces que nous fréquentons, elles ont néanmoins permis à une majeure partie de la population de se familiariser davantage avec l'image cartographique (Besse, 2023).

## L'ILLUSION D'UNE OBJECTIVITÉ

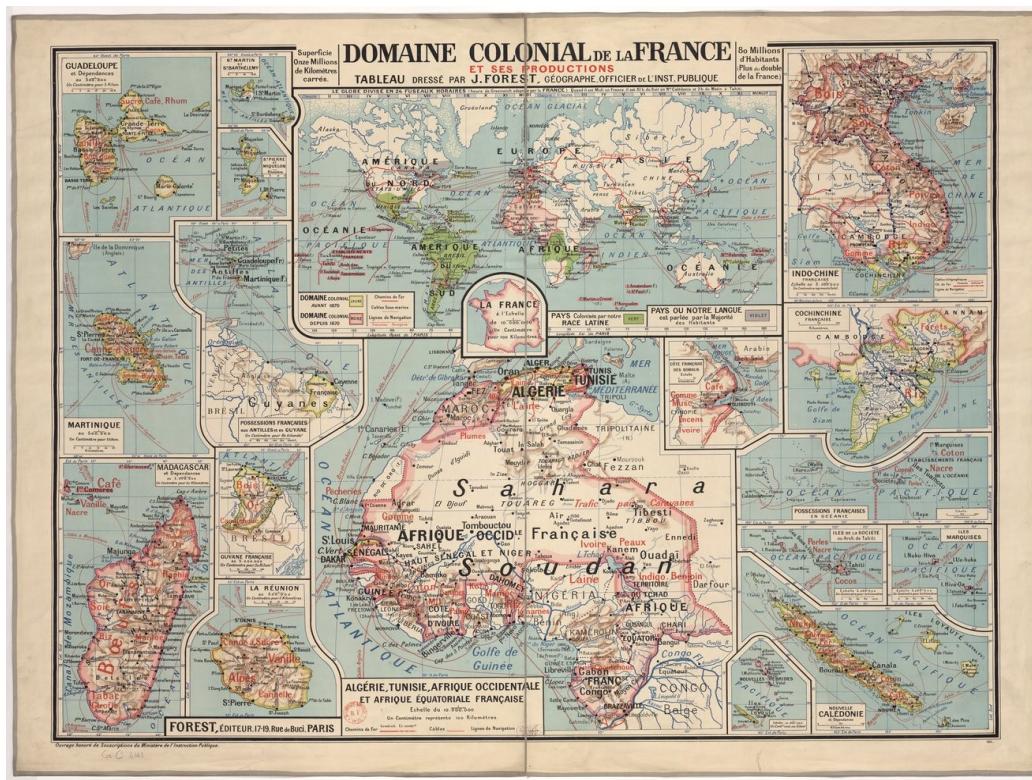
La carte peut être vue comme un mode de pensée, où l'espace cartographique sert de support à l'organisation des idées (Besse, 2023). Mais au-delà de cette disposition, le processus cartographique rejoint aussi notre manière de créer et raconter des histoires. Nécessitant un émetteur et un transmetteur, l'ensemble des idées sont ensuite transformées en un récit à partager (Kollektiv Orangotango+, 2023a). « Or la puissance des récits et la capacité à jouer de leurs codes peuvent permettre à celles et ceux qui les maîtrisent d'en (ab)user, notamment parce que ces récits dissimulent les intentions qui les composent » (Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.14).

Comme expliqué précédemment, on accorde à l'image un crédit important et avons l'habitude de penser que les cartes sont des représentations objectives et exactes du territoire (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Kollektiv Orangotango+, 2023a), « mais la neutralité n'existe ni dans la production des cartes ni dans leur utilisation » (Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.29). En effet, aucune autre représentation n'est aussi facile à manipuler qu'une carte, et toute représentation du monde porte en elle une dimension politique (Rekacewicz & Zwer, 2021a). Les experts le savent, toute création de carte est un point de vue concernant une réalité possible. Mais ceux qui l'utilisent en sont-ils vraiment conscients ?

Aujourd'hui, la carte est une source d'information largement accessible et présente dans les mains de tous (Rekacewicz & Zwer, 2021a). La cartographie est un moyen saisir notre monde. Cependant, ce que la carte nous donne à voir déforme la réalité et nous fait défaut en orientant notre perception vers une vision biaisée (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Kollektiv Orangotango+, 2023a).

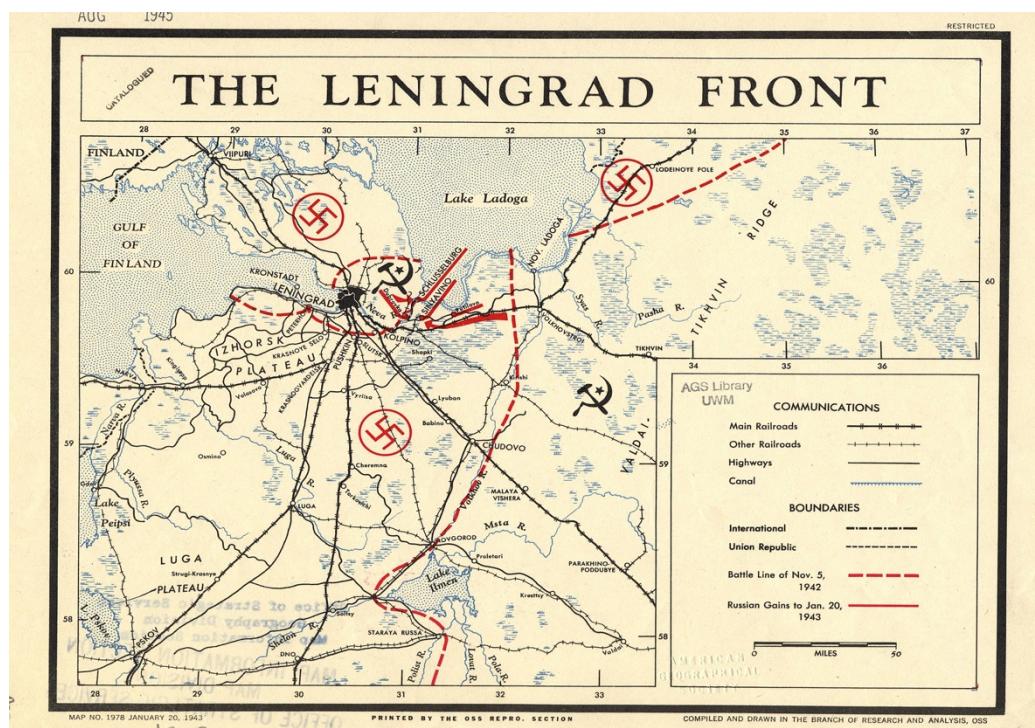
Les cartes, en tant qu'outils créés de toute pièce, jouent un rôle central dans la fabrication et transformation de nos territoires. Dès lors, il devient clair que les enjeux associés à l'image cartographique ne se limitent pas à la simple représentation des territoires car la carte participe également à leur construction et leur modification (Besse, 2023).

Au cours de l'histoire, la carte a beaucoup été utilisée comme outil de pouvoir (Aït-Touati et al., 2019 ; Pigeon, 2022, 2023a). Initialement née du besoin de l'homme de cartographier son espace de vie (Sionneau, 2023), la carte a rapidement servi les monarques et autres figures de pouvoir à imposer leur vision du monde et revendiquer des appropriations territoriales (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Besse, 2023). On retrouve notamment beaucoup de cartes historiques créées dans l'optique de consolider un ordre social et religieux (Pigeon, 2022) ou encore des redécoupages du territoire imaginés pour favoriser les actions politiques (Rekacewicz et Zwer, 2021b).



**FIG. 008 :** carte du domaine colonial de la France et ses productions, Joseph Forest, 1865-1911.

Par leur pouvoir performatif, les cartes ont servi et servent encore à administrer des preuves, notamment celles liées à la propriété, légitimant et transformant les lignes tracées sur papier en frontières concrètes, permettant la colonisation du monde (Kollektiv Orangotango+, 2023a). Également convoquées au moment de négociations, elles facilitent des compromis territoriaux mais servent aussi à revendiquer des discours sur l'identité nationale du territoire (Besse, 2023). Des revendications qui, à travers l'utilisation de la carte, ont souvent conduit à faire la guerre.



**FIG. 009 :** carte représentant les zones de conflit du Front de Leningrad, CIA, 1943.

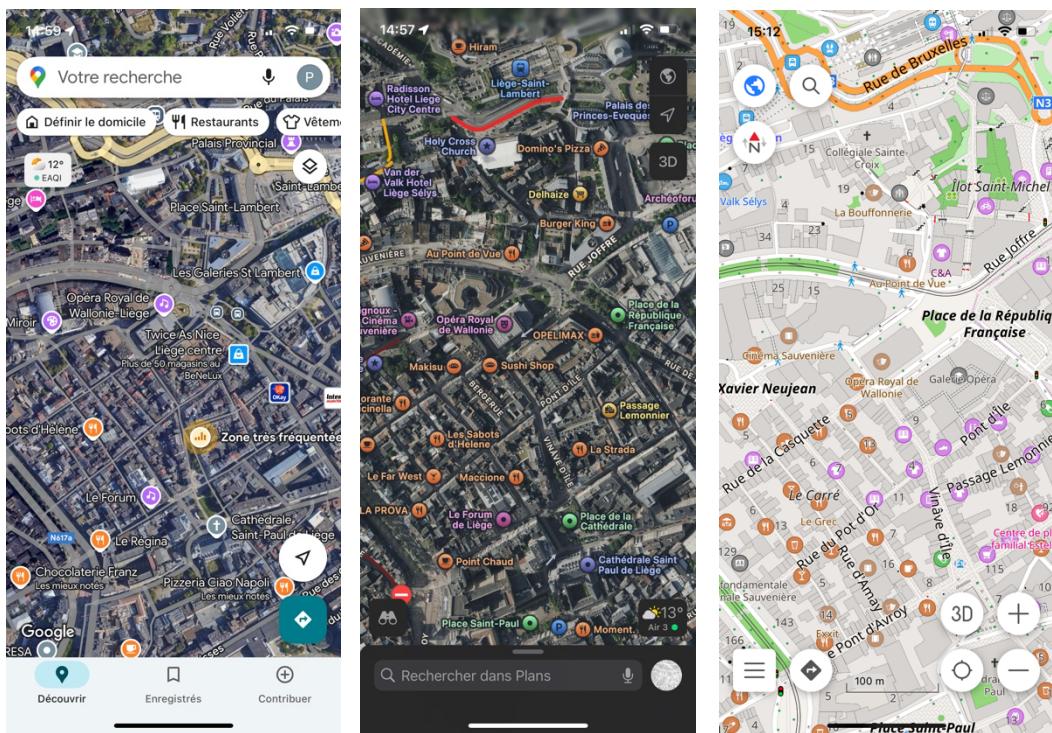
« Contrôler l'information géographique, c'est affirmer son autorité. D'un coup de plume, on peut donc tracer une frontière, la déplacer, et des pays et des populations peuvent disparaître de la carte politique » (Rekacewicz & Zwer, 2021a, p.96).

Ces enjeux liés à la manipulation et au pouvoir sont encore d'actualité mais aujourd'hui, c'est aussi sur le plan économique que la carte a le pouvoir de produire des territoires. Par exemple, en la localisation de commerces, services et points d'intérêt, les applications de navigation comme Google Maps ou Plan « vont contribuer à renforcer des territorialités existantes, voire à en créer de nouvelles selon les attractivités proposées par l'application » (Besse, 2023, p. 53). Au final, des territoires axés sur l'économie émergent et se retrouvent en premier plan, soutenus par les autorités locales, conscientes des enjeux liés à ce marketing cartographique (Besse, 2023).

**FIG. 010** : capture d'écran de la carte du centre de Liège sur Google Maps, 2025.

**FIG. 011** : capture d'écran de la carte du centre de Liège sur Plans, 2025.

**FIG. 012** : capture d'écran de la carte du centre de Liège sur OsmAnd Maps, 2025.



Ces nouvelles représentations donnent « du territoire une image fixe, lisse, organisée et utilitariste, laissant de côté les aspérités et les instabilités de nos espaces vécus, le sensible, le mouvement, les tensions et les injustices spatiales » (Pigeon, 2023a, p.1). De ce fait, « les cartes telles que nous les connaissons disent un rapport à l'espace vidé de ses vivants, un espace disponible, que l'on peut conquérir et coloniser » (Aït-Touati et al., 2019, p. 4). C'est le cas notamment de la carte IGN qui donne à voir une image lisse et sans vie, oubliant volontairement le mouvement et proposant un espace « vide » et ordonné, favorisant le développement de projets de territoire futurs (Pigeon, 2023b).



Cette image que nous avons de notre territoire et du monde reproduit presque toujours la vision des pouvoirs politiques et économiques dominants. Une vision occidentalocentrale qui nous place nous, hommes européens, au centre de la carte. Cela donne naissance à des cartes sans vie et figées, presque désocialisées, ne mettant en avant que ce qui importe aux instances supérieures (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Kollektiv Orangotango+, 2023a). « La vision dominante occidentalocentrale est loin de la neutralité et de l'objectivité qu'on associe aux cartes officielles » (Pigeon, 2022, p. 38), une manipulation principalement due aux questions de représentation qui provoquent l'illusion d'une apparente objectivité. La carte est une manière de créer notre réalité, et lorsque l'auteur décide ce qu'il veut représenter ou volontairement cacher, c'est là que la porte s'ouvre sur la manipulation (Rekacewicz et Zwer, 2021b ; Pigeon, 2022).

Cette manipulation dont il est question se joue principalement au niveau des conventions graphiques modernes qui sont souvent trompeuses (Pigeon, 2023b). La sémiologie graphique<sup>7</sup> ainsi que les chorèmes<sup>8</sup> des dynamiques de l'espace, majoritairement utilisés dans la réalisation des cartes conventionnelles, assurent une certaine scientificité à la cartographie. Cependant, des problèmes surviennent lorsque ces règles sont manipulées dans l'optique de déformer le message à délivrer (Dujmovic, 2024). Un exemple assez concret est la flèche. Représentation assez naturelle, elle est pourtant très facilement manipulable. En choisissant de la grossir ou de l'amoindrir, les auteurs jouent sur notre perception et peuvent fausser notre compréhension d'une carte. Ainsi, quand il est question de migration, les flèches sont souvent volontairement épaissees afin de donner une sensation d'invasion et donc de peur à la population (Rekacewicz & Zwer, 2021a).

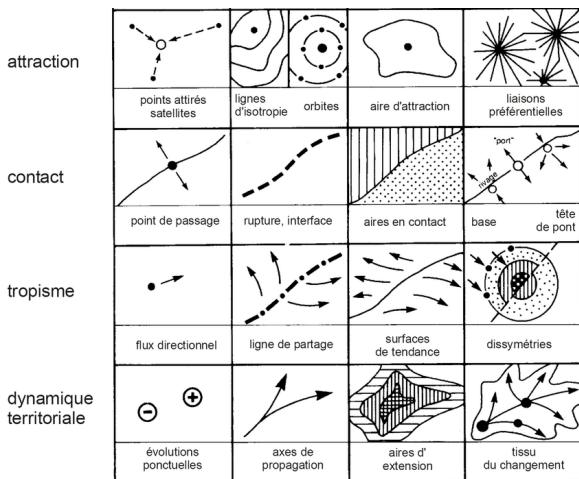
**FIG. 013** : carte IGN de Liège, CartoWeb.be, 2025.

7 La sémiologie graphique, marquée par les travaux du cartographe français Jacques Bertin en 1967, est une méthode visant à adapter la représentation de l'information cartographique sous forme de codes et de conventions.

<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/semiologie->

<sup>8</sup> Un chorème, concept inventé par le géographe français Roger Brunet, est une représentation schématique de l'espace (et de sa dynamique) à l'aide de formes simples.  
<https://geonodes.ens-lyon.fr/glossaire/chorème>

Type d'implantation	Nature des données							
	Qualitative				Quantitative			
	Nominales		Ordinale		Relative		Absolue	
Ponctuelle	Forme	Couleur	Taille	Valeur	Valeur	Couleur	Texture	Taille
Linéaire	Forme	Couleur	Taille	Valeur	Couleur	Valeur	Couleur	Taille
Zonale	Couleur	Texture	Valeur	Couleur	Valeur	Couleur	Texture	Taille

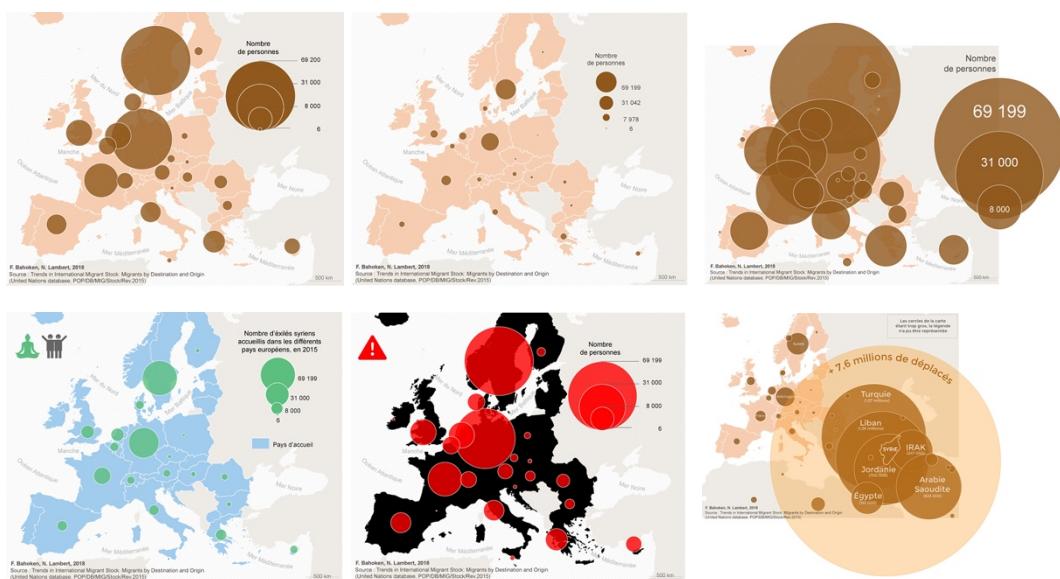


**FIG. 014 :** sémiologie graphique, Zanin et Tremelo, 2003.

**FIG. 015 :** chorèmes et dynamique de l'espace, Roger Brunet, 1980.

Cette manipulation des conventions graphiques est aussi démontrée dans le travail de Françoise Bahoken et Nicolas Lambert (Bahoken & Lambert, 2018, 2020). Se basant sur des données en libre accès fournies par l'ONU, les deux chercheurs ont cherché à réaliser une carte représentant le nombre de réfugiés syriens accueillis dans les pays de l'Union européenne en 2015 (fig.016). Les données y sont présentées en valeur absolue, mais si elles étaient rapportées au nombre d'habitants de chaque pays, l'image de la carte changerait déjà radicalement. Cette carte met donc en évidence la répartition inégale des réfugiés syriens en Europe, mais que deviendrait cette représentation si d'autres choix graphiques avaient été faits ? Étant donné que tout est paramétrable, la taille des cercles aurait pu être ajustée, modifiant ainsi le message perçu. De petits cercles auraient suggérés un phénomène de faible ampleur (fig.017), tandis que de grands cercles auraient mis en avant l'abondance de la migration syrienne (fig.018). De la même manière, le choix des couleurs influence aussi la lecture : alors que le vert évoque la pérennité (fig.019), le rouge quant à lui exprime plutôt le danger (fig.020). Jouer sur le titre et les mots de la légende permet aussi de modifier le message. En réalité, cette carte est trompeuse, car en changeant le cadre d'analyse, une toute autre image apparaît : la majorité des réfugiés syriens ne se dirigent pas vers l'Europe mais vers les pays limitrophes (fig.021) !

**FIG. 016, 017, 018, 019, 020 & 021 :** exemple de manipulation des conventions graphiques, « Méfiez des cartes, pas des migrants ! », Françoise Bahoken et Nicolas Lambert, 2018.



## RENVERSER LA TENDANCE : CARTOGRAPHIE ALTERNATIVE

Dans les années 70-80, une série d'auteurs dénoncent le caractère manipulable et manipulateur des cartes officielles. Face à cette critique commune, la discipline est ébranlée et la communauté évoque un besoin de créer de nouvelles cartes. Un nouveau courant voit le jour : celui de la cartographie critique. Ces nouvelles cartes ont la volonté de reprendre en main les pratiques cartographiques tombées entre les mains des experts (Pigeon, 2022). Ces cartographies donnent à voir le monde autrement (Pigeon, 2023a), elles sont désormais porteuses d'un enjeu et mettent en avant les relations et le ressenti (Olmedo, 2021). On retrouve en elles une envie de sortir des cadres liés aux cartographies conventionnelles, en s'associant entre-autres à des actions participatives et des luttes. Cette nouvelle pratique renvoie à la création de nouveaux codes, outils et modalités de production, dans le but de mieux correspondre à cette volonté de représenter le territoire dans sa complexité et ses relations (Pigeon, 2022). Il s'agit donc de sortir de cette vision anthropocentrale et occidentalocentrale, « de trouver les modalités graphiques d'un décentrement » (Pigeon, 2022, p.313).

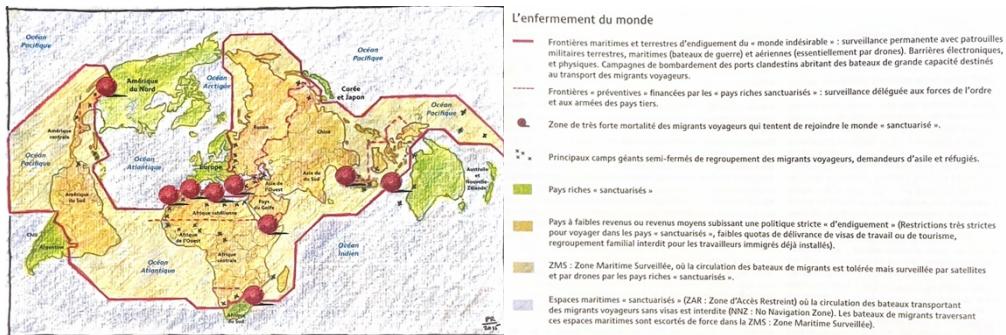
En lien avec l'apparition de la cartographie critique, d'autres types de cartographies voient le jour. Parmi celles-ci, la re-cartographie académique, une pratique qui assume la mise en avant du récit et qui se caractérise par de nouvelles esthétiques mais avec des modalités graphiques qui restent dans le domaine de l'expertise et qui ne sont donc pas nécessairement comprises par tout le monde (Pigeon, 2022). On retrouvera également la cartographie radicale<sup>9</sup>, aussi appelée contre-carte ou contre-cartographie<sup>10</sup>, qui véhicule un discours local et collectif envers les pouvoirs dominants (Pigeon, 2022 ; Kollektiv Orangotango+, 2023a). Les chercheurs étant frustrés face aux discriminations et inégalités du système (Rekacewicz & Zwer, 2021a), ce type de cartes prône dès lors une volonté d'engagement militant très fort et ne cherche pas tant à représenter un lieu ou un espace mais plutôt à mettre en lumière les phénomènes sociaux, culturels et politiques (Rekacewicz et Zwer, 2021b ; McCarthy, 2022, Kollektiv Orangotango+, 2023a). « La parole est redonnées à celles et ceux que la cartographie institutionnelle invisibilise » (McCarthy, 2022, p.3), l'humain est ramené au centre et la carte ainsi que ses composants sont dessinés en fonction de l'importance qu'ils ont humainement (Rekacewicz et Zwer, 2021b).

Finalement, la diversité des noms que l'on donne à cette nouvelle manière de faire de la cartographie (contre-cartographie, cartographie radicale, académique, critique, cartographie sensible, expérimentale, ...) témoigne de l'extension de ce phénomène et d'un nouveau rapport à la carte (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Kollektiv Orangotango+, 2023a).

<sup>9</sup> Le terme de géographie et cartographie radicale a été développé par le géographe économiste David Harvey à la fin des années 60 (Rekacewicz & Zwer, 2021a).

<sup>10</sup> Le terme de contre-cartographie, ou *counter-cartography* en anglais, a été forgé par la sociologue américaine Nancy Lee Peluso en 1995 (Kollektiv Orangotango+, 2023a).

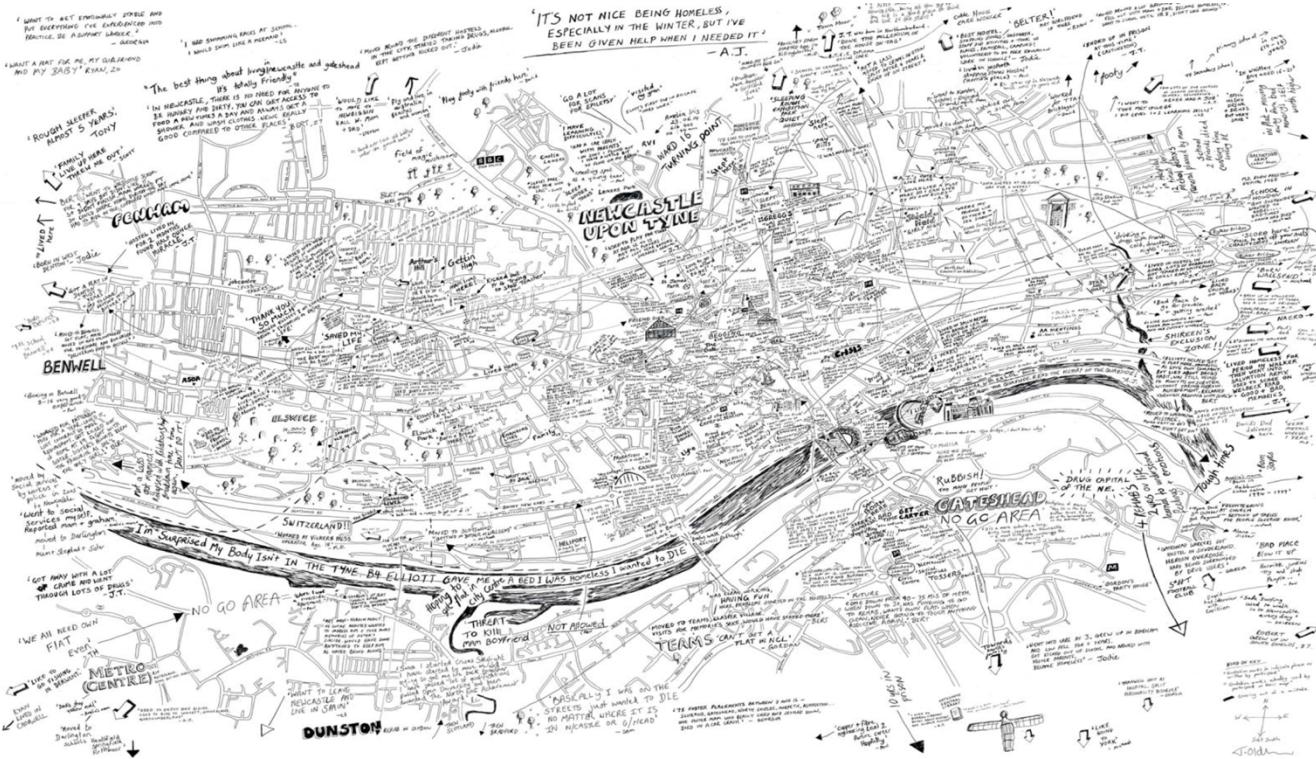
**FIG. 022 :**  
« L'enfermement du monde », Philippe Rekacewicz, 2015.



<sup>11</sup> Pour des questions de facilité, je choisis de regrouper toutes ces nouvelles cartographies sous le terme de « cartographie alternative ».

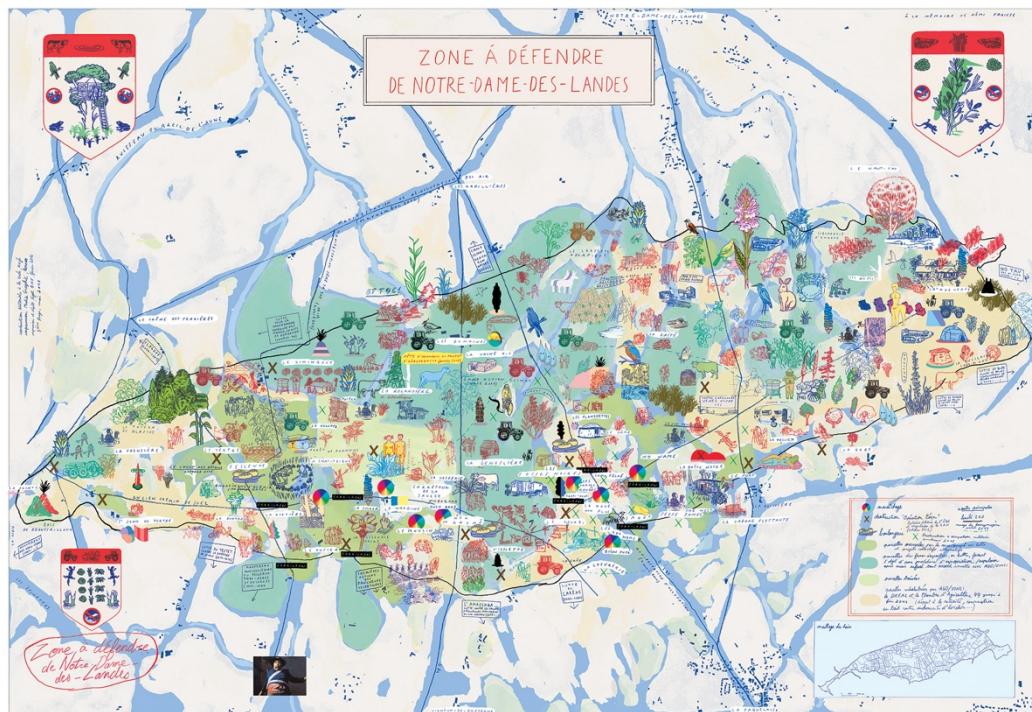
En ce qu'elle intègre d'autres composantes et d'autres fondements que les cartes conventionnelles, la cartographie alternative<sup>11</sup> constitue aujourd'hui une nouvelle base de données pour la recherche. En décidant de montrer les différents systèmes, les conflits, les interdépendances et d'autres situations qui étaient invisibles auparavant, ces nouvelles cartes ont le pouvoir de réinterroger notre façon de penser l'espace. Elles répondent et posent de nouvelles questions et mettent en premier plan ce à quoi les humains et leur l'environnement font face pour faire émerger la discussion et les échanges. Ces nouvelles connaissances sont indépendantes des systèmes politiques qui, autrefois, maîtrisaient toute l'information (Kollektiv Orangotango+, 2023a). « Partant du principe que la connaissance est un bien commun, une ressource libre et partagée, révisable et utilisable par tous et toutes » (Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.21), la cartographie alternative base aussi ses données sur de l'*open access* et *open source*. De plus, cette nouvelle cartographie vient d'en bas et base sa connaissance sur des savoirs situés et collectifs. « Là où les données manquent ou ne peuvent être représentées par des machines, la cartographie radicale [et autre cartes alternatives] va produire une information nouvelle et souvent dérangeante, mélangeant les données quantitatives et qualitatives » (Rekacewicz & Zwer, 2021a, p.66).

**FIG. 023 :** « Space of Homelessness », Lovely Jojo's, 2014.



Qui dit nouveau contenu, dit aussi nouvelle représentation. Cherchant à représenter tant la diversité et les expériences de l'espace habité et vécu que les sentiments et les émotions, la cartographie alternative doit sortir des codes graphiques standards (Besse, 2023). Laissant désormais place à la liberté totale d'expression, ces cartes adoptent leur propre code couleur, mêlent le texte narratif et l'image, jouent sur différents cadrages et principes de montage, déforment les échelles et se voient parfois dessinées à la main (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Besse, 2023). De la même manière, cette nouvelle dynamique oblige aussi à questionner le protocole de création des cartes (Kollektiv Orangotango+, 2023a). Qui décide de ce qui est cartographié et comment ? Comment les données sont-elles collectées et représentées ? Quelles méthodes sont les mieux adaptées ? etc. La cartographie alternative développe de nouveaux procédés et méthodologies qui sont aussi variés que les causes à défendre. Dans plusieurs cas, la récolte de données passe par une recherche active sur terrain, ainsi que la mise en place d'ateliers collaboratifs où les participants sont conviés à dessiner et inventer leur propre sémiologie graphique. « Les populations ne sont plus les « objets » de la recherche géographique, mais des sujets agissants » (Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.21). Les données d'un pays pauvre ont alors autant d'importance que celles d'un pays riche dans la compréhension des dynamiques globales.

En somme, la cartographie alternative réinvente notre manière de comprendre et de représenter l'espace et le monde, en plaçant l'humain, le non-humain et l'expérience au cœur du processus. Elle déconstruit des hiérarchies conventionnelles de production de cartes en intégrant des savoirs situés, collectifs et souvent invisibilisés. À travers de nouvelles méthodologies et représentations, ces cartes proposent des perspectives plus inclusives et critiques, capables de questionner les structures de pouvoir en place et d'apporter une nouvelle vision du monde.



**FIG. 024 :** « Zone à défendre – Notre-Dame-des-Landes », Quentin Faucompré, 2016-2018.

Plus de cartes alternatives sur *visionscarto* :  
<https://www.visionscarto.net/>

## UNE REPRÉSENTATION, MAIS LAQUELLE ?

Nous l'avons vu plus haut, un des éléments clés de la compréhension d'une carte se joue dans sa représentation car c'est au travers de cette dernière que les intentions de l'auteur ressortent. Ainsi, les cartes parlent, communiquent et s'expriment mais ne disent pas la même chose en fonction de leur contenu et de leurs codes graphiques.

La cartographie est généralement représentée par du dessin. Qu'il soit à la main ou numérique, le dessin est utilisé dans de nombreuses pratiques. Dessiner, c'est une manière de faire exister (Pigeon, 2022), c'est tenter de mieux voir et, plus particulièrement en paysage, c'est rendre visible et lisible l'invisible (Tiberghien, 2013). Le dessin du paysage est une manière de modifier notre perception des choses (Dee, 2013), il « est à la fois une façon de prendre connaissance du terrain – un savoir qui a pu avoir des implications politiques, stratégiques – et d'en dégager les lignes de force qui le structurent, tout en permettant de comprendre ainsi l'histoire dont il est le produit » (Tiberghien, 2013, p. 6). « En ce sens donc, dessiner c'est d'abord décrire, et décrire c'est choisir les éléments du réel qui font sens pour celui qui dessine, mettre en valeur certains rapports plastiques – ceux précisément qui seront capables de traduire une vision » (Tiberghien, 2013, p. 6).

Néanmoins, « Le dessin à la main, moyen d'engagement de projet, permet d'en mesurer la portée et de se familiariser avec la consistance du site ; c'est un dessin d'évaluation, de connaissance et d'approche » (Vexlard, 2013, p. 33). Le dessin est un déclencheur qui permet de synthétiser les informations et de trouver des réponses (Vexlard, 2013), et, à travers une esquisse à la main, il permet d'assoir une idée, un message que l'on veut faire passer (Rekacewicz et Zwer, 2021b). Dessiner est un acte fondamental de la création de cartes. Le passage de l'idée au dessin constitue un moment clé, une étape de concrétisation essentielle. « Quoi que nous fassions, quoi que nous inventions, tout part du dessin » (Rekacewicz & Zwer, 2021a, p.28)

Bien que le dessin fasse partie intégrante de la représentation de la cartographie, faut-il encore savoir ce qu'il cherche à représenter. Alors que les cartes anciennes avaient tendance à saturer l'image d'informations, les cartographies classiques, quant à elles, priment la lisibilité, décidant volontairement de ne pas représenter certains aspects et éléments du territoire (Pigeon, 2022). Cette uniformisation dans les cartes que nous connaissons actuellement tend à faire disparaître le paysage et à vider l'espace de ses vivants (Aït-Touati et al., 2019 ; Pigeon, 2022, 2023a). Le mouvement de la vie se voit alors remplacé par un dessin ordonné qui se doit de correspondre à des modèles avec des codes graphiques liés aux territoires occidentaux. Des codes qui limitent l'imagination et réduisent le territoire à « une série de layers, de couches universelles, correspondant à une légende identique partout » (Pigeon, 2022, p. 39). « Les sciences modernes nous ont donné à observer le monde avec recul, au moyen d'outils de mesure et de calcul permettant de le faire correspondre à des modèles, nous en dépossédant, d'une certaine manière, et reléguant nos expériences, nos

légendes et nos émotions dans les caves du savoir institutionnalisé. [...] Les géographies physique et humaine ont été dissociées, le territoire s'est vu quadrillé, lissé, cadastré, répertorié et vidé de ses qualités sensibles. Cette uniformisation générale des représentations du monde sur base de connaissances imposées par l'occident traduit également la grandeur du pouvoir de celui qui maîtrise ces savoirs » (Pigeon, 2022, p. 98). Aujourd'hui, nombreux sont les artistes qui s'emparent des espaces cartographiques pour explorer de nouvelles potentialités. Ils cherchent d'autres récits, d'autres sensibilités, d'autres descriptions et d'autres manières d'en témoigner (Besse, 2023).



**FIG. 025 :** carte des Calanques, Parc National des Calanques.



**FIG. 026 :** « Promenade aux Calanques », Mathias Poisson, 2004.

Faire une carte, c'est donc avant tout opérer des choix : décider ce qu'on représente ou non, ce qu'on met en avant ou ce qu'on préfère dissimuler. Mais cartographier c'est aussi choisir une manière de donner forme à ces éléments. La carte est un univers graphique destiné à transmettre une information visuelle à un destinataire (Rekacewicz & Zwer, 2021a). Cependant, « l'information spatiale est touffue et dense et il faut la rendre digeste. Pour cela il faut accepter d'élaguer et de renoncer à énormément d'informations » (Rekacewicz et Zwer, 2021b, 33min07s). La carte n'est donc jamais exhaustive : elle résulte toujours d'un processus de sélection, de hiérarchisation et de simplification visant à produire une représentation lisible et harmonieuse (Besse, 2023 ; Dujmovic, 2024). La cartographie est ainsi une pratique complexe : elle demande non seulement un tri parmi les données disponibles, mais aussi un véritable travail de réflexion sur la manière de représenter ces éléments. Certains doivent devenir abstraits ou schématisés, devenant parfois des symboles sémiotisés (Rekacewicz & Zwer, 2021a). Les données sont « généralisées, mises en ordre et traduites à l'intérieur de codes graphiques qui, eux-mêmes, font l'objet d'évaluations quant à leur efficacité et à leur pertinence visuelle » (Besse, 2023, p.39). Dans cette logique, le cartographe français Jacques Bertin fait une distinction entre les cartes à lire, remplies d'informations, et les cartes à voir, qui donnent une information immédiate (Rekacewicz et Zwer, 2021b).

C'est à travers ces différents choix (graphiques, esthétiques et informatifs) que la carte devient un véritable outil de communication, capable d'orienter la lecture et la perception de ses utilisateurs. La représentation sert toujours un objectif et n'est donc jamais neutre. Comme évoqué précédemment, elle peut participer à des logiques de conquête, d'appropriation ou encore à des fins politiques (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Besse, 2023).

Intimement liée à son auteur et à ses intentions, la carte invite à s'interroger sur celui qui la conçoit et sur ce qu'il choisit de montrer (Dujmovic, 2024). Bien que les conventions graphiques des cartes conventionnelles tendent à faire disparaître la figure du cartographe derrière une apparente objectivité, la carte reste avant tout une construction subjective, une représentation personnelle de son auteur (Rekacewicz & Zwer, 2021a). Ce n'est donc pas tant la carte qui détient le pouvoir de dire le monde, mais plutôt son auteur. Au moment de la conception, ce sont les créateurs qui décident de l'information à transmettre et de la manière dont elle sera représentée, choisissant ce qui sera mis en lumière ou relégué dans l'ombre. Vous l'aurez compris : l'auteur choisit la cause qu'il veut défendre. Ainsi, la carte apparaît à la fois comme un outil de communication, parfois à visée scientifique, mais aussi comme un potentiel instrument de propagande. À travers leurs choix, les auteurs orientent l'information et doivent prendre position dans les conflits, divergences ou incertitudes. Il est illusoire de penser que l'on puisse dessiner une carte de manière mécanique, sans aucune implication (Rekacewicz & Zwer, 2021a).

Mais ces cartes, issues de choix conscients peuvent aussi être porteuses d'ouverture. En s'écartant des représentations dominantes, elles deviennent le support de nouveaux imaginaires. Alors, « demandons-nous donc qui réalise une carte, et pourquoi ? Selon l'intention qui sous-tend le geste cartographique, elle pourra servir des causes antagonistes : communément, celles des pouvoirs en place, des grands intérêts économiques et du capital ou bien, et c'est dans cette logique que s'inscrit la contre-cartographie, celle de la justice sociale. » (Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.19).

Nous pourrions alors nous demander s'il faut encore croire en l'objectivité cartographique ou en la neutralité d'un simple dessin géographique. Mais la question n'est peut-être pas là. Il s'agit plutôt de se rappeler que, derrière chaque carte, il a toujours un regard, une intention, et, par extension, un certain pouvoir.



## **II / L'ANTHROPOCÈNE : UN CHANGEMENT DE PARADIGME**

## NOUVEAU RÉCIT DU MONDE

Dans le chapitre précédent, nous avons exploré la cartographie comme outil de représentation et d'interprétation du monde. La carte, en traduisant un espace, révèle la vision qu'une société porte sur son environnement. Dans le contexte actuel, cette vision est profondément marquée par les bouleversements de l'Anthropocène. Comprendre ce nouveau paradigme n'est donc pas seulement une question scientifique ou environnementale, c'est aussi interroger la manière dont nous le représentons et dont nos représentations influencent nos choix.

Provenant des deux termes grecs *anthropos* (être humain) et *kainos* (nouveau), le concept d'Anthropocène renvoie à une nouvelle ère géologique en cours, où les comportements et les activités des humains ont un impact significatif sur les écosystèmes de la planète (Clayes, 2019 ; Atlas IGN, 2022 ; Pasquier et al., 2022). Sans date officielle de commencement, cette nouvelle période est marquée par « la mondialisation de l'économie, par l'industrialisation planétaire, par les progrès technoscientifiques, par la course aux armements nucléaires, par l'explosion démographique, par la croissance rapide de l'économie et des inégalités, ... » (Clayes, 2019, p.300). Mais l'Anthropocène c'est aussi l'épuisement des ressources planétaires, l'étalement urbain, le dérèglement climatique, la disparition du vivant, l'artificialisation des sols, l'élevage intensif, etc. (Pasquier et al., 2022). Cette époque incarne la puissance de l'Homme et sa domination du monde, mais aussi le signe d'une fin qui est proche (Clayes, 2019).

L'humain, « avec son comportement irresponsable, porte en lui les germes de sa propre extinction » (Clayes, 2019, p.300). Sa maîtrise du monde, autrefois source de progrès, se révèle aujourd'hui incompatible avec un mode de vie durable. La nature et les autres espèces se retrouvent fragilisées, les conditions d'habitabilité se dégradent et l'équilibre planétaire devient difficile à préserver (Clayes, 2019 ; Atlas IGN, 2022 ; Pasquier et al., 2022). Le mythe exceptionnaliste de la société industrielle s'effondre, révélant l'incompatibilité entre les modes de production industriels et la pérennité de la nature (Pasquier et al., 2022 ; Hache, 2024). « Nous sommes tous désormais témoins de l'envers de ce rêve d'abondance ou, plutôt, de surabondance d'une toute petite minorité de la population mondiale, reposant sur un travail d'extraction sans limite des puissances génératives des femmes, des personnes racisées, mais aussi de la majorité des hommes, comme de l'ensemble du monde vivant » (Hache, 2024, p.20).

Dès ses origines, l'humain a dû créer des outils pour compenser ses limites naturelles (Clayes, 2019). « Face à une *physis* [nature] hostile et aléatoire, l'humain – initié à ces savoirs – s'équipe pour gérer ses interactions avec l'environnement. » (Clayes, 2019, p.290). Cette technique, à la fois bénéfique et destructrice, l'a conduit à croire qu'il pouvait contrôler son environnement. La nature, soumise aux besoins humains, perd alors son statut de terre nourricière pour devenir une ressource à exploiter (Legros, 2022 ; Hache, 2024 ; Pestiaux & Yzquierdo, 2025).

Si l'Anthropocène révèle un monde en crise, il constitue néanmoins une opportunité de repenser nos modes de fonctionnement afin d'échapper aux pratiques génératrices de ce désastre (Hache, 2024). Cela suppose un regard rétrospectif sur notre responsabilité (Legros, 2022 ; Pasquier et al., 2022), en intégrant « la double fracture coloniale et environnementale » (Hache, 2024, p.224) et en menant un travail interdisciplinaire sur l'habitabilité (Pasquier et al., 2022). « La question de la transition n'est pas seulement environnementale, elle est aussi mentale, culturelle, socioéconomique et doit être pensée de manière systémique et plus holistique ! » (Pestiaux & Yzquierdo, 2025, conférence).

Cette première réflexion invite « provoquer une rupture symbolique, déplacer les équilibres, bousculer les représentations et en finir avec une vision utilisatrice et dominante de la nature » (Legros, 2022, §14). Nos structures de domination, anthropocentriques, capitalistes, productivistes, coloniales, patriarcales, ont atteint leurs limites (Kollektiv Orangotango+, 2023a ; Legros, 2022 ; Hache, 2024). Il convient donc de repenser notre rapport au monde et à l'ensemble du vivant (Hache, 2024 ; Pestiaux & Yzquierdo, 2025).

Cela passe par la création de nouveaux récits, expériences et luttes (Kollektiv Orangotango+, 2023a ; Hache, 2024). La Terre peut redevenir « source de toute vie et d'intelligence » (Hache, 2024, p.25). Retrouver le sens de l'appartenance implique de renouer avec des relations fécondes et régénératives, comme autrefois dans les mythes (Hache, 2024).

Transformer radicalement nos manières de vivre suppose alors de quitter l'opulence qui a remplacé la subsistance (Atlas IGN, 20222 ; Hache, 2024). Sans pour autant revenir à un mode de vie ancestral, il s'agit d'inventer de nouvelles pratiques respectueuses et inclusives, visant le bien-être de tous les êtres vivants.

Cette transition requiert de nouveaux outils pédagogiques capables d'explorer d'autres formes de savoir, d'ouvrir des débats et d'éclairer les choix à venir grâce à des analyses solides (Atlas IGN, 2022 ; Pasquier et al., 2022). La cartographie a son rôle à jouer dans cette transition : en traduisant la vision qu'une société a de son environnement, elle devient un support pour réfléchir collectivement dans ce monde en mutation ainsi que pour imaginer des futurs habitables.

## L'ARCHITECTE FACE AU CHANGEMENT

Les bouleversements de l'Anthropocène ne se limitent pas à transformer nos environnements physiques, ils modifient aussi nos manières de les penser et de les représenter (Atlas IGN, 2022). Dans ce contexte, l'architecte qui modèle et cartographie notre territoire occupe une position stratégique.

Par sa capacité à représenter et à imaginer le monde, l'architecte joue un rôle déterminant dans la transition en cours. Mais cette responsabilité implique un changement de posture : sa vision du territoire doit évoluer pour dépasser une lecture purement technique ou anthropocentrique et s'ouvrir à une compréhension plus relationnelle et écosystémique des espaces.

Historiquement, l'architecture se développe pour protéger l'homme d'une nature perçue hostile (Clayes, 2019). Aujourd'hui, cette posture est remise en question : à l'ère de l'Anthropocène, il ne s'agit plus seulement de répondre à des besoins humains, mais bien de penser l'espace comme un ensemble de relations où humains et non-humains coexistent. Cela suppose de revoir la manière dont l'architecte observe, analyse et traduit le territoire dans ses représentations (Clayes, 2019). En pensant *à partir de l'architecture*<sup>12</sup>, le concepteur déplace le centre de gravité et considère l'humain comme un élément parmi d'autres au sein d'un ensemble vivant interconnecté et non plus comme l'unique mesure de toute conception.

<sup>12</sup> Concept développé par Damien Clayes en 2019 dans son article « Pour une co-conception écosystémique de l'architecture à l'ère de l'Anthropocène ». L'auteur y développe la différence entre une vision basée sur l'architecture, plus esthétique et déconnectée, et une vision *à partir de* l'architecture, qui propose une réflexion plus située (Clayes, 2019).

Produire une carte, c'est déjà interpréter. C'est choisir ce qui est montré, ce qui est laissé de côté et comment cela est représenté. Or, en architecture, les cartes utilisées restent souvent limitées à des données administratives ou techniques dictées par des normes institutionnelles. Ces représentations cadrent la lecture du territoire et masquent souvent la richesse des interactions qui le composent (Aït-Touati et al., 2019 ; Pigeon, 2022).

Dans ce cadre, le rôle de l'architecte ne se résume plus à répondre à des contraintes mais bien à produire des représentations capables d'élargir le champ des possibles. Ces cartes peuvent alors devenir des outils critiques révélant d'autres manières de voir et de concevoir le territoire (Atlas IGN, 2022). Elles participent à créer des récits qui bousculent les visions dominantes et ouvrent la voie à des projets plus attentifs aux réalités vécues. Le concept de *droit à la nature*<sup>13</sup> illustre cette évolution en cours : en reconnaissant à certaines entités naturelles un statut de sujet de droit, l'architecte est amené à les considérer comme de véritables interlocutrices du projet (Legros, 2022 ; Pestiaux & Yzquierdo, 2025).

<sup>13</sup> Théorie juridique élaborée pour la première fois par Christopher Stone en 1972 dans un texte qui deviendra fondateur : « Les arbres doivent-ils pouvoir plaider ? » (Legros, 2022 ; Pestiaux et Yzquierdo, 2025).

En ce sens, l'architecte-cartographe devient un médiateur. Ses représentations servent de support à la discussion et contribuent à reformuler notre rapport au monde. La façon dont il choisit de dessiner et cartographier un lieu influence directement notre capacité à imaginer de nouvelles manières d'habiter, mieux alignées avec les enjeux de notre époque.

## CARTOGRAPHIER L'ANTHROPOCÈNE

Si l'Anthropocène bouleverse nos modes de vie, il appelle aussi à transformer nos façons de représenter le monde. Après avoir vu comment ce nouveau paradigme reconfigure notre rapport à l'environnement et le rôle de l'architecte, examinons maintenant comment la cartographie peut devenir un levier actif dans cette transition.

De par son statut d'*objet intermédiaire*<sup>14</sup>, la carte a la capacité de structurer l'action collective, de visibiliser des intentions et enjeux, et donc d'influencer la manière dont un territoire est perçu et investi. Elle cristallise des choix, des intentions et des rapports de force, tout en pouvant ouvrir la voie à des usages ou interprétations inattendues (Vinck, 2009).

Cependant, dans les pratiques actuelles, la cartographie repose encore largement sur une vision en surplomb, le point de vue de Sirius, qui uniformise notre vision de la terre et ignore le rapport au sol (Aït-Touati et al., 2019 ; Rekacewicz & Zwer, 2022a). Ce regard globalisant hérité de la modernité tend à éloigner la représentation de l'expérience vécue, renforçant une vision aujourd'hui déconnectée du réel (Pigeon, 2022).

De la même manière que les cartes du Moyen-Âge ont évolué suite aux expéditions de la Renaissance, il faut forcer le changement de nos représentations. Les Modernes nous ont empêchés de voir la terre dans sa réalité complexe et ses bouleversements (Wiame, 2018), de nouvelles cartes doivent donc voir le jour. Des cartographies plus sensibles, vivantes et situées qui sont innovantes pour penser l'espace autrement, qui révèlent les enjeux cognitifs, réflexifs et politiques d'un territoire, qui fait relation tant avec le vivant que le non vivant, qui montre les rapports subjectifs et les liens d'attachement, etc. (Poisson, 2010 ; Aït-Touati et al., 2019 ; Wiame, 2018 ; Olmedo, 2017, 2021 ; Pigeon, 2022, 2023a).

Ainsi, « à l'heure de l'Anthropocène, où l'être humain est devenu la principale force de changement sur Terre, il est nécessaire d'offrir à tout un chacun [...] les moyens de comprendre les grands bouleversements écologiques qui affectent nos territoires et redéfinissent les conditions d'exercice des activités humaines » (Atlas IGN, 2022, p.8). Les cartes, en tant qu'objets intermédiaires du changement, se voient alors attribuées un grand pouvoir : celui de révéler des phénomènes jusque-là invisibles, afin de rendre compte des changements brutaux causés par l'activité humaine et de fournir à tous une visualisation partagée de ces enjeux. (Atlas IGN, 2022). « Les cartes dessinent ainsi le monde en même temps qu'elles proposent de porter sur lui un certain regard » (Atlas IGN, 2022, p.8).

L'idée est alors de changer d'échelle et d'offrir la possibilité de voir l'organisation de la vie humaine et liens avec son contexte proche, de permettre de se réancker (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Pestiaux & Yzquierdo, 2025). Les objets de la carte évoluent : des éléments apparaissent, d'autres disparaissent, ou ne sont plus montrés sous le même angle. Ils sont désormais

<sup>14</sup> Concept développé par Dominique Vinck en 2009 dans son article « De l'objet intermédiaire à l'objet frontière ». Arrivées fin des années 1980, au moment de la montée de la matérialité des choses et la théorie de l'acteur réseau, les notions d'objet intermédiaire et d'objet frontière se basent sur des réflexions et sur la prise en compte des objets dans l'espace et l'action, en tant que supports de l'action et vecteurs de médiation matérielle (Vinck, 2009).

chargés d'un enjeu plus politique et replacent l'humain dans ce qu'il vit et dans ses relations avec le vivant au centre (Rekacewicz & Zwer, 2021a). Les détails du paysage sont davantage pris en compte (Atlas IGN, 2022) et la nature réintégrée au sein de représentations auparavant froides et abstraites. Les cartes ne sont plus neutres : elles deviennent expressives, relèvent des dynamiques, des tensions et des phénomènes à travers le dessins. Ces manières de représenter le monde prennent alors certaine distance par rapport à l'hégémonie des conventions modernes. Elles explorent le rôle actif du dessin et deviennent une fondation pour construire un nouvel imaginaire cartographique ayant des effets transformateurs, fondateurs et producteurs de nouvelles connaissances (Arènes et al., 2025).

**FIG. 027** : fragment de l'œuvre « Lithosphère – Hydrosphère – Atmosphère », Éva Le Roi, 2020.

Voir l'ensemble de l'œuvre sur <http://eva-le-roi.com/project/lithosphere-hydrosphere-atmosphere>

Afin de donner corps à tout ce qui vient d'être dit, voici quatre travaux qui illustrent, chacun à leur manière, comment la carte et son contenu peuvent se transformer en un outil à la fois sensible, politique et révélateur des dynamiques territoriales face aux enjeux de l'Anthropocène.

#### Exemple 1- Eva Le Roi



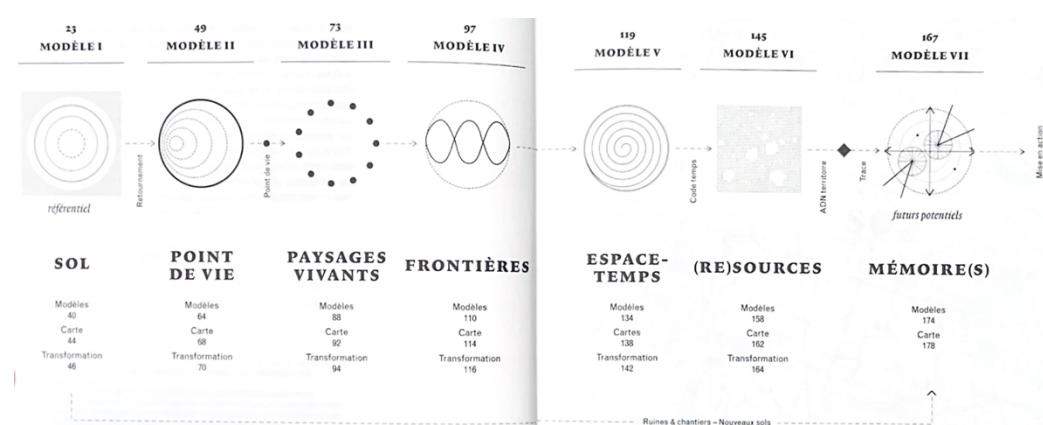
Par cette œuvre de 7,5 mètres de long exposée à la Gare St-Sauveur à Lille dans le cadre de l'exposition « Les Usages du Monde », l'artiste et illustratrice Éva Le Roi propose un travail de visualisation et de questionnement sur l'Anthropocène. À travers des techniques de dessin propre à l'architecture (axonométrie et coupe), elle ne se contente pas d'illustrer mais explore les

liens intimes et profonds, souvent invisibles qui façonnent ce monde qui est le nôtre. La terre, dans toute son épaisseur et sa diversité, est dessinée et prend vie (Arènes et al., 2025).

L'œuvre met en évidence l'imbrication de trois couches interdépendantes : la lithosphère, l'hydrosphère et l'atmosphère. Un ensemble, nommé biosphère (ou zone critique), altéré par l'homme et ses activités s'y révèle, dans une représentation à la fois sensible et critique, où s'installe une tension entre convention et déviation. La coupe axonométrique, qui s'étend de +10 à -10 kilomètres par rapport du niveau de la mer donne à voir les courant et les flux invisibles : reliefs sous-marins, vents, pollution lumineuse, carbone dans l'air, trafic maritime, aérien et orbital, activités extractivistes et déplacements des ressources. Tout un système d'interactions devient lisible, révélant la complexité d'un monde profondément modifié par l'humain (Arènes et al., 2025).

### Exemple 2 – Terra Forma

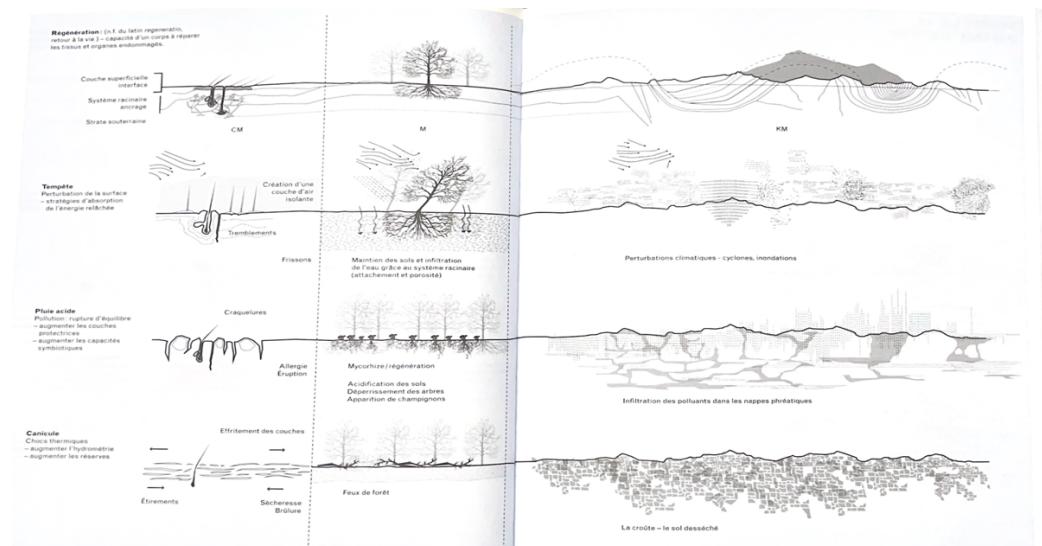
Dans le même ordre d'idée, Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arènes et Axelle Grégoire, dans leur manuel de cartographies potentielles *Terra Forma*, explorent de nouvelles représentations comme potentialités de comprendre les phénomènes de notre terre et mieux nous situer (Arènes et al., 2025).



**FIG. 028 :** sommaire montrant schématiquement les différents modèles exploratoires développés dans *Terra Forma : manuel de cartographies potentielles*, 2019.

À travers ce manuel, les trois autrices réinterrogent les normes de cartographie qui se disaient objectives et replacent le vivant au centre de la réflexion. « À partir de l'hypothèse de Gaïa — la terre « réactive » —, c'est du vivant que souhaite s'emparer la publication *Terra Forma*, afin de tenter de le représenter aux prises avec son territoire : les cartes du manuel tentent de noter les animés et leurs traces, de générer des cartes à partir des corps plutôt qu'à partir des reliefs, des frontières et des limites d'un territoire. On constate ici une remise en question profonde de tous les codes et conventions qui composent la cartographie officielle ; mais aussi une disparition de ce qui constitue la physicalité du paysage, des systèmes géographiques autres que le mouvement » (Pigeon, 2023b, p.3).

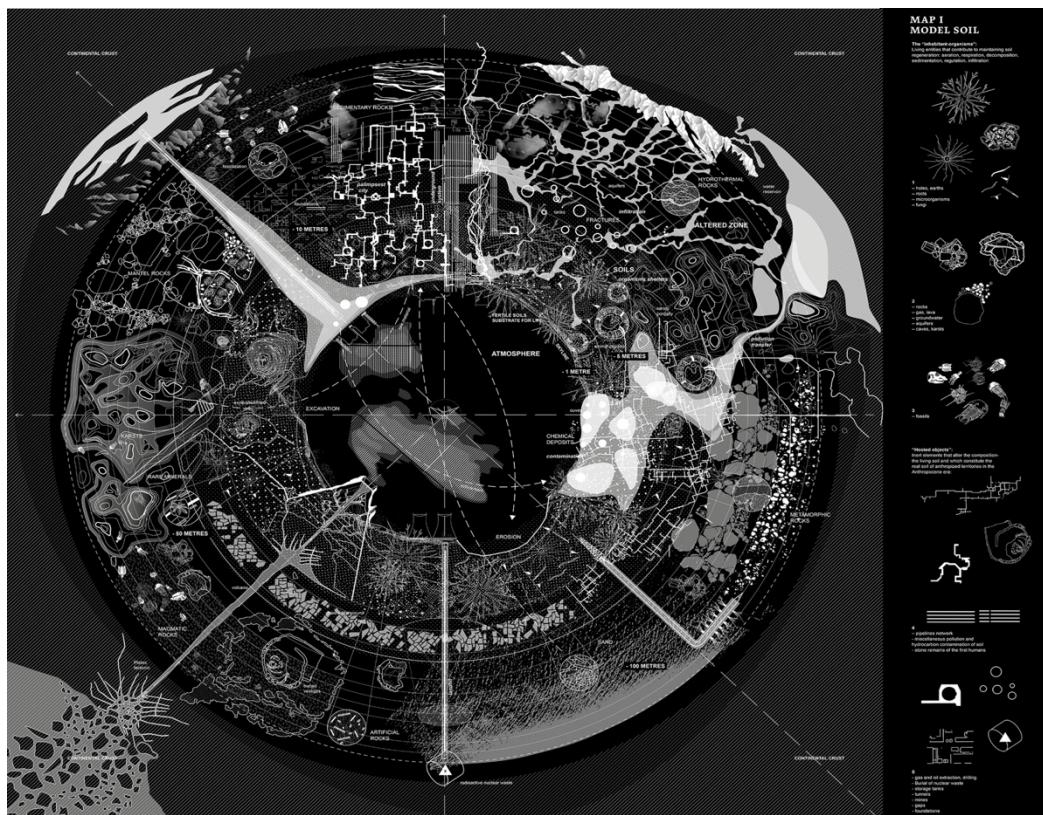
**FIG. 029** : « De la peau au sol – conséquence des phénomènes liés au changement climatique », *Terra Forma*, 2019.



Animées par la consciences des limites planétaires et la capacité des cartes à déployer le monde, elles ont ensemble décidé de saisir l'urgence de la représentation d'un monde en plein bouleversement (Aït-Touati et al., 2019). En partant de l'architecture et de la question de l'environnement bâti, les autrices questionnent les outils du projet de paysage ainsi que leur faculté à intégrer les questions de dynamique du vivant. Elles cherchent à construire des outils adaptés, capables de répondre aux problématiques contemporaines et capables de soutenir des enquêtes territoriales pertinentes qui donnent à voir des variations cartographiques. *Terra Forma*, c'est l'idée d'un outil d'enquête et de description des territoires, qui permet de représenter les entités qui peuplent nos milieux (Aït-Touati et al., 2019 ; Arènes et al., 2025).

**FIG. 030** : « Carte 1 – Sol », *Terra Forma*, 2019.

Pour aller plus loin :  
<http://s-o-c.fr/index.php/terraforma/>



La première représentation exploratoire proposée dans le manuel est la carte *Sol*. En renversant le point de vue habituel, elle porte l'attention non pas seulement sur la surface mais aussi sur tout ce qui se trouve en dessous. Elle donne à voir un sol vivant, habité, traversé par des racines, des organismes, des machines et des flux invisibles. Elle révèle alors un milieu poreux, en transformation constante, porteur de mémoire et tensions avec l'Anthropocène. Par cette approche, le sol devient un véritable acteur du territoire, et la carte, un outil pour penser différemment la profondeur de nos milieux de vie (Aït-Touati et al., 2019 ; Arènes et al., 2025).

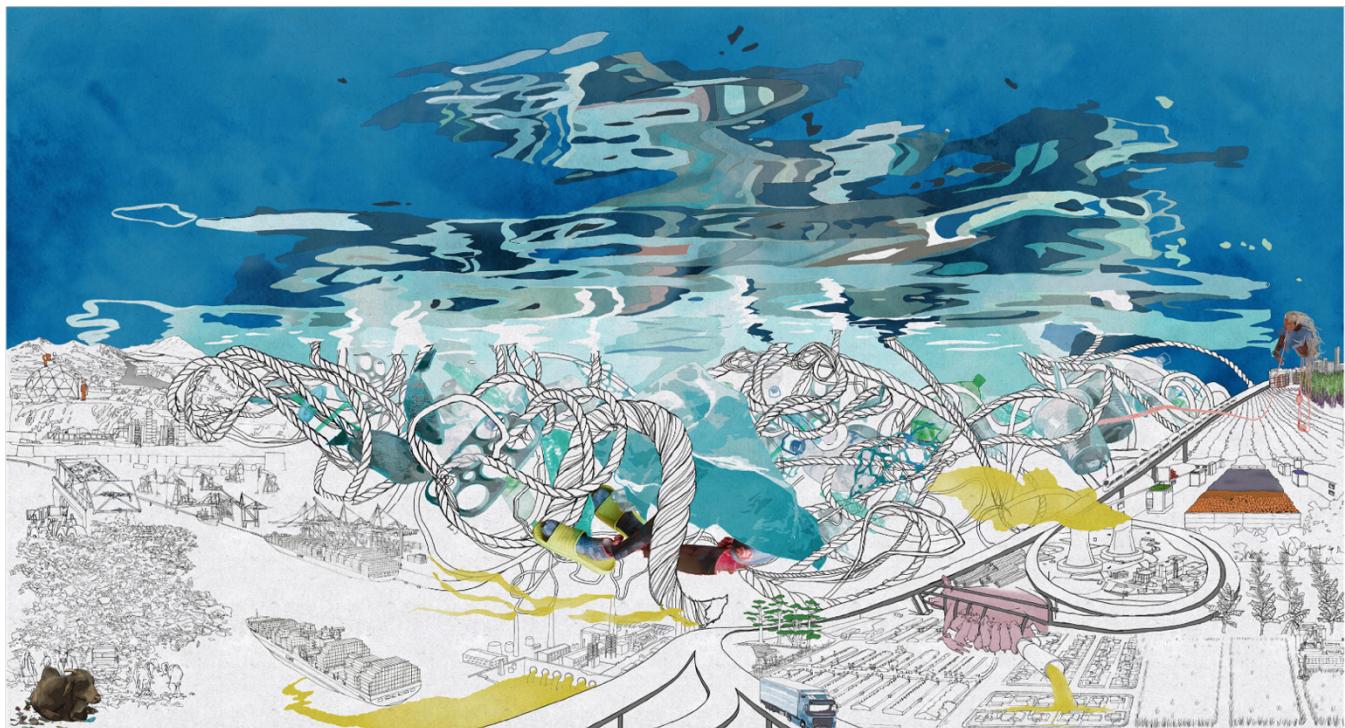
### Exemple 3 – Feral Atlas

Enfin, le *Feral Atlas*, né d'une association d'artistes, scientifiques et humanistes, questionne nos infrastructures modernes dans ce qu'elles produisent de « non maîtrisé » et propose de nouvelles façons d'analyser et d'appréhender l'Anthropocène. « Il voit en l'Anthropocène une histoire d'inégalités, où les élites qui ont produit les infrastructures de la terre sont celles qui sont protégées de leurs retombées sauvages, excluant au rang de moins qu'humain les peuples qui en subissent les conséquences. À partir de ce constat, les lectures environnementales du *Feral Atlas* mettent en avant la violence de ces exclusions par les privilégiés afin d'ouvrir les possibilités d'une émancipation » (Pigeon, 2023b, p.3).

Tout en mettant en évidence les dangers de notre société, le *Feral Atlas* démontre comment l'observation directe de terrain et le travail transdisciplinaire permettent de développer des nouvelles manières de percevoir l'espace et répondre aux enjeux environnementaux urgents de notre époque. *Feral Atlas* c'est 79 rapports de terrains, des collaborations d'artistes, des poèmes, des enregistrements sonores et plusieurs cartes interactives du « Paysage détonateur de l'Anthropocène »<sup>15</sup>.

<sup>15</sup> *Feral Atlas* :  
<https://feralatlas.org/>

**FIG. 031 :**  
« Anthropocene  
Detonator Landscape -  
Acceleration », *Feral  
Atlas*, 2021.



Parmi celles-ci, la carte *Accélération*, nous montre les effets déstabilisants de la vitesse imposée par les infrastructures humaines. Elle cartographie un phénomène : celui de l'accélération des flux et des perturbations écologiques. Par une esthétique dense et dynamique, elle révèle comment l'intensification des rythmes de l'Anthropocène bouleverse les écosystèmes, souvent de manière irréversible. Cette carte devient un outil critique pour penser les conséquences invisibles de cette mise en mouvement généralisée du monde.

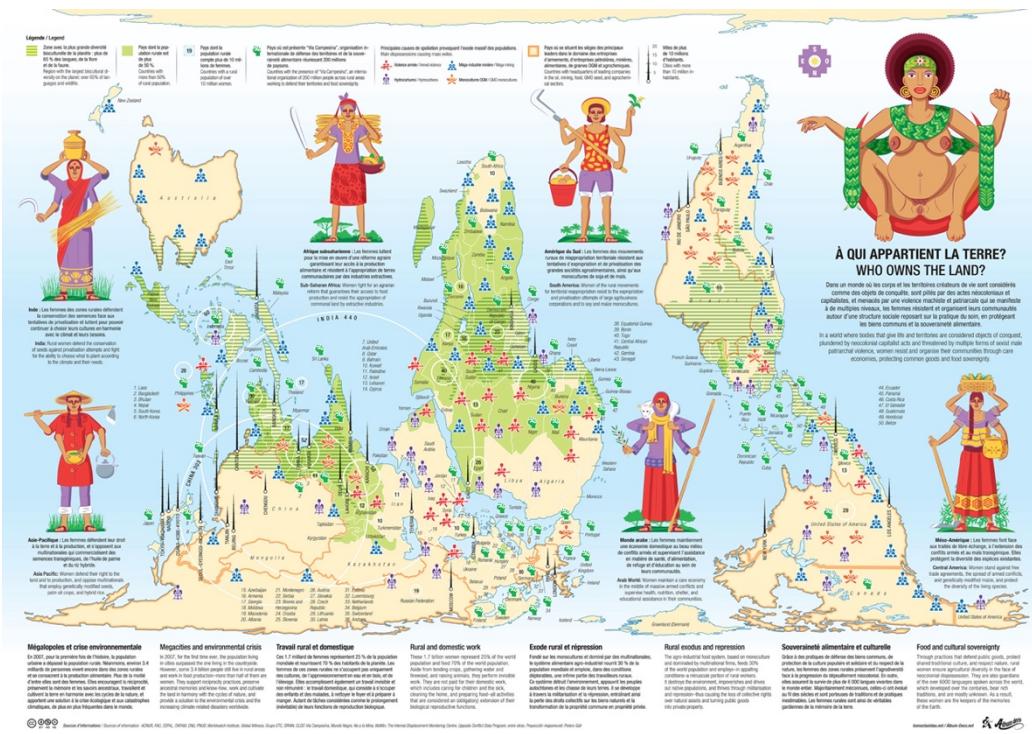
#### Exemple 4 – Ceci n'est pas un atlas

Cartographier l'Anthropocène, c'est donc donner à voir les transformations profondes que subit la Terre sous l'effet des activités humaines, tout en rétablissant des liens sensibles et critiques avec les vivants et les milieux que nous habitons. Cela implique de dépasser la simple représentation géographique pour faire émerger des récits, des relations et des dynamiques invisibles. Mais, comme nous l'avons vu, l'Anthropocène ce n'est pas seulement une crise environnementale, c'est aussi une réalité sociale, marquée par des inégalités, des injustices environnementales et des luttes territoriales que ces nouvelles cartographies peuvent contribuer à révéler (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Kollektiv Orangotango+, 2023a).

Dans son livre *Ceci n'est pas un Atlas : la cartographie comme outil de luttes*, le Kollektiv Orangotango+ recense 21 exemples de démarches militantes à travers le monde où la cartographie devient un levier pour mettre en lumière les conflits écologiques et sociaux, visibiliser les populations marginalisées et soutenir des revendications. Ces cartes, loin de se limiter à des représentations techniques, deviennent des objets intermédiaires de résistance, porteurs d'une voix et de transformation.

**FIG. 032 : « Mappa Mundi », Iconoclasistas, 2019, mise en lumière du travail des femmes rurales et paysannes qui produisent 70% de la nourriture que nous consommons, et dont seulement 13% possèdent des terres.**

Plus de luttes sur :  
<https://iconoclasistas.net/>



## PERSPECTIVES

Pour conclure ce chapitre, il est nécessaire d'ouvrir la réflexion sur les méthodes qui permettront d'accompagner les transformations que l'Anthropocène rend inévitables.

Face aux bouleversements en cours, persister dans une lecture distante et abstraite du territoire (vue aérienne dominante, relevés topographiques normés, données purement techniques) revient à ignorer la complexité des relations qui le constituent. Les approches situées, sensibles et collaboratives deviennent alors des leviers essentiels. La marche, l'observation *in situ* et l'enquête de terrain réinscrivent le corps dans l'espace, permettent de ressentir le sol, d'entrer en relation avec les éléments qui composent un lieu et d'en percevoir les dynamiques invisibles (Poisson, 2010 ; Aït-Touati et al., 2019 ; Olmedo, 2017, 2021 ; Pigeon, 2022, 2023a). Ces immersions produisent des cartes incarnées : elles ne se contentent pas de décrire, elles racontent, mettent en lumière tensions et interdépendances, et ouvrent de nouvelles voies pour penser l'habitabilité à l'ère de l'Anthropocène.

L'intégration de démarches collaboratives, comme les initiatives citoyennes de type *OpenStreetMap (OSM)*, élargit encore cette dimension exploratoire. En croisant savoirs situés et données techniques, elles donnent naissance à de véritables « géo-communs » (Atlas IGN, 2022) : des représentations partagées, évolutives et ouvertes, capables de refléter la diversité des expériences et des points de vue.

Les outils numériques contemporains (images satellites, drones, LiDAR, bases de données ouvertes) restent indispensables pour une vision d'ensemble et des analyses précises. Mais leur véritable potentiel se révèle lorsqu'ils sont combinés à une observation incarnée du terrain. Ce va-et-vient entre vision globale et ancrage local relie géographie physique et humaine (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Atlas IGN, 2022) et permet de saisir la complexité des territoires en mutation.

En somme, « à l'aube d'une réinvention globale des relations au vivant s'engage ainsi une double redéfinition : celle de la cartographie comme mode de lecture et d'écriture potentielle ; celle de l'architecture comme effort pour construire des outils de connexion et de mise en commun plutôt que comme volonté de bâtir le monde. La mission des architectes-cartographes devient alors de fabriquer des outils de description de ce terrestre en cours de redéfinition » (Aït-Touati et al., 2019, p. 184).

Ainsi, dans le contexte de l'anthropocène, la cartographie devient un véritable laboratoire : un espace d'expérimentation où s'élaborent de nouvelles grilles de lecture et de nouvelles hypothèses, capable d'explorer des configurations spatiales, sociales ou écologiques inédites. En ce sens, elle prolonge la réflexion entamée dans le chapitre précédent : transformer nos cartes, c'est déjà transformer notre rapport au monde et aux futurs que nous pouvons imaginer.



## **III / DES CARTES QUI DONNENT LA PAROLE**

## VERS D'AUTRES MANIÈRES DE CARTOGRAPHIER

Aujourd’hui, dans un contexte où les représentations du territoire sont appelées à se renouveler pour faire face aux préoccupations de notre époque, il devient essentiel de mettre en avant d’autres manières de cartographier. À la lumière des réflexions menées jusqu’ici, la **cartographie des controverses** et la **cartographie participative** sont porteuses d’un potentiel particulièrement fécond pour faire face à ces nouveaux enjeux.

Ces pratiques apportent des réponses aux questions mises en évidence dans les chapitres précédents. Face à l’abstraction des représentations conventionnelles, souvent éloignées de l’expérience vécue des lieux, et face à la nécessité, dans le contexte de l’Anthropocène, de penser les territoires comme des espaces complexes de relations, de tensions et de transformations, donner la parole à ceux qui habitent, pratiquent et traversent ces espaces devient indispensable. La cartographie des controverses et la cartographie participative sont ainsi pertinentes car elles déplacent le centre de gravité de la production cartographique : elles ne se contentent pas de représenter le territoire depuis un regard extérieur mais invitent ceux qui le vivent à en devenir co-auteurs. Elles amènent la possibilité d’un récit pluriel, situé, sensible, capable d’exprimer les enjeux invisibilisés et les voix souvent marginalisées par des formes de représentation nouvelles.

Les cartes sont alors utilisées « pour exploiter un outil qui nous permet de créer collectivement des récits critiques et partager des données afin d’inventer des pratiques émancipatrices ! Dans les ateliers, nous utilisons des outils qui nous permettent de créer collectivement des scénarios complexes, d’approfondir des approches critiques et d’encourager des subjectivités vives et actives. Ces éléments sont essentiels si nous voulons protéger les biens communs, lutter contre les processus de colonisation et de privatisation de la sphère publique et faire advenir de nouveaux mondes » (Julia Risler et Pablo Ares, membres des Iconoclastas, dans Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.52).

Bien que ce genre de cartes soient parfois utilisées par les aménageurs du territoire, leur potentiel reste encore largement sous-exploité et elles n’en restent souvent qu’à l’étape du diagnostic (Olmedo, 2021) alors que ce potentiel est bien plus riche. Elles pourraient notamment, devenir des outils de participation permettant de nourrir une dynamique de dialogue entre les acteurs, d’accompagner les processus de décision, de proposer un autre regard sur les lieux fréquentés, de construire collectivement une lecture partagée du territoire, etc. En dépassant la simple collecte d’informations, ces deux types de cartographies offrent la possibilité de transformer la représentation de l’espace en un espace de débats, d’échanges et de co-construction. Elles créent des situations où les habitants, les usagers et les parties prenantes peuvent exprimer leurs savoirs, confronter leurs perceptions, débattre des usages et des projets, et participer activement à la définition des futurs possibles pour le territoire.

En rendant visibles des situations concrètes, des faits, des vécus et la réalité quotidienne des personnes, la cartographie des controverses et la cartographie participative soulignent qu'un changement est indispensable. Elles insistent sur la nécessité de permettre à chacun de faire entendre sa voix, de partager son propre récit. De telles initiatives montrent qu'il est possible de créer des espaces de partage et une forme de commun, dans un monde où ils semblent avoir disparu (Zwer, 2024).

Même si plusieurs cartographies alternatives sont intéressantes en ce qu'elles révèlent un potentiel critique et la complexité du territoire, certaines restent encore parfois trop abstraites (Pigeon, 2022, 2023a). Aujourd'hui, dans cette optique de trouver les modalités graphiques d'un décentrement (Pigeon, 2022), on peut voir apparaître une série de cartes avec un caractère plus « sensible » (Olmedo, 2021). Parmi ces cartes, dont la cartographie des controverses et la cartographie participative font partie, des modalités multiples se mélangent et la participation citoyenne se retrouve de plus en plus pratiquée (de Robert et Duvail, 2016 ; Pigeon, 2022). Une méthode qui n'est pas complètement anodine vu la « [traduction] prise de conscience croissante de l'architecture en tant que pratique sociale » (Yaneva, 2022, p.1).

Les cartes, parce qu'elles constituent un argument de poids dans les débats sur la manière dont nous souhaitons vivre notre monde ensemble, ne demandent donc qu'à être déviées de leur utilisation et représentation conventionnelle (Zwer, 2024). Mais leur force est si puissante qu'il est tout aussi nécessaire de les manier avec lucidité, en ayant pleinement conscience des intentions qui les sous-tendent et des effets qu'elles peuvent produire. Ces nouvelles cartes exigent aussi d'examiner sa propre démarche et questionner sa pertinence (Zwer, 2024).

Dans cette perspective, je propose donc d'explorer plus en détail chacune de ces deux approches afin de comprendre en quoi elles répondent aux enjeux soulevés dans les chapitres précédents mais aussi analyser les outils qu'elles mobilisent, les processus participatifs qu'elles initient, et les transformations qu'elles permettent d'amorcer dans notre manière de représenter et habiter les territoires.

## LA CARTOGRAPHIE DES CONTROVERSES

<sup>16</sup> Les *Science and Technology Studies* «constituent, depuis la fin des années soixante, un domaine de recherche pluridisciplinaire ayant la science pour objet. Rompant avec l'épistémologie classique, elles saisissent la production scientifique non pas dans sa pure autonomie mais au contraire dans ses multiples contextes (sociaux, institutionnels, politiques, etc.) » (Chabard & Kourniati, 2011, p.76)

<sup>17</sup> Bruno Latour est sociologue, anthropologue, théologien et philosophe des sciences français.

<sup>18</sup> « Sociologie développée à partir des années quatre-vingt par Bruno Latour, Michel Callon, Madeleine Akrich au Centre de sociologie de l'innovation de l'École des mines de Paris qui définit le monde social comme l'interaction entre les acteurs « humains » et « non-humains » (les objets, les discours) » (Chabard & Kourniati, 2011, p.76)

<sup>19</sup> SciencesPo Paris, [https://controverses.sciencespo.fr/archive/biocarburants/controverse\\_carto/index.html](https://controverses.sciencespo.fr/archive/biocarburants/controverse_carto/index.html)

<sup>20</sup> Forccast : <https://controverses.org/fr/controversies/>

La cartographie des controverses s'inscrit dans le courant des *science and technology studies*<sup>16</sup> (STS) (Seurat & Tari, 2021). Née dans une école d'ingénieurs avec comme objectif de sensibiliser les étudiants aux dimensions sociales et politiques de leurs créations (Seurat & Tari, 2021), cet exercice pédagogique, mis en place par Bruno Latour<sup>17</sup> à la suite de sa *théorie de l'acteur réseau*<sup>18</sup> (aussi connue sous l'abréviation ANT pour *actor-network theory*) (Venturini, 2008), propose d'analyser des phénomènes à travers les liens qu'ils entretiennent avec la société en mobilisant des approches issues de la sociologie mais aussi de l'histoire, de l'anthropologie, etc. (Delmas, 2021 ; Seurat & Tari, 2021). À travers cet exercice, l'intention est d'apprendre aux étudiants à enquêter sur les débats contemporains et de retrancrire ces controverses au travers de nouveaux outils de recherche et visualisation (Venturini, 2008).

La cartographie des controverses consiste donc « à réaliser une analyse empirique d'une situation contemporaine caractérisée par des oppositions entre des groupes d'acteurs. Elle a pour objectif de décrire un paysage en lui donnant une représentation capable d'en rendre la complexité facilement lisible »<sup>19</sup>. Il s'agit d'une méthode basée sur une enquête qui permet de « décrire toutes les parties prenantes et leurs relations, mais également les enjeux qui font problème pour chacun des acteurs impliqués, ainsi que ce qui fonde la position de chacun d'entre eux »<sup>20</sup>. Son ambition est double : d'une part, elle aide à s'orienter dans des situations complexes et incertaines en rendant visible et en décrivant les dynamiques en présence ; d'autre part, elle permet d'identifier les différents acteurs et leurs arguments. Cette cartographie peut être vue comme une sorte de démarche pour restaurer la confiance et favoriser l'action dans un monde incertain<sup>20</sup>. Elle constitue ainsi un outil précieux pour se repérer dans une *terra incognita* où les cadres de lecture habituels ne suffisent plus (Seurat & Tari, 2021).

Ce principe se base donc sur la notion de controverse, c'est-à-dire une situation de conflit ou de désaccord impliquant plusieurs acteurs (Seurat & Tari, 2021 ; Yaneva, 2022). Cette notion ne se limite pas à un débat entre experts mais représente plutôt un désaccord entre divers groupes sur différents enjeux (politiques, scientifiques, sociaux, culturels, économiques, etc.), sans qu'aucun groupe ne parvienne à imposer ses connaissances de manière définitive (Delmas, 2021 ; Derbez, 2023). Les acteurs de la controverse peuvent être tant une personne qu'une organisation, un collectif, une institution, ou même un non-humain comme un animal, un objet, une catastrophe naturelle, etc. (Seurat & Tari, 2021).

On retrouve aujourd'hui une grande diversité de controverses contemporaines, comme celles en lien avec l'Anthropocène (Delmas, 2021) qui, lorsqu'on s'y intéresse de plus près, révèlent les dynamiques sociales sous-jacentes (Yaneva, 2022). Alors qu'il est essentiel de montrer la réalité sociale du terrain (Rekacewicz & Zwer, 2021a), la controverse devient un moyen de mettre en lumière les rapports sociaux généralement invisibles

(Delmas, 2021 ; Seurat & Tari, 2021), et c'est à travers ces débats controversés qui proviennent des acteurs eux-mêmes que la dimension sociale prend en force (Yaneva, 2022). Cet outil permet également de mettre en lumière la complexité des phénomènes sociaux à l'œuvre sur le territoire, offrant une vue d'ensemble sans simplifier les données ni effacer aucune opinion (Chabard & Kourniati, 2011). En proposant un autre regard sur les éléments du monde qui nous entourent et s'appuyant sur une méthode d'enquête visant à recueillir les différentes positions des acteurs, la cartographie des controverses est considérée comme une pratique pédagogique active. Elle forme les citoyens à l'esprit critique et les aide à s'orienter dans un contexte d'incertitudes afin de mieux se positionner et intervenir (Seurat & Tari, 2021). Le travail de partage des savoirs est alors essentiel et invite à apprendre à travers le sujet lui-même, car « apprendre des autres et partager avec eux provoque un intérêt pour les supports de l'intelligence publique » (Dewey dans Seurat & Tari, 2021, p.255).

### Un travail d'enquête

La cartographie des controverses se caractérise par un travail de description précis et rigoureux des phénomènes sociaux par l'enquête où le recours à plusieurs méthodologies est encouragé et où une priorité est donnée à ne négliger la voix de personne (Venturini, 2008 ; Seurat & Tari, 2021 ; Yaneva, 2022). Elle commence par un travail d'identification nécessitant de repérer tous les acteurs ainsi que leur position face à la controverse, sans chercher à interpréter ce qui se passe (Seurat & Tari, 2021 ; Derbez, 2023). Sa démarche est inductive : plutôt que d'appliquer des cadres théoriques et de chercher à classer les acteurs en fonction de certaines catégories, l'enquête se développe à partir du terrain lui-même et fait émerger des relations naturellement. Les approches restent plutôt libres et spontanées, ouvertes à la découverte d'éléments inattendus susceptibles de réorienter la direction générale de l'enquête. Un des effets de cette approche est que le nombre d'acteurs à considérer reste incertain, pouvant entraîner une modification de la problématique de recherche jusqu'au dernier moment (Seurat & Tari, 2021).

Cette méthode repose également sur le principe de symétrie<sup>21</sup>. En considérant de manière égale toutes les positions des acteurs, qu'elles semblent rationnelles ou non, ce principe invite à ne pas se laisser influencer par le discours vainqueur d'une controverse passée. Ainsi, toutes les perspectives sont considérées sur un même pied d'égalité (Seurat & Tari, 2021).

<sup>21</sup> Principe développé par David Bloor, sociologue et philosophe des sciences britannique.

L'enquête mobilise principalement des méthodes qualitatives. Le cœur de l'analyse se concentrant principalement sur l'identification précise des acteurs en présence, il n'y a pas d'outil spécifique à utiliser. Les informations sont recueillies « par la recherche documentaire, par la lecture d'articles de presse et de textes académiques, par la consultation des réseaux sociaux et de bases de données spécialisées et par ce que l'on nomme le terrain – la conduite d'entretiens et les observations participantes » (Seurat & Tari, 2021, p.266). Ces entretiens, généralement semi-directifs avec des questions ouvertes, permettent aux acteurs de développer librement leurs idées. Dans

<sup>22</sup> Principe énoncé par Howard S. Becker, sociologue américain.

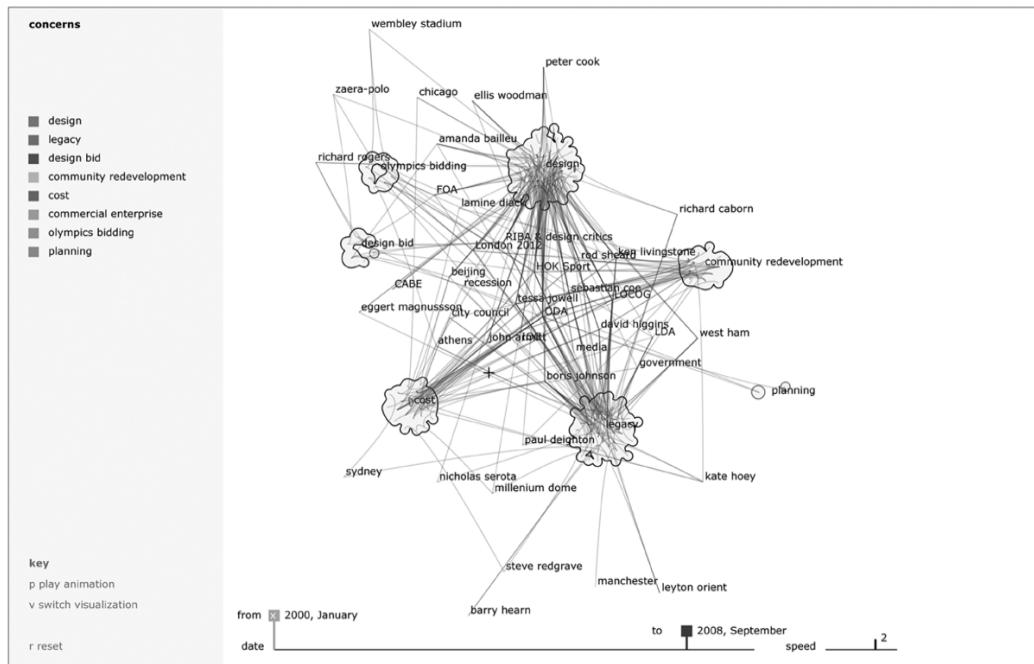
cette enquête, il convient aussi de bien choisir les personnes à interroger, afin de recueillir un maximum de points de vue, tout en évitant « la hiérarchie de la crédibilité<sup>22</sup> » qui accorde à tort plus de poids aux personnes haut placées (Seurat & Tari, 2021).

Au niveau de sa temporalité, une controverse ne suit jamais un déroulement linéaire et continu, mais connaît des phases d'intensification et de ralentissement au fil du temps. L'enquête doit donc retracer cette temporalité et montrer comment la controverse se transforme et intègre de nouveaux acteurs et éléments. La théorie ne doit pas être appliquée aux données, mais émerger de l'analyse elle-même, dans un va-et-vient constant avec le terrain (Venturini, 2008 ; Seurat & Tari, 2021).

En résumé, l'enquête dans la cartographie des controverses est une pratique fondamentale qui stimule l'esprit critique, essentiel à l'exercice démocratique. Elle offre les outils nécessaires pour interroger, décrire et remettre en cause les cadres théoriques existants. En insistant sur la méthode de la description, qui fait émerger les informations directement du terrain, elle permet de bousculer les conceptions préétablies et d'ouvrir de nouvelles perspectives (Seurat & Tari, 2021).

La quantité d'informations collectées par l'enquête se doit alors d'être restituée de manière à permettre son aboutissement, en offrant une vision claire et structurée des dynamiques en jeux (Seurat & Tari, 2021). La cartographie devient la mise en forme de toutes les données récoltées, un moyen de visualiser et retracer ces controverses, de révéler ce qui est habituellement caché tout en tenant compte des tous les participants, de tous les acteurs (Venturini, 2008 ; Yaneva, 2022). Pour cartographier ces controverses, il est nécessaire de sortir des modes de représentation traditionnels et d'inventer de nouveaux dispositifs de représentation.

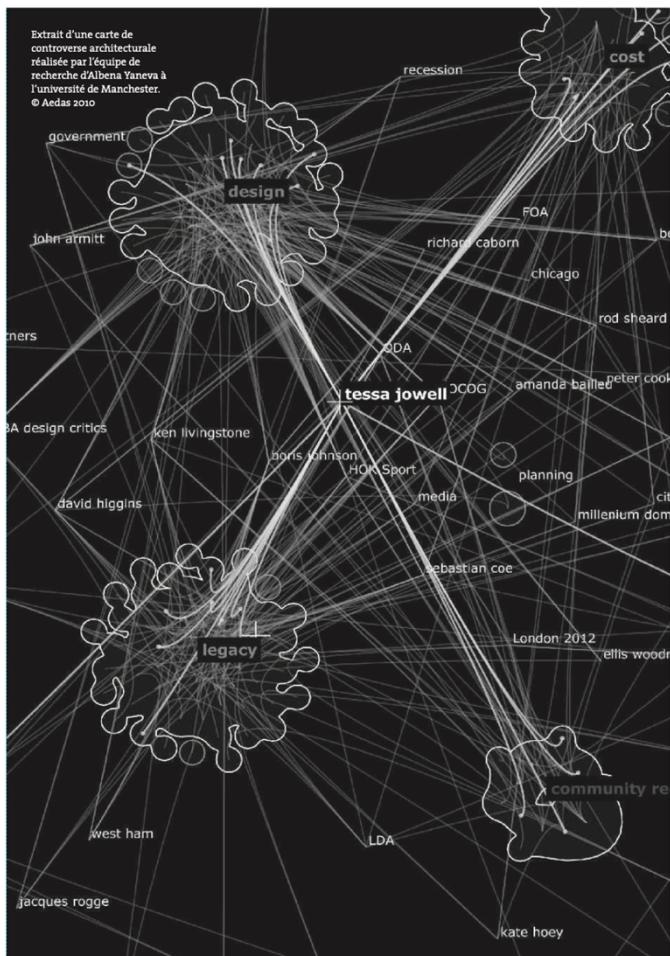
**FIG. 033** : « Mapping controversies in architecture », carte de la controverse autour de la conception du stade olympique de Londres, état de la controverse en septembre 2008, Albena Yaneva, s.d.



## Les modes de représentation

Le défi de cette restitution est d'exprimer la complexité intrinsèque de la situation étudiée sans chercher l'unifier ou la simplifier (Seurat & Tari, 2021). Il ne s'agit pas ici d'harmoniser les discours, mais bien de faire apparaître les contradictions, les tensions et les aspérités qui traversent la controverse. La mise en carte devient alors un moyen d'exposer ces rugosités, en assumant une posture non pas de neutralité mais de lucidité face à la diversité des points de vues (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Seurat & Tari, 2021). Dans cette optique, la scénographie de la restitution implique un effort de médiation : comment rendre lisible la richesse d'un controverse à un public qui ne possède pas nécessairement les codes ou les connaissances pour en saisir la complexité ( Venturini, 2008 ; Seurat & Tari, 2021) ? Pour ce faire, la cartographie des controverses met beaucoup d'espoir dans les innovations technologiques (Venturini, 2008 ; Delmas, 2021 ; Derbez, 2023).

Albena Yaneva, anthropologue et théoricienne influente des études urbaines et de l'architecture, est l'une des premières à avoir introduit la cartographie des controverses dans l'enseignement de l'architecture à l'université de Manchester. Elle-même affirme que, dans les faits, personne, en dehors de ceux qui ont participé au travail d'enquête, ne parvient réellement à déchiffrer la carte produite. Avec son équipe et ses étudiants, elle cherche donc à développer des cartes destinées au grand public, plus lisibles et capables de parler d'elles-mêmes (Chabard & Kourniati, 2011).



**FIG. 034** : zoom sur la carte de la controverse autour de la conception du stade olympique de Londres, Aedas, 2010.

Pour aller plus loin :  
<http://www.mappingcontroversies.net/>

« Mes étudiants de l'école d'architecture de Manchester travaillent sur ces visualisations avec des contraintes très strictes : limiter le nombre d'images ; faire en sorte qu'elles soient davantage que de simples illustrations d'un texte ; trouver l'équilibre entre les citations de mot d'acteurs et les diagrammes retracant leur parcours dans un projet. Il s'agit d'inscrire ces acteurs dans un espace qui n'est ni seulement discursif, ni seulement visuel mais un champ de bataille, un espace public traversé par des rapports de force, des tensions et des désaccords. Toute la difficulté est ici de décrire un espace qui n'est pas un simple « contenant » inerte, prêt à accueillir un débat public ou à embrasser une forme mais créé par le désaccord même, qui est le produit de ces tensions. Cette *terra incognita* constitue précisément l'espace de la controverse. » (Yaneva dans Charbard & Kourniati, 2011, pp.79-80).

L'espace de la carte n'est donc pas un fond neutre, il situe les points de vue de chaque acteur et les colères aux liens abstraits qui les sous-tendent, « la cartographie des controverses cherche à identifier des positions et à les mettre en relation afin de dégager la configuration spécifique des désaccords » (Seurat & Tari, 2021, p.253). La carte situe les acteurs en jeux (ceux qui déclenchent la controverse, ceux qui la nourrissent, ceux qui la transforment) et exposent leurs formes d'expertises, leurs arguments, leurs interactions, etc. dans l'optique de comprendre en quoi ils font évoluer la controverse (Seurat & Tari, 2021). « Face à nos cartes, nous sommes surpris parce que nous découvrons l'importance inattendue que prend tel acteur dans le cours de l'histoire d'un projet » (Yaneva dans Charbard & Kourniati, 2011, p.80). Cette méthode, par son intégration de nombreux acteurs, suscite parfois l'étonnement car, au fond, personne ne mesure vraiment la complexité qui est en train de se créer.

Ainsi, la cartographie des controverses contribue au développement d'outils de représentation, de négociation et d'intégration, notamment à travers l'utilisation de technologies numériques (Venturini, 2008). « En plus d'un exercice pédagogique, la cartographie de controverses aspire aujourd'hui à constituer une plateforme de participation démocratique, une boîte à outils pour soutenir et encourager les débats publics » (Venturini, 2008, p.2). La cartographie des controverses, c'est donc intégrer les dimensions sociales et politiques dans des travaux, enseigner à toujours associer un problème de société à une dynamique sociale, mais aussi donner un moyen aux « citoyens pour se repérer et agir en situation d'incertitude » (Delmas, 2021, p.1).

<sup>23</sup> Programme *Forccast* :  
<https://controverses.org/>

<sup>24</sup> Dominique Boullier est sociologue français.

<sup>25</sup> La Société d'Objets Cartographique (SOC) est un collectif interdisciplinaire qui conçoit des outils et protocoles afin d'expérimenter de nouvelles représentations à l'ère de l'Anthropocène.

Dans cette logique de controverse, le programme *Forccast*<sup>23</sup> (Formation par la cartographie des controverses à l'analyse des sciences et des techniques), créé par Bruno Latour et Dominique Boullier<sup>24</sup>, ne vise pas nécessairement à produire des cartes mais a été conçu dans une optique pédagogique visant à former le public « à l'exploration des controverses contemporaines » (Seurat & Tari, 2021, p.313).

### Le projet des NDC

Afin de rendre un peu plus concrète la démarche de cartographie des controverses, le projet des NDC (Nouveaux Cahiers de Doléances) initié au sein de la *Société d'Objets Cartographiques*<sup>25</sup>, est un exemple pertinent à développer en ce qu'il vise à représenter un territoire sur base des attachements des habitants et des liens qui les unissent<sup>26</sup>.

Cette expérimentation s'inscrit dans une démarche initiée par Bruno Latour à la suite de son ouvrage *Où Atterrir ?* Face à une crise politique, sociale et écologique majeure, l'Anthropocène, ce projet propose de refonder des outils de compréhension du territoire. Selon Latour, la mondialisation et tout ce qui s'y rapporte nous a progressivement déconnectés des conditions concrètes de notre existence en nous faisant croire à une planète remplie de ressources illimitées. Cette globalisation nous a emmené « hors sol », et maintenant il faut essayer « d'atterrir sans se crasher ». Seulement, face à la réalité des choses, l'illusion a généré un sentiment de désorientation généralisé : les repères politiques classiques que nous avions mis en place (nation, frontières, etc.) ne parviennent plus à définir ce qu'est un territoire.

Ainsi, afin de pouvoir « atterrir » en toute sécurité, il convient de reterritorialiser les concepts politiques, c'est-à-dire redéfinir les territoires non plus selon les frontières ou autre notion administrative, mais à partir des conditions de subsistance des individus. Le territoire devient alors l'ensemble des choses auxquelles les habitants sont attachés et dont dépend leur existence. Ce déplacement radical amène à inverser la question classique « où êtes-vous » en « de quoi vivez-vous et qu'est-ce qui rend votre vie possible ? ». L'ampleur que prend le territoire est alors propre à chaque individu, humain comme non-humain.

C'est dans ce contexte qu'est menée la première expérimentation en région Centre Limousin. Inspirée des cahiers de doléances de Louis XIV en 1789, cette initiative vise à redonner la parole aux citoyens en leur permettant de s'auto-décrire à partir de leur propre terrain de vie. Trois dimensions fondamentales structurent cette démarche : (1) la description individuelle des attachements et des entités nécessaires à la subsistance, (2) la mise en évidence des injustices et des menaces pesant sur ces entités, et (3) la formulation de propositions de changement, sous forme de doléances contemporaines. L'exercice s'appuie sur une série d'ateliers collectifs où les participants, désormais qualifiés de « citoyens-experts », sont invités à produire un récits personnel et situé de leur territoire vécu. Contrairement aux dispositifs traditionnels de consultation, il ne s'agit ici ni d'un sondage, ni d'un recueil d'opinion, mais d'un processus de co-construction. Chaque participant est encouragé à enquêter, décrire, et représenter ses attachements par le biais d'outils cartographiques et narratifs nouveaux, permettant de rendre visible la complexité de leur environnement, de formaliser les menaces qui pèsent sur leur conditions de vie mais aussi les alliés, et de faire émerger des liens entre les réalités vécues des autres participants.

<sup>26</sup> Toutes les explications qui vont suivre sont basées sur le contenu de la page web « Où Atterrir ? Les Nouveaux Cahiers de Doléance » de la *Société d'Objets Cartographiques*, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>

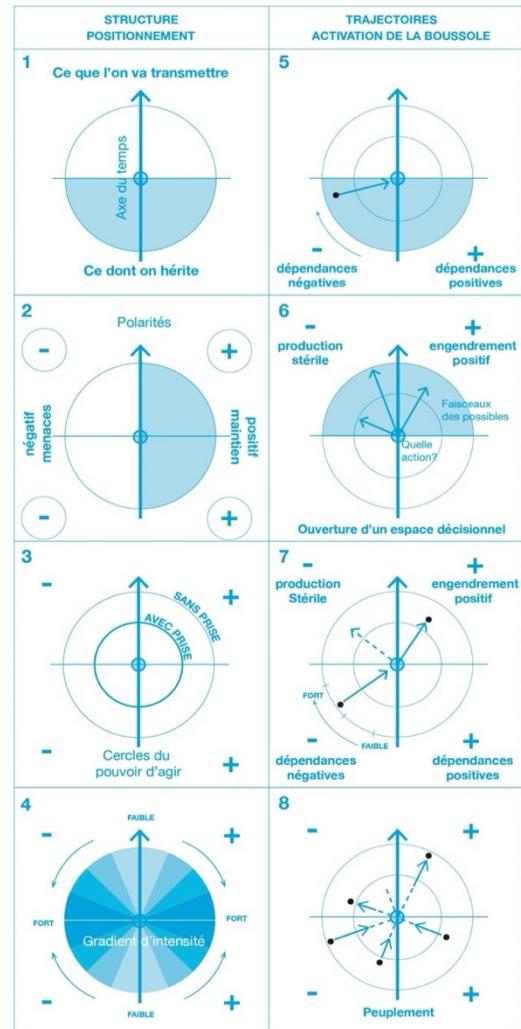
Parmi ces outils cartographiques, on retrouve notamment :

- « La boussole » : elle permet aux participants de situer leurs actions, leurs valeurs, leurs alliés et leurs opposants. Cet outil facilite l'identification des dynamiques de soutien ou d'obstruction face aux enjeux de subsistance.

**FIG. 035** : « Manuel d' « La boussole », SOC 2020

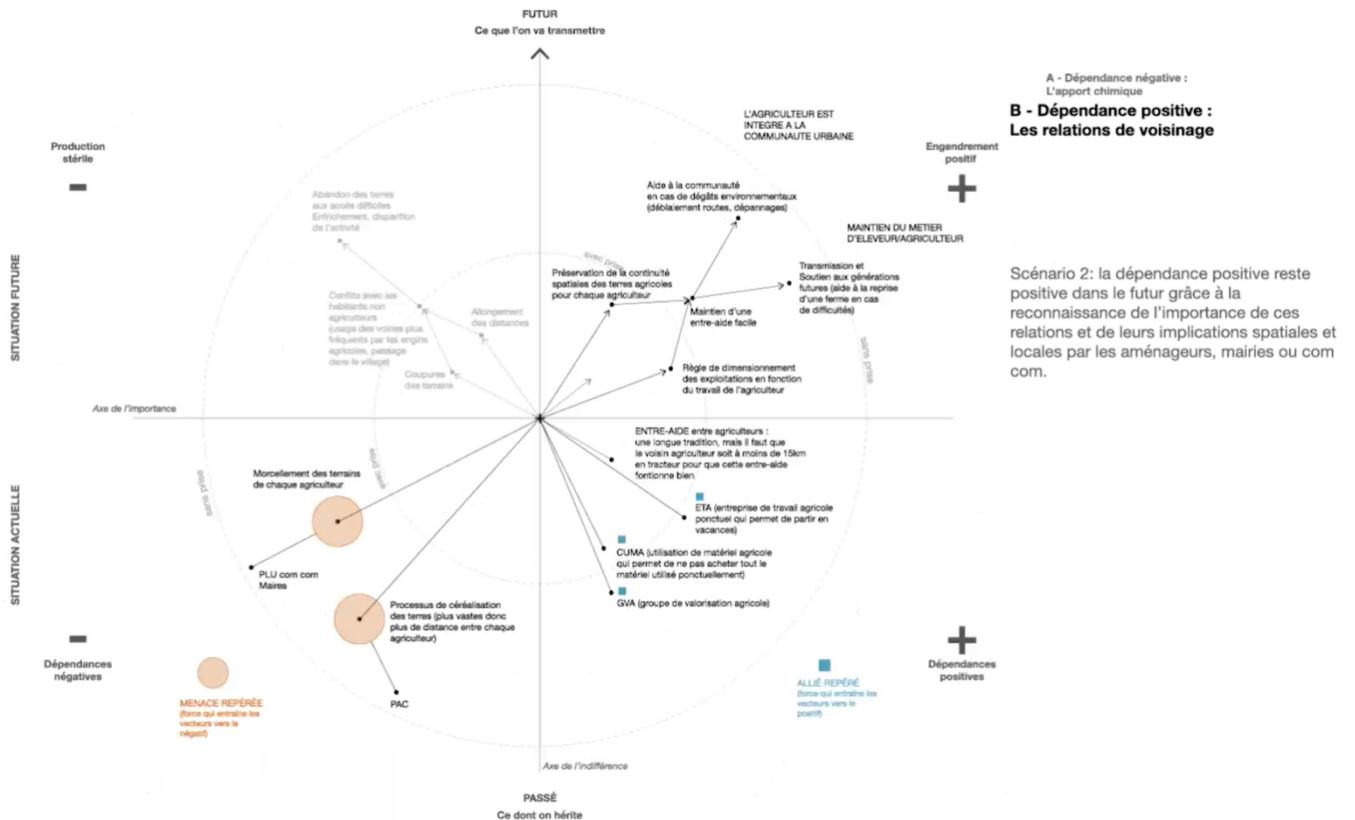


Eléments (êtres, comportements, choses, institutions, pratiques, etc) autour et à distribuer sur la boussole



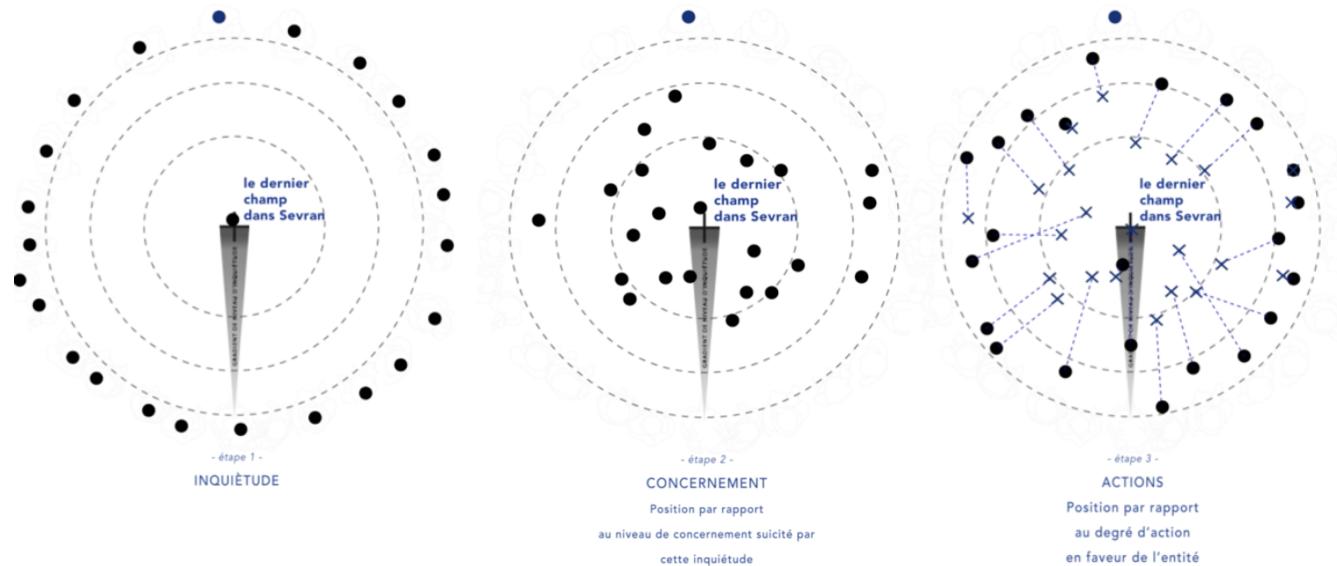
**FIG. 036** : cliché de l'utilisation de « La boussole », SOC, 2020.





- « L'abaque des concernements » : cet instrument de mesure aide à nommer les menaces perçues sur les entités vitales du territoire. Il permet ensuite de visualiser le concernement de chaque personne face à cette menace et le degré d'action possible.

**FIG. 037 :**  
« Cartographie d'une boussole et des multiples choix et leurs conséquences », Soc, 2020.



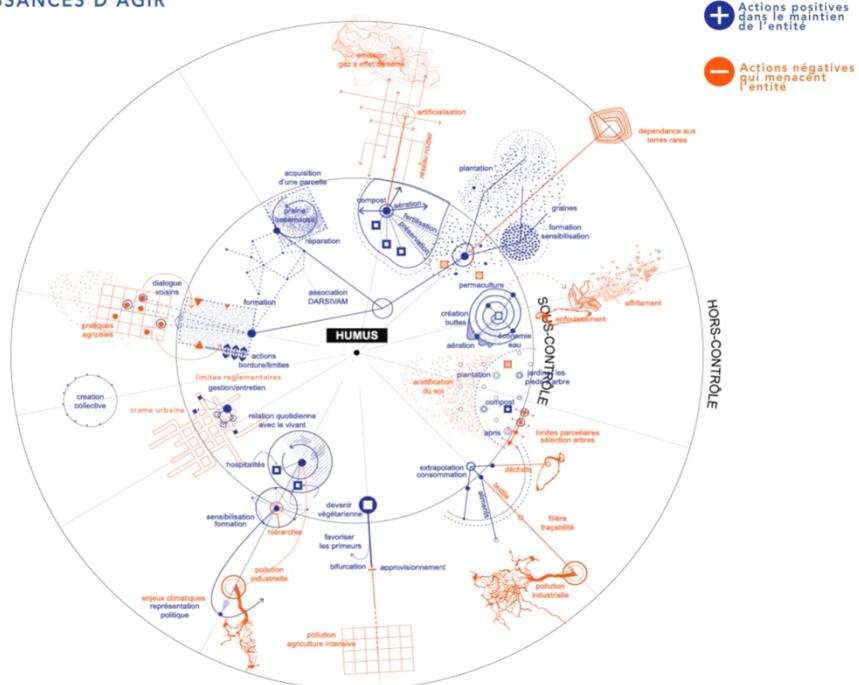
- « La carte des puissances d'agir » : elle représente les effets positifs et/ou négatifs des actions individuelles et collectives sur une entité menacée, elle permet ainsi de visualiser les lignes d'alliance et de conflit

**FIG. 038, 039 & 040 :**  
« ABAQUE DES CONCERNEMENTS », Soc, 2020.

**FIG. 041** : « Carte des puissances d'agir », atelier *Où atterrir*, SOC, 2020.

## CARTE DES PUISSANCES D'AGIR

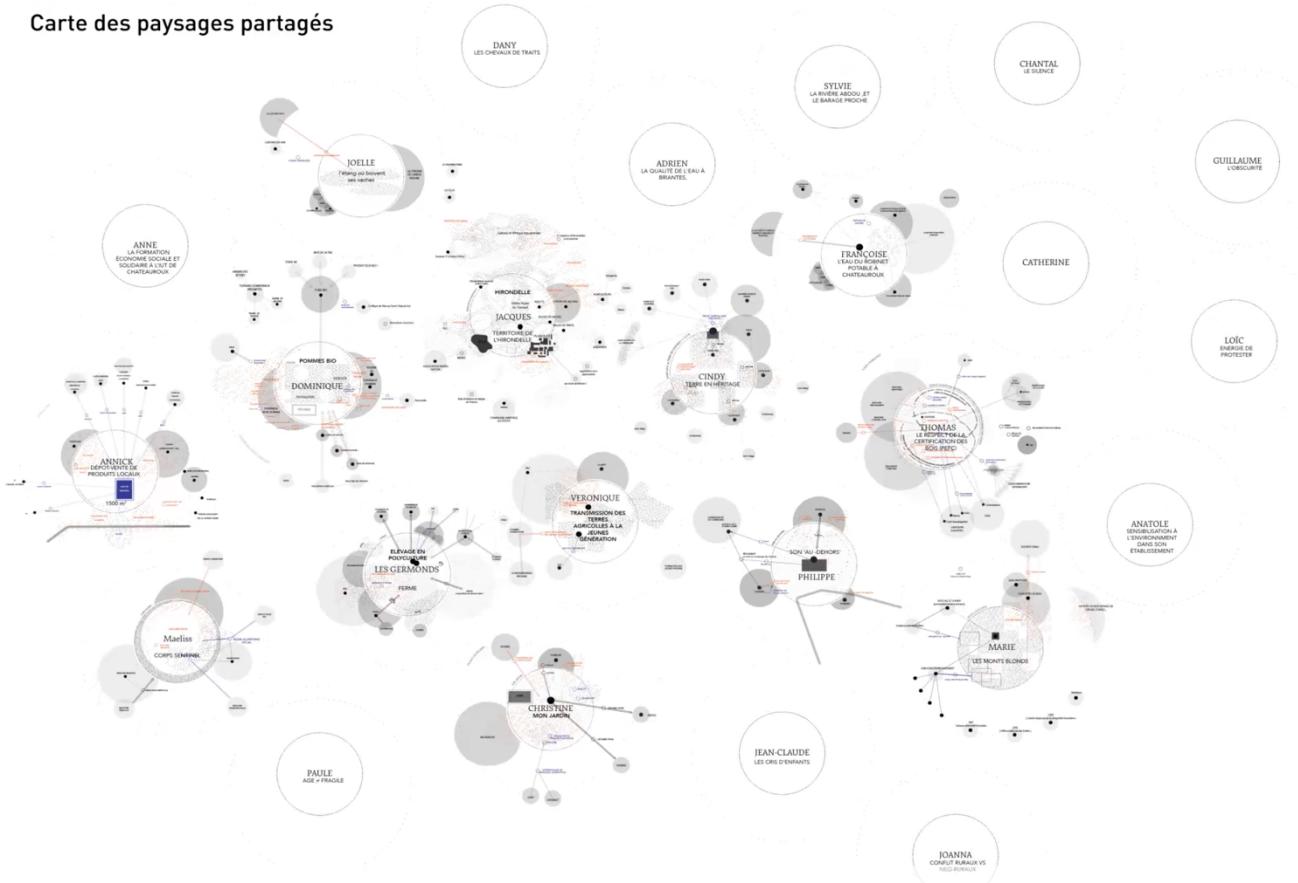
- ANCRAGE**  
**ESSAIMAGE**  
**RECYCLAGE**  
**ACUPUNCTURE**  
**RÉSEAU**  
**BIFURCATION**  
**RÉPARATION**

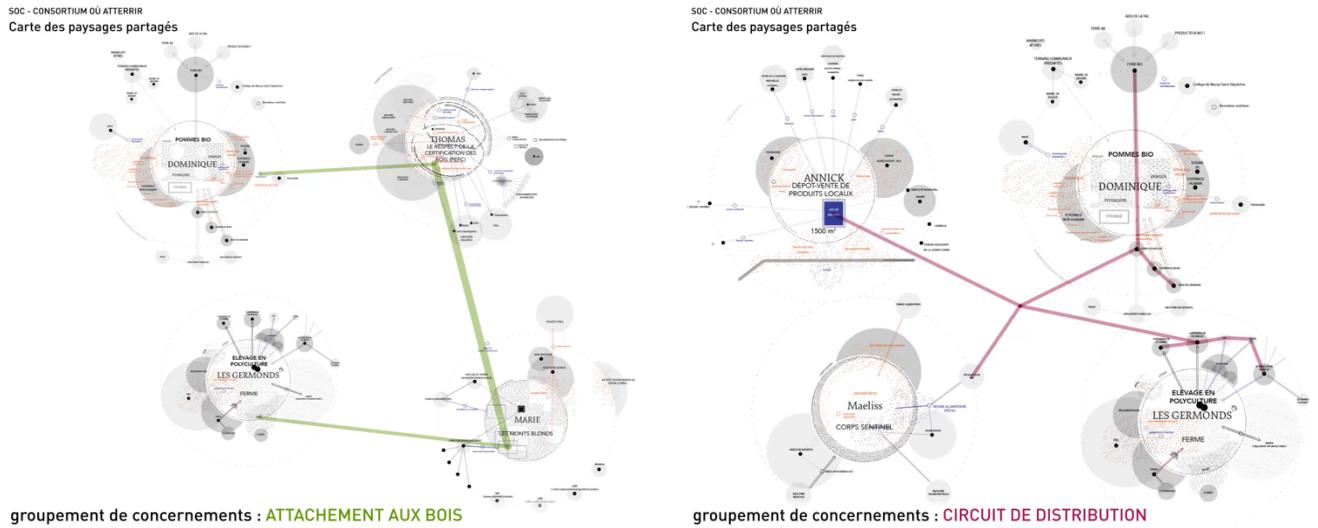


**FIG. 042** : « Carte des paysages partagés, superposés », SOC, 2020.

- Enfin, « La carte des paysages partagés » : carte finale et centrale du dispositif, elle rend visible l'ensemble des mondes vécus par les participants à travers leurs attachements spécifiques. Cette carte se transforme en cartographie relationnelle des territoires de subsistance, intégrant les points d'intersection et de divergence entre les expériences individuelles.

## Carte des paysages partagés





Chaque outil répond donc à un objectif : réanimer la parole des usagers dans la réalité écologique et sociale, permettre une reconnaissance mutuelle entre les habitants, et pouvoir rendre cette réalité visible aux yeux des décideurs publics. Le projet ne cherche pas à généraliser ou à synthétiser, mais à rendre justice à la pluralité des expériences. Il ouvre ainsi une voie vers une repolitisation du territoire, permettant aux citoyens de formuler des doléances contemporaines qui relient intimement écologie, attachement, justice et action. En somme, le projet des NCD propose une méthodologie innovante pour faire face à la crise actuelle, non pas en représentant un territoire figé, mais en le redéfinissant depuis des attachements concrets et des vulnérabilités vécues, afin de proposer des nouvelles formes d'action collective.

### Enseignements

La cartographie des controverses apparaît ainsi comme une méthode puissante pour répondre aux limites de la cartographie classique et aux enjeux contemporains de l'Anthropocène. Alors que les représentations dominantes tendent à produire des images uniformes, abstraites et majoritairement déconnectées des réalités vécues, la cartographie des controverses propose une rupture. En replaçant les conflits, les points de vue divergents et les interactions multiples et complexes au centre de la représentation, elle permet de redonner corps et voix à la diversité des territoires vécus. Ce qui fait sa force, c'est sa capacité à donner la parole, sans hiérarchie ni filtre, à tous les acteurs impliqués : habitants, usagers, institutions, mais aussi milieux, écosystèmes, et même non-humains. La cartographie des controverses valorise la diversité des points de vue, les récits minoritaires, les conflits de valeur et les attachements sensibles. Elle développe de nouveaux modes de représentation plus situés et sensibles qui traduisent la complexité du réel au lieu de l'effacer. Elle ne cherche pas à stabiliser ou à simplifier, mais au contraire à révéler les zones d'incertitude, les dynamiques conflictuelles, les alliances, etc. En cela, elle devient un outil essentiel pour mieux comprendre les tensions, les formes de résistance ou de coopération qui façonnent nos territoires.

**FIG. 043 & 044 :**  
exemples de  
groupements  
possibles, Soc, 2020.

Il convient toutefois de préciser qu'il ne s'agit pas de cartes au sens géographique classique. Ce que l'on cartographie ici, ce ne sont pas des espaces physiques, mais des espaces sociaux et politiques de controverse : un réseau d'acteurs, d'arguments, de valeurs et d'attachements. Ces cartes s'apparentent davantage à des schématisations qu'à des représentations spatiales au sens strict. Le terme carte garde pourtant toute sa pertinence : comme une carte géographique, ces représentations offrent des repères, permettent de s'orienter dans la complexité et d'explorer un territoire encore incertain. Elles ne fixent pas une vérité définitive, mais ouvrent un champ d'enquête, une lecture possible du réel en train de se faire.

Dans un monde traversé par les crises écologiques, sociales et politique, cette forme de cartographie s'impose comme un moyen de renouer avec une lecture vivante du territoire. Elle offre des leviers pour interroger les pratiques d'aménagement, ouvrir la réflexion sur des formes de projets plus justes, plus inclusives et mieux en prise avec la réalité du terrain. À l'heure où il devient urgent de réinventer nos façons d'habiter, de concevoir, de représenter et de décider ensemble, la cartographie des controverses ouvre des chemins vers une représentation plus démocratique et sensible du monde.

## LA CARTOGRAPHIE PARTICIPATIVE

La cartographie participative, aussi appelée co-cartographie, se démocratise à partir des années 1970-1980, notamment suite à l'intégration croissante des communautés locales dans des démarches d'aménagement, notamment dans les pays du Sud, où des ONG commencent à l'utiliser dans le cadre de divers projets (Kollektiv Orangotango+, 2023a ; Sionneau, 2023).

Cette démarche repose sur une série d'approches et de techniques visant à construire une carte sur base des connaissances spatiales des communautés concernées par le territoire étudié. Elle s'appuie donc sur les acteurs locaux et sur le principe selon lequel les populations possèdent des connaissances fines et précises de leur environnement, des perceptions sensibles, des imaginaires, ou encore des attachements, des connaissances que ne détiennent pas nécessairement les experts, les cartographes ou les décideurs externes [Mapping For Rights<sup>27</sup>]. La cartographie participative permet donc à des personnes qui ne sont pas spécialistes des cartes ou de l'aménagement du territoire de contribuer collectivement à la construction d'une cartographie, dans une logique de partage des savoirs et de valorisation des réalités locales [Géoconfluences<sup>28</sup>].

Par cette approche, la co-cartographie tend à rendre la parole aux personnes habituellement exclues des processus de représentation et de réflexion spatiales. L'idée d'une telle démarche n'est pas seulement de changer de méthode, il s'agit aussi d'une transformation bien plus profonde : celle d'une remise en question de la vision bien ancrée et largement dominante de ce que signifie créer une carte (Sionneau, 2023). Ce déplacement transforme la discipline elle-même et invite à se questionner sur qui a le droit de représenter un territoire ? quels savoirs sont légitimes ? et comment ces savoirs peuvent être mobilisés, partagés et reconnus dans une démarche collective ? La cartographie n'est alors plus seulement un outil réservé aux experts, mais devient un moyen d'expression et revendication crédible pour les communautés concernées.

Dans cette logique, la cartographie participative est alors qualifiée de démarche « bottom-up », c'est-à-dire construite de la base vers le sommet, à l'inverse des approches traditionnelles « top-down ». Elle remet en question la hiérarchie verticale du savoir et propose un renversement des logiques dominantes. C'est en cela qu'elle constitue une forme d'« empowerment<sup>29</sup> ». (Rekacewicz & Zwer, 2021a ; Kollektiv Orangotango+, 2023a ; Sionneau, 2023). À travers ces cartes, une notion importante ressort : celle du commun. « Le commun ouvre une piste : celle d'un autre mode de gouvernance, plus horizontal, négocié, constitué autour de champs de questionnements situés et partagés » (Pigeon, 2022, p.18). En s'appuyant sur la multiplicité des points de vue, le commun donne à la cartographie participative la possibilité de faire émerger un potentiel politique capable de mettre en lumière des situations de conflits, de controverses, d'inégalités et d'oppressions. Donnant aussi une voix aux non-humains, chaque interdépendance liée à l'espace se voit donner de l'importance (Pigeon, 2022, 2023a). Ne demandant aucune

<sup>27</sup> Mapping For Rights, <https://www.mappingforrights.org/fr/home-fr/cartographie-participative/>

<sup>28</sup> Géoconfluences, <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/cartographie-participative/>

<sup>29</sup> « Mot anglais traduit en français par autonomisation, désigne la capacité des individus et des collectifs à s'impliquer dans les décisions qui les concernent. », Géoconfluences, <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/empouvoir-ement-empowerment>

connaissance particulière des codes cartographiques et du débat rhétorique, la co-cartographie se voit alors ouverte à tous et toutes (Pigeon, 2023a, 2023b). Le rapport social et culturel lié à la carte se renouvelle (Besse, 2010) : la carte devient bien commun (Pigeon, 2022).

L'espace de la carte, libéré des logiques d'appropriation, s'ouvre à tous et toutes, invitant à une réflexion commune sur le paysage (Pigeon, 2023b). « La co-cartographie induit un dialogue entre les sociétés, leurs paysages quotidiens et les institutions, et de nouvelles formes de coopération et concertation potentielles » (Pigeon, 2023a, résumé). Finalement, ces cartes ne sont peut-être pas scientifiques au sens académique du terme, mais une chose est sûre, elles sont vraies ! (Maï, collectif *Front Anti-Expulsion*, intervention lors de la table ronde *Cartographies citoyennes et collaboratives à Bruxelles*, Maus, 2024b).

Différente d'une carte subjective ou sensible, qui serait créé par une personne en particulier exprimant sa façon de penser ou de percevoir le territoire, la cartographie participative base quant à elle son processus de création sur le dialogue et l'échange entre les habitants et usagers locaux.

Ce qui est recherché à travers la participation, c'est la capacité à faire émerger la sensibilité des contributeurs. À travers la carte et les ateliers, le ou les auteurs peuvent se permettre d'évoquer la mémoire, de faire émerger des récits, des émotions (le bien-être, la colère, l'anxiété, la gêne, l'affection, etc.) mais aussi d'activer les différents sens (l'ouïe, le toucher, la vue). On retrouve dans ces travaux une réelle volonté de faire ressortir la subjectivité des personnes, des récits, mais aussi celle du cartographe (Dujmovic, 2024).

**FIG. 045 :**  
« Cartographie textile de Sidi Yusf », Naïma S., Hanane Hafid, Elise Olmedo, 2014.



L'enjeu est de parvenir à représenter, par la carte, l'articulation entre l'espace conçu, l'espace vécu et l'espace perçu<sup>30</sup> (Dujmovic, 2024). Ainsi, il devient possible d'identifier et de localiser les problèmes du quotidien, de confronter des points de vue ou encore de révéler des éléments territoriaux invisibilisés [Géoconfluences<sup>28</sup>], pourtant perçus par les communautés comme essentiels et porteurs de sens dans leur vie quotidienne [Mapping For Rights<sup>27</sup>].

Même si l'on parle d'une démarche qui émerge « du bas », cette idée de collaboration n'exclut pas nécessairement la participation des experts. Au contraire, dans certains cas, leur présence peut enrichir le processus de réflexion et de partage. La carte devient alors un espace de dialogue entre différents types de savoirs : scientifiques, sensibles, incarnés, quotidiens, etc. permettant une lecture riche et nuancée des territoires (Kollektiv Orangotango+, 2023a ; Sionneau, 2023).

Mais attention car la participation demande un véritable travail de réciprocité : il s'agit de collaborer « avec » les acteurs et non de travailler « sur » eux (Olmédo, 2017). Cette démarche se base sur un échange respectueux des savoirs, des expériences et des perceptions de chacun, valorisant la richesse des contributions de tous. Pourtant, cette notion de réciprocité n'est pas toujours respectée ... Il arrive fréquemment que derrière les termes « participation » ou « démarche participative » se cachent des réalités bien différentes. Ces expressions, devenues en quelque sorte « tendances », sont parfois utilisées pour embellir un projet ou attirer l'attention, sans pour autant garantir un véritable échange. Dans plusieurs cas, il s'agit simplement d'une consultation ou d'une sorte de validation pour un projet déjà conçu, ce qui s'éloigne de l'esprit de la cartographie participative. Suite à ces quiproquos, il semble alors essentiel de définir clairement le cadre de la participation dès le départ : quel rôle les acteurs vont-ils jouer ? Jusqu'où pourront-ils intervenir dans la prise de décision ? Sans cette clarification, la nature même de la participation peut varier considérablement.

### Usages et fonctions

Les usages de la co-cartographie sont assez divers et variés et touchent à plusieurs domaines. On la retrouve principalement dans l'aménagement du territoire et l'urbanisme, les luttes sociales et militantes, ainsi que dans le domaine de l'art. Cette pratique se voit également interrogée par les sciences sociales dans leurs travaux d'anthropologie et sociologie car elle permet « une meilleure spatialisation des phénomènes sociaux et une meilleure représentation des savoirs liés à l'espace » (de Robert et Duvail, 2016, p.3).

Ces cartes peuvent donc avoir plusieurs fonctions. Elles peuvent par exemple servir de recueil de connaissances locales, d'outil de concertation publique [Géoconfluences<sup>28</sup>] ou encore d'aide à la planification urbaine. De plus en plus de projets d'aménagement intègrent une participation citoyenne, que ce soit à l'initiative des habitants eux-mêmes ou à la demande de communes ou d'organismes souhaitant développer des projets en meilleure phase avec les réalités locales. Cette démarche permet alors d'identifier des problèmes du

<sup>30</sup> Notions explicitées par Henri Lefebvre en 1974 dans son livre « La production de l'espace ».

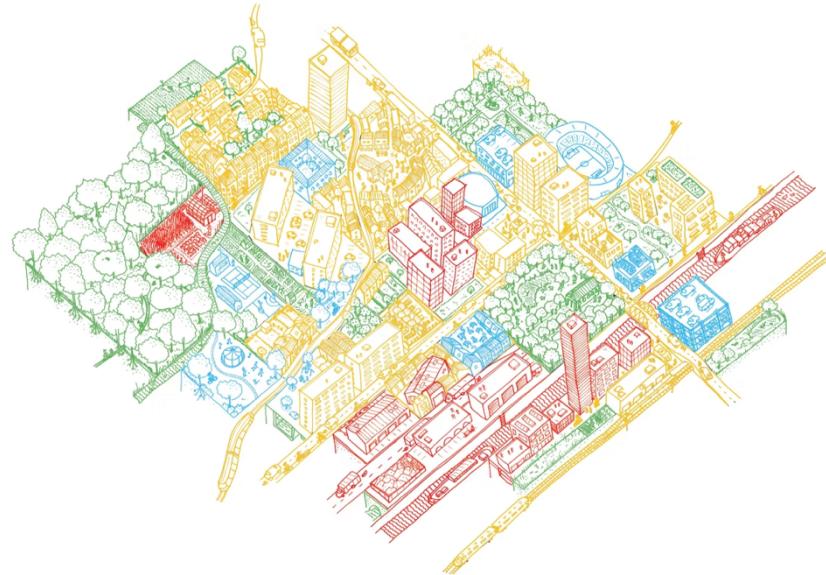
Espace conçu : élaboré par des savants, des planificateurs, des urbanistes, des technocrates.

Espace perçu : pratique de l'espace, impliquant des compétences et performances spatiales.

Espace vécu : espace dominé, donc subi, que tente de modifier et d'approprier l'imagination (Dujmovic, 2024, 44min06sec)

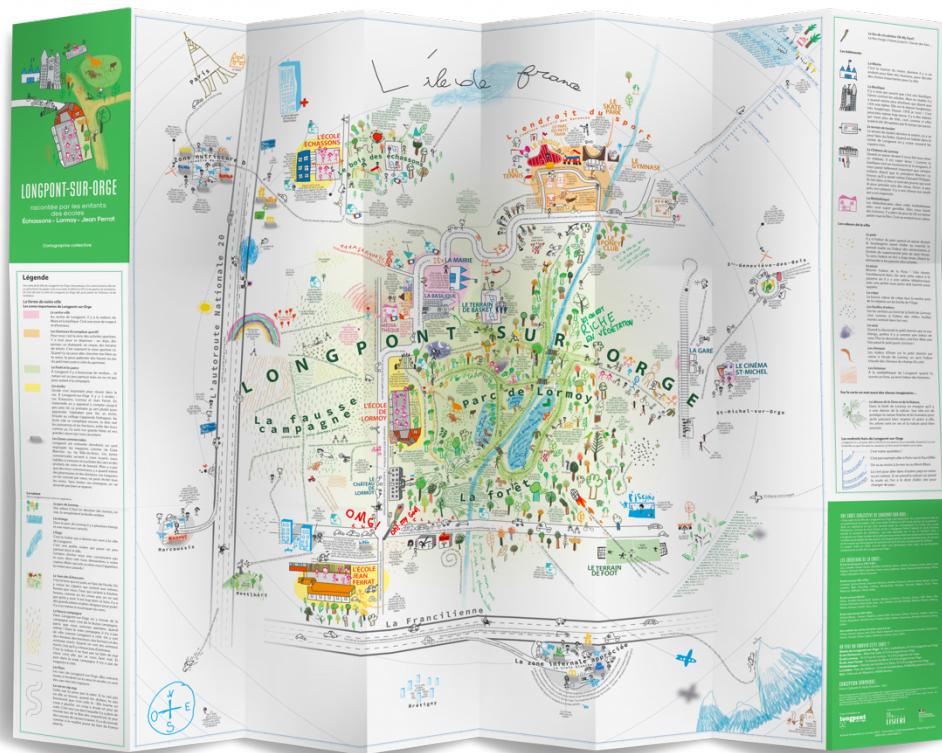
quotidien et « les ateliers participatifs permettent de discuter et débattre de l'espace à partir du dessins » (Rekacewicz & Zwer, 2021a, p.218). La cartographie ne résout pas à elle seule les enjeux liés à la production de l'espace, mais elle facilite l'écoute collective et ouvre la parole à un public élargi (Sionneau, 2023), ouvrant la voie à des questionnements plus justes et ancrés dans les réalités locales.

**FIG. 046** : « Quatre villes en une », Les cartes narratives – Morgane Gloux, 2023-2024, révision du Plan Régional d'Affectation du Sol de la région Bruxelloise sur base de l'intelligence collective.



Dans d'autres contextes, l'objectif est davantage de représenter un lieu du point de vue de ses habitants et de ses usagers. Cette démarche leur permet alors d'exprimer ce qu'ils vivent, ce qu'ils apprécient, où ils se rendent, ce qu'ils font, et comment ils perçoivent leur territoire. Il s'agit d'approcher le territoire tel qu'il est vécu et d'en faire émerger les récits (Pigeon, 2022).

**FIG. 047** : « Carte subjective de Longpont-Sur-Orge », GRRR, 2022, village raconté par les enfants des écoles.



Parfois, la carte a surtout pour but de favoriser une dynamique de participation citoyenne et de créer du lien social. Elle devient alors un outil d'interaction avec les habitants, réunissant les personnes autour d'un ou plusieurs sujets, facilitant les échanges et les débats, et contribuant à faire communauté. Elle engage les individus dans une réflexion collective sur ce que constitue l'intérêt général en soulignant sa complexité et sa fragilité (Pigeon, 2022). Généralement utilisée à l'échelle du quartier ou d'un petit territoire, elle encourage la rencontre, le partage et la création de nouveaux réseaux. Elle permet aussi d'aborder des sujets parfois mis de côté, de confronter les visions, et d'interroger ce que l'on souhaite construire ensemble (Sionneau, 2023 ; Marine, coopérative *Atelier Cartographique*, intervention lors de la table ronde *Cartographies citoyennes et collaboratives à Bruxelles*, Maus, 2024b). À l'échelle locale, la co-cartographie favorise le rassemblement des idées et renforce la cohésion du groupe autour d'une action collective (Kollektiv Orangotango+, 2023a).

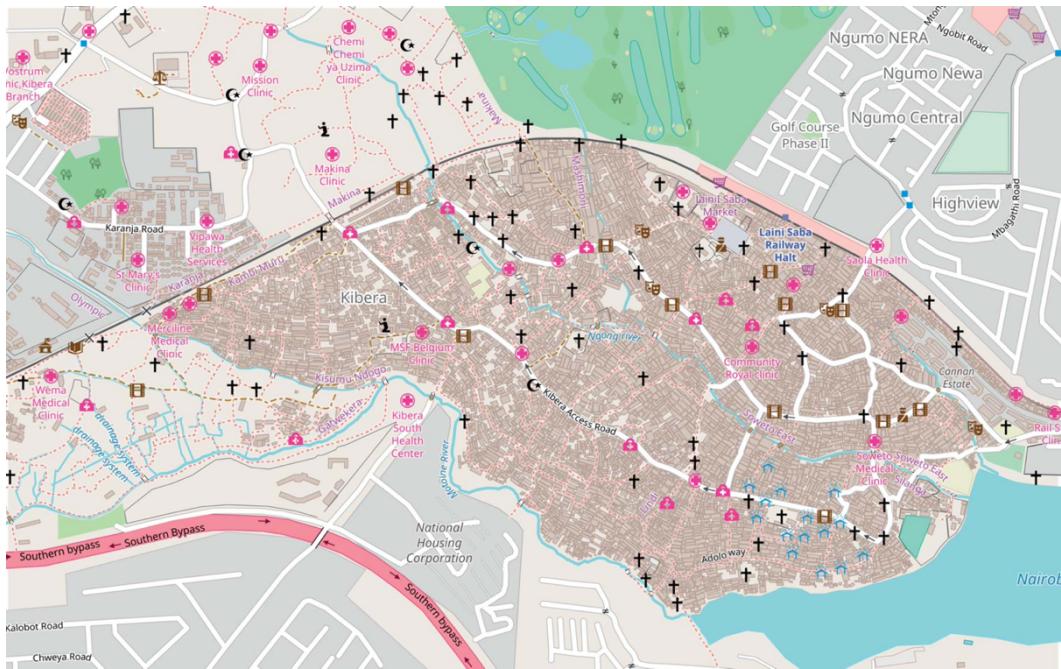


**FIG. 048 :** autochtones Kaxinawá de Rui Humaitá concevant des sketches lors d'un atelier de cartographie, Projeto Nova Cartografia Social da Amazônia, s.d.

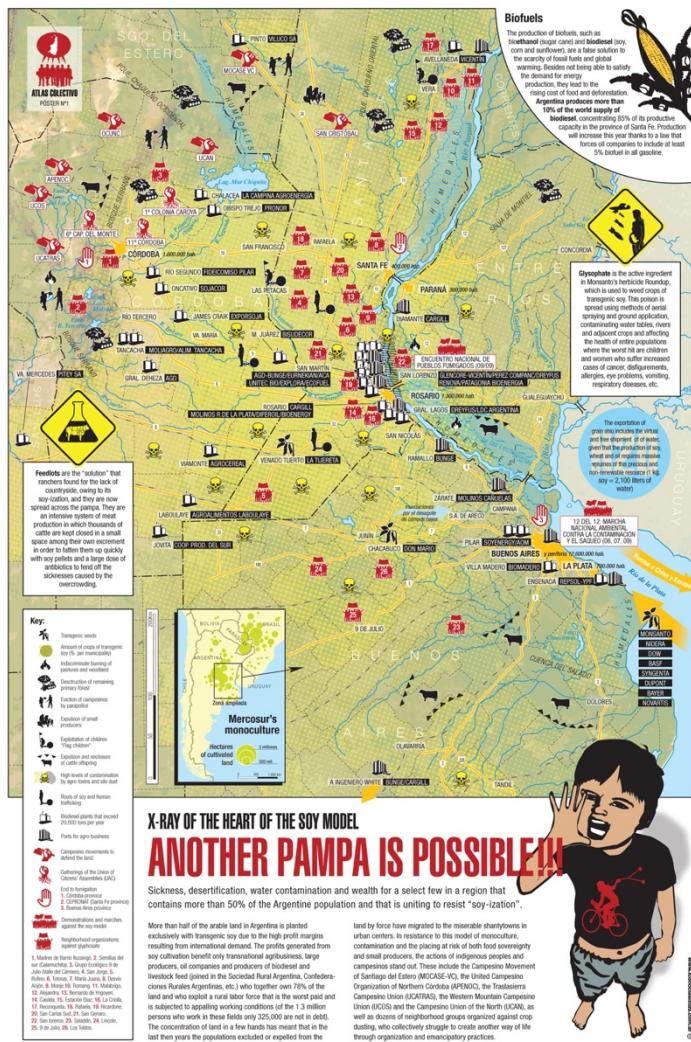
Dans certains cas, la cartographie participative s'inscrit dans des démarches de « recherche-action » où les citoyens participent ensemble activement à la collecte de données. Ils deviennent alors des acteurs impliqués dans un projet qui leur tient à cœur, souvent motivés par la volonté d'aider et/ou de s'engager localement. Leur contribution fournit des données précieuses souvent indispensables à l'avancement du projet, et permet une production de connaissance partagée. Une démarche assez connue est le cas d'OpenStreetMap, une cartographie collaborative à l'échelle mondiale, alimentée par des volontaires qui collectent, vérifient et partagent des informations géographiques. Chaque contributeur peut y ajouter des

données issues de ses observations de terrain, permettant une cartographie fine accessible à tous. Ce type d'initiative repose sur l'engagement des habitants à représenter eux-mêmes leur environnement, que ce soit par soucis de précision, d'inclusion ou de justice spatiale. Ces citoyens deviennent ainsi pleinement acteurs de la représentation du territoire [Géoconfluences<sup>28</sup>].

**FIG. 049** : Kibera et ses alentours telle quelle apparaît désormais sur *OpenStreetMap* depuis le travail collectif, ©OpenStreetMap contributors, s.d.



Mais ces cartes peuvent aussi devenir plus militantes, servant à dénoncer des stratégies politiques ou encore à défendre une cause territoriale. Elles prennent une dimension critique en portant la voix de ceux souvent ignorés et marginalisés (Pigeon, 2022 ; Kollektiv Orangotango, 2023a). Ceux qui réalisent les cartes prennent alors conscience de leur situation spatiale et deviennent acteur de leur cause (Rekacewicz & Zwer, 2021a). Dès lors, « certaines de ces cartes travaillent à déjouer les stratégies capitalistes d'envahissement des terres des paysans et le bafouement des droits collectifs. Elles montrent les logiques systémiques ancestrales, en connexion avec la nature, qui sont détruites quand le terrain n'est considéré que comme un support exclusivement technique » (Pigeon, 2022, p.70). D'autres, servent à réagir face à un projet imposé (construction, destruction, modification) et proposent parfois une alternative plus adéquate et située, correspondant mieux à la réalité de terrain (Pigeon, 2022). Finalement, toutes visent le même objectif : celui de « rendre intelligible un phénomène, en montrer l'ampleur et le localiser précisément pour informer l'opinion publique et les pouvoirs locaux et provoquer leur réaction » (Zwer, 2024, p.4). À l'échelle mondiale, ces cartes révèlent et dénoncent des situations ou phénomènes cachés, complétant et ajustant l'information dont nous disposons déjà (Kollektiv Orangotango, 2023a).



**FIG. 050 : « Pampa húmeda », IIconoclasistas, 2010, carte de la région argentine la plus touchée par l'agro-industrie, ses impacts socio-environnementaux et les réseaux de soutien et d'organisation déployés dans tout le pays.**

## Méthodologies

En ce qui concerne la méthodologie, il n'existe pas de méthode unique, universelle ou préétablie. « C'est une méthode du faire, de l'artisanat et surtout de la pratique, de l'adaptation aux situations et aux personnes en présence. C'est du réajustement constant » (Dujmovic, 2024, 12min). Dans la cartographie participative, le résultat final importe souvent moins que le chemin parcouru pour y parvenir. Ce qui prime, c'est avant tout le processus de réflexion collective et l'implication des participants tout au long de la démarche (Kollektiv Orangotango, 2023a ; Sionneau, 2023). La mise en forme des cartes se construit au cas par cas, en fonction du contexte, des objectifs du projet, des personnes impliquées et des moyens disponibles. C'est un processus évolutif, qui s'adapte aux dynamiques de groupe, aux enjeux locaux et à la nature des données mobilisées. La co-construction de la carte repose sur une démarche d'allers-retours, de discussions, d'observations partagées, d'ajustements progressifs. Autrement dit, la méthode émerge autant des échanges, que de l'expérimentation sur terrain, dans une logique de souplesse et d'adaptation.

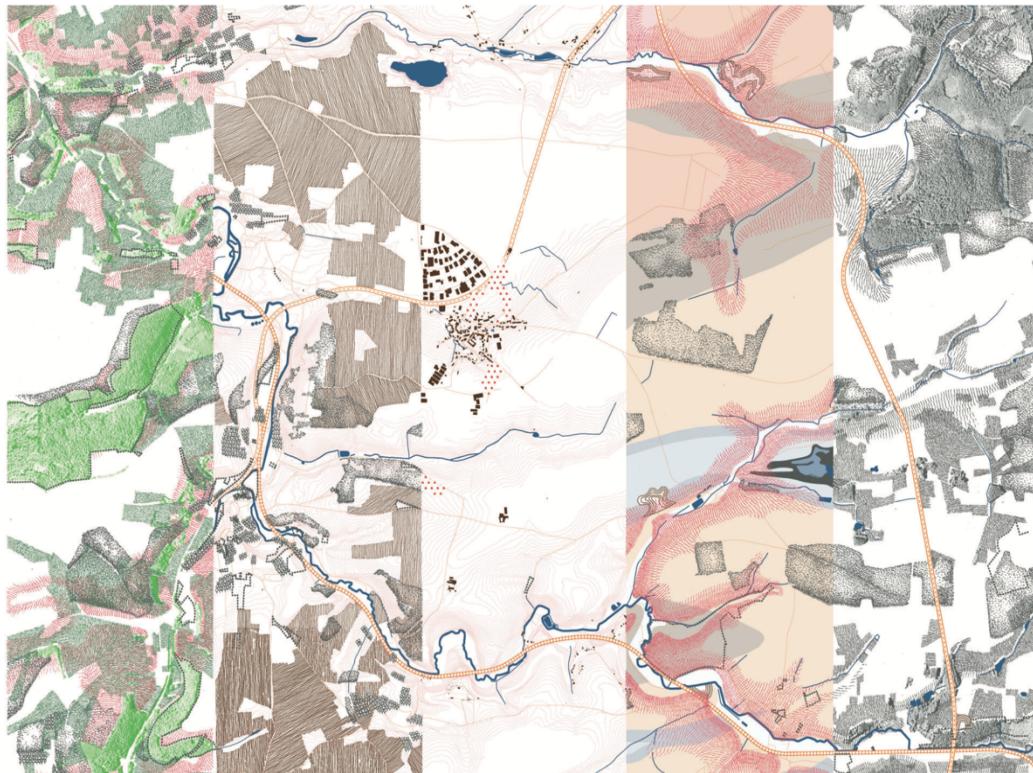
Mais attention la participation demande un véritable travail de réciprocité : il s'agit de collaborer « avec » les acteurs et non de travailler « sur » eux (Olmédo, 2017). Cette démarche se base sur un échange respectueux des savoirs, des expériences et des perceptions de chacun, valorisant la richesse des contributions de tous. Pourtant, cette notion de réciprocité n'est pas toujours respectée. Les termes « participation » ou « démarche participative » peuvent couvrir des réalités bien différentes. Il est dès lors essentiel de définir clairement le cadre de la participation dès le départ : quel rôle les acteurs vont-ils jouer ? Jusqu'où pourront-ils intervenir dans la prise de décision ?

Dans ce cadre relativement ouvert, explorons à présent quelques manières de faire fréquemment rencontrées. Si l'on devait identifier deux pratiques récurrentes, ce seraient sans doute l'entretien et l'arpentage du terrain. Les cartes participatives « sont produites dans le dialogue avec ou entre les habitants, à partir de l'histoire orale, souvent combinée aux observations de terrain, aux interviews, à la photographie » (Pigeon, 2022, p.72). Dans ce type de démarche, l'objectivité ne repose pas sur des outils normatifs ou des conventions techniques, mais plutôt sur la pluralité des points de vue exprimés (Pigeon, 2023b). Ainsi, les ateliers participatifs réunissent une diversité de personnes avec différentes casquettes (qu'elles soient ciblées ou venues spontanément) pour échanger, partager leurs expériences, leurs histoires, leur vécu (Sionneau, 2023). Le support cartographique devient alors un outil de dialogue et permet, dans certains cas, à des personnes qui maîtrisent mal la langue ou l'écrit de pouvoir communiquer grâce à la force de l'image (Dujmovic, 2024 ; Maus, 2024a). Dans ce processus, le lien entre enquêté et enquêteur se renforce, faisant naître une implication mutuelle forte. « L'implication de l'enquêteur comme de l'enquêté dépasse la notion de participation vers la notion de collaboration dans la recherche » (Olmédo, 2017, p.3).

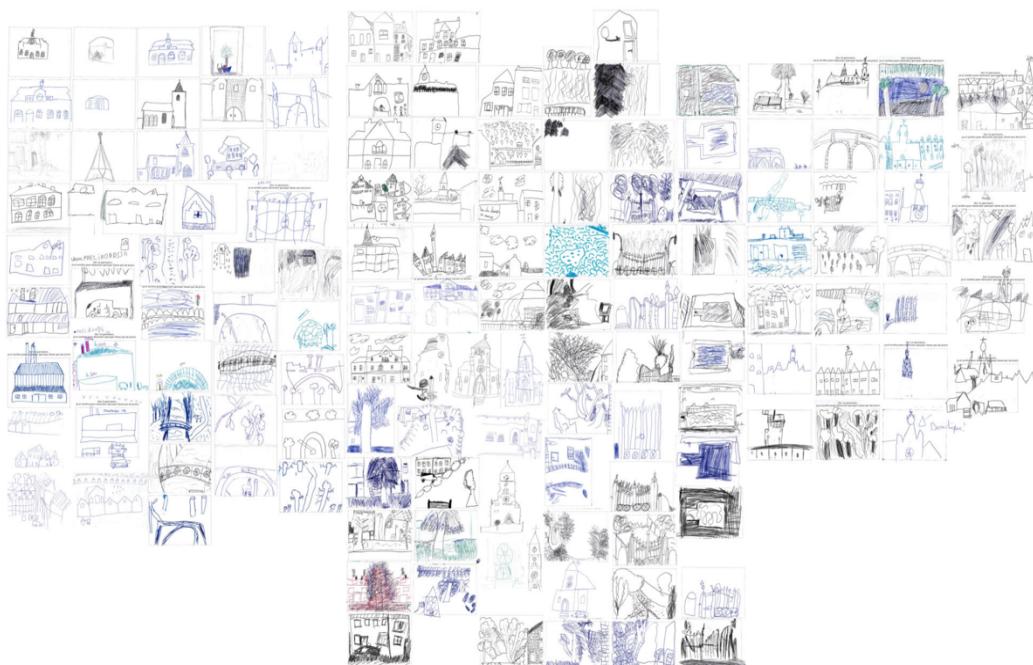
Ces entretiens peuvent prendre des formes variées : individuels ou collectifs, en petit ou en grand groupe, avec ou sans support, directifs, non directifs ou semi-directifs, etc. Souvent, ils sont réalisés en marchant. Arpenter un territoire libère la parole, ravive les souvenirs et facilite les discussions. Les participants évoquent des histoires en lien avec des lieux précis, expriment leurs ressentis, et partagent leurs pratiques spatiales. La balade devient alors un espace de mémoire et d'échanges, où émergent des questionnements. Cette balade peut être guidée ou improvisée, suivant un parcours défini ou laissant place à l'errance, selon ce que les participants abordent et souhaitent montrer. Différents supports peuvent être mobilisés durant ce moment : cartes à annoter, carnets de notes, enregistrement sonores, relevé du tracé parcouru, etc. Par cette exploration sensible, une autre connaissance du territoire se construit (Olmédo, 2017 ; Pigeon, 2022, 2023a, 2023b ; Dujmovic, 2024 ; entretien Morgane Gloux, 2025).

Virginie Pigeon, dans ses travaux, mobilise également les cartes anciennes. Avec les participants, elle redessin et décompose ces couches historiques souvent oubliées pour révéler l'évolution des paysages et comprendre les

dynamiques invisibles à l'œil nu. « Par le redessin de couches invisibles, on comprend une économie, une matière enfouie que certains ne considèrent que comme ressource, mais qui façonne la topographie et l'architecture vernaculaire. » (Pigeon, 2023b, p.9). Elle collecte aussi des dessins faits par d'autres, parfois venant d'une autre époque, comme autant de récits alternatifs du paysage, de ses mémoires et de ses légendes (Pigeon, 2022, 2023a, 2023b).



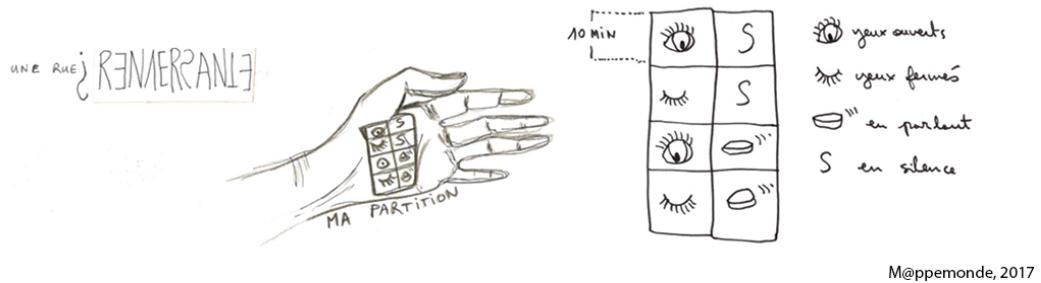
**FIG. 051** : extrait du matériel de résidence de l'Atlas de récits d'un territoire habité – Walcourt, assemblage de couches : un seul territoire, une multiplicité de lectures et de conceptions de l'espace, Virginie Pigeon, 2021.



**FIG. 052** : extraits du matériel de résidence de l'Atlas de récits d'un territoire habité – Walcourt, ateliers scolaires, étape 2 – dessin individuel : croquis en promenade, Virginie Pigeon, 2021.

De son côté, Élise Olmédo explore la ville et ses espaces à travers ses « expérimentretiens » : des promenades en duo jouant sur les sens, où les participants se déplacent tantôt en silence, tantôt en parlant, les yeux ouverts ou fermés. Elle mobilise le souvenir, la sensation et l'imaginaire de la promenade (Olmédo, 2017).

**FIG. 053** : à gauche, partition pour l'expérimentretien dessinée sur la main, détail extrait de « Carto verso », Élise Olmedo, 2013. À droite, schéma légendé de la partition pour l'expérimentretien contenant une double série d'actions à réaliser en binôme selon des séquences de 10 minutes, Élise Olmedo, 2016.



M@ppemonde, 2017

**FIG. 054** : participant·es de l'exposition CartoMobile au Festival Printemps des cartes, Montmorillon, France, Morgane Dujmovic, 2023.

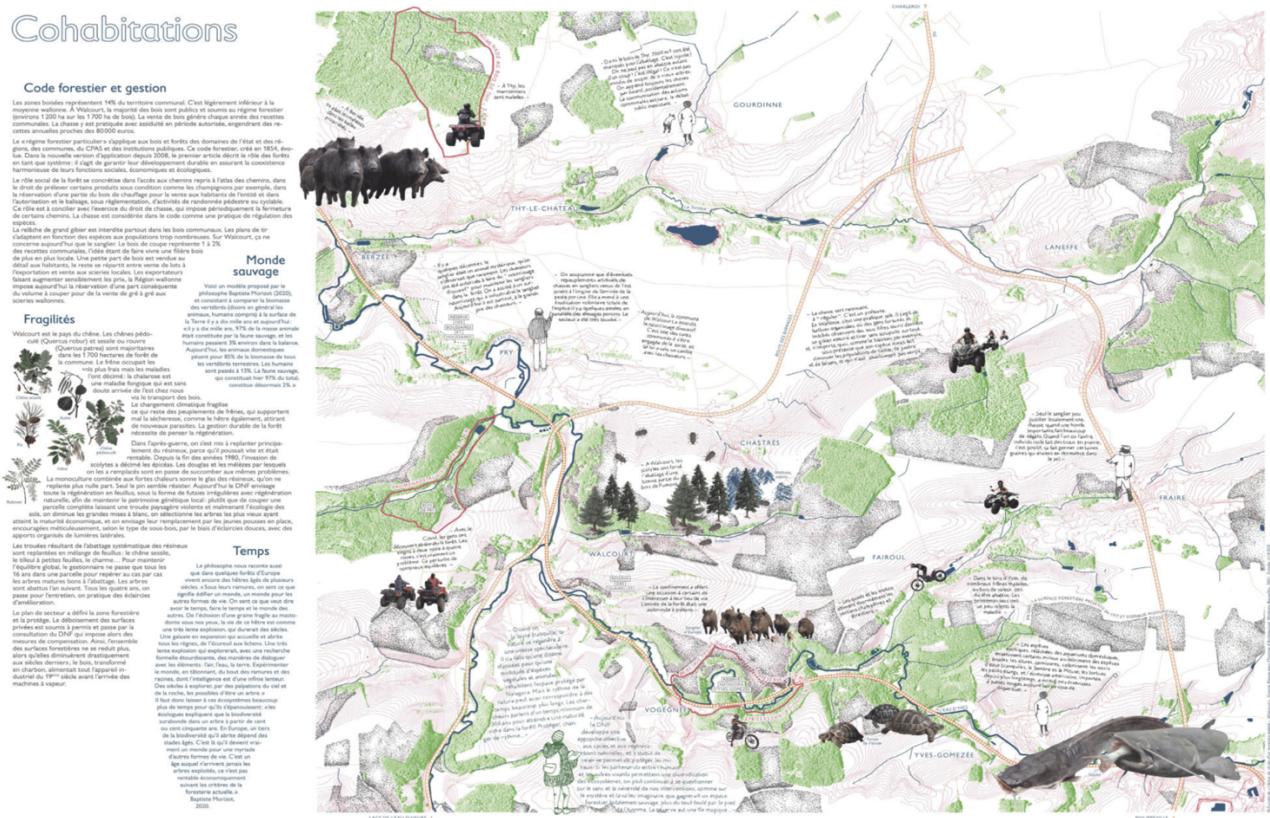


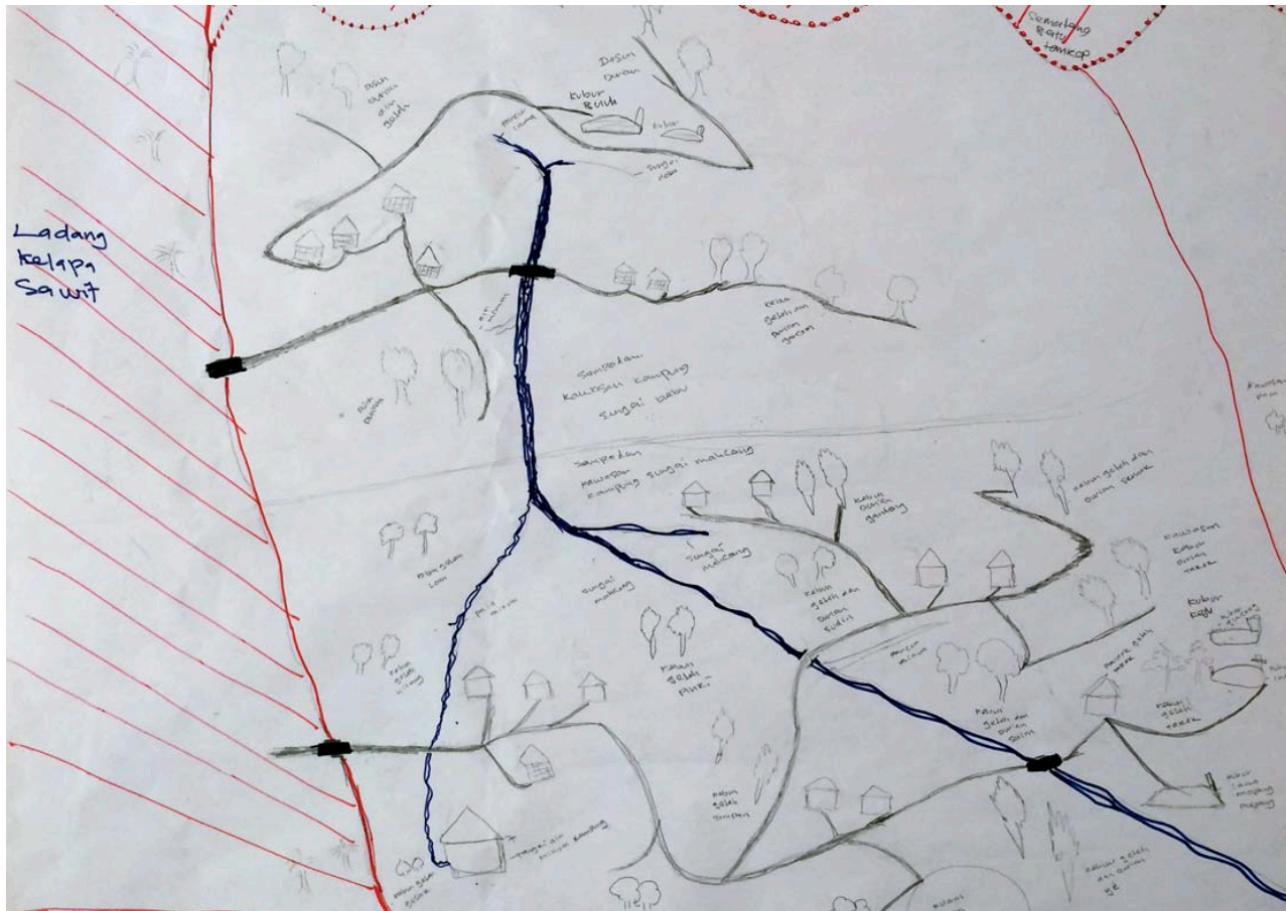
En somme, il existe autant de méthodes et d'outils que de contextes et de participants. Le plus important est de savoir adapter son approches aux spécificités du terrain et des compétences des personnes impliquées. Parfois, ce qui est proposé ne fonctionne pas, ou la motivation du groupe diminue. Il

faut alors faire preuve de souplesse, savoir rebondir et ajuster les dispositifs afin de maintenir la richesse des échanges et la qualité des interactions (Dujmovic, 2024 ; entretien Morgane Gloux, 2025).

Toutes ces cartes, libérées des codes normatifs et des conventions traditionnelles, témoignent alors d'une grande diversité graphique (Zwer, 2024). L'interface cartographique s'ouvre et accueille la multiplicité des éléments récoltés, révélant son potentiel considérable permettant une grande variété de représentation. Mais cartographier c'est aussi faire des choix. On ne montre pas tout et tout ne peut être représenté. Selon les objectifs poursuivis, le message à transmettre, le profil des participants et la posture des auteurs, les rendus peuvent être complètement différents. Il existe plusieurs manières de fabriquer une carte : les informations sont sélectionnées, hiérarchisées, superposées ; la subjectivité peut être pleinement assumée ou atténuée ; la lisibilité est pensée en fonction du public ciblé ; les participants sont plus ou moins impliqués dans les différentes étapes de conception ; etc. (Olmédo, 2017 ; Pigeon, 2023b ; Sionneau, 2023 ; Dujmovic, 2024 ; Maus, 2024b). Certaines cartes reflètent l'esthétique propre de leur auteur, alors que d'autres s'inscrivent dans une identité graphique partagée, parfois structurée par une charte ou des codes visuels communs. On retrouve aussi des cartes laissées brutes, telles qu'élaborées par les participants, sans ou avec très peu de modification, où le résultat esthétique importe moins que le processus. La carte devient alors un assemblage subtil de données, de récits, de points de vue, de choix graphiques et de relations. Elle est à la fois un outil de connaissance, un support de dialogue, une forme de médiation et une œuvre collective.

**FIG. 055** : carte « Cohabitation » extraite de l'Atlas des récits d'un territoire habité – Walcourt, graphisme soigné et travaillé, Virginie Pigeon, 2021.





**FIG. 056** : carte d'un village témuan réalisée par les habitant.es lors d'un atelier, graphisme simple et brut, Aude Vidal, s.d.

Selon qu'elle soit destiné à être publié ou non, et en fonction des objectifs poursuivis, la carte adoptera des formats variés. Certaines sont réalisées à la main, d'autres sont numériques. On les retrouve en ligne, exposées dans des lieux publics, intégrées à des publications ou encore présentées lors d'expositions. Chacun choisit ses propres outils et le médium qui lui semble le pertinent pour répondre à la question suivante : quels sont les outils les mieux adaptés pour raconter ce que l'on souhaite transmettre ?

## Enseignements

Finalement, la co-cartographie apparaît comme un levier pour repenser notre relation au territoire. Elle se distingue de la cartographie classique en proposant un mode de production des savoirs territoriaux fondés sur la pluralité des points de vue et la participation collective. Elle valorise ce qui importe pour les habitants, en mettant en avant leurs relations, leurs appartenances et leurs expériences sensibles (Pigeon, 2023a). Accessible sans connaissances techniques spécifiques, les participants deviennent ambassadeurs de ce que véhiculent les cartes (Pigeon, 2023b). Cette approche questionne aussi l'épistémologie de la carte en intégrant le sensible dans la construction du savoir, dépassant la représentation objective et normalisée de la cartographie classique (Olmédo, 2017).

Selon les démarches mises en œuvre, la posture de l'auteur de projet peut varier. Certaines pratiques donnent une autonomie quasi totale aux

habitants, qui produisent eux-mêmes leurs cartes et choisissent ce qu'ils souhaitent représenter. D'autres reposent sur une médiation plus forte : l'expert recueille les témoignages, les traduit graphiquement et propose une synthèse visuelle. Entre ces deux pôles existent de nombreuses pratiques intermédiaires où la production est co-construite, l'auteur de projet jouant alors un rôle de facilitateur et de garant de la lisibilité collective. Cette diversité de postures influence directement la portée des cartes et leur capacité à devenir des outils partagés de réflexion et d'action.

La co-cartographie reste avant tout une pratique fortement ancrée dans les territoires. Elle prend sens dans des situations précises, en lien avec des contextes vécus, des conflits ou des attachements locaux. Mais son intérêt dépasse le simple cadre local : en révélant des dynamiques invisibles et en donnant voix à des perspectives multiples, elle peut inspirer des réflexions plus larges sur la manière dont nous représentons et habitons le monde.

Par rapport à l'Anthropocène, la cartographie participative offre la possibilité de repenser nos manières d'habiter et prendre soin des territoires. Elle favorise un faire en commun fragile, une forme d'organisation démocratique active qui expérimente de nouveaux modes de coopération et d'attention à l'autre et à l'environnement (Pigeon, 2023b). En transformant les cartes en outils de débats et d'engagement, la co-cartographie contribue à forger des publics sensibles et impliqués, capables de questionner et modifier les réalités sociales et environnementales, conditions clés pour affronter les enjeux complexes de l'Anthropocène.

## ARTICULATIONS

Pour conclure ce chapitre, il semble pertinent de faire le point sur les deux cartographies que nous venons d'aborder afin d'en dégager les convergences et les divergences, et de montrer en quoi elles offrent des réponses aux défis de l'Anthropocène et aux limites de la cartographie classique.

En ce qui concerne leurs divergences, la cartographie des controverses et la cartographie participative se distinguent par leurs objectifs. La première vise à comprendre et représenter les débats qui entourent un sujet controversé tandis que la seconde chercher à impliquer directement les communautés locales ou acteurs concernés dans la production d'une carte.

Le rôle des participants diffère également : dans la cartographie des controverses, les enquêtés sont surtout des sources d'information, tandis que les participants (étudiants, chercheurs) agissent comme des observateurs et des analystes. Dans la cartographie participative, au contraire, les enquêtés sont producteurs de données et prennent part à la création de la carte, apportant leurs savoirs, vécus et perceptions.

Au niveau de la méthodologie, la première repose sur des enquêtes inductives, l'analyse de documents, des entretiens et des observations, appliquant un principe de symétrie qui traite toutes les positions de manière équitable. La seconde privilégie les ateliers collectifs, les échanges directs et la collecte des savoirs locaux.

Enfin, les deux types de représentations mobilisées ne sont pas les mêmes. La cartographie des controverses privilégie des graphes de relations et des cartes conceptuelles pour rendre visibles les dynamiques et les interactions. La co-cartographie quant à elle s'appuie davantage sur des cartes plus situées, conservant une part de fidélité au territoire réel tout en l'enrichissant de données, récits et perceptions issus des acteurs concernés.

Si ces deux approches se distinguent nettement par leurs objectifs, méthodes et formes de représentation, elles partagent néanmoins des principes communs : la cartographie des controverses et la cartographie participative partagent la volonté de rendre visible et compréhensible la complexité des réalités territoriales et sociales. Toutes deux cherchent à représenter des informations denses et complexes, tout en restituant la pluralité des points de vue, les tensions, les alliances et les divergences qui façonnent nos territoires.

Ces démarches s'inscrivent donc dans une dimension critique et émancipatrice : elles remettent en cause les formes dominantes de représentation du territoire et proposent des alternatives plus inclusives. Ce faisant, elles accordent une place aux voix souvent marginalisées.

Les deux approches sont multi acteurs, mobilisant différents profils et savoirs. L'espace de la carte donne l'occasion à des points de vue différent de

se confronter et ouvre la possibilité d'un « faire-commun » potentiel (Pigeon, 2023b).

Finalement, ces formes de cartographie constituent des outils de dialogue. Elles peuvent alimenter un débat public, appuyer une prise de décision, confronter des perceptions, questionner des usages et ouvrir des espaces de réflexion collective autour des enjeux partagés.

La cartographie des controverses et la co-cartographie se rejoignent donc aussi dans leur capacité à répondre aux deux enjeux évoqués plus haut. Toutes deux s'inscrivent dans les enjeux de l'Anthropocène en proposant de nouvelles manières de penser nos rapports au territoire dans un contexte de crise écologique, sociale et politique. Elles rendent visibles les interdépendances entre humains, non-humains, milieux et systèmes, tout en révélant les attachements, les tensions et les vulnérabilités. Elles offrent un cadre co-construire des solutions et replacer les questions centrales de l'Anthropocène au cœur du débat public.

En parallèle, ces deux cartographies constituent une réponse aux limites de la cartographie classique en ce qu'elle rompent avec les représentations uniformisantes et déconnectées de l'expérience vécue du territoire. Elles donnent une place centrale aux acteurs concernés, assument leur complexité et intègrent les voix marginalisées. La carte est alors un espace de dialogue et d'émancipation, mariant données factuelles et savoirs sensibles.



# **IV / RÉCITS D'EXPÉRIENCES : ÉTUDE DE DEUX PROCESSUS PARTICIPATIFS**

## ATTERRIR

Après avoir exploré les enjeux de la cartographie et ceux du changement de paradigme lié à l'Anthropocène, puis présenter les fondements théoriques de la cartographie des controverses et de la co-cartographie, il est maintenant possible de formuler quelques pistes de réponses à la question qui guide ce travail :

**Quels sont les apports des cartographies situées et participatives sur les différents acteurs impliqués dans le processus ? Et, en quoi ces cartes, en tant qu'objets intermédiaires, influencent-elles leur perception du territoire ?**

La partie théorique a montré que ces démarches visent à dépasser l'abstraction des représentations traditionnelles pour offrir une vision vivante, sensible et située du territoire. Elles accordent une place centrale aux acteurs qui le pratiquent réellement et se construisent à partir de leurs expériences, donnant la parole à celles et ceux qui le vivent au quotidien.

Ainsi, selon la théorie exposée ci-dessus, voici ce que les cartographies situées et participatives apportent aux acteurs impliqués dans leur création :

- elles favorisent l'implication active des participants au sein de leur territoire ;
- elles renforcent la compréhension partagée des enjeux territoriaux ;
- elles stimulent un dialogue entre acteurs (habitants, décideurs, experts, ...) en créant un espace d'échange autour des représentations spatiales ;
- elles valorisent des savoirs locaux et les expériences vécues, trop souvent invisibilisés dans des processus classiques.

En tant qu'objet intermédiaire, ces cartes influencent la perception du territoire en :

- rendant visible des éléments, enjeux ou dynamiques qui peuvent être ignorés autrement ;
- offrant un support tangible qui matérialise des perceptions subjectives ;
- servant de médiateur entre différentes visions, ce qui permet de nuancer ou enrichir la lecture que chaque acteur a du territoire ;
- favorisant une appropriation collective du territoire.

Toutefois, ces réponses théoriques restent dépendantes de plusieurs paramètres : le contexte dans lequel la carte est produite, la méthode employée, le type et le nombre d'acteurs impliqués, ainsi que leur liberté d'expression pendant le processus.

Ces réponses sont des hypothèses qu'il s'agit maintenant de confronter à la réalité. L'étude de deux processus participatifs permettra d'observer comment ces cartographies prennent forme, comment elles mobilisent et transforment les acteurs, et dans quelles mesures elles influencent leur perception du territoire.

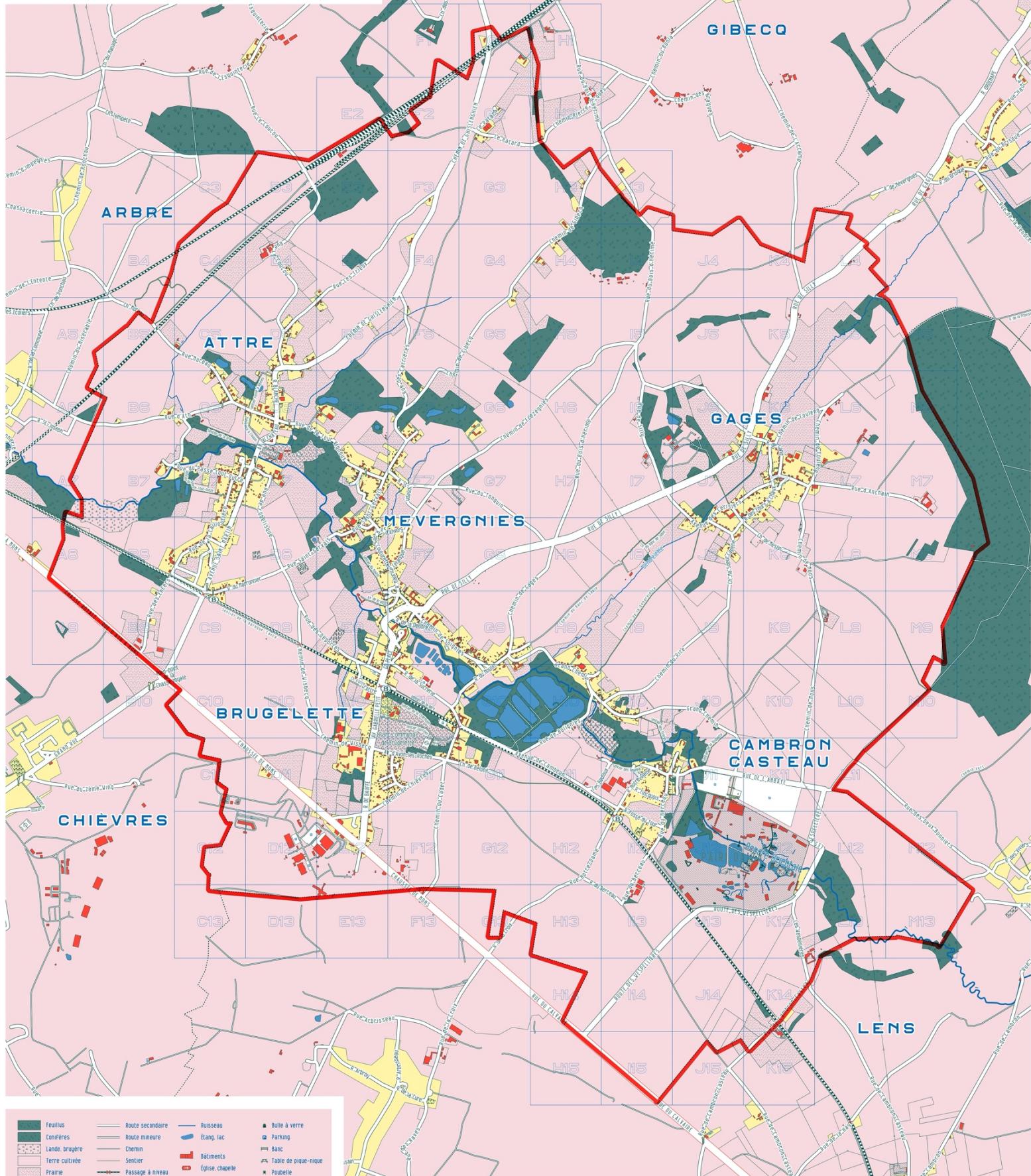
Plus précisément, l'analyse portera sur la **carte de Brugelette** et sur l'**éco-quartier Saint-Lambert**. Ces deux processus participatifs étant aujourd'hui terminés, il est possible de prendre du recul sur leur déroulement et leurs résultats. Tous deux situés en Belgique, un choix motivé par des raisons pratiques de déplacement, ils s'inscrivent néanmoins dans des contextes et poursuivent des objectifs différents. Cette diversité permet de saisir deux réalités distinctes mais complémentaires, portées par deux auteurs de projet aux modes de fonctionnement différents, et d'envisager les atouts et limites propres à chacune des méthodes employées.

En m'inspirant de l'approche de la cartographie des controverses, je vais identifier différents acteurs qui gravitent autour de la création de chacune des cartes, les interactions qu'elles génèrent et les effets qu'elles produisent sur les représentations collectives. L'enjeu ici est de sortir du cadre théorique afin de comprendre ce que ces démarches génèrent concrètement. Pour cela, je suis allée directement à la rencontre des acteurs afin de leur poser une série de questions globalement similaires d'un projet à l'autre. Ces entretiens semi-directifs privilégieront des questions ouvertes de manière à laisser aux participants une liberté dans leurs réponses. En parallèle, j'ai mené des recherches complémentaires sur internet afin d'enrichir mes observations. Enfin, les deux processus seront analysés à l'aide d'un même canevas, ce qui permettra de comparer les situations et d'en tirer des conclusions sur les apports et les spécificités de chaque démarche.

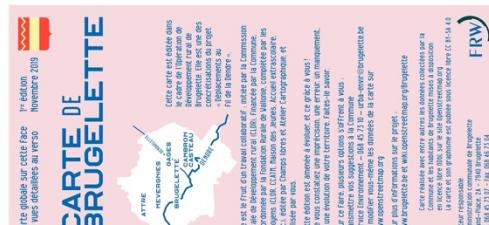
Ce choix méthodologique présente toutefois certaines limites. L'analyse se concentre sur des processus participatifs, car ils sont plus courants que les cartographies des controverses. Ensuite, les deux projets étudiés étant antérieurs à l'année académique 2024-2025, il est probable que certains participants aient oublié des éléments et que certaines choses se soient atténuées dans leur souvenir. Par ailleurs, le temps imparti à ce travail ne permet pas de rencontrer l'ensemble des acteurs impliqués, j'ai donc visé un minimum de six personnes par projet, en veillant à diversifier leurs profils afin de croiser différents points de vue. De plus, il n'est pas toujours évident de trouver les coordonnées des personnes impliquées, ni d'obtenir une réponse à une sollicitation, ce qui a limité le nombre d'entretiens. Enfin, un délai plus long aurait permis d'élargir l'analyse à d'autres processus participatifs et à la cartographie des controverses afin de renforcer les observations.



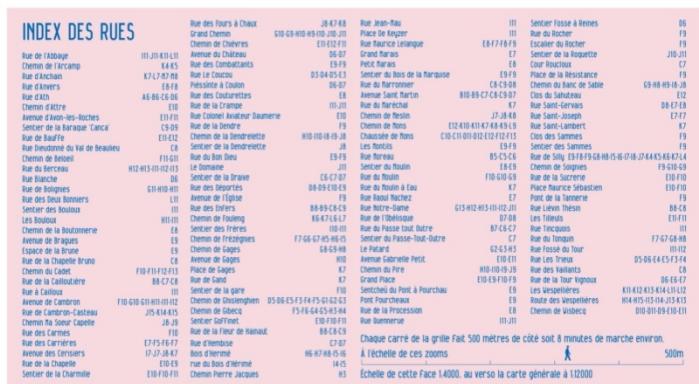
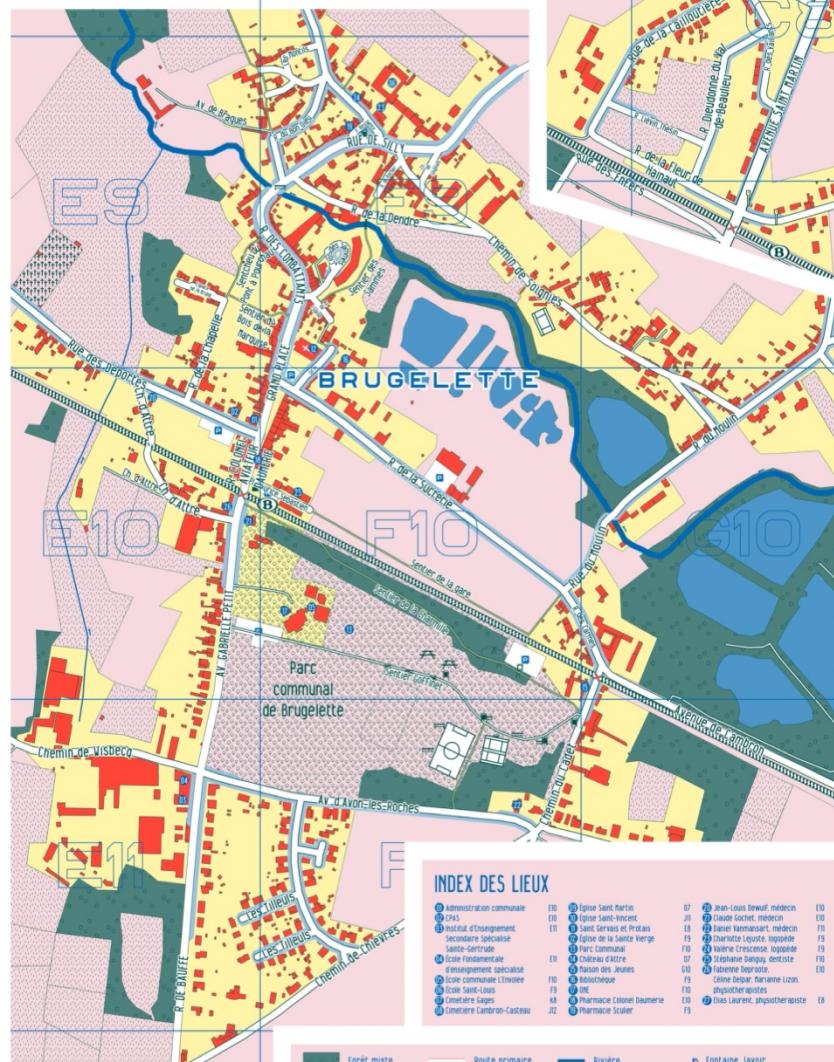
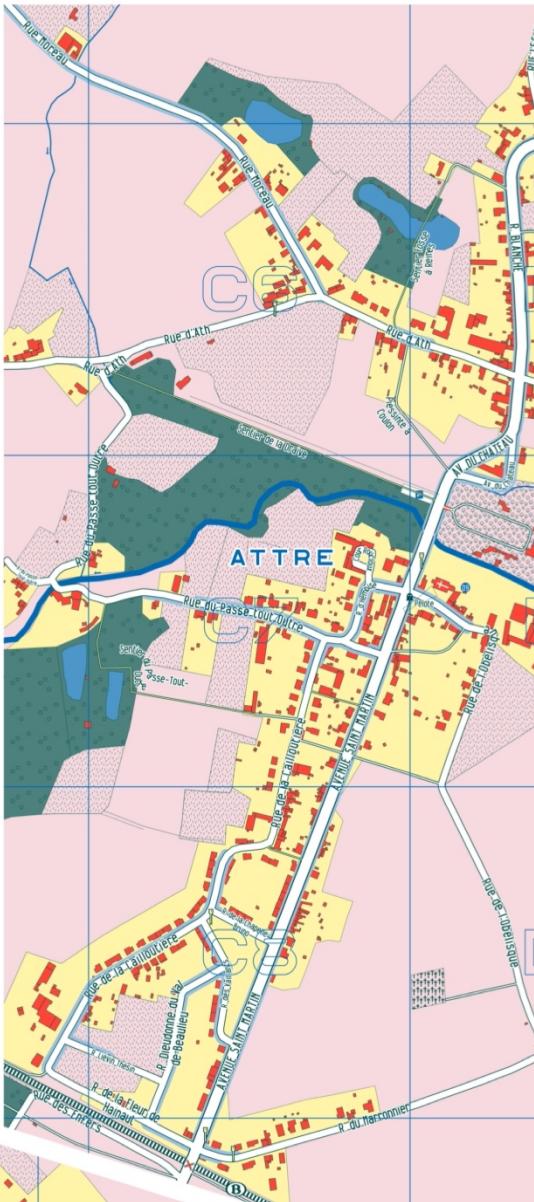
# BRUGELETTE



## LÉGENDE



## INDEX DES RUES



# CARTE DE BRUGELETTE<sup>31</sup>

## 1/ Présentation générale du cas d'étude

### Contexte de la commande

La commune de Brugelette, comme beaucoup d'autres communes wallonnes, ne disposait que d'une carte peu précise et produite selon un modèle publicitaire. Cette carte, gratuite et obsolète, était entourée de bandeaux de pubs, primant sur le contenu cartographique. Dans le cadre de l'opération de Développement rural de Brugelette la volonté de mieux connaître et valoriser le territoire est née. La Fondation Rurale de Wallonie a alors proposé une alternative à la carte publicitaire : concevoir une nouvelle carte, élaborée de manière participative sur base d'*OpenStreetMap*. Cette démarche s'inspire du projet Plouarzel-Sur-Carte en Bretagne.

**FIG. 057** : carte de l'entité de Brugelette, Administration Communale de Brugelette, 2019.

<sup>31</sup> Toutes les informations qui vont suivre sont basées sur les entretiens et les sites internet en lien avec la carte de Brugelette (cfr. bibliographie et annexes).



**FIG. 058** : ancienne carte de l'entité de Brugelette, Bruno Dehenneffe, 2019.

### Objectifs

- Produire une carte papier précise, à jour, lisible, sans publicité et distribuée à tous les habitants ;
- Permettre aux habitants de contribuer à la création de la carte de leur commune en y intégrant leurs connaissances locales ;
- Favoriser la mobilité douce et la découverte du territoire par les habitants et visiteurs ;
- Créer un outil qui serve aussi bien à la population qu'aux services communaux ;

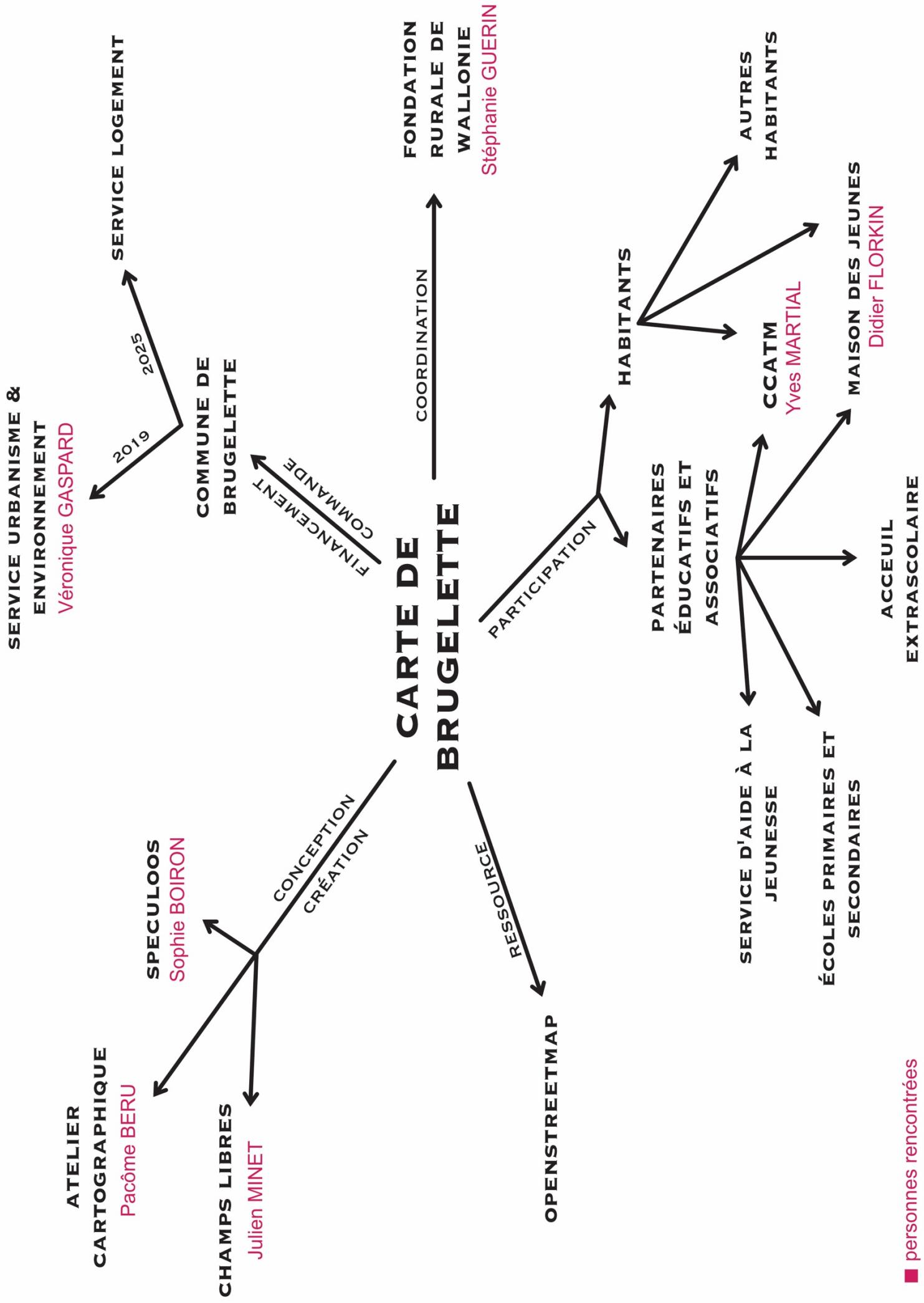
- Offrir une possibilité de mise à jour future via *OpenStreetMap* ;
- Renforcer la cohésion entre les cinq villages de la commune.

### Acteurs principaux

Même si je n'ai pas pu rencontrer l'ensemble des acteurs impliqués, voici les principaux intervenants que j'ai pu identifier

- Concepteurs de la carte : *Atelier Cartographique*, une coopérative bruxelloise spécialisée dans la réalisation de cartes et d'outils cartographiques sur mesure, mêlant design, traitement de données et développement de logiciels. Pour la carte de Brugelette, ils ont collaboré avec *Speculoos*, un studio de design graphique et cartographique, et avec *Champs Libres*, une coopérative spécialisée en données et outils libres comme *OpenStreetMap*.
- Commanditaire et financeur : *Commune Bruelette*. La réalisation de cette carte vient d'un travail de collaboratif initié par la Commission Locale de Développement Rural (CLDR) et financé par la commune.
- Coordinateur : *Fondation Rurale de Wallonie* (FRW), fondation publique mandatée par le Gouvernement wallon pour œuvrer au développement durable de la ruralité par la participation citoyenne. Dans ce projet, la FRW a mis à disposition un agent de développement chargé de l'accompagnement méthodologique et logistique, de l'animation des ateliers, de la mobilisation des habitants et de l'intégration du projet dans la lignée du Plan Communal de Développement Rural (PCDR).
- Habitants de la commune : résidents des cinq villages de Bruelette (Mevergnies, Attre, Cambon Casteau, Gages et Bruelette) impliqués dans les ateliers participatifs.
- Partenaires associatifs et éducatifs locaux : *Maison des Jeunes les Chardons*, Commission Consultative Communale d'Aménagement du Territoire et de Mobilité (CCATM), Accueil extrascolaire, service d'aide à la jeunesse, écoles, et autres structures locales ayant contribué à l'implication d'un certain public.
- Ressource cartographique : *OpenStreetMap*, base de donnée cartographique collaborative et libre utilisée comme socle pour la création de la carte.

**FIG. 059 :**  
organigramme des  
acteurs de la carte de  
Bruelette, Pauline  
Pirnay, 2025.



<sup>32</sup> pour cette partie, informations tirées principalement de la page Wikipédia de la création de la carte, <https://wiki.openstreetmap.org/wiki/Brugelette>

## 2 / Déroulement du processus et dispositifs participatifs <sup>32</sup>

### Étapes clés et durée

Le processus dans son ensemble aura duré un peu moins d'un an. Après la validation du projet, début 2019, la commune de Brugelette lance un marché public pour la réalisation de la carte qui sera attribué à *Atelier Cartographique*. Une fois cette étape franchie, les premiers ateliers ont pu être organisés.

Le 17 mars 2019 se tient la première « carto-party » en journée. Au programme : présentation générale du projet et des prestataires, initiations à la contribution sur OpenStreetMap, balade autour du bâtiment communal dans l'optique d'aller cartographier les sentiers et autres chemins, puis encodage des premières données récoltées.

**FIG. 060 & 061 :**  
photos prises pendant d'atelier du 17 mars, Sophie Boiron, 2019.



Le deuxième atelier se déroule le 26 mars en soirée. Les données de l'atelier précédent sont présentées puis le groupe de participants part en repérage autour de la gare avant de rentrer pour faire l'encodage.

**FIG. 062 :** photo prise pendant d'atelier du 26 mars, Sophie Boiron, 2019.



La troisième « carto-party » est organisée le 28 avril. Cette fois-ci, il n'est pas vraiment question d'arpentage et d'encodage de données mais plutôt de discussions à propos du contenu et du rendu. Les habitants, la commune, et les concepteurs échangent sur plusieurs sujets : les échelles et la taille du plan, l'impressions, la toponymie des rues, les couleurs, le réseaux hydrographique, la caractérisation des espaces ruraux, les icônes d'objets et

la légende, etc. C'est également au cours de ces différentes discussions qu'émerge la volonté de représenter l'absence ou la présence de trottoirs, afin de faciliter les balades et veiller à la sécurité. Même s'ils sont peu nombreux, les habitants tiennent à en indiquer précisément l'emplacement.

Le 12 juin 2019, le dernier atelier a lieu à l'École communale de l'Envol de Brugelette. Trois autres zones de la commune sont relevées, avec un point d'attention sur les numéros de maison, les boîtes à livres, les passages piétons, les monuments, les poubelles et les noms d'école.

Enfin, le 26 juin, l'avancement de la carte a été présenté aux CLDR et participants des « carto parties ». Des derniers ajustements sont évoqués avant de finaliser la carte, notamment sur d'éventuels éléments à ajouter et sur la question d'une version digitale.

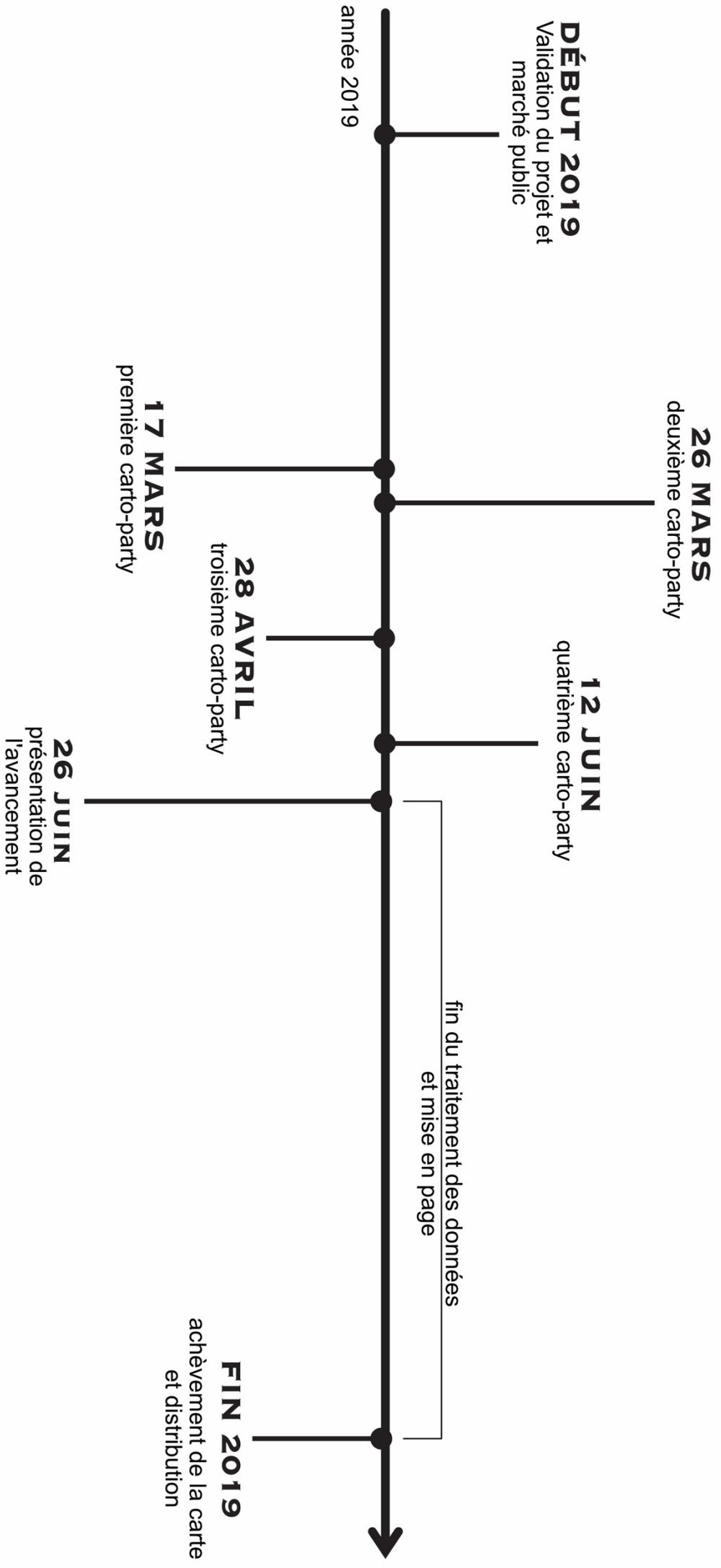


**FIG. 063** : photo de l'atelier du 26 juin, Sophie Boiron, 2019.

Après cette phase participative, les équipes de conception poursuivent le traitement des données et travaillent sur la mise en page ainsi que le visuel de la carte. Fin 2019, la carte est finalisée : 2000 exemplaires sont imprimés dont 1600 distribués en toutes-boîtes et 400 remis directement par la commune.

L'idée est désormais de mettre à jour la carte dès que le stock est épuisé. À l'heure d'aujourd'hui, en 2025, et après quelques complications que j'expliquerai plus bas, de nouveaux ateliers sont organisés en vue de la prochaine édition de la carte !

**FIG. 064** : ligne du temps du processus de la carte de Brugelette, Pauline Pirnay, 2025



### Public-cible et participants

Le projet ciblait principalement les habitants des cinq villages de Brugelette ainsi que les partenaires associatifs et éducatifs locaux. L'objectif à travers ce choix est de s'appuyer sur les connaissances locales de ces acteurs pour enrichir le contenu de la carte. Les habitants impliqués avaient une grande diversité de profils : enfants, jeunes, parents, travailleurs, retraités, membres d'associations, et toutes autres personnes impliquées dans la vie communale.

Les ateliers organisés ont généralement réuni dix à quinze participants, hors de l'équipe des concepteurs et de la Fondation Rurale de Wallonie. Lors de certains ateliers, une dizaine d'enfants en plus étaient présents.

### Mobilisation des participants

La mobilisation des participants s'est appuyée sur plusieurs canaux complémentaires : des invitations dans les boîtes-aux-lettres, des affiches diffusées dans la commune, des annonces publiées sur le site internet de commune et la page Facebook, le relais de mails existants et l'implication du groupe de base de la Commission Locale de Développement Rural. Le bouche-à-oreille a également eu son rôle à jouer.

#### *Carto Partie - Le plan de l'entité de Brugelette fera peau neuve*

Qui mieux que vous connaît **son quartier** ?

Venez partager **vos connaissances** pour dessiner ensemble cette carte.

Au programme :

Présentation de la méthode;

Mise en pratique sur la Grand Place et alentours;

Gouter convivial.

Quand ? Le dimanche 17/03/2019 de 14h à 17h

Où ? À l'administration communale (salle du conseil)

Grand Place 2A à Brugelette



Plus d'infos : service urbanisme — 068/45.73.10 ou urba-envir@brugelette.be



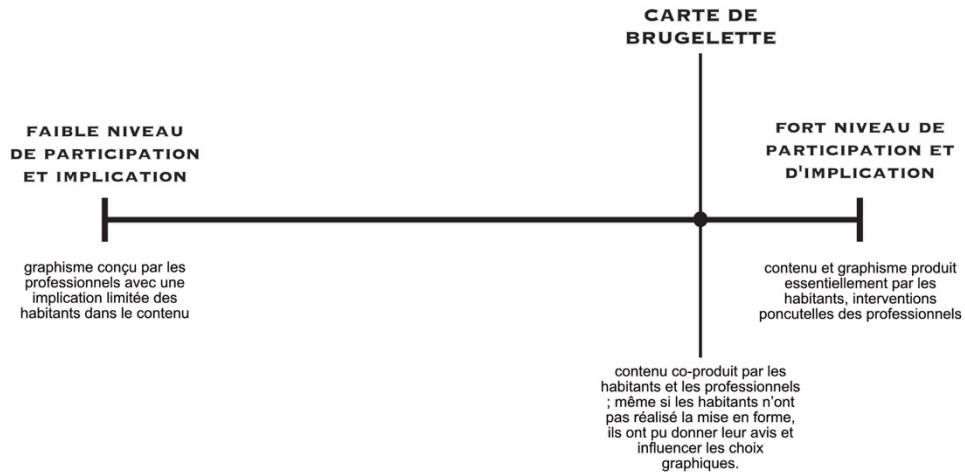
Logos  
Atelier Cartographique  
Champs libres

**FIG. 065 :** flyers d'invitation à la première « carto-party », Sophie Boiron, 2019.

### Type de participation et implication

La démarche de la carte de Brugelette relève de la co-construction. Les habitants n'ont pas seulement été informés du projet ou simplement consultés, ils ont participé activement à la production même du contenu. Lors des ateliers, ils ont contribué à repérer des éléments du territoire, à les encoder dans OpenStreetMap et à proposer des ajouts (trottoirs, sentiers, bâtiments, etc.). Bien qu'ils n'aient pas eu la main sur le rendu graphique final, ils sont la source principale des données qui composent la carte.

**FIG. 066** : échelle de la participation et de l'implication, Pauline Pirnay, 2025.



<sup>33</sup> La liste précise des outils numériques utilisés figure en bas de la page Wikipédia de la carte, <https://wiki.openstreetmap.org/wiki/Bruegel>

### Méthodes et outils <sup>33</sup>

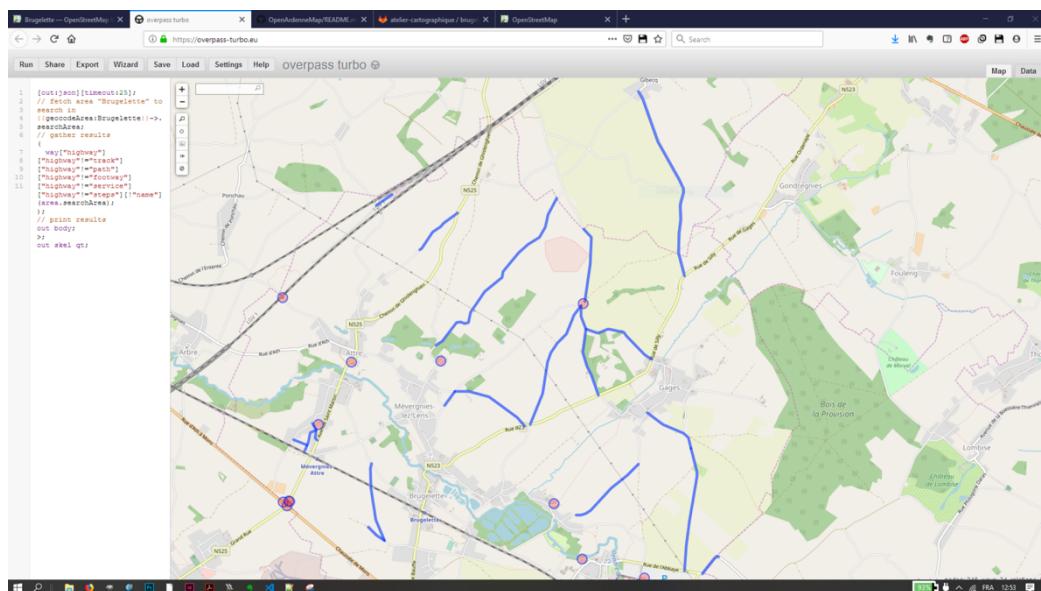
Pour la démarche participative, le projet s'est essentiellement appuyé sur ce qu'ils ont appelé des « carto-parties ». Ces ateliers, organisés en soirée ou en journée, combinaient sorties collectives sur le terrain en voiture, à vélo ou à pied, échanges entre participants et encodage de données. Des locaux équipés de matériel informatique étaient mis à disposition le temps de l'atelier.

Pour la prise de note, les participants utilisaient leur propre supports (papier, carnet, ...) ainsi que des fonds de plan issus du logiciel *FieldsPapers*.

*« Sur base des vues aériennes, il est possible d'encoder beaucoup de choses, mais nous avons utilisé FieldsPapers. C'est un outil qui permet d'imprimer des portions de cartes issues des données OpenStreetMap, de dessiner dessus à la main, pour ensuite les scanner et les réimporter. La portion de carte qu'on a scannée est alors recalée au bon endroit. Ça facilite la prise de notes sur le terrain, et permet de ne pas organiser l'atelier uniquement devant un ordinateur. »* (Pacôme Béru, 2025).

Les données sont ensuite collectées et encodées sur *OpenStreetMap* avec l'accompagnement technique des concepteurs. Les participants qui s'en sentaient capables pouvaient également ajouter des données sur *OSM* en dehors des « carto-parties ».

Plusieurs phases de discussion ont eu lieu sur base de différents supports, notamment l'ancienne carte communale, des essais de rendu, des fonds de plans et vues satellites.



**FIG. 067 :** voiries sans noms juste avant la « carto-party » du 28 avril, Sophie Boiron, 2019.

En ce qui concerne la création de la carte, le travail a commencé par un inventaire précis des données disponibles, puis par leur structuration et leur nettoyage afin d'assurer leur cohérence et leur compatibilité. *OpenStreetMap* a constitué la base de données principale et a été enrichi avec les contributions citoyennes. L'équipe a ensuite défini la légende très tôt dans le processus, en concertation avec la commune et en tenant compte des priorités exprimées par les habitants. Ce choix a permis d'orienter la représentation, de sélectionner les informations pertinentes, d'éviter la surcharge graphique et de gagner du temps.

La production technique a reposé sur plusieurs outils. *Champs Libres* s'est chargé de l'extraction des données OSM, de leur traitement via des outils SIG comme *QGIS*, puis du rendu graphique avec *Mapnik* en utilisant le langage de style de *CartoCSS* pour les couleurs, la typographie et les motifs. *Speculoos* a assuré la conception graphique : palettes de couleur, création des pictogrammes, organisation des éléments sur la page et préparation du fichier final pour l'impression. *Atelier Cartographique* a coordonné l'ensemble, veillant à ce que les choix techniques et esthétiques restent en phase avec ce qui avait été dit en atelier. Une fois le style final validé, un fichier PDF haute définition a été généré et envoyé à l'imprimeur. Les cartes ont ensuite été pliées puis distribuées dans toute la commune.

### Difficultés et points forts

Comme beaucoup d'autres projets, les cartographies participatives rencontrent souvent plusieurs défis au cours de leur réalisation. Voici ceux qui ont été soulevé par les participants de Brugelette.

Sur le plan technique, l'utilisation de *Mapnik* s'est révélée complexe. Le logiciel ne disposant pas d'interface graphique, il faut coder l'information et ce n'est pas intuitif. Cette contrainte a rendu difficile la possibilité pour la commune de Brugelette de reprendre les données pour mettre à jour la carte

de manière autonome. De plus, tout le monde n'est pas rodé à l'encodage cartographique et à l'utilisation de divers logiciels.

Du côté graphique, il a fallu relever le défi d'afficher tous les noms de rue tout en gardant la lisibilité malgré l'échelle réduite et arriver à décrire les trottoirs. Le zoo *Pairi Daiza*, dessiné de manière très détaillée dans les données de *OpenStreetMap*, a également nécessité un travail spécifique afin de ne pas dominer visuellement la carte.

Au niveau du contenu, certains apports étaient trop personnels et ne pouvaient trouver leur place sur une carte destinée au grand public. De même, la diversité des demandes, allant de l'intégrations de tous les sentiers pédestres à toutes les fontaines ou chapelles, ne pouvait pas être satisfaite en totalité. Il a donc fallu faire des choix.

Enfin, sur le plan humain, il a parfois été difficile de maintenir la motivation des participants sur la durée. Certains acteurs sont aussi déçus que, malgré une communication large, beaucoup de personnes ne sont pas senties concernées par le projet.

À l'inverse, le projet a également été marqué par de nombreux points forts. Même si certains ont été déçus par le peu de personnes présentes, les concepteurs ont estimé quant à eux que, pour des ateliers participatifs, la participation avait été importante.

*« Il y avait du monde, il y avait des gens qui étaient là. Ils étaient peut-être conviés ou obligés, je ne sais pas, mais tout le monde était motivé. Ce n'est quand même pas facile de rassembler des gens autour de quelque chose qui est très particulier. Quand on aime bien les cartes, ça va, mais ça parle à très peu de gens à la base. Avoir autant de participation active, moi, ça m'a surpris ! »* (Julien Minet, 2025).

De manière générale, l'expérience a été très bien vécue. Les participants ont fait de nouvelles rencontres et ont trouvé les échanges riches et constructifs tout au long du processus de création. Les petits goûters en fin d'atelier ont aussi été fort appréciés, renforçant les liens entre les participants et favorisant les échanges et les discussions.

Certains ont particulièrement apprécié le travail de recensement dans le village. Les concepteurs ont pris plaisir à découvrir de nouvelles informations, comme le tracé des anciens sentiers dont seuls les locaux avaient connaissance. De plus, la présence et l'absence de trottoir a été cartographié avec une telle précision que Brugelette est probablement l'un des endroits les mieux documentés de Belgique à ce sujet. Pour plusieurs participants, la découverte et l'apprentissage d'*OpenStreetMap* a également été une expérience enrichissante.

### 3/ Résultats, impacts et apports

#### Production finale

La carte a donc été imprimée en 2000 exemplaires format A1 (59,4 x 84,1cm) paysage à l'échelle 1:12 500 puis pliée pour être diffusée dans les boites aux lettres des habitants et à la commune. La carte est visible en ligne sur le site internet *d'Atelier Cartographique, Champs Libres et Spéculoos*. Elle est également téléchargeable gratuitement sur le site de la Commune de Brugelette.

#### Atteinte des objectifs

Voyons maintenant si les objectifs énoncés par le commanditaire ont été atteints :

- Produire une carte papier précise, à jour, lisible, sans publicité et distribuée à tous les habitants → atteint. La carte a été distribuée dans toute la commune, elle est claire et correspond principalement à la situation de Brugelette en 2019.
- Permettre aux habitants de contribuer à la création de la carte de leur commune en y intégrant leurs connaissances locales → atteint. Les participants ont pleinement pris part à la construction de la carte grâce à leurs savoirs locaux et à leur implication lors des collectes de données. Ils ont également donné leur avis sur le contenu et participé aux choix graphiques.
- Favoriser la mobilité douce et la découverte du territoire par les habitants et visiteurs → partiellement atteint. Je ne dispose pas d'informations précises permettant de mesurer l'impact de la carte sur la mobilité douce et son utilisation par les visiteurs. Pour certains habitants, la carte a permis de découvrir de nouveaux éléments du territoire, notamment des sentiers et des points d'intérêts méconnus, mais pour d'autres, déjà très familiers de leur commune, l'apport a été limité.
- Créer un outil qui serve aussi bien à la population qu'aux services communaux → partiellement atteint. Pour la commune, la carte constitue un support utile, notamment grâce à sa mise à jour et son échelle. Elle est utilisée dans le cadre de discussions et de projets, comme par exemple la réhabilitation de sentiers ou l'étude de nouvelles connexions entre les villages. D'autres institutions locales s'en servent également, comme la maison des jeunes pour organiser des jeux et activités, ou le service d'aide à la jeunesse qui l'a affichée dans son bureau pour repérer et identifier ce qui se passe à Brugelette concernant les jeunes. Du côté des habitants, certains s'en sont servis ponctuellement, pour pointer un lieu ou aller se balader. Mais, pour beaucoup, elle est vite tombée au fond d'un tiroir.
- Offrir une possibilité de mise à jour future via *OpenStreetMap* → non atteint. Le logiciel utilisé pour la conception de la carte est trop complexe dans son

utilisation ce qui n'a pas permis à la commune de mettre à jour la carte en quasi-autonomie comme elle l'avait souhaité.

Renforcer la cohésion entre les cinq villages de la commune → atteint. Les habitants ont travaillé main dans la main à la création d'un outil dont ils sont fiers et des liens se sont tissés entre les participants issus des différents villages. Bien sûr, il est toujours possible de renforcer davantage ces échanges mais ce projet constitue déjà un bon point de départ.

### Objectifs perçus

Souvent, les différents acteurs participant au processus participatif perçoivent des objectifs complémentaires à ceux énoncés par le commanditaire. Dans le cas de la carte de Brugelette, ces objectifs perçus sont globalement convergents avec les objectifs de départ. Voici les principaux éléments relevés.

Pour les graphistes et concepteurs de la carte (*Atelier Cartographique, Speculoos et Champs Libres*), il s'agissait de produire un bel objet, agréable à lire, sans publicité et avec un rendu graphique soigné. À travers l'encodage sur *OpenStreetMap*, ils ont également vu l'occasion de contribuer à la production de données de qualité, enrichissant le contenu existant avec des informations précises.

Pour les habitants, l'accent a été mis sur la valorisation de leur territoire et de son « ordinaire », avec la volonté de renforcer la fierté et l'attachement à leur cadre de vie.

Enfin, pour les institutions publiques (*Commune de Brugelette et Fondation Rurale de Wallonie*), le projet a été perçu comme une opportunité pédagogique permettant de sensibiliser aux outils cartographiques et aux enjeux spécifiques du territoire de Brugelette.

### Bénéfices et apports

La participation à la création de la carte de Brugelette a généré de nombreux apports pour tous les acteurs impliqués.

Pour les graphistes et cartographes, le projet représentait une opportunité rare et précieuse de réaliser une carte papier dans de chouettes conditions, avec un rendu graphique soigné et une mission bien calibrée. Ils ont appris de nouvelles choses au fil du projet, tant sur des aspects techniques liés aux outils utilisés que sur la commune de Brugelette en elle-même.

Pour les habitants, l'expérience a été l'occasion d'apprendre à utiliser *OpenStreetMap* et de se familiariser avec l'encodage et les outils cartographiques. Ça a été l'occasion pour eux de mieux connaître leur commune, de découvrir des lieux jusque-là ignorés et de raviver des

souvenirs liées à des endroits oubliés. Le processus a favorisé les échanges et les rencontres, renforçant les liens entre les villages et les générations.

*« L'avantage, c'est qu'on rencontre des gens qu'on ne renconterait pas nécessairement parce qu'on se retrouve sur un champ d'intérêt. Il y a des gens qui habitaient à 40 mètres de chez moi et que je n'avais jamais vus ! »* (Yves Martial, 2025).

L'ensemble du processus a été jugé agréable et ce travail a suscité un sentiment de fierté au sein des participants. Pour certaines institutions, la carte fait désormais partie de leurs outils de travail.

#### Apports indirects et inattendus

En plus de tous les bénéfices cités plus haut, la carte de Brugelette a également généré plusieurs apports indirects et/ou inattendus. Pour les institutions publiques, la carte n'a pas forcément transformé leur connaissance du territoire mais leur a fourni un nouvel outil d'analyse et de communication, rendant cette connaissance plus facile à partager. Cette expérience est aussi un premier test qui pourra servir de support pour concevoir de nouveaux projets similaires à l'avenir.

Pour certains habitants, notamment les plus âgés, la participation a constitué une forme de lutte contre la fracture numérique en les initiant aux outils cartographiques en ligne. La détermination des habitants à vouloir renseigner au mieux les trottoirs a aussi conduit à ce que Brugelette soit probablement une des communes les mieux renseignée à ce sujet.

Enfin, le projet a eu un effet symbolique fort : pour plusieurs habitants, recevoir la carte a été un signe visible que la commune réalise quelque chose de concret pour eux. Certains, enthousiasmés par l'expérience, ont même exprimé leur volonté de prolonger le processus en développant de nouvelles cartes sur d'autres thématiques (ce qui est en discussion pour le moment concernant la mise à jour de la carte).

## **4/ Analyse critique et conclusion**

### Évolution et remise en question, à refaire ?

Dans l'ensemble, les différents acteurs s'accordent à dire que le processus de création de la carte de Brugelette est une expérience à refaire, et même à reproduire dans d'autres communes. Le procédé participatif a été unanimement reconnu comme enrichissant et porteur de sens.

Toutefois, certains aspects sont remis en question, notamment le choix du format papier. Si beaucoup de personnes apprécient encore ce support, d'autres s'interrogent sur la pertinence d'imprimer un si grand nombre d'exemplaires, tant pour des raisons environnementales que d'usage réel.

Sur le plan technique, la qualité du papier n'a pas été jugée excellente mais restait probablement adaptée à une distribution générale à l'échelle communale. Un autre point très important est de ne plus recourir à un logiciel trop complexe afin de faciliter les futures mises à jour. Dans l'idéal, il faudrait éviter un trop long délai entre les mises à jour afin de maintenir l'actualité des données et la dynamique collective.

Au niveau du processus, le rythme et le nombre d'ateliers auraient pu être ajustés. Un calendrier plus dense aurait peut-être permis de toucher un public plus large. Mais attention, il faut veiller à ne pas perdre des participants en cours de route.

Enfin, au niveau de l'équipe d'encadrement, certains reconnaissent qu'ils manquaient un peu d'expérience sur certains aspects mais estiment que ces enseignements permettront de faire mieux la prochaine fois. Tous s'accordent sur le fait que la création de cette carte a été formatrice et qu'ils seraient ravis de réitérer l'expérience avec quelques ajustements pour en optimiser l'impact et la qualité.

### *Limites*

Si le projet a été jugé très positif dans son ensemble, plusieurs limites ont néanmoins été relevées par les différents acteurs.

Sur le plan technique, la mise à jour de la carte reste un défi et toute révision implique des coûts supplémentaires. Si, en théorie, le style graphique peut être réappliqué à des données actualisées, la moindre modification nécessite tout de même de nouveaux frais. À cela s'ajoute le caractère rapidement obsolète de la carte, en particulier dans un contexte de fortes évolutions urbanistiques comme à Brugelette.

Pour les supports numériques, la problématique est similaire : toute plateforme en ligne doit être maintenue pour rester fonctionnelle ce qui représente un budget et une organisation continue, sous peine de devenir obsolète.

Le processus participatif, même s'il est riche, n'est pas exempt de contraintes. Les niveaux de compétences numériques étant très variables parmi les participants, une partie du travail doit être vérifiée ou reprise par les organisateurs, ce qui crée parfois un « double travail ». certains apports peuvent également s'avérer superficiels lorsque les contributions ne sont pas exploitables pour la carte finale. Maintenir une motivation constante tout le long du processus demande aussi du temps et de l'énergie.

La pertinence d'une diffusion massive en format papier interroge également à l'heure où de nombreux habitants utilisent leur smartphone. Certains jeunes ont exprimés qu'ils ne voyaient pas l'utilité d'une carte physique qui risque de finir au fond d'un tiroir.

Enfin, certains participants soulignent que le coût global du projet est relativement élevé au regard de la durée de vie limitée du produit final. Il faudrait à l'avenir trouver un équilibre.

#### *Influence sur la perception du territoire*

La réalisation de la carte a eu un impact sur la manière dont le territoire est perçu par les habitants et les acteurs impliqués. Pour plusieurs participants, elle a été l'occasion de découvrir des endroits méconnus. Sur base de cette carte, certains ont pris conscience de l'ampleur des constructions récentes dans la commune et notamment de la densité de nouvelles constructions dans des zones autrefois agricoles.

Le projet a aussi permis à ses habitants de mieux comprendre la géographie de leur commune. Grâce au travail participatif, ils ont pris conscience de la taille réelle du territoire, de la connectivité entre les villages et du fait que la plupart des déplacements pouvaient se faire en moins de dix minutes à vélo.

Au-delà de la simple représentation spatiale, la carte offre une lecture plus vivante du territoire. Elle met en lumière ses espaces physiques mais parle aussi de la vie dans la commune. La démarche a également conduit à une prise de conscience de la richesse du territoire « ordinaire » qu'est Brugelette. Certains ont redécouvert des lieux et détails auxquels ils ne prenaient plus attention depuis longtemps, modifiant leur regard sur leur commune. Cette approche plus identitaire et sensible s'éloigne d'une vision purement utilitaire ou centrée sur la mobilité et renforce la fierté d'appartenir à ce cadre de vie.

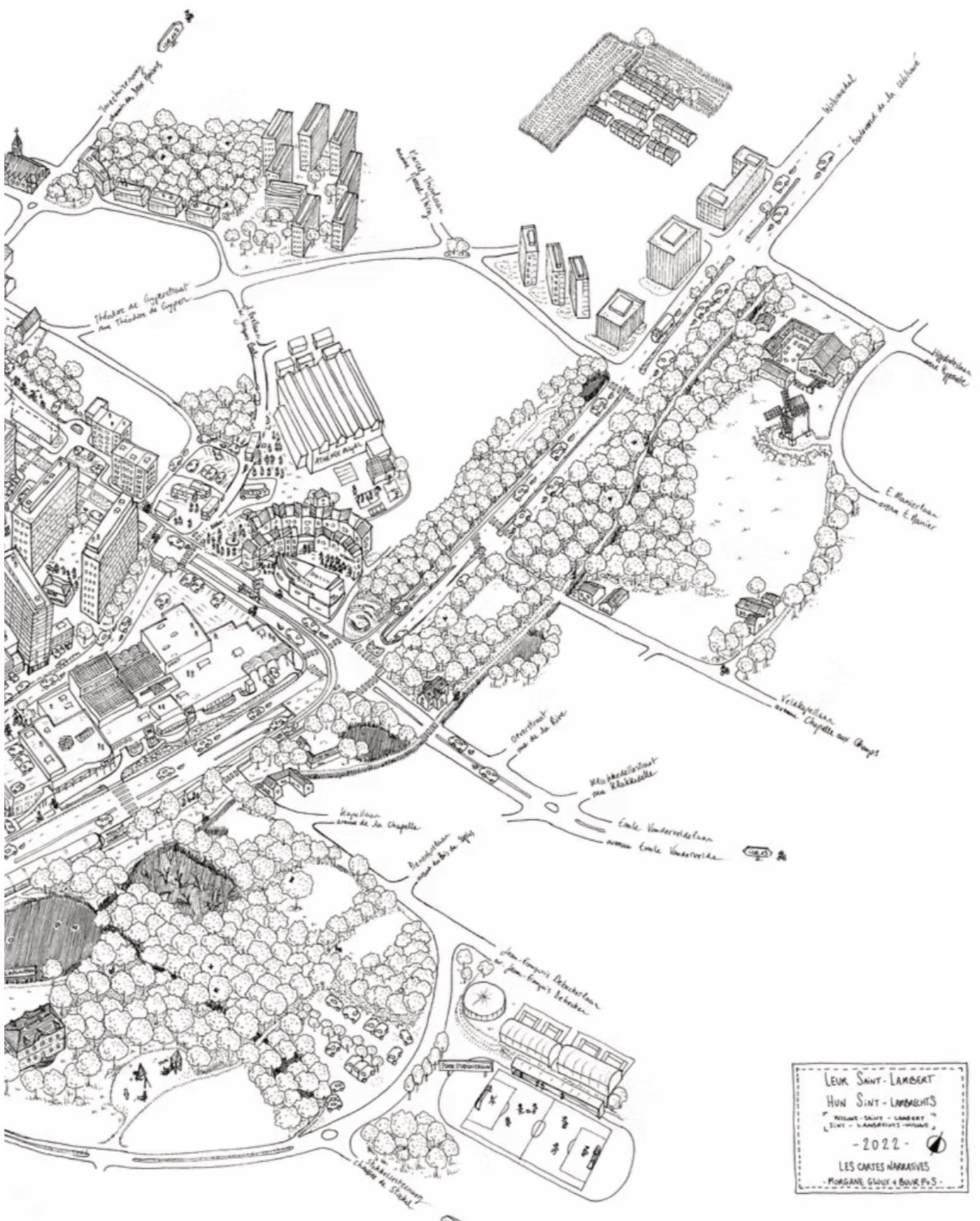
#### *Enseignements sur la participation citoyenne*

Le projet de la carte de Brugelette a été une expérience formatrice pour tous ses participants. Ceux qui encadraient le processus ont pu affiner leur compréhension des conditions favorisant l'implication des habitants, c'est-à-dire un cadre clair, des objectifs concrets des outils accessibles et des moments conviviaux. Le processus a montré l'importance de s'adapter aux compétences numériques des participants en combinant des méthodes papiers et outils en ligne, tout en trouvant un équilibre pour le nombre d'ateliers et la durée. Enfin, la reconnaissance des savoirs locaux et leur intégration visible dans la carte finale constitue un puissant levier de cohésion.

Synthèse : points forts et points faibles

Points forts	Points faibles
<ul style="list-style-type: none"><li>_ Participation active et qualitative</li><li>_ Développement de nouvelles compétences</li><li>_ Précision et qualité graphique</li><li>_ Apprentissages et découvertes</li><li>_ Impact symbolique fort</li><li>_ Outil utilisé dans le territoire</li><li>_ Effets indirects positifs</li></ul>	<ul style="list-style-type: none"><li>_ Logiciel complexe</li><li>_ Mise à jour compliquée</li><li>_ Participation limitée</li></ul>





LEUR SAINT-LAMBERT

HUN SINT-LAMBERTS

WISCONSIN - SAINT - LAMBERT  
SAINT - LAMBERT - WISCONSIN

- 2022 -

LES CARTES NARRATIVES

- MORGANE GOUX + BUVIR P+S -

10 of 10

# ÉCO-QUARTIER SAINT-LAMBERT<sup>34</sup>

## 1/ Présentation générale du cas d'étude

### Contexte de la commande

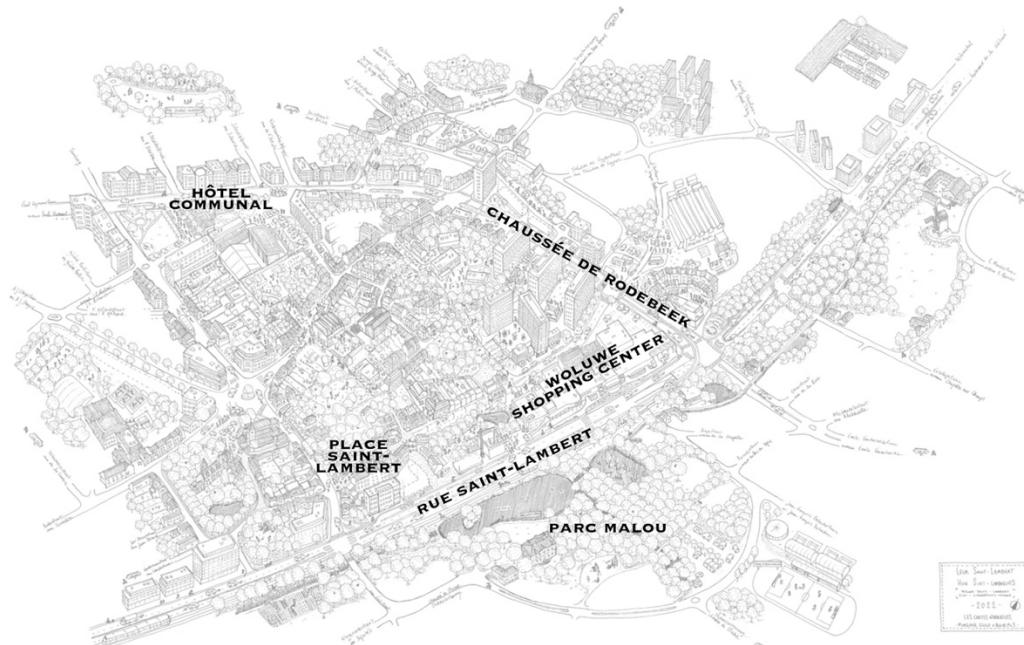
Le projet d'éco-quartier de Saint-Lambert trouve son origine dans la note politique générale de la précédente mandature du Collège communal de Woluwe (2018-2024) qui prévoyait explicitement le lancement d'un projet pilote d'éco-quartier sur ce secteur. L'idée de ce projet est, à travers des interventions ponctuelles, de créer un éco-quartier dans un tissu urbain déjà existant plutôt que sur une friche ou un terrain libre.

La commune a rédigé un cahier des charges pour un marché public en demandant une approche innovante intégrant durabilité et résilience. Le bureau *Sweco-Buur*, en collaboration avec Morgane Gloux (*Les Cartes Narratives*), a été sélectionné pour sa méthodologie combinant diagnostic à l'aide de l'outil régional *Be Sustainable* et la carte narrative comme base de réflexion.

L'appellation « Saint-Lambert » renvoie à l'origine à la rue Saint-Lambert et à sa place. Or, dans le cadre du projet, il a été nécessaire de choisir un périmètre plus large. Le quartier Saint-Lambert est donc défini par la rue Saint-Lambert, la place et ses abords, les parc Malou, la chaussée de Rodebeek, les abords du Woluwe Shopping Center et l'Hôtel de Communal.

**FIG. 068 :** « Leur Saint-Lambert », carte narrative du quartier Saint-Lambert, Les cartes narratives – Morgane Gloux, 2022.

<sup>34</sup> Toutes les informations qui vont suivre sont basées sur les entretiens et les sites internet en lien avec la carte de l'éco-quartier Saint-Lambert (cfr. bibliographie et annexes).



**FIG. 069 :** délimitation du quartier Saint-Lambert sur base de la narrative de Morgane Gloux, Pauline Pirnay, 2025.

### Objectifs

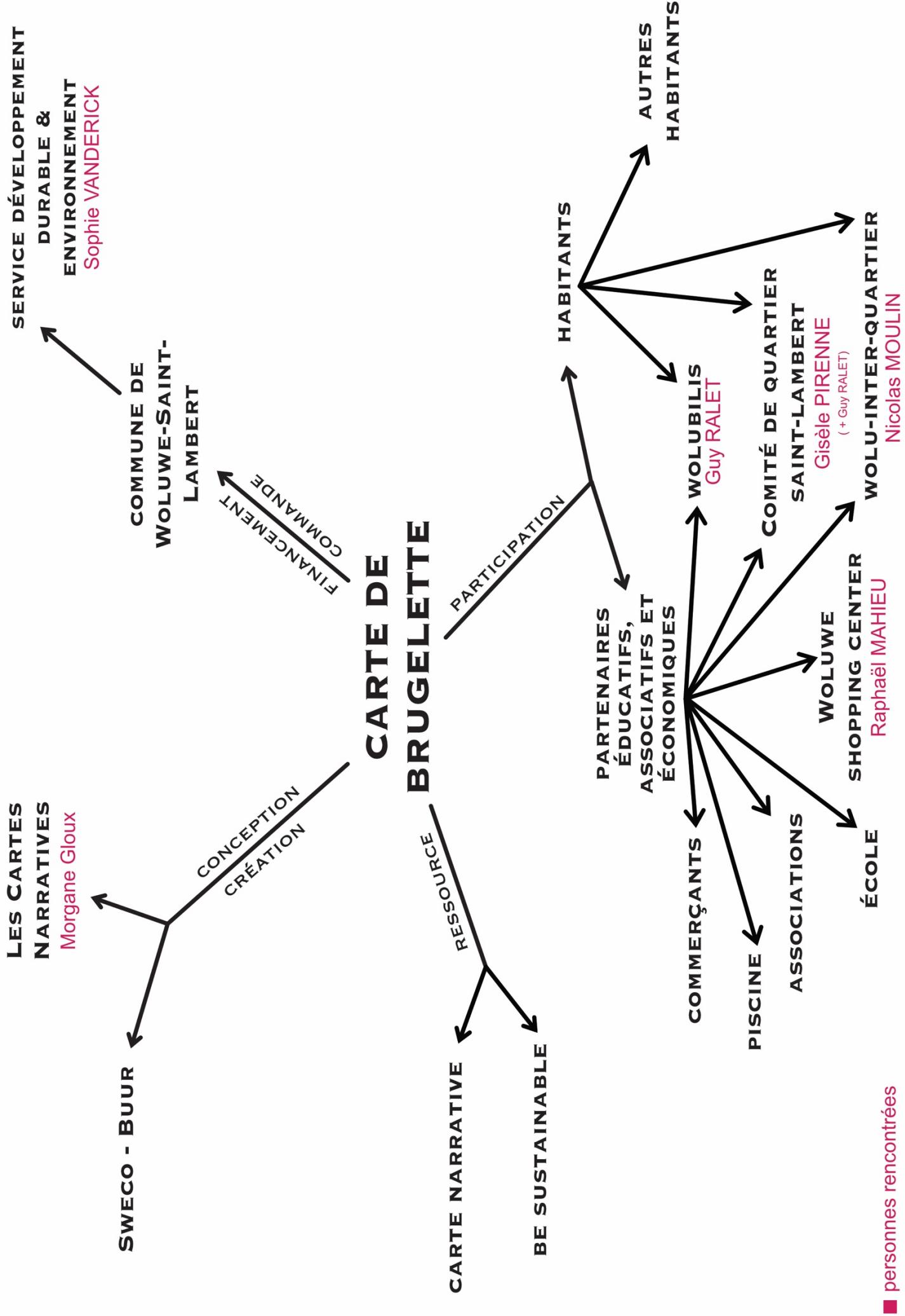
- Réaliser un diagnostic complet du quartier sous l'angle de la durabilité et de la résilience ;

- Favoriser la participation citoyenne dans le but d'intégrer les besoins, les ressentis, et les proposition des habitants et des acteurs locaux ;
- Identifier et prioriser des projets concrets d'aménagement, d'amélioration du cadre de vie, de mobilité, de gestion des eaux et de végétalisation ;
- Créer un plan d'action phasé en tenant compte des contraintes financières et techniques
- Poser les bases d'un modèle reproductible dans d'autres quartiers de la commune.

### Acteurs principaux

Même si je n'ai pas pu rencontrer l'ensemble des acteurs impliqués, voici les principaux intervenants que j'ai pu identifier

- Concepteurs : *Sweco-Buur*, un bureau belge d'études et de conception urbanistique, en collaboration avec Morgane Gloux (*Les Cartes Narratives*) qui travaillait pour eux à l'époque mais qui avait déjà son activité de cartes narratives ;
- Commanditaire et financeur : *Commune de Woluwe-Saint-Lambert* et plus particulièrement le service développement durable et environnement ;
- Habitants du quartiers : résidents compris dans et parfois aux abords de la zone « Saint-Lambert » impliqués dans les ateliers participatifs ;
- Partenaires associatifs, éducatifs et économiques locaux : commerçants, Comité de Quartier rue Saint-Lambert, Wolu-Inter-Quartier (WIQ), Woluwe Shopping Center, associations, théâtre Wolubilis, piscine, école, ... ;
- Ressources cartographiques : carte narrative du quartier dessinée par Morgane Gloux et l'outil régional *Be Sustainable* pour la durabilité et la résilience.



**FIG. 070 :** 2 / Déroulement du processus et dispositifs participatifs  
 organigramme des acteurs de l'éco-quartier Saint-Lambert, Pauline Pirnay, 2025.

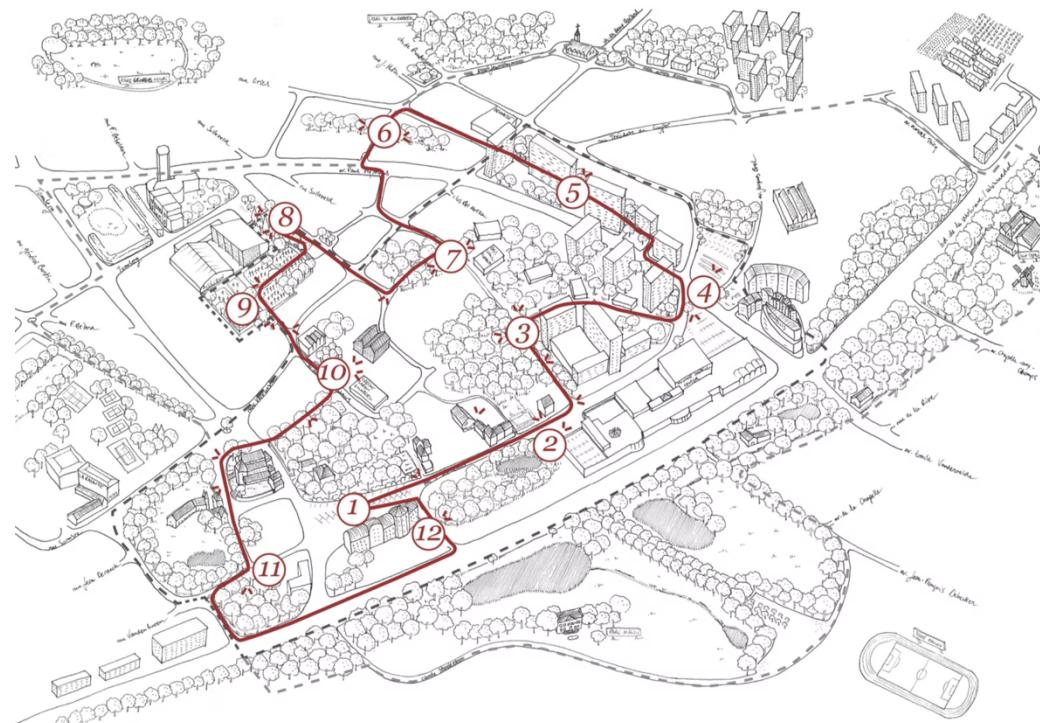
Étapes clés et durée

Le processus de l'éco-quartier Saint-Lambert s'est déroulé sur un peu plus de deux ans. Après la validation du projet et la clôture du marché public, la phase de diagnostic commence début 2022.

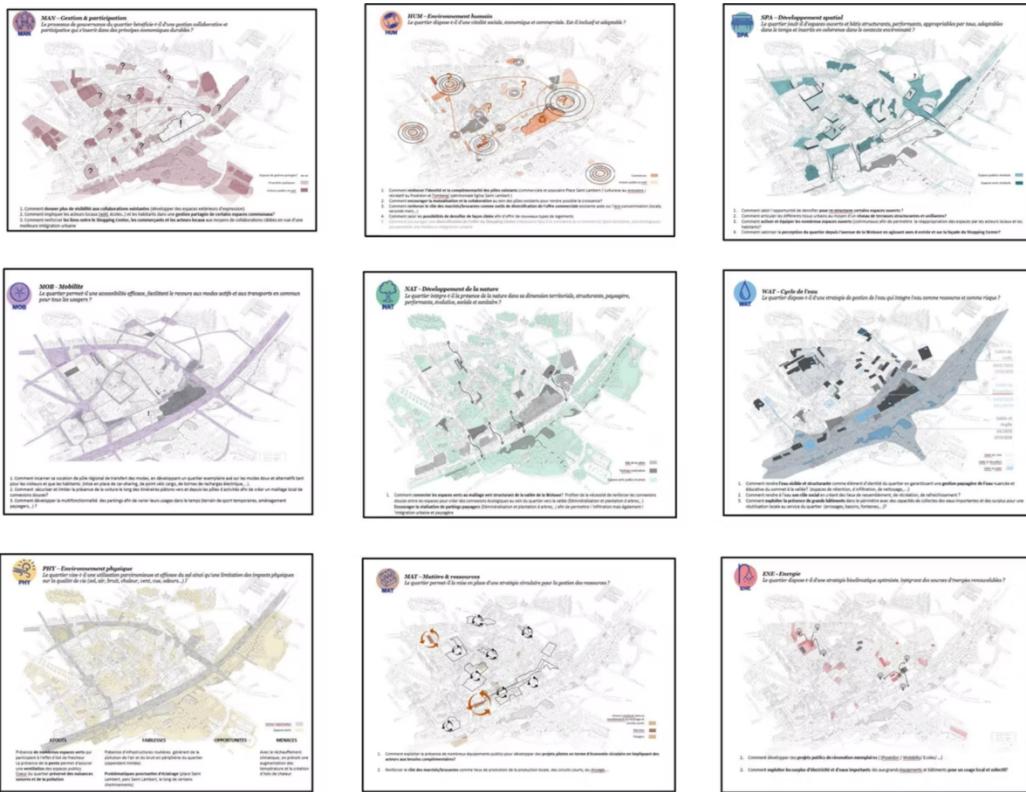
Cette phase dure six mois et se divise en deux volets de trois mois chacun : la lecture partagée et les enjeux. Durant la première partie, le bureau d'étude compile des données géographiques et analyse le quartier sous l'angle de la durabilité à l'aide de l'outil *Be Sustainable*. C'est pendant cette partie que Morgane Gloux dessine la carte narrative du quartier.

En avril 2022, la première promenade narrative est organisée avec les habitants et acteurs locaux. L'équipe prévoit deux itinéraires permettant de couvrir l'ensemble du périmètre. Durant ces balades plusieurs arrêts sont prévus, offrant l'occasion de noter les lieux fréquentés, les points forts et les points faibles du quartier directement sur des zooms de la carte. Il y a aussi eu des entretiens avec les gens qui n'avaient pas pu être là et d'autres ateliers avec des équipements spécifiques comme l'école, le *Wolubilis*, la piscine etc. La carte narrative a alors été complétée par les détails que les gens ont raconté.

**FIG. 071 :** parcours 2, Buur PoS - Morgane Gloux, 2022.



La seconde partie de la phase de diagnostic se tient en juin 2022 avec l'atelier sur les enjeux. Au préalable, l'équipe de projet a créé plusieurs cartes faisant ressortir des lieux et des enjeux en fonction de thématiques. Plusieurs enjeux ont été formulés puis présenté lors de l'atelier.



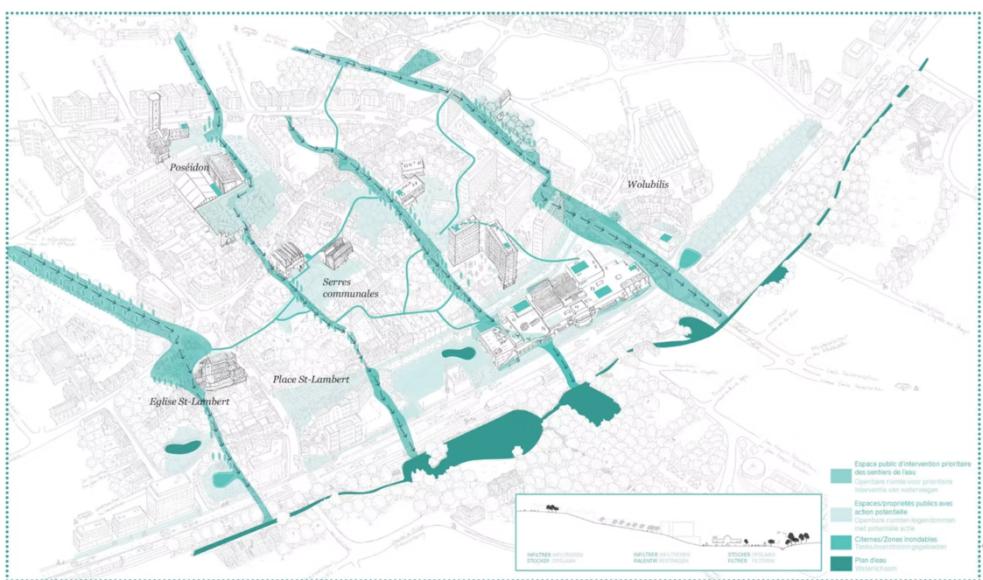
**FIG. 072** : cartes thématiques, Buur PoS - Morgane Gloux, 2022.

La partie diagnostic terminée, la démarche passe à la phase deux : stratégie de reconstruction. Durant aussi six mois, elle se divise en deux périodes de trois mois : la vision et la stratégie d'action.

En janvier 2023, des ateliers participatifs sont organisés sur les grands projets à mener. Au programme : discussion sur des idées d'aménagement et de projets structurants. Finalement, les actions sont classés sous trois grandes thématiques : « la Vallée ressource, les Jardins en Transition et les Chemins Verts et Bleus ».

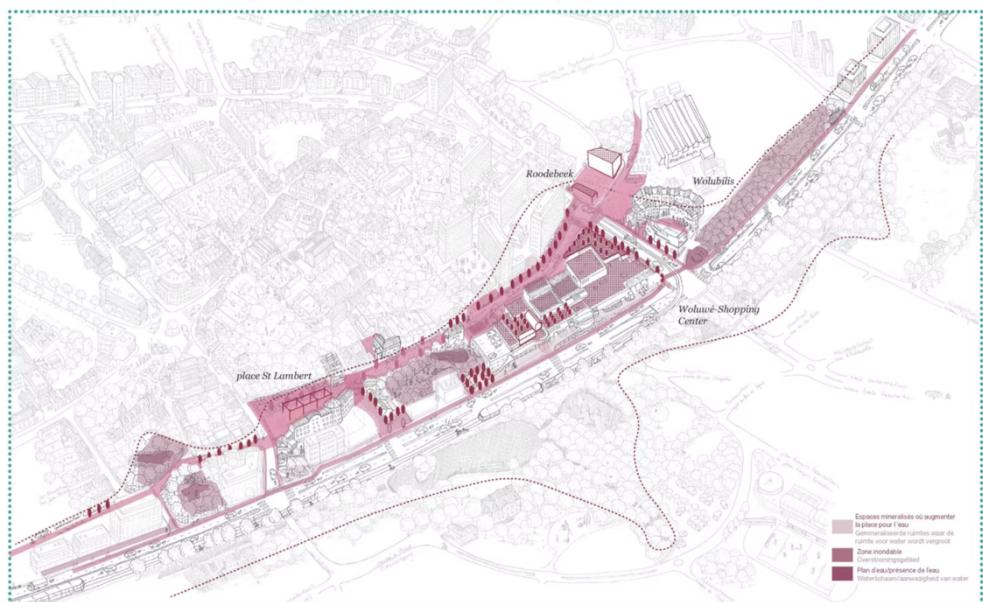


**FIG. 073** : atelier autour des projets, Buur PoS - Morgane Gloux, 2022.



Les Grands Projets  
**La Vallée Ressource**

#eau #végétalisation #circularité #résilience économique #énergie #mobilités douces #activation de l'espace public



Les Grands Projets  
**Les Jardins en Transition**

#services écosystémiques #biodiversité #circularité #sensibilisation #cohésion sociale #ilot de fraîcheur



Un peu plus tard, une présentation publique aura lieu pour présenter les projets. Puis, entre juillet et octobre, un vote citoyen est organisé pour prioriser les projets. L'idée est que les habitants hiérarchisent les projets avec une grille d'évaluation combinant durabilité, faisabilité technique et souhaitabilité.

		EVALUATION			PRIORISATION
		BE SUSTAINABLE "SCORE" = DURABILITÉ DU PROJET	SOUHAITABILITÉ = VOTE	FAISABILITÉ TECHNIQUE	
A	LA VALLEE RESOURCE	A1 Rendre la place Saint-Lambert plus active	++++	+++	++ v
		A2 Crée un îlot de fraîcheur sur la place Saint-Lambert	++++	+	++ v
		A3 Développer des équipements et services pour le quartier, à l'entrée du parc Saint-Lambert	++	+	++
		A4 Aménager une scène littéraire au parc Saint-Lambert	++	++ v	++
		A5 Faire de la rue Saint-Lambert une rue végétalisée à 100%	++++	+++	+++
		A6 Nommer et aménager la placette à l'arrière du Woluwe Shopping Center	++++	+++	+++
		A7 Ouvrir le parking Roddebeek et ses abords en pôle de service	++++	++	+++
		A8 Transformer le parking Roddebeek et ses abords en pôle de service	++++	++ v	+++
		A9 Mettre en place un Facilateur "Communauté d'Énergie"	+++	++	+++
B	LES JARDINS EN TRANSITION	B1 Rendre le quartier accueillant pour la faune locale (biodiversité)	+	++	++ v
		B2 Crée une solidarité inter-potagers	++++	+	++
		B3 Apporter une dimension innovante au bassin d'orage	++	++	++
		B4 Développer un jardin sur le site des serres communales (Verwilghen)	++++	++	+++
		B5 Rendre accessible le jardin du chemin rose	+++	+++ v	+++
		B6 Aménager le jardin botanique de la mémoire	++++	++	+++
		B7 Crée une terrasse des sports (Polidéon)	++++	++	+++
		B8 Aménager le parc historique des îles d'Or	++++	++	++++
C	LES CHEMINS VERTS & BLEUS	C1 Aménager des zones de dépôt perméables pour les trotinettes	++++	+	++
		C2 Végétaliser les façades des habitations le long des chemins verts et bleus	+++	++	++ v
		C3 Crée des liaisons entre Floraliës - Kerkebeke - Woluwe	++++	+++ v	++++
		C4 Réaménager la plaine de jeux des Floraliës	++++	++	+++
		C5 Crée le jardin de pluie Solleveld	++++	++	+++
		C6 Aménager un dépôt minute au Postidéon	+++	+	++
		C7 Crée une zone infiltrante au Tomburg	+++	++	++
		C8 Rendre la place du Sacré Coeur aux habitants et à l'eau	++++	++	++
		C9 Valoriser la présence historique de l'eau sur le site Grange aux Oîmes	+++	++	++
		C10 Crée le skatepark inondable place Nelson Mandela (près du Wolubus)	+++	+	+++

**FIG. 075 :** processus de sélection des projets, Buur PoS – Morgane Gloux, 2023.

Enfin, en février 2024, lors d'une présentation publique, les douze projets prioritaires<sup>35</sup> sont dévoilés sur les vingt-sept proposés. Leur mise en œuvre sera progressive et se fera selon l'ordre de priorité établi, les budgets et les opportunités de financement. Ces douze projets sont prévus sur une vision à long terme, pouvant s'étendre jusqu'à 20 ans. À l'heure actuelle, les deux premiers ont déjà été réalisé.

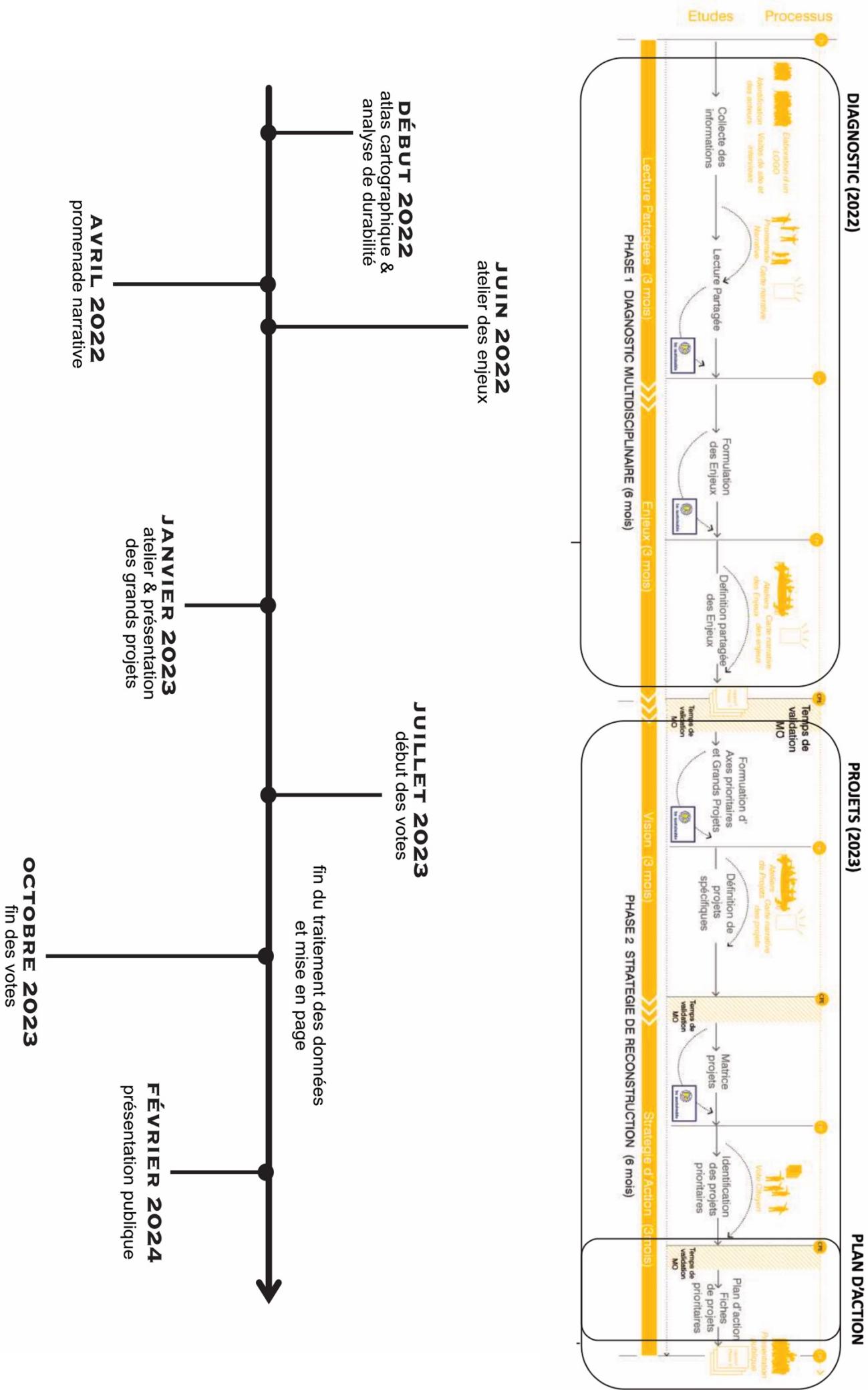
<sup>35</sup> Liste des 12 projets sur : <https://www.woluwe1200.be/eco-quartier-saint-lambert/>



**FIG. 076 :** les douze projets prioritaires, Buur PoS – Morgane Gloux, 2023.

**FIG. 077 :** ligne du temps prévue pour le processus de l'éco-quartier de Saint-Lambert, Buur PoS – Morgane Gloux, 2023.

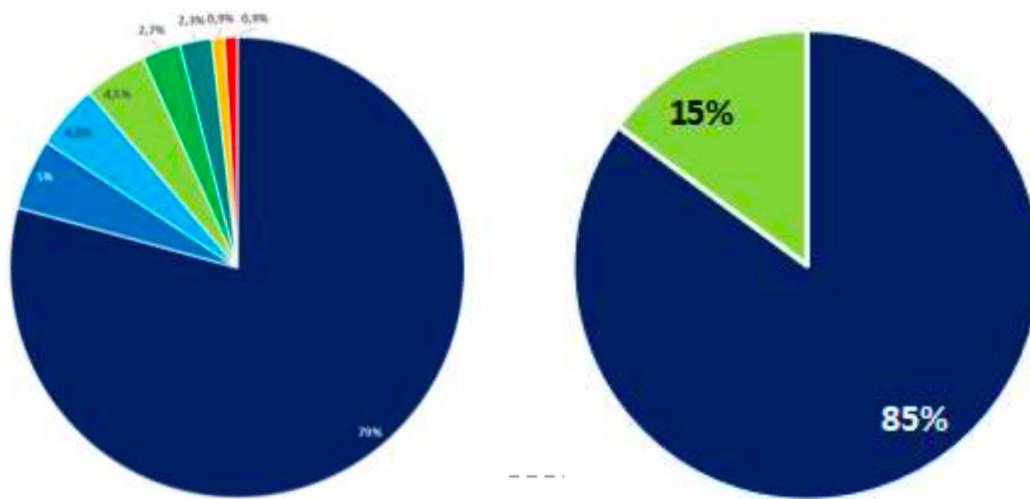
**FIG. 078 :** ligne du temps du processus de l'éco-quartier de Saint-Lambert, Pauline Pirnay, 2025.



## Public-cible et participants

Le processus participatif ciblait principalement les habitants et riverains du périmètre déterminé, mais aussi les comités de quartier, les associations locales, les acteurs économiques comme les commerçants et le Woluwe Shopping Center, ainsi que les services communaux et élus impliqués dans le suivi du projet.

La participation a varié d'un atelier à l'autre. Les promenades narratives ont rassemblé deux groupes de 10 à 15 personnes chacun. L'atelier des enjeux a réuni une vingtaine de personnes tandis que les ateliers de janvier ont mobilisé moins de monde probablement à cause de leur organisation en soirée. Le vote citoyen a touché un public plus large et a obtenu 220 réponses. Enfin, la présentation publique de février 2024 a attiré un grand nombre de participants, signe d'un intérêt pour le projet.



**FIG. 079** : pourcentage des votes, Buur PoS - Morgane Gloux, 2023.

# 220 votes

- électronique
- papier

- Part des répondants habitant l'écoquartier, mais ne travaillant pas dedans et ne s'y rendant pas régulièrement (79%)
- Part des répondants habitant Woluwe-Saint-Lambert mais pas l'éco-quartier et qui s'y rend régulièrement (5%)
- Part des répondants habitant l'écoquartier et qui s'y rend régulièrement mais qui n'y travaille pas (4,5%)
- Part des répondants habitant l'écoquartier et qui y travaille, mais ne s'y rend pas régulièrement (4,5%)
- Part des répondants n'habitant ni Woluwe-Saint-Lambert ni l'écoquartier, ni travaille pas mais s'y rend régulièrement (2,7%)
- Part des répondants habitant l'écoquartier, y travaille et s'y rend régulièrement (2,3%)
- Part des répondants n'habitant ni Woluwe-Saint-Lambert ni l'écoquartier, mais qui s'y rend régulièrement et y travaille (0,9%)
- Part des répondants n'habitant ni Woluwe-Saint-Lambert ni l'écoquartier, qui ne s'y rend pas régulièrement mais y travaille (0,9%)

## Mobilisation des participants

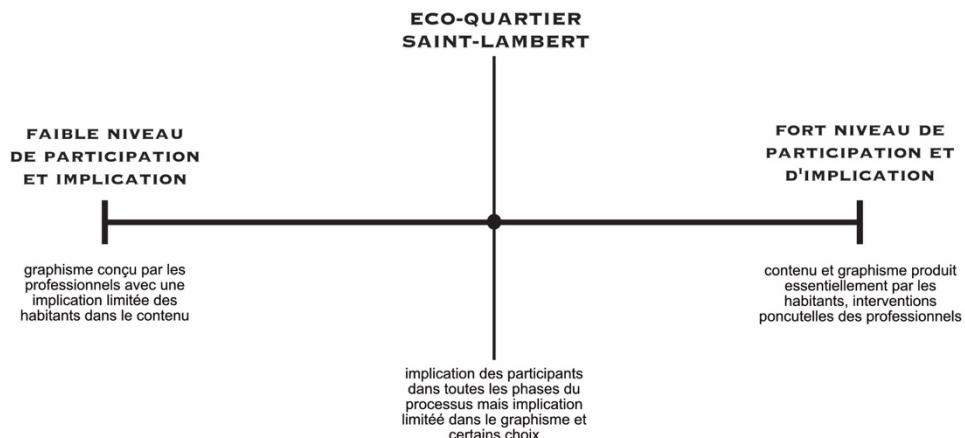
La mobilisation des participants s'est appuyée sur plusieurs canaux complémentaires. Des toutes-boîtes ont été distribués aux habitants pour annoncer les premières rencontres. Des annonces ont été publiées sur le site internet de la commune et relayées par la page Facebook et LinkedIn. Des

emails ont été envoyés aux personnes sur les listing. Le relais a également été assuré par Wolu-Inter-Quartiers et par le Comité de Quartier de Saint-Lambert. Les participants ont aussi été accosté lors d'évènements comme des marchés. Enfin, le bouche-à-oreille entre riverains et acteurs locaux a aussi eu un rôle à jouer.

### Type de participation

La démarche participative de l'éco-quartier Saint-Lambert se situe entre de la consultation active et de la co-construction. Les habitants, en prenant part aux promenades narratives, aux ateliers, aux discussions et aux votes, sont impliqués dès la phase de diagnostic jusqu'au plan d'action. Ils ont pu orienter le contenu du projet de l'éco-quartier et, via un vote citoyen, influencer la hiérarchisation des actions à mener. Cependant, la conception technique et certaines validations sont restées aux mains de la commune et du bureau d'étude. Le processus dépasse donc la simple consultation en donnant du pouvoir aux acteurs locaux mais ne constitue pas pleinement une co-construction au sens d'un partage intégral des décisions.

**FIG. 080** : échelle de la participation et de l'implication, Pauline Pirnay, 2025.



### Méthodes et outils

La participation s'est déroulée à travers plusieurs formats complémentaires organisés par le bureau d'étude, en collaboration avec Morgane Gloux. Dès le début et tout au long de la démarche, l'outil régional *Be Sustainable* a servi de fil conducteur pour analyser la durabilité du quartier, structurer les discussions et faire des choix.

Lors des balades narratives, deux itinéraires ont été organisés, couvrant ainsi le périmètre de l'éco-quartier. Les participants se sont arrêtés à plusieurs reprises pour observer le terrain, échanger et annoter directement la carte narrative sur la zone où ils se trouvaient. Des gommettes de couleur étaient aussi utilisées pour signaler les atouts et points faibles du quartier.



**FIG. 081 :** capture d'écran de la plateforme *Miro Board* reprenant les annotations des cartes de la promenade narrative, Buur PoS - Morgane Gloux, 2022.



Lors des ateliers de discussion, l'équipe avait préparé des cartes thématiques spécifiques ainsi que d'autres supports cartographiques comme des fonds de plan et des vues satellites afin de faciliter la discussion. Ces supports permettaient de situer des éléments, croiser les observations de terrain et guider les échanges sur des enjeux précis.

Au niveau graphique, la carte narrative réalisée par Morgane Gloux avant les ateliers a servi de repère et de base de référence pour tout le travail. Sur base de celle-ci, le bureau d'étude, toujours accompagné de Morgane, a produite d'autres cartes en jouant sur les aplats de couleurs et sur l'accentuation et l'atténuation de certains éléments pour mettre en évidence des aspect spécifiques. Ce travail a conduit aux cartes finales, intégrées au plan d'action. Étant donné que la carte narrative était toujours présente en fond de plan, la communication s'est révélée assez fluide.

« *Je trouvais ça [la carte narrative] très agréable parce que ça sort un peu de la froideur ou du côté très pratico-pratique d'une carte classique. Ça ramène quelque chose d'un peu plus vivant, et ça permet surtout aux gens de tout de suite se faire des points de repère qu'ils n'ont pas spécialement sur une carte. [...] Je pense que ça a permis à ceux qui étaient moins à l'aise avec les cartes de pouvoir rentrer dans le jeu aussi. Peut-être qu'avec une carte classique, ils auraient moins osé prendre la parole ou ils se seraient sentis plus déstabilisés.* » (Nicolas Moulin, 2025).

Chaque projet retenu a ensuite été détaillé par le bureau d'étude : une fiche reprenait la description du projet, des images de référence et les thématiques de développement durable abordées selon la grille de *Be Sustainable*. Les

concepteurs ont aussi créer quelques photos-montages pour montrer l'ambiance future du quartier.

Pour leur collaboration entre eux, le bureau a utilisé la plateforme en ligne *Miro Board* afin de partager, regrouper et synthétiser leurs données.

### Difficultés et points forts

Comme beaucoup d'autres projets, les cartographies participatives rencontrent souvent plusieurs défis au cours de leur réalisation. Voici ceux qui ont été soulevé par les participants de l'éco-quartier Saint-Lambert.

Mobiliser certains publics s'est parfois révélé difficile. Malgré des tentatives de communication ciblée la présence de certains public n'a pas porté ses fruits comme c'est le cas pour les étudiants. Dans la même idée, certains habitants ne se sont pas senti concernés par le processus, ou peut-être était-ce de la peur à s'exprimer ?

La temporalité du projet a également été un point sensible. Initialement prévu pour se dérouler sur une année, le processus a finalement duré un peu plus de deux ans, en raison notamment des contraintes d'agenda des différents acteurs impliqués. Ce rallongement a eu un effet direct sur la participation. Si les premières étapes avaient suscité un réel engouement, avec beaucoup de personnes lors des promenades et des réunions initiales, la mobilisation s'est progressivement essoufflée, surtout en ce qui concerne les ateliers. Cette baisse de présence a pu générer une certaine frustration, d'autant que les séances de présentation publique ont continué à attirer un grand nombre de personnes, preuve qu'il y a bel et bien un intérêt pour le projet, mais que le format et/ou la régularité des ateliers n'ont pas réussi à maintenir cet élan sur la durée.

*« Pour Woluwe, la difficulté générale était que c'était très chronophage, très long. [...] Ça a vachement tiré en longueur parce qu'il y a aussi les agendas politiques à prendre en compte. Là où on se dit que ça va durer un an, ça en dure deux. À chaque fois, il faut se remettre dans le projet et tu perds du temps à te replonger dedans. Je trouvais que c'était parfois inefficace. »* (Morgane Gloux, 2025).

Enfin, la mise en œuvre d'outils plus techniques, comme *Be Sustainable*, a pu paraître complexe et peu accessible à des personnes non familières avec ce type d'analyse.

A l'inverse, le processus a été marqué par plusieurs points forts qui ont contribué à son dynamisme et à sa richesse. les outils participatifs mis en place, et notamment la promenade narrative, ont joué un rôle dans le bon déroulement de la démarche. Ce format, plus souple qu'un atelier en salle, a permis aux participants de s'exprimer de manière plus libre et informelle. En marchant dans le quartier, les échanges se faisaient naturellement et chacun

pouvait partager son ressenti sur les lieux, cette approche a aussi facilité la prise de parole et de nouvelles rencontres.

Ces rencontres ont contribué à instaurer un climat positif tout au long du processus. Les participants ont souvent décrit les échanges comme des moments agréables et fluides, portés par une bonne collaboration entre les différents intervenants. La diversité des profils autour de la tables (habitants, acteurs économiques, associatifs et éducatifs) a permis de croiser des points de vue complémentaires et d'aborder les sujets sous plusieurs angles, renforçant la pertinence des propositions.

La démarche a également été apprécié pour sa capacité à se projeter dans l'avenir du quartier. Les discussions et les supports visuels ont aidé les participants à imaginer ensemble des solutions concrètes et à visualiser leur impact sur leur cadre de vie.

Enfin, afin de montrer participants que les propositions issues du processus participatif ne resteraient pas au point mort, un phasage a été mis en place quant aux projets prioritaires à réaliser. Aux côtés des aménagement prévus à long terme, des actions plus simples et rapides ont été réalisées, comme l'installation de dispositifs d'ombrage et de bacs de plantes sur la place Saint-Lambert. Ces réalisations visibles ont envoyé un signal positif : le projet avance et se concrétise, preuve que les contributions des participants sont prises en compte.

### 3/ Résultats, impacts et apports

#### Production finale

À l'issue du processus, une grande carte est réalisée à partir de la carte narrative (cfr. fig. 076, p.112). Elle présente l'ensemble des douze projets proposés lors des ateliers et validés par le vote citoyen. Cette carte permet de visualiser leur localisation dans le quartier et leur articulation avec l'espace public existant. En complément, des fiches-actions détaillent chacun des douze projets prioritaires, avec leur description, des images de références et leur niveau de durabilité. L'ensemble constitue un support concret et est téléchargeable en ligne sur le site internet de la commune.

12 PROJETS PRIORITAIRES : FICHES ACTIONS

 **Créer une zone infiltrante aux abords du Tomberg**

**Situation :** place du Tomberg, le long de l'hôtel communal

Le projet consiste à créer une zone infiltrante au Tomberg via la collecte des eaux de pluie de l'hôtel communal avec :







**Niveau de durabilité**  
Thématiques abordées issues de l'outil De Sustenable



- Le développement d'un projet paysager entourant le bâtiment et intégrant la collecte des eaux de pluie.
- L'installation de noues avec des plantes filtrantes à des fins pédagogiques.
- La mise en place d'une signalétique en lien avec l'eau.

Localisation de la référence : Paris Parc Martin Luther King

**FIG. 084 :** fiche action du 11<sup>ème</sup> projet, Buur PoS - Morgane Gloux, 2023.

### Atteinte des objectifs

Voyons maintenant si les objectifs énoncés par le commanditaire ont été atteints :

- Réaliser un diagnostic complet du quartier sous l'angle de la durabilité et de la résilience → atteint. Un diagnostic détaillé a été réalisé à partir des observations de terrains, de fonds de plans et de l'outil régional *Be Sustainable*. Celui-ci a notamment couvert les aspects environnementaux, sociaux et économiques, et a permis de dégager les forces et faiblesses du quartier dans une perspective de durabilité et de résilience.
- Favoriser la participation citoyenne dans le but d'intégrer les besoins, les ressentis, et les proposition des habitants et acteurs locaux → partiellement atteint. Plusieurs formats ont été proposés pour impliquer les habitants et les autres partenaires associatifs, éducatifs et économiques. Malgré une participation générale assez bonne et diversifiée, certains publics n'ont pas réussi à être mobilisés et le nombre de participant a baissé au long du processus.
- Identifier et prioriser des projets concrets d'aménagement, d'amélioration du cadre de vie, de mobilité, de gestion des eaux et de végétalisation → atteint. 27 projets concrets ont été proposés, couvrant l'ensemble des thématiques. Une priorisation a été effectuée à l'aide des critères de durabilité, de faisabilité technique et du vote citoyen, débouchant sur 12 projets prioritaires.
- Créer un plan d'action phasé en tenant compte des contraintes financières et techniques → atteint. Un plan d'action clair a été établi, distinguant court, moyen et long terme. Certaines actions rapides ont été mises en place dès la fin du diagnostic pour montrer des résultats concrets.
- Poser les bases d'un modèle reproductible dans d'autres quartiers de la commune → partiellement atteint. La démarche a fourni une base méthodologique solide qui pourrait être réutilisée ailleurs. Cependant, elle n'a pas été testée dans d'autres quartiers et son efficacité dans d'autres contextes reste à confirmer.

### Objectifs perçus

Souvent, les différents acteurs participant au processus participatif perçoivent des objectifs complémentaires à ceux énoncés par le commanditaire. Dans le cas de l'éco-quartier Saint-Lambert, ces objectifs perçus sont globalement convergents avec les objectifs de départ. Voici les principaux éléments relevés.

Pour les concepteurs (*Sweco - Buur* et *Morgane Gloux*), le processus a été une occasion concrète de démontrer comment l'outil *Be Sustainable* pouvait être utilisé de manière efficace pour analyser et guider les choix dans un contexte

d'éco-quartier. Cette expérience a aussi été pour eux l'occasion d'expérimenter un mode de travail et des méthodes participatives qu'ils pourront réutiliser dans d'autres projets.

Pour la *Commune de Woluwe-Saint-Lambert*, le projet été perçu comme une opportunité pédagogique permettant de sensibiliser les participants aux outils cartographiques et aux enjeux spécifiques du territoire de Saint-Lambert. L'expérience a aussi encouragé les habitants à se projeter dans l'avenir de leur quartier. Cette est expérience est aussi pour la commune une manière de montrer son engagement auprès de ses citoyens.

Enfin, pour les habitants, la démarche représente la possibilité de participer activement à la réflexion sur l'avenir de leur quotidien et de faire entendre leur voix.

### Bénéfices et apports

La démarche participative a généré de nombreux bénéfices et apports pour les acteurs impliqués. L'un des plus marquant est le sentiment de valorisation et de reconnaissance exprimé par les participants. Le fait voir leurs observations, idées et priorités intégrées dans chaque phase du processus a permis à chacun de constater que sa contribution comptait. Plusieurs participants ont exprimé leur fierté et le plaisir de « mettre une pierre à l'édifice » et de contribuer concrètement à l'avenir de leur quartier tout en passant un moment agréable.

Les échanges organisés dans le cadre des ateliers et des promenades ont été considérés comme enrichissant. Ils ont permis de croiser des points de vue variés, d'apprendre de nouvelles choses et parfois de découvrir certains endroits. Plusieurs participants ont souligné la qualité de ces discussions qui s'inscrivaient davantage dans un dialogue constructif que dans un simple « bureau des réclamations ».

*« On a également parlé de la gestion de l'eau, des îlots de chaleur et de plein de défis pour les années à venir. Certaines personnes n'en avaient pas du tout conscience. »* (Nicolas Moulin, 2025).

Enfin, pour la commune et le bureau d'étude, le processus a eu un intérêt opérationnel. L'utilisation combinée d'outils comme *Be Sustainable*, la carte narrative et les promenades ont démontré leur pertinence et leur potentiel. La démarche a aussi permis de documenter des ressentis locaux qui, sans diagnostic participatif, seraient restés invisibles.

### Apports indirects et inattendus

La démarche de l'éco-quartier a aussi généré des apports indirects et inattendus qui vont au-delà des objectifs initiaux. Elle a d'abord jouer un rôle de catalyseur social, en incitant les habitants et acteurs locaux à se rencontrer

et à échanger. Ces moments ont permis de créer du commun et de mieux comprendre les réalités vécues par chacun.

*« Parfois, la carte est un peu une excuse pour que les gens se parlent. Rassembler des gens qui ne se connaissent pas et que chacun parle de son territoire. Je vois bien que quand il y en a un qui dit quelque chose, un autre va réagir [...] Je trouve ça super bien de créer des moments collectifs et de discussions, c'est hyper important, surtout en ce moment. »* (Morgane Gloux, 2025).

Le processus a également renforcé la perception d'une écoute entre la commune et la population. Même si les autorités locales étaient déjà ouvertes à ce type de démarche, ce travail participatif a accentué ce sentiment. Dans un contexte où les débats sont de plus en plus polarisés, ce processus permet d'apporter de la nuance et ouvre un espace où les projets peuvent être améliorer collectivement.

Un autre effet positif est la mise en relation entre des habitants et des autres partenaires locaux qui se rencontrent rarement, comme le gestionnaire du Woluwe Shopping Center. Ces rencontres ont permis à ces acteurs de mieux prendre note des attentes exprimées par la population et de nourrir leur propre réflexion.

Enfin, la participation a aussi favorisé une meilleure adhésion aux projets à venir. En ayant contribué aux réflexion en amont, les habitants se sentent plus enclins à soutenir leur mise en œuvre. Toutefois, attention à cet effet qui doit être considéré avec prudence pour éviter de tomber dans la manipulation.

#### **4/ Analyse critique et conclusion**

##### *Évolution et remise en question, à refaire ?*

De manière générale, ce processus est à refaire. L'expérience de l'éco-quartier Saint-Lambert a montré tout l'intérêt d'impliquer les habitants et acteurs locaux dans un projet comme celui-là. Cependant, quelques points sont tout de même à questionner.

La phase de diagnostic a été longue : faut-il vraiment passer autant de temps dans les différentes étapes du projet ? Certains acteurs amènent l'idée d'une phase de diagnostic plus courte mais menée avec sérieux. Un calendrier trop long risque souvent de démotiver les participants en cours de route, surtout si tous ne voient pas clairement les avancées. Il serait sans doute utile de réfléchir à des formats plus courts ou plus dynamiques pour maintenir un engagement tout au long du processus. Dans la même idée se pose aussi la question de la diversité des participants : comment réussir à faire venir ceux qui ne se sentent pas concernés.

Le second point touche à la nécessité d'un accompagnement plus large en particulier au niveau régional. Mener un projet participatif est une grosse charge et certains regrettent que chaque commune fasse ses propres expériences de manière isolée, sans mutualisation des expériences. Une implication plus active de la Région pourrait permettre de partager des outils, d'harmoniser les approches et de construire une méthodologie commune. Cela aiderait aussi à éviter l'impression que la participation n'est qu'une formalité administrative et offrirait aux acteurs un cadre clair, des ressources partagées et un soutien pour mener à bien ces démarches.

### Limites

Si le projet a été jugé très positif dans son ensemble, plusieurs limites ont néanmoins été relevées par les différents acteurs.

La première concerne le temps nécessaire à la mise en œuvre des projets. Même si les participants ont été informés que les transformations prendraient du temps, beaucoup expriment une frustration face au manque de changements visibles dans le quartier. La temporalité longue du projet combinée à des discussions portant sur le quotidien a créé des attentes importantes chez les riverains. Les habitants ne font pas toujours la distinction entre la fin du processus participatif et le temps nécessaire pour concrétiser les actions.

Une autre limite est la prise en compte des réflexions menées lors de projet futurs. Certains participants insistent sur l'importance du travail qui a été fait et met l'accent sur le fait qu'elles soient vraiment intégrées même pour des projets nouveaux. Le processus a aussi mis en évidence des différences au niveau des connaissances et de la compréhension entre les participants. Dans certains cas, les discussions sont allées au-delà de ce qui pouvait être envisagé, nécessitant de rappeler certaines contraintes.

Enfin, la mobilisation a surtout touché des personnes qui étaient déjà impliquées dans la vie du quartier, comme les membres des comités locaux. Cela limite le renouvellement des profils et la diversité des points de vue.

### Influence sur la perception du territoire

La démarche de l'éco-quartier a contribué à affiner et parfois à transformer la manière dont certains acteurs perçoivent leur territoire. Pour certains, elle a permis de mettre en évidence des éléments déjà connus mais dont l'impact a été encore mieux compris.

*« On savait que le bâtiment du shopping était trop fermé sur lui-même [...] mais la cartographie a encore plus mis en lumière l'impact que ce gros bâtiment avait au niveau du quartier. [...] On est un peu un paquebot entouré d'une poche résidentielle et c'est principalement pour ça que l'importance est de créer du lien. »* (Raphaël Mahieu, 2025)

Pour le comité de quartier, le processus a élargi l'horizon des réflexions. Le fait de travailler à l'échelle de tout le quartier plutôt que sur une rue a donné un nouvel élan pour « rêver en grand » et imaginer des changements plus ambitieux et cohérents. L'initiative a ainsi renforcé l'idée d'une vision globale pouvant servir de base pour faire évoluer le quartier dans son ensemble.

Enfin, le processus a apporté une forme de validation personnelle à plusieurs participants : entendre d'autres personnes exprimer des constats similaires sur leur territoire a renforcé le sentiment de légitimité et d'appartenance au quartier.

#### Enseignement sur la participation citoyenne

Le projet de l'éco-quartier Saint-Lambert a constitué une expérience riche d'enseignements pour l'ensemble des acteurs impliqués et a été l'occasion d'affiner la compréhension des éléments qui favorisent une participation citoyenne active. Les acteurs ont constaté qu'un cadre clair, un calendrier adapté et des résultats visibles rapidement étaient essentiels pour maintenir l'engagement. L'usage combiné d'outils participatifs, comme la promenade, la cartographie, les discussions et le vote, a facilité l'expression des divers points de vue tout en créant un climat de dialogue. L'expérience a également montré l'importance de diversifier les canaux de mobilisation afin de toucher un panel d'acteur plus large que les participants habituels. Enfin, intégrer concrètement les apports des acteurs dans un plan d'action phasé a renforcé le sentiment de légitimité et d'appartenance tout en offrant une base méthodologique réutilisable pour d'autres projets.

#### Synthèse : points forts et points faibles

Points forts	Points faibles
<ul style="list-style-type: none"><li>_ Outils participatifs variés et efficaces</li><li>_ Participation active et qualitative</li><li>_ Diversité des participants</li><li>_ Capacité à se projeter</li><li>_ Méthode réutilisable</li><li>_ Phasage des projets</li></ul>	<ul style="list-style-type: none"><li>_ Durée du processus</li><li>_ Charge de travail</li><li>_ Récurrence des participants</li><li>_ Frustration face à l'attente</li></ul>

## MISE EN PARALLÈLE

Pour conclure ces deux analyses, commençons d'abord par reprendre la question qui guide cette recherche :

**Quels sont les apports des cartographies situées et participatives sur les différents acteurs impliqués dans le processus ? Et, en quoi ces cartes, en tant qu'objets intermédiaires, influencent-elles leur perception du territoire ?**

Voyons maintenant ce que l'étude de ces deux processus participatifs amène comme réponse à ces questions.

Les contextes des deux projets sont clairement distincts. À Brugelette, la cartographie avait pour objectif principal de valoriser les savoirs locaux et de produire un inventaire collectif du territoire. La démarche s'est construite à petite échelle avec une méthodologie combinant outils papier et numériques. À Woluwe-Saint-Lambert, le processus participatif s'inscrivait dans une démarche de projet et de planification urbaine : l'éco-quartier Saint-Lambert. Les objectifs y étaient plus opérationnels : identifier les enjeux, prioriser des projets concrets et planifier un phasage intégrant des actions à court et long terme.

Malgré ces différences fondamentales, les deux projets présentent pourtant des apports communs. Ils ont permis de créer un espace de dialogue entre des publics qui échangent rarement, de valoriser les savoirs locaux et de renforcer le sentiment d'écoute et de considération des participants. Les échanges, tant formels qu'informels, ont été jugés riches et constructifs, favorisant la construction d'un vision collective du territoire. La dimension conviviale des ateliers et des balades a contribué à la qualité des interactions et à l'implication des participants.

Certains apports sont cependant propres à chaque contexte. À Brugelette, la démarche a également permis à certains participants de se former à l'utilisation d'*OpenStreetMap*, leur donnant la possibilité de contribuer eux-mêmes aux données cartographiques à l'avenir. À Woluwe-Saint-Lambert, l'apport spécifique réside davantage dans la capacité à se projeter collectivement vers des transformations à court, moyen et long termes grâce à un phasage des projets.

Concernant la perception du territoire, les cartes ont, dans les deux cas, joué un rôle d'objet intermédiaire en facilitant une lecture partagée de l'espace et en rendant visibles des enjeux parfois implicites. Elles ont également servi de support aux échanges et à la discussion, ouvrant parfois le débat sur des aspects du territoire qui n'étaient pas toujours pris en compte.

Là encore, certains effets sont spécifiques. À Brugelette, la carte finale très détaillée a contribué à une mise en valeur du territoire et à une fierté collective. Elle a aussi été utilisée par la suite comme support pour divers

travaux, projets et activités au sein de la commune. À Woluwe-Saint-Lambert, la carte, dans ce cas narrative, a servi à faire entrer les participants dans le projet puis de support à la communication visuelle (cartes thématiques, cartes des enjeux, carte de projet).

Finalement, ces deux expériences montrent que, même dans des contextes avec des objectifs très différents, les processus participatifs peuvent générer des apports significatifs comme favoriser le dialogue, valoriser les savoirs locaux et stimuler une vision collective. En tant qu'objet intermédiaire, la carte offre un support concret pour partager et échanger sur le territoire, révélant parfois des enjeux invisibles et enrichissants pour la compréhension collective de l'espace.

## **V / CONCLUSION**

Pour conclure ce mémoire, revenons sur les objectifs initiaux qui ont orienté l'ensemble de cette recherche (cfr. p.15).

Le premier visait à comprendre le processus participatif qui était autour de des cartes situées : identifier qui est autour de la table, la finalité poursuivie, les voix mises en avant, les méthodologies employées. L'analyse a montré que ce processus n'est jamais vraiment neutre et dépend de plusieurs facteurs comme la composition du groupe, les rapports de pouvoir, les outils utilisés et les intentions. Cette compréhension fine du « comment » permet de replacer chaque carte dans son contexte et d'en lire aussi bien les apports que les limites.

Le second objectif était d'explorer les apports de ces cartes sur la réflexion sur le territoire ainsi que leur rôle dans le débat et l'échange. C'est ici que s'inscrit directement la question de recherche de ce travail : **Quels sont les apports des cartographies situées et participatives sur les différents acteurs impliqués dans le processus ? Et, en quoi ces cartes, en tant qu'objets intermédiaires, influencent-elles leur perception du territoire ?**

D'après la théorie, ces cartes, par leur nature participative, enrichissent la compréhension mutuelle entre acteurs, renforcent une lecture partagée des enjeux territoriaux et stimulent le dialogue entre habitants, décideurs, experts et autres parties prenantes. Elles valorisent les savoirs locaux et les expériences vécues souvent absentes des approches classiques et, en tant qu'objets intermédiaires, rendent visibles des éléments ou dynamiques généralement ignorés. En rendant tangible des points de vue personnels, elles servent de médiateur entre différentes visions, permettant de nuancer, enrichir et parfois de transformer la lecture que chacun fait du territoire, tout en contribuant à une appropriation collective de l'espace représenté.

La réalité observée confirme largement ces apports : les participants rapportent un élargissement de leur vision du territoire, la découverte d'autres points de vue et une prise de conscience de certaines problématiques. Ces cartes favorisent l'écoute mutuelle et la reconnaissance des expériences vécues. Toutefois, une divergence apparaît : alors que la théorie suggère un potentiel fort d'influence sur les décisions, dans la pratique, cet impact reste limité si la démarche n'est pas connectée à des instances décisionnelles ou à un cadre institutionnel solide.

Tout au long de ce travail, je pars de l'hypothèse que donner la parole aux habitants est toujours la bonne solution. La théorie et les analyses confirment cette idée, tout en la nuançant : dans le contexte de l'Anthropocène où les cartes classiques véhiculent souvent une vision abstraite et biaisée, les cartographie situées et participatives apparaissent comme un moyen pertinent de sensibiliser aux enjeux socio-écologiques, de diffuser des savoirs locaux et de révéler la pluralité des perceptions. Elles invitent également à intégrer des dimensions de la cartographie des controverses en

rendant visible les désaccords, tensions et points de vue divergents qui traversent un territoire afin de mieux en saisir la complexité. Plus largement, elles invitent à repenser la cartographie elle-même en dépassant les approches traditionnelles centrées sur l'expertise technique pour aller vers des pratiques plus ouvertes, inclusives et ancrées dans le vécu. Leur portée rejoint néanmoins la réalité observée : elles dépendent des liens qu'elle tissent avec des processus plus large de transformation territoriale.

Ces constats ouvrent des pistes de réflexion : comment élargir l'impact de ces démarches au-delà des participants directs ? Comment intégrer la voix du non-humain et d'autres dynamiques dans ces représentations ? Comment former les acteurs publics à en faire des outils stratégiques pour amener du changement dans les politiques territoriales ?

À travers ce travail j'espère vous avoir invité à considérer la cartographie comme un acte collectif, politique et sensible, un levier pour rendre visible les relations qui tissent nos territoires et pour construire ensemble des espaces plus inclusifs et résilients.



# BIBLIOGRAPHIE

## TITRE D'OUVRAGES

AIT-TOUATI Frédérique, ARENES Alexandre, GREGOIRE Axelle, *Terra Forma : manuel de cartographies potentielles*, Éditions B42, 2019.

Atlas IGN, *Cartographier l'Anthropocène : Changer d'échelle pour pouvoir agir*, Institut National de l'Information Géographique et Forestière 2022. [En ligne] URL : <https://www.calameo.com/read/001188582ed7e8f91369d> (dernière consultation le 09.04.2025).

BESSE Jean-Marc, *Quelles est la raison des cartes ?*, Coll. « Milieux » n°5, Éditions deux-cent-cinq, 2023.

HACHE Émilie, *De la génération : Enquête sur sa disparition et son remplacement par la production*, Coll. « Les empêcheurs de penser en rond », La Découverte, 2024.

KOLLEKTIV ORANGOTANGO +, *Ceci n'est pas un atlas : la cartographie comme outil de luttes, 21 exemples à travers le monde*, Éditions du Commun, 2023a.

KOLLEKTIV ORANGOTANGO +, *Petit Manuel de Cartographie Collective et Critique*, Éditions du Commun, 2023b.

REKACEWICZ Philippe, ZWER Nepthys, *Cartographie radicale : explorations*, La Découverte, 2021a.

SEURAT Clémence, TARI Thomas, *Controverses mode d'emploi*, Préface de Bruno Latour, Presses de Sciences Po, 2021.

YANEVA Albena, *Latour for Architects*, Routledge, 2022.

## ARTICLES DE REVUES & ACTES DE COLLOQUES

BAHOKEN Françoise, LAMBERT Nicolas, « Mefiez-vous des cartes, pas des migrants ! », dans *antiAtlas Journal*, n°4, 2020. [En ligne] URL : <https://www.antiatlas-journal.net/anti-atlas/04-mefiez-vous-des-cartes-pas-des-migrants/> (dernière consultation le 29.03.2025).

BESSE Jean-Marc, « Cartographies », dans *Les carnets du Paysage - Cartographies*, n°20, 2010, pp.4-9.

CHABARD Pierre, KOURNIATI Marilena, « L'architecture en action, Entretien avec Albena Yaneva », dans *Criticat*, n°7, 2011, pp.72-83. [En ligne] URL : [https://www.academia.edu/2024441/Pierre\\_CHABARD\\_Marilena\\_KOURNI ATI L architecture en action Entretien avec Albena Yaneva Criticat n 7](https://www.academia.edu/2024441/Pierre_CHABARD_Marilena_KOURNI ATI L architecture en action Entretien avec Albena Yaneva Criticat n 7)

[mars 2011 p 73 83?auto=download](#) (dernière consultation le 07.11.2024)

CLAEYS Damien, « Pour une co-conception écosystémique de l'architecture à l'ère de l'Anthropocène », dans *Penser à partir de l'architecture : Poétique, technique, éthique*, Presses Universitaires de Louvain, 2019, pp.277-306. [En ligne] URL : [https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal%3A226779/dastream/PDF\\_01/view](https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal%3A226779/dastream/PDF_01/view) (dernière consultation le 08.04.2025).

DE ROBERT Pascale, DUVAIL Stéphanie, « « Mettre en carte » le territoire », dans *Revue d'ethnoécologie*, n°9, 2016. [En ligne] URL : <https://doi.org/10.4000/ethnoecologie.2739> (dernière consultation le 27.04.2024).

DEE Catherine, « Plus et Moins : du dessin critique appliqué au paysage », dans *Les carnets du Paysage – Du dessin*, n°24, 2013, pp.12-27.

DELMAS Corinne, « Clémence Seurat et Thomas Tari, Controverses mode d'emploi », dans *Lectures*, 2021. [En ligne] URL : <https://doi.org/10.4000/lectures.48714> (dernière consultation le 28.05.2024).

DERBEZ Benjamin, « Clémence Seurat et Thomas Tari (dir.), Controverses mode d'emploi », dans *Sociologie du travail*, vol. 65, n°1, 2023. [En ligne] URL : <https://doi.org/10.4000/sdt.42706> (dernière consultation le 28.05.2024).

LEGROS Claire, « Accorder des droits à la nature, une révolution juridique qui bouscule notre vision du monde », dans *Le Monde*, 2022. [En ligne] URL : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/21/accorder-des-droits-a-la-nature-une-revolution-juridique-qui-bouscule-notre-vision-du-monde\\_6146749\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/21/accorder-des-droits-a-la-nature-une-revolution-juridique-qui-bouscule-notre-vision-du-monde_6146749_3232.html) (dernière consultation le 15.02.2025).

MAUS Zoé, « Figurer, représenter, cartographier : montrer le dessous des cartes », propos de Cataline Sénéchal, dans *L'Esperluette*, n°119, 2024a, pp.8-10.

MCCARTHY Louise, « Nephtys Zwer et Philippe Rekacewicz, Cartographie radicale : explorations », dans *Interfaces : image, texte, language*, n°48, 2022. [En ligne] URL : <https://doi.org/10.4000/interfaces.5873> (dernière consultation le 24.05.2024).

OLMEDO Élise, « L'expérimentretien comme méthode d'enquête. Cartographie sensible et terrains de recherche collaboratifs entre art et géographie », dans *Mappemonde. Revue trimestrielle sur l'image géographique et les formes du territoire*, n°121, 2017. [En ligne] URL : <https://doi.org/10.4000/mappemonde.3776> (dernière consultation le 06.04.2024).

OLMEDO Élise, « À la croisée de l'art et de la science : la cartographie sensible comme dispositif de recherche-création », dans *Mappemonde. Revue trimestrielle sur l'image géographique et les formes du territoire*, n°130, 2021. [En ligne] URL : <https://doi.org/10.4000/mappemonde.5346> (dernière consultation le 06.04.2024).

OLMEDO Élise, « L'expérimentretien comme méthode d'enquête. Cartographie sensible et terrains de recherche collaboratifs entre art et géographie », dans *Mappemonde. Revue trimestrielle sur l'image géographique et les formes du territoire*, n°121, 2017. [En ligne] URL : <https://doi.org/10.4000/mappemonde.3776> (dernière consultation le 06.04.2024).

PASQUIER Florent, PROUTÉAU François, WALLENHORST Nathanaël, « De la complexité de l'Anthropocène », dans *Complexité et Anthropocène*, L'Année de la Recherche en Sciences de l'Éducation, n°2022, L'Harmattan, 2022. [En ligne] URL : <https://shs.hal.science/halshs-04251563> (dernière consultation le 08.04.2025).

PIGEON Virginie, « Co-cartographie et commun », actes du colloque *Observatori del Paisatge del Catalunya Departament de Territori de la Generalitat de Catalunya*, Barcelone, Espagne, 2023a. [En ligne] URL : <https://orbi.uliege.be/handle/2268/310464> (dernière consultation le 06.04.2024).

PIGEON Virginie, « Atlas d'un territoire habité - Walcourt », actes du colloque *Chercher hors des mots. La recherche à l'épreuve du dessin en architecture*, ENSAL, 2023b. [En ligne] URL : <https://orbi.uliege.be/handle/2268/310536> (dernière consultation le 20.11.2024)

POISSON Mathias, « Graphie du déplacement », dans *Les carnets du Paysage - Cartographies*, n° 20, 2010, pp.104-115.

TIBERGHien Gilles A., « Du dessin », dans *Les carnets du Paysage - Du dessin*, n° 24, 2013, pp.4-9.

URLBERGER Andrea, « Où suis-je ? Comment cartographier un monde mobile ? », dans *Les carnets du Paysage - Cartographies*, n° 20, 2010, pp.74-89.

VENTURINI Tommaso, « La cartographie de controverses », actes du colloque *Carto 2.0*, Paris, 2008. [En ligne] URL : <https://qsv.ensfea.fr/wp-content/uploads/sites/15/2017/10/2-Venturini-2008-Cartographie Controverses Carto2.0.pdf> (dernière consultation le 25.05.2024).

VEXLARD Gilles, « Autour du dessin », dans *Les carnets du Paysage - Du dessin*, n° 24, 2013, pp.28-43.

VINCK Dominique, « De l'objet intermédiaire à l'objet-frontière », dans *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 3-1, n°1, 2009, pp.51-72. [En ligne] URL : <https://doi.org/10.3917/rac.006.0051> (dernière consultation le 05.11.2024).

WIAME Aline, « Bruno Latour, une philosophie cartographique », dans *Symposium*, vol. 22, n°1, 2018, pp.61-81. [En ligne] URL : <https://doi.org/10.5840/symposium20182215> (dernière consultation le 25.05.2024).

ZWER Nephtys, « Ceci n'est pas un atlas : des contre-cartes pour des luttes citoyennes », dans *L'Esperluette*, n°119, 2024, pp.4-6.

## **SOURCES AUDIOS & AUDIOVISUELLES**

BAHOKEN Françoise, LAMBERT Nicolas, « Mefiez-vous des cartes, pas des migrants ! », sur *Youtube*, NeoCarto, France, 2018. [En ligne] URL : <https://neocarto.hypotheses.org/4188> (dernière consultation le 29 mars 2025).

DUJMOVIC Morgane, « La cartographie sensible et participative : pour qui, pour quoi, comment ? », sur *BigBlueButton*, MATE-SHS, France, 2024. [En ligne] URL : [https://mate-shs.cnrs.fr/actions/tutomatic/tuto60\\_carto-sensible\\_dujmovic/](https://mate-shs.cnrs.fr/actions/tutomatic/tuto60_carto-sensible_dujmovic/) (dernière consultation le 08 mars 2025).

REKACEWICZ Philippe, ZWER Nephtys, « Rebattre les cartes, débattre des cartes », sur *L'invité(e) des matins*, Radio France, 2021b. [En ligne] URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-invite-e-des-matins/rebattre-les-cartes-debattre-des-cartes-avec-philippe-rekacewicz-et-nephtys-zwer-8018760> (dernière consultation le 26 mai 2024).

## **SEMINAIRES, TABLES RONDES & CONFERENCES**

MAHY Grégory, « Restauration écologique : la nature a-t-elle besoin de nous ? », conférence organisée par la Filière Architecture Régénérative de l'Ulg, Liège, 2025.

MAUS Zoé, « Cartographies citoyennes et collaboratives à Bruxelles », table ronde avec la participation de Tactic asbl, d'IEB, de l'Atelier Cartographique, de Technopolic et du Front anti-expulsion, Bruxelles, 2024b.

PESTIAUX Olivier, YZQUIERDO Marine, « Droits de la nature, vers une reconnaissance juridique de la rivière Sambre ? », conférence organisée par l'Unité de Recherche en Architecture ULiège et la Filière Architecture Régénérative ULiège, Liège, 2025.

ARÈNES Alexandre, GRÉGOIRE Axelle, LE ROI Eva, « Récits (carto)graphiques expérimentaux », conférence organisée par l'Unité de Recherche en Architecture ULiège et le Laboratoire SASHA ULB, Bruxelles, 2025.

## THESES & MEMOIRES

DUVIVIER Alexandre, *Comment une approche sensible de l'environnement et l'utilisation d'outils collectivement négociés peuvent-ils contribuer à la participation citoyenne dans un projet de cartographie participative ?*, mémoire de fin d'étude, Université de Liège, 2021.

PIGEON Virginie, *Réinventions territoriales à travers les pratiques cartographiques*, thèse de doctorat, Université de Liège, 2022.

SIONNEAU Félicie, *La cartographie : un outil participatif*, mémoire de fin d'étude, Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, 2023.

## ENTRETIENS & ATELIERS

Entretien avec Morgane GLOUX, artiste cartographe et urbaniste porteuse du projet *Les Cartes Narratives*, Bruxelles, 14 mars 2025.

Entretien avec Pacôme BÉRU, coordinateur au sein de la coopérative de travailleur·euse·s *Atelier Cartographique SC*, Bruxelles, 24 mars 2025.

Atelier de participation citoyenne organisé par *PLURIS* et la *Commune d'Oupeye*, château d'Oupeye, 01 avril 2025.

Ateliers participatifs avec des enfants organisés par le collectif *Bistre* et *Kanal*, École Communale n°7 Arc-en-Ciel et École Fondamentale de l'Héliport, Molenbeek, 07 avril 2025.

Entretien téléphonique avec Stéphanie GUÉRIN, agent de développement au sein de la *Fondation Rurale de Wallonie*, Liège, 11 avril 2025.

Entretien téléphonique avec Yves MARTIAL, membre de la CCATM et habitant de Brugelette, Liège, 12 avril 2025.

Entretien téléphonique avec Véronique GASPARD, conseillère en aménagement du territoire, urbanisme et mobilité à la *Commune de Brugelette*, Liège, 15 avril 2025.

Entretien en visioconférence avec Didier FLORKIN, animateur à la *Maison des Jeunes Les Chardons* et habitant de Brugelette, Liège, 22 avril 2025.

Entretien en visioconférence avec Sophie BOIRON, graphiste chez *Speculoos*, Liège, 22 avril 2025.

Entretien en visioconférence avec Julien MINET, développeur et géomaticien au sein de la coopérative *Champs Libres*, Liège, 23 avril 2025.

Entretien en visioconférence avec Sophie VANDERICK, responsable du service développement durable et environnement de la *Commune de Woluwe Saint-Lambert*, Liège, 30 avril 2025.

Entretien téléphonique avec Gisèle PIRENNE, membre du comité de quartier et habitante de Woluwe Saint-Lambert, Liège, 24 mai 2025.

Entretien téléphonique avec Nicolas MOULIN, coordinateur de l'asbl *Wolu-Inter-Quartiers*, Liège, 16 juin 2025.

Entretien téléphonique avec Guy RALET, administrateur de l'asbl *Wolu-Inter-Quartiers* et du Centre Culturel *Wolubilis*, Liège, 25 juin 2025.

Entretien en visioconférence avec Raphaël MAHIEU, gestionnaire du *Woluwe Shopping Center*, Liège, 25 juin 2025.

## SITES INTERNETS

Association Canadienne de cartographie : <https://cca-acc.org/fr/accueil>

Éva Le Roi : <http://eva-le-roi.com/>

Feral Atlas : <https://feralatlas.org/>

Forccast : <https://controverses.org/>

Géoconfluences : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/>

Grr : <https://www.grrr.design/>

Iconoclasistas : <https://iconoclasistas.net/>

Kollektiv Orangotango + : <https://orangotango.info/>

LaCartoMobile : <https://cartomobile.hypotheses.org/>

Mapping For Rights : <https://www.mappingforrights.org/fr/home-fr/>

Perspective.brussels : <https://perspective.brussels/fr>

Société d'Objets Cartographiques (SOC) : <http://www.s-o-c.fr>

Visionscarto : <https://www.visionscarto.net/>

Votre carte ancienne : <https://carteancienne.com/>

Atelier Cartographique : <https://atelier-cartographique.be/fr/index.html>

Champs Libres : <https://www.champs-libres.coop/>

Commune de Brugelette : <https://www.brugelette.be/>

Fondation Rurale de Wallonie : <https://www.frw.be/>

Speculoos : <https://speculoos.com/>

Wikipédia : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Brugelette>

Comité de Quartier Saint-Lambert : <https://www.st-lamb.be/fr/>

Commune de Woluwe-Saint-Lambert : <https://www.woluwe1200.be/>

Les Cartes Narratives : <https://www.lescartesnarratives.com/>

Sweco-Buur : <https://buur.be/fr/>

Wolu-Inter-Quartiers (WIQ) : <https://wiq.be/>

## LISTE DES FIGURES

**FIG. 001** : photo du rocher gravé de Bedolina, Luca Giarelli, 2008,  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Rocher\\_1\\_de\\_Bedolina](https://fr.wikipedia.org/wiki/Rocher_1_de_Bedolina)

**FIG. 002** : reproduction du rocher gravé de Bedolina, Alberto Marretta, 2019,  
<https://www.bbc.com/mundo/noticias-49774999>

**FIG. 003** : reconstitution de la Mappa Mundi d'Ebstorf, Gervais de Tilbury, 1300,  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Carte\\_d%27Ebstorf](https://fr.wikipedia.org/wiki/Carte_d%27Ebstorf)

**FIG. 004** : carte de l'océan Indien, Pieter Goos, 1660,  
<https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/carte-de-locean-indien-1600-1699-par-pieter-goos>

**FIG. 005** : premier planisphère représentant la côte des Amériques, Juan de la Cosa, 1500, exposé au Musée Naval de Madrid, <https://factumfoundation.org/our-projects/digitisation/the-spanish-gallery-at-bishop-auckland/the-map-of-juan-de-la-cosa/>

**FIG. 006** : carte de Ferraris de la zone de Liège, Joseph de Ferraris, 1777,  
<https://www.kbr.be/fr/projets/la-carte-de-ferraris/>

**FIG. 007** : extrait de la carte du monde d'un atlas utilisé dans l'enseignement secondaire, dans *Le petit Atlas*, De Boeck, 2015, pp.90-91.

**FIG. 008** : carte du domaine colonial de la France et ses productions, Joseph Forest, 1865-1911, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530636240>

**FIG. 009** : carte représentant les zones de conflit du Front de Leningrad, CIA, 1943,  
[https://en.wikipedia.org/wiki/Leningrad\\_Front](https://en.wikipedia.org/wiki/Leningrad_Front)

**FIG. 010** : capture d'écran de la carte du centre de Liège sur Google Maps, 2025.

**FIG. 011** : capture d'écran de la carte du centre de Liège sur Plans, 2025.

**FIG. 012** : capture d'écran de la carte du centre de Liège sur OsmAnd Maps, 2025.

**FIG. 013** : carte IGN de Liège, CartoWeb.be, 2025,  
<https://geoportail.wallonie.be/walonmap#BBOX=233671.09199853125,238132.314545323,147471.973204338,150007.49876449537>

**FIG. 014** : sémiologie graphique, Zanin et Tremelo, 2003,  
<https://neocarto.hypotheses.org/3940>

**FIG. 016** : chorèmes et dynamique de l'espace, Roger Brunet, 1980,  
[https://www.researchgate.net/figure/Choremes-et-dynamique-de-lespace-Brunet-1980\\_fig8\\_281183472](https://www.researchgate.net/figure/Choremes-et-dynamique-de-lespace-Brunet-1980_fig8_281183472)

**FIG. 016, 017, 018, 019, 020 & 021** : exemple de manipulation des conventions graphiques, « Méfiez des cartes, pas des migrants ! », Françoise Bahoken et Nicolas Lambert, 2018, <https://www.antiatlas-journal.net/anti-atlas/04-mefiez-vous-des-cartes-pas-des-migrants/>

**FIG. 022** : « L'enfermement du monde », Philippe Rekacewicz, 2015, dans *Cartographie radicale : explorations*, Philippe Rekacewicz & Nephtys Zwer, 2021a, p120.

**FIG. 023** : « Space of Homelessness », Lovely Jojo's, 2014, dans *Ceci n'est pas un Atlas*, Kollektiv Orangotango+, 2023a, pp.96-97.

**FIG. 024** : « Zone à défendre – Notre-Dame-des-Landes », Quentin Faucompré, 2016-2018, dans *Cartographie radicale : explorations*, Philippe Rekacewicz & Nephtys Zwer, 2021a, p.202.

**FIG. 025** : carte des Calanques, Parc National des Calanques, <https://www.calanques-parcnational.fr/fr/cartes-plans-marseille-cassis-la-ciotat>

**FIG. 026** : « Promenade aux Calanques », Mathias Poisson, 2004, dans « Graphie du déplacement », *Les carnets du Paysage - Cartographies*, n° 20, 2010, pp.106-107.

**FIG. 027** : fragment de l'œuvre « Lithosphère – Hydrosphère – Atmosphère », Éva Le Roi, 2020, œuvre réalisée à l'occasion de l'exposition *Les Usages du Monde*, Gare St-Sauveur à Lille, France, <http://eva-le-roi.com/project/lithosphere-hydrosphere-atmosphere>

**FIG. 028** : sommaire montrant schématiquement les différents modèles exploratoires développés dans *Terra Forma : manuel de cartographies potentielles*, Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arènes, Axelle Grégoire, 2019, pp.20-21.

**FIG. 029** : « De la peau au sol – conséquence des phénomènes liés au changement climatique », dans *Terra Forma : manuel de cartographies potentielles*, Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arènes, Axelle Grégoire, 2019, pp.62-63.

**FIG. 030** : « Carte 1 – Sol », dans *Terra Forma : manuel de cartographies potentielles*, Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arènes, Axelle Grégoire, 2019, pp.44-45.

**FIG. 031** : « Anthropocene Detonator Landscape - Acceleration », dans *Feral Atlas*, 2021, <https://feralatlas.supdigital.org/world/acceleration>

**FIG. 032** : « Mappa Mundi », Iconoclasistas, 2019, mise en lumière du travail des femmes rurales et paysannes qui produisent 70% de la nourriture que nous consommons, et dont seulement 13% possèdent des terres, dans *Ceci n'est pas un Atlas*, Kollektiv Orangotango+, 2023a, pp.26-27.

**FIG. 033** : « Mapping controversies in architecture », carte de la controverse autour de la conception du stade olympique de Londres, état de la controverse en septembre 2008, Albena Yaneva, s.d., dans *Latour for Architects*, Albena Yaneva, 2022, p.41.

**FIG. 034** : zoom sur la carte de la controverse autour de la conception du stade olympique de Londres, Aedas, 2010, dans « L'architecture en action, Entretien avec Albena Yaneva », *Criticat*, n°7, 2011, p.72, [https://www.academia.edu/2024441/Pierre\\_CHABARD\\_Marilena\\_KOURNIATI\\_L\\_architecture\\_en\\_action\\_Entretien\\_avec\\_Albena\\_Yaneva\\_Criticat\\_n\\_7\\_mars\\_2011\\_p\\_73\\_83?auto=download](https://www.academia.edu/2024441/Pierre_CHABARD_Marilena_KOURNIATI_L_architecture_en_action_Entretien_avec_Albena_Yaneva_Criticat_n_7_mars_2011_p_73_83?auto=download)

**FIG. 035** : « Manuel de la boussole », SOC, 2020, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>

**FIG. 036** : cliché de l'utilisation de « La boussole », SOC, 2020, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>

**FIG. 037** : « Cartographie d'une boussole et des multiples choix et leurs conséquences », Soc, 2020, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>

**FIG. 038, 039 & 040** : « Abaque des concerements », Soc, 2020, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>

**FIG. 041** : « Carte des puissances d'agir », atelier *Où atterrir*, SOC, 2020, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>

**FIG. 042** : « Carte des paysages partagés, superposés », SOC, 2020, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>

**FIG. 043 & 044** : exemples de groupements possibles, Soc, 2020, <http://s-o-c.fr/index.php/ncd/>

**FIG. 045** : « Cartographie textile de Sidi Yusf », Naïma S., Hanane Hafid, Elise Olmedo, 2014, dans *Ceci n'est pas un Atlas*, Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.105.

**FIG. 046** : « Quatre villes en une », Les cartes narratives – Morgane Gloux, 2023-2024, révision du Plan Régional d'Affectation du Sol de la région Bruxelloise sur base de l'intelligence collective, <https://www.lescartesnarratives.com/share-the-city>

**FIG. 047** : « Carte subjective de Longpont-Sur-Orge », GRRR, 2022, village raconté par les enfants des écoles, <https://www.grrr.design/portfolio/carte-subjective-de-longpont-sur-orge/>

**FIG. 048** : autochtones Kaxinawá de Rui Humaitá concevant des sketches lors d'un atelier de cartographie, Projeto Nova Cartografia Soacial da Amazônia, s.d., dans *Ceci n'est pas un Atlas*, Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.68.

**FIG. 049** : Kibera et ses alentours telle quelle apparaît désormais sur OpenStreetMap depuis le travail collectif, ©OpenStreetMap contributors, s.d., dans *Ceci n'est pas un Atlas*, Kollektiv Orangotango+, 2023a, pp.144-145.

**FIG. 050** : « Pampa húmeda », Iconoclasistas, 2010, carte de la région argentine la plus touchée par l'agro-industrie, ses impacts socio-environnementaux et les réseaux de soutien et d'organisation déployés dans tout le pays, dans *Ceci n'est pas un Atlas*, Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.48.

**FIG. 051** : extrait du matériel de résidence de l'Atlas de récits d'un territoire habité – Walcourt, assemblage de couches : un seul territoire, une multiplicité de lectures et de conceptions de l'espace, Virginie Pigeon, 2021, dans *Réinventions territoriales à travers les pratiques cartographiques*, Virginie Pigeon, 2022, pp.320-321.

**FIG. 052** : extraits du matériel de résidence de l'Atlas de récits d'un territoire habité – Walcourt, ateliers scolaires, étape 2 – dessin individuel : croquis en promenade, Virginie Pigeon, 2021, dans *Réinventions territoriales à travers les pratiques cartographiques*, Virginie Pigeon, 2022, pp.204-205.

**FIG. 053** : à gauche, partition pour l'expérimentretien dessinée sur la main, détail extrait de « Carto verso », Élise Olmedo, 2013. À droite, schéma légendé de la partition pour l'expérimentretien contenant une double série d'actions à réaliser en binôme selon des séquences de 10 minutes, Élise Olmedo, 2016, dans *L'expérimentretien comme méthode d'enquête*, Élise Olmedo, 2017, p.3.

**FIG. 054** : participant·es de l'exposition CartoMobile au Festival Printemps des cartes, Montmorillon, France, Morgane Dujmovic, 2023, <https://cartomobile.hypotheses.org/>

**FIG. 055** : carte « Cohabitation » extraite de l'Atlas des récits d'un territoire habité – Walcourt, graphisme soigné et travaillé, Virginie Pigeon, 2021, dans *Réinventions territoriales à travers les pratiques cartographiques*, Virginie Pigeon, 2022, pp.254-255.

**FIG. 056** : carte d'un village témuau réalisé par les habitant·es lors d'un atelier, graphisme simple et brut, Aude Vidal, s.d., dans *Ceci n'est pas un Atlas*, Kollektiv Orangotango+, 2023a, p.154.

**FIG. 057** : carte de l'entité de Brugelette, Administration Communale de Brugelette, 2019, <https://www.brugelette.be/ma-commune/informations-utiles/carte-routiere-de-brugelette>

**FIG. 058** : ancienne carte de l'entité de Brugelette, Bruno Deheneffe, 2019, <https://www.dhnet.be/regions/tournai-ath-mouscron/2019/03/12/brugelette-les-habitants-seront-associes-a-la-creation-dune-carte-de-lentite-HQYJ2TPQARBN3HNJTAJMB67IYE/>

**FIG. 059** : organigramme des acteurs de la carte de Brugelette, Pauline Pirnay, 2025.

**FIG. 060 & 061** : photos prises pendant d'atelier du 17 mars, Sophie Boiron, 2019, <https://wiki.openstreetmap.org/wiki/Brugelette>

**FIG. 062** : photo prise pendant d'atelier du 26 mars, Sophie Boiron, 2019, <https://wiki.openstreetmap.org/wiki/Brugelette>

**FIG. 063** : photo de l'atelier du 26 juin, Sophie Boiron, 2019, <https://wiki.openstreetmap.org/wiki/Brugelette>

**FIG. 064** : ligne du temps du processus de la carte de Brugelette, Pauline Pirnay, 2025.

**FIG. 065** : flyers d'invitation à la première « carto-party », Sophie Boiron, 2019, <https://wiki.openstreetmap.org/wiki/Brugelette>

**FIG. 066** : échelle de la participation et de l'implication, Pauline Pirnay, 2025.

**FIG. 067** : voiries sans noms juste avant la « carto-party » du 28 avril, Sophie Boiron, 2019, <https://wiki.openstreetmap.org/wiki/Brugelette>

**FIG. 068** : « Leur Saint-Lambert », carte narrative du quartier Saint-Lambert, Les cartes narratives – Morgane Gloux, 2022, <https://www.lescartesnarratives.com/leur-saint-lambert>

**FIG. 069** : délimitation du quartier Saint-Lambert sur base de la narrative de Morgane Gloux, Pauline Pirnay, 2025.

**FIG. 070** : organigramme des acteurs de l'éco-quartier Saint-Lambert, Pauline Pirnay, 2025.

**FIG. 071** : parcours 2, Buur PoS - Morgane Gloux, 2022, <https://www.lescartesnarratives.com/leur-saint-lambert>

**FIG. 072** : cartes thématiques, Buur PoS - Morgane Gloux, 2022, <https://www.lescartesnarratives.com/leur-saint-lambert>

**FIG. 073** : atelier autour des projets, Buur PoS - Morgane Gloux, 2022, <https://www.lescartesnarratives.com/leur-saint-lambert>

**FIG. 074** : les trois grands projets, Buur PoS - Morgane Gloux, 2023, <https://www.lescartesnarratives.com/leur-saint-lambert>

**FIG. 075** : processus de sélection des projets, Buur PoS – Morgane Gloux, 2023, <https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee VF.pdf>

**FIG. 076** : les douze projets prioritaires, Buur PoS – Morgane Gloux, 2023, <https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee VF.pdf>

**FIG. 077** : ligne du temps prévue pour le processus de l'éco-quartier de Saint-Lambert, Buur PoS - Morgane Gloux, 2023,  
[https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee\\_VF.pdf](https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee_VF.pdf)

**FIG. 078** : ligne du temps du processus de l'éco-quartier de Saint-Lambert, Pauline Pirnay, 2025.

**FIG. 079** : pourcentage des votes, Buur PoS - Morgane Gloux, 2023,  
[https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee\\_VF.pdf](https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee_VF.pdf)

**FIG. 080** : échelle de la participation et de l'implication, Pauline Pirnay, 2025.

**FIG. 081** : capture d'écran de la plateforme *Miro Board* reprenant les annotations des cartes de la promenade narrative, Buur PoS - Morgane Gloux, 2022,  
[https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee\\_VF.pdf](https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee_VF.pdf)

**FIG. 082 & 083** : promenade exploratoire, Buur PoS - Morgane Gloux, 2022,  
<https://www.lescartesnarratives.com/leur-saint-lambert> et  
<https://buur.be/fr/project/eco-quartier-woluwe-saint-lambert/>

**FIG. 084** : fiche action du 11<sup>ème</sup> projet, Buur PoS - Morgane Gloux, 2023,  
[https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee\\_VF.pdf](https://www.woluwe1200.be/app/uploads/2024/02/20240220-BWE-presentation-publique-final-adaptee_VF.pdf)



## ANNEXES

### BRUGELETTE

**ANN. 001** : retranscription de l'entretien avec Pacôme BÉRU, coordinateur et designer d'interfaces au sein de la coopérative *Atelier Cartographique*, Bruxelles, 24 mars 2025.

**ANN. 002** : retranscription de l'entretien téléphonique avec Stéphanie GUÉRIN, agent de développement au sein de la *Fondation Rurale de Wallonie*, Liège, 11 avril 2025.

**ANN. 003** : retranscription de l'entretien téléphonique avec Yves MARTIAL, membre de la CCATM et habitant de Brugelette, Liège, 12 avril 2025.

**ANN. 004** : retranscription de l'entretien téléphonique avec Véronique GASPARD, conseillère en aménagement du territoire, urbanisme et mobilité à la *Commune de Brugelette*, Liège, 15 avril 2025.

**ANN. 005** : retranscription de l'entretien en visioconférence avec Didier FLORKIN, animateur à la *Maison des Jeunes Les Chardons* et habitant de Brugelette, Liège, 22 avril 2025.

**ANN. 006** : retranscription de l'entretien en visioconférence avec Sophie BOIRON, graphiste chez *Speculoos*, Liège, 22 avril 2025.

**ANN. 007** : retranscription de l'entretien en visioconférence avec Julien MINET, développeur et géomaticien au sein de la coopérative *Champs Libres*, Liège, 23 avril 2025.

## WOLUWE SAINT-LAMBERT

**ANN. 008** : retranscription de l'entretien avec Morgane GLOUX, artiste cartographe et urbaniste porteuse du projet *Les Cartes Narratives*, Bruxelles, 14 mars 2025.

**ANN. 009** : retranscription de l'entretien en visioconférence avec Sophie VANDERICK, responsable du service développement durable et environnement de la *Commune de Woluwe Saint-Lambert*, Liège, 30 avril 2025.

**ANN. 010** : retranscription de l'entretien téléphonique avec Gisèle PIRENNE, membre du comité de quartier et habitante de Woluwe Saint-Lambert, Liège, 24 mai 2025.

**ANN. 011** : retranscription de l'entretien téléphonique avec Nicolas MOULIN, coordinateur de l'asbl *Wolu-Inter-Quartiers*, Liège, 16 juin 2025.

**ANN. 012** : retranscription de l'entretien téléphonique avec Guy RALET, administrateur de l'asbl *Wolu-Inter-Quartiers* et du Centre Culturel *Wolubilis*, Liège, 25 juin 2025.

**ANN. 013** : retranscription de l'entretien en visioconférence avec Raphaël MAHIEU, gestionnaire du *Woluwe Shopping Center*, Liège, 25 juin 2025.

Remarque : chaque retranscription est retravaillée afin de synthétiser et clarifier le contenu.

[présentations]

**Est-ce que vous pouvez commencer par me dire comment vous en êtes arrivé là, en quoi consiste votre job aujourd'hui ? Retracez votre parcours rapidement.**

J'ai une formation artistique à la base, avec un petit background scientifique. J'ai été actif dans des secteurs culturel et militant. Dans le domaine du droit au logement, et dans la coordination technique et artistique de lieux d'expositions, de concerts et résidences de recherche artistiques. J'ai commencé à pratiquer la cartographie pour accompagner et documenter des projets artistiques liés à des pratiques dans le territoire. C'était en collaboration avec un ami programmeur, Pierre Marchand, qui avait par ailleurs plus d'expérience sur la réalité technique de ce domaine. De fil en aiguille, ça a lancé une activité économique qui s'est stabilisée et qui s'incarne maintenant dans la coopérative de travailleurs et travailleuses Atelier Cartographique.

Au sein de la coopérative, je m'occupe de la coordination, et du design – d'interfaces et autres.

Notre coopérative est une structure autogérée par ses travailleur·euses, qui sont les coopérateur·ices et les administrateur·ices. Pour le moment, nous sommes cinq plus des collaborateurs et collaboratrices plus ou moins régulier·es.

**Comment s'est fondé Atelier Cartographique ?**

Ça a commencé par de la production cartographique un peu particulière pour des projets de recherche artistique. Au fur et à mesure, ça nous a mis en contact avec des asbls, de la recherche académique, et des administrations bruxelloises. Nous avons commencé à produire divers prototypes et outils dans ce cadre. De 2013 à 2021, nous avons fonctionné via la Smart, un organisme qui sert d'interface pour des petits projets professionnels qui n'ont pas encore de structure indépendante. En 2021, nous avons eu besoin d'avoir une structure autonome, et nous avons fondé la coopérative. Notre activité existe depuis une dizaine d'années, mais la coopérative, elle, n'a que 4 ans.

**Passons maintenant plutôt à la pratique, comment est-ce que vous définiriez votre pratique cartographique ?**

Il y a beaucoup de manières d'aborder les questions cartographiques dans ce qu'on produit.

Nous travaillons régulièrement pour des administrations bruxelloises, et elles peuvent avoir besoin d'outillage pour visualiser facilement leurs données. Dans ce type de contexte, nous produisons des SIG – des systèmes d'information géographique – sur mesure. Il s'agit alors de développement logiciel, de traitement de données, de design pour concevoir les interfaces servant à la manipulation des données.

Quand on travaille pour le secteur culturel ou des projets de recherche académique, les enjeux de représentation peuvent parfois être plus expérimentaux, et ce sont des opportunités que l'on apprécie. Ce sont des contextes dans lesquels les personnes qui font appel à nous peuvent aussi avoir plus de latitude pour questionner les différentes étapes du processus de création cartographique.

En lien avec ces aspects, il y a aussi la nature de la commande, ou du partenariat selon le type de relation économique. Fonctionner selon un cahier des charges préétabli ou en co-construction génère des pratiques de notre métier assez différentes.

C'est généralement plus intéressant quand nous avons l'opportunité de redéfinir avec les partenaires économiques les questions et réponses sous-jacentes : pourquoi y-a-t-il besoin de cartes, quelle est la destination de ces représentations du territoire ? S'il y a une collecte d'information, quelle est son objectif, et quelle sera donc sa structure ? Il n'existe pas de carte

**ANN. 001 :**  
retranscription de  
l'entretien avec  
Pacôme BÉRU,  
coordinateur au sein  
de la coopérative de  
travailleur·euse·s  
*Atelier Cartographique*  
SC, Bruxelles, 24 mars  
2025.

qui dise tout, ou qui apporte des réponses par elle-même. Il faut une intention. Et plus cette intention est clarifiée en amont du projet, plus ce qui va être bâti en aval pourra être précis.

Une bonne part de notre travail consiste donc à reposer les questions, à comprendre le contexte dans lequel nous intervenons, mais aussi à partager notre contexte de travail et les besoins de clarifications qui sont nécessaires à l'architecture des outils que nous produisons. Nous questionnons également l'origine des données, leur usage attendu, les modalités de leur création, de leur mise à jour, etc. Ensuite, il y a des questions liées à la représentation des données, la cartographie, qui bénéficiera des clarifications apportées en amont, mais cela pose aussi de nouvelles questions.

**Comment est arrivée la dimension participative dans votre travail ? Elle n'est pas nécessairement présente dans tous les projets, pourquoi certains projets en bénéficient et d'autres non ?**

Cela dépend ce que l'on entend par « dimension participative ». Un enjeu que l'on trouve important sur les questions de représentation du territoire, est que les personnes qui manipulent cette information soient en capacité de mobiliser les questions qui sont nécessaires à la production d'une carte et d'une information pertinente.

La participation, comme enjeu de compréhension et d'émancipation, est une question importante pour nous. Et nous l'envisageons comme étant partie-prenante et intégrée à une dynamique de réciprocité.

Dans le contexte professionnel – industriel – dans lequel on se trouve (les technologies de l'information), c'est assez commun de voir des solutions techniques ou des recettes qui sont imposées à des personnes qui se sentent démunies sur les enjeux techniques, graphiques ou autres. Nous le subissons toutes et tous à des degrés divers. Comme acteur·ices de ce paysage-là, nous essayons donc d'établir des dialogues sains sur ces sujets.

Sur des aspects peut-être plus classiques en terme de participation, tu parlais dans ton mail de la carte de Brûgelette. Déployer un processus participatif avec les habitant·es de la commune avait été une demande explicite de la part des personnes qui étaient en charge du projet. Nous avons donc planifié des ateliers au cours desquels nous avons travaillé avec OpenStreetMap, qui est une source de données contributive. Le principe général était d'inviter et de former les participant·es à contribuer sur OpenStreetMap, afin d'améliorer la qualité de l'information disponible à propos de la commune, et d'utiliser ces données pour produire une carte papier de la commune.

Dans le cadre des arpentages que nous avons menés, les habitant·es ont expliqué que la question des trottoirs – qui ne sont pas présents partout – était importante pour eux et elles, pour la mobilité des enfants et des personnes moins mobiles. Il a donc fallu encoder les trottoirs et surtout pouvoir encoder – sans entrer dans les détails techniques – de quel côté de la rue se trouve le trottoir, sachant qu'une rue est définie par une ligne, donc il n'y a pas vraiment de côté. Enfin, elle peut en avoir, mais il faut connaître le sens de la rue.

Cette anecdote est intéressante, car elle illustre bien que lorsque les personnes concernées viennent avec un enjeu qui leur importe, il est plus facile d'aborder collectivement des aspects techniques pour accompagner la question.

Pour ce projet, on a travaillé avec Champs Libres qui est une coopérative basée à Namur et qui travaille souvent avec des données OSM, et avec Pierre et Sophie de Speculoos, qui faisaient partie d'Atelier Cartographique à ce moment-là.

**De manière générale, quels sont les objectifs énoncés par les commanditaires ?**

Il y a des structures au sein desquelles des personnes connaissent déjà un peu les systèmes d'information géographiques, qui utilisent QGIS ou manipulent leurs données internes. Ces personnes viennent alors avec des questions assez précises du type « voici les données dont

nous disposons, nous avons besoin d'une plateforme web qui nous serve à faire ceci et cela ». Lorsqu'il y a un set de données à utiliser, la personne en charge du projet connaît généralement très bien ses données. Nous travaillons alors avec elle pour produire l'outil le plus adapté à ses données et à ses besoins professionnels.

Nous pouvons aussi recevoir des demandes d'asbl, d'artistes, ou de groupes militants qui souhaitent pouvoir encoder et visualiser des informations pour leurs activités. Là aussi, on essaie de trouver des solutions adaptées avec eux, de nouveau en fonction des moyens, du temps, etc.

**Avez-vous remarqué des bénéfices indirects par rapport à ces cartographies ? Quand il s'agit des communes, c'est peut-être un peu compliqué, mais peut-être au niveau des gens, des associations, etc. ? Peut-être observez-vous une meilleure connaissance du territoire ? De nouvelles formes d'appropriation ?**

Les structures pour lesquelles nous travaillons connaissent en général très bien le territoire qu'elles souhaitent cartographier car c'est souvent le terrain de leurs activités. Et ce qui peut leur manquer, ce sont plutôt des outils pour explorer ou communiquer cette connaissance. Sur leur connaissance à eux et elles, ce que l'on produit ne change pas forcément grand-chose, mais ça leur fournit des outils d'analyse et de communication.

Un autre bénéfice, à un autre niveau, est que nous produisons du logiciel libre, open-source. Les logiciels que l'on produit pour nos clients peuvent être réemployés et améliorés par nous ou d'autres, dans d'autres contextes, à condition de perpétuer la même licence. Le développement open-source est de plus en plus régulièrement demandé par les clients du service public, et nous trouvons que ça a du sens que l'argent public impose des projets open source : c'est un moyen de pérenniser l'investissement public en rendant possible sa mutualisation et son réemploi. Ceci nous permet par exemple de redéployer pour des petites structures des outils que l'on a produit pour des structures plus conséquentes, ou de repartir de bases existantes pour des projets plus importants, qui font alors l'économie des fondations du logiciel.

**Vous avez abordé la dimension participative entre vous et les commanditaires. Mais selon vous, à quoi sert la dimension participative citoyenne ? À quoi a-t-elle servi dans vos projets avec des citoyens ? Quels sont ses avantages ?**

Dans le participatif avec les citoyens et les citoyennes, il y a des endroits que je trouve un peu ambigus. La dimension économique est importante par exemple, que ce soit une forme d'économie symbolique ou monétaire. Quand on crée un processus participatif qui ne rémunère pas les participant·es par exemple, on propose in-fine à des personnes de travailler gratuitement. Et si le travail n'est pas rémunéré, il faut un autre type de retour, de rétrocession, sinon personne ne souhaite participer. Et c'est sans compter qu'un retour non-pécunier implique d'avoir les moyens de participer, et arrive donc la question de la non-représentation des publics fragilisés.

On a fait, par exemple une application, pour un projet assez conséquent, dans lequel il y avait tout un volet « sciences citoyennes, participation citoyenne ». En terme d'adhésion et de participation effective, ça été très en deçà des attentes. On a eu beau faire un outil assez simple et fonctionnel, très peu de gens y ont participé. Et à mon sens, la réflexion de fond sur les raisons qui amèneraient des personnes à participer volontairement au projet n'a pas été prise suffisamment au sérieux par les responsables du projet. Elle a été régulièrement balayée par une approche techno-enthousiaste que je trouve naïve et qui consiste à dire « si on fait une application mobile les gens s'en serviront ». Mais au final, non, il y a une application mobile, et pourtant tout le monde s'en fiche. L'enjeu est ailleurs que dans la technique à cet endroit-là, et blâmer l'outil n'aura servi qu'à éviter la question de fond sur la participation : quel serait l'intérêt de participer ?

Il y a une autre expérience à Bruxelles qui, elle, a très bien marché pour ce que j'en connais (nous n'avons pas participé à ce projet). Il s'agissait aussi de science citoyenne, pour faire

des relevés sur la qualité de l'air dans l'agglomération de Bruxelles Capitale. Des habitant·es pouvaient installer des capteurs à leur balcon, avec un petit panneau qui se voit de la rue pour dire qu'eux et elles participent à ce projet-là. L'ensemble est tout simple, et il se communique facilement de proche en proche via les voisin·es, les passant·es, etc. Je crois que ça a été un beau projet de ce point de vue, le message et l'intérêt étaient très clairs.

En effet, qui a les possibilités matérielles, temporelles, culturelles, de participer est aussi une question importante. De notre côté on milite, dans la mesure du possible, pour que les participant·es soient rémunéré·es. Et s'il n'y a pas une rétribution économique possible, il faut au moins qu'il y ait une réflexion menée sur l'intérêt qu'auraient les personnes à participer. Ça peut être symbolique, politique, ou esthétique. Les gens doivent y trouver un intérêt.

**Quand vous réalisez une nouvelle carte, quelles sont les grandes étapes du processus que vous mettez en place ?**

Pour des cartes papiers ou digitales ? Parce que c'est assez différent quand même.

**Expliquez peut-être les deux ?**

Une carte digitale vient rarement comme seule finalité. Comme elle peut être dynamique, on retrouve souvent la question de la mise à jour des données, et donc de l'encodage de nouvelles données, potentiellement par différentes personnes. On retourne alors aux questions liées à l'outillage dont on parlait plus tôt. S'il faut mettre en place des solutions ad hoc, ça peut prendre pas mal de temps et de ressources.

Pour une carte papier, une fois que c'est imprimé, elle ne bouge plus. On peut imprimer des nouvelles versions, mises à jour, mais il y a un moment où la carte est aboutie et le document est fixé. Ce sont des façons de travailler différentes.

Cependant, il s'agit, dans tous les cas, de rassembler ou produire les données, après avoir posé toutes les questions dont on parlait tout à l'heure, pour quoi, pour qui, comment. Ensuite, il faut définir la légende, qui permettra de donner corps au propos de la carte. Les informations annexes d'une carte sont également très importantes. Il peut s'agir de son titre, de sa description, d'une échelle, des informations sur le contexte de production des données, et sur les sources d'information. La validité de l'information est aussi intéressante, parce que ce n'est jamais parfait, il manque toujours bien quelque chose. Donc être transparent sur le processus de création de l'information, c'est aussi être transparent sur ce qui peut manquer. L'idée est de produire un document autoportant, à partir duquel on peut lire et comprendre l'information, mais aussi comprendre d'où elle vient, comment elle a été produite. Cela implique un soin au niveau des données mais aussi sur la dimension éditoriale et graphique.

**Et cette définition de la légende, c'est vous qui la décidez ou c'est une décision avec les commanditaires ?**

La carte vient synthétiser une information et pour accompagner cette synthèse, il faut fournir des clés de lecture. Une légende classique combinerait des pictogrammes et des labels, une symbolique spécifique pour les aplats et les lignes. On peut aussi étendre l'idée de légende sur des dimensions plus expérimentales. Mais l'exercice reste le même, il consiste à montrer le plus d'informations possible sur une surface réduite, de papier ou d'écran. Et que ce soit lisible, que ce soit beau, que ça créer du sens. Parfois, il y a trop d'informations pour une seule carte, et un atlas thématique peut être une bonne approche, ça redonne de l'air pour les aspects graphiques. Ce sont des questions que l'on peut travailler avec les commanditaires.

Dans les processus participatifs, c'est parfois intéressante de commencer par le travail de légende. Impliquer les personnes participantes dans la réflexion sur la représentation finale permet que tout le monde sache où l'on va, et sur quoi portera le propos de la carte.

Dans tous les cas, l'idée de la légende et donc de la structure de données pour la produire, vient très tôt dans les projets, sinon on se retrouve à trier un tas de données inutiles, et il y a souvent d'énergie gâchée en chemin.

**Quand vous réalisez des projets comme ceci, qui se retrouve autour de la table ? Y a-t-il seulement vous et le commanditaire, ou est-ce qu'il y a d'autres acteurs qui gravitent ?**

Il faudrait faire un petit organigramme parce qu'il y a les commanditaires et nous, les éventuel·les participant·es, parfois des expert·es externes, mais il peut aussi y avoir des sources de données existantes comme OpenStreetMap, celles des services publics, ou encore d'autres sets de données.

**Quand vous faites des ateliers avec les citoyens, c'est vous aussi qui animez ces ateliers ?**

Généralement, oui, et sur certains sujets on engage des expert·es. Mais on utilise pas beaucoup le terme « «animation ». Dans la mesure du possible, on préfère que les personnes qui participent deviennent des collègues le temps du projet. Des collègues dans le sens où ces personnes sont spécialistes des questions qui les concernent, et nous sommes là ensemble pour travailler sur ces questions. Et elles seront idéalement rémunérées pour cela. L'objectif est d'établir des formes d'égalité, et les conditions d'un dialogue sain autour de sujets qui ne sont pas forcément les nôtres, avec des personnes qui les connaissent mieux que nous. Et de faire fonctionner ensemble diverses formes d'expertises vers un objectif commun

**Top, j'ai les réponses qu'il me faut pour la partie générale. Maintenant, passons à la partie analyse d'une production. Pouvez-vous situer le contexte de la carte de Brugelette ?**

Si je me souviens bien, le projet a démarré parce qu'une personne connaissait OpenStreetMap et un projet de cartographie participative d'un village en Bretagne. Elle voyait donc bien l'intérêt qu'il pouvait y avoir à produire une carte de la commune basée sur des ateliers participatifs. Il y a eu un marché qui a été lancé, auquel nous avons répondu en collaboration avec Champs-Libres.

**Parfait ! Maintenant, pouvez-vous situer le contexte de création de la carte de Brugelette ?**

La demande, je ne m'en rappelle plus dans le détail. Il me semble que ça vient d'une personne qui était un peu au fait de l'existence d'OpenStreetMap, qui voyait bien l'intérêt qu'il pouvait y avoir dans le cadre d'une commune Brugelette d'organiser des ateliers de ce type-là. C'est quelqu'un qui a un peu poussé pour que ça se fasse, qui a créé le projet, qui a réussi à trouver un peu d'argent pour que ça puisse se faire. Il y a eu un petit marché qui a été fait, auquel on a répondu en collaboration avec Champs-Libres et Speculoos. Il me semble qu'ils avaient pris exemple sur un projet qui est assez bien documenté dans un village en Bretagne. Et je crois que ça avait servi d'inspiration en fait.

**De manière générale, comment s'est développé le processus de la carte ? Quelles sont les grandes étapes de création ?**

La première étape était de faire l'inventaire des données disponibles. Ensuite, nous avons organisé des ateliers pour compléter les données et aborder les questions plus spécifiques de Bruelette. La question des trottoirs est alors remontée. Il y avait aussi des changements dans les noms de rue. On est vraiment rentré dans les détails de la commune, qui peuvent paraître anecdotiques de loin, mais qui sont importants localement. Dans ce processus, ce sont les participant·es qui hiérarchisent les priorités des informations produites. Ensuite, on a abordé certaines questions de représentation, car Pari Daiza n'est pas loin, et est très finement cartographié sur OpenStreetMap. Sur une carte, il y a donc des espaces qui font

concurrence visuellement à la commune. La question était donc de choisir ce que l'on allait mettre en valeur. On a filtrer les données pour diminuer l'impact visuel de Pairi Daiza dans le but de faire mettre l'accent sur les besoins de la commune et de ses habitant·es.

**Vous venez de parler d'ateliers. En quoi consistaient ces ateliers ? Combien il y en a eu ?**

Il y a eu trois ou quatre demi-journées sur place. Pour cela, il faut un local, du café, des gâteaux, des ordinateurs, et prévoir d'aller se balader. Au début des rencontres, il y a eu une présentation publique du projet aux habitant·es : les enjeux, le planning, les rencontres, etc. C'était l'occasion aussi de réinviter des personnes qui avaient manifesté leur intérêt. Ensuite, l'atelier est une combinaison entre aller sur le terrain et encoder des données. Sur base des vues aériennes, il est possible d'encoder beaucoup de choses, mais nous avons utilisé FieldsPapers. C'est un outil qui permet d'imprimer des portions de cartes issues des données OpenStreetMap, de dessiner dessus à la main, pour ensuite les scanner et les réimporter. La portion de carte qu'on a scannée est alors recalée au bon endroit. Ça facilite la prise de notes sur le terrain, et permet de ne pas organiser l'atelier uniquement devant un ordinateur. C'est aussi plus accessible et plus amusant pour des enfants et les plus grands. Tout le monde en profite pour se balader et discuter de son territoire.

**Comment les participants ont-ils été rassemblés ? Est-ce qu'il y a eu de la communication de la part de la commune ?**

Oui, l'information a été très bien relayée sur place. Pour des projets de ce type, il faut mobiliser le tissu local, trouver les personnes relais qui ont beaucoup de contact dans tel ou tel secteur, pour avoir une audience au moment initial de présentation du projet. Ensuite, on demande aux personnes qui sont intéressées de se faire connaître et après on communique en direct avec elles.

**Comment s'est passée la synthèse de ces informations collectées ? Est-ce qu'elle se faisait en live avec tout le monde ou plutôt chacun de son côté ?**

Il y a eu un peu des deux. Lors des ateliers, il y avait une dimension pédagogique. Le fait d'apprendre à des gens à devenir contributeurs et contributrices sur OSM était intéressant. Ce n'était pas forcément un moment d'encodage intense, mais plutôt un apprentissage : comprendre ce qu'est une donnée géographique, comprendre comment on utilise les outils d'encodage dans OpenStreetMap, etc. Des choses de base, mais qui sont déjà assez complexes et qui ne coulent pas de source.

Il y avait aussi un contributeur OSM expérimenté qui habite la région et qui a mis à jour beaucoup de données. Le processus a permis à toutes les personnes présentes d'apprendre à utiliser OSM. La synthèse des informations se faisait sur OpenStreetMap. OSM était vraiment le réceptacle pour toute cette information. Dans ce sens-là, c'était simple parce qu'on utilisait une infrastructure déjà existante.

**Et vous avez quand même sorti papier par après sur base du travail sur OSM ?**

Oui c'est ça.

**Et donc là, cette étape s'est faite de votre côté et puis vous avez distribué la carte ?**

Oui c'est ça. Nous avons produit un PDF, qu'on a envoyé chez un imprimeur, qui a imprimé et plié le tout, et qui a envoyé les caisses de cartes à Bruglette.

**Ces cartes ont été distribuées aux habitant·es ?**

Oui. Les cartes ont été mises à disposition dans divers lieux de la commune, et une distribution toutes-boîtes a été faite.

### **Sur OpenStreetMap, vous êtes libre de l'identité visuelle ?**

OpenStreetMap ne s'occupe pas d'identité visuelle. C'est une plateforme pour encoder de l'information spatiale de façon contributive. Le site openstreetmap.org montre une carte à partir des données qui sont disponibles dans cette base de données, mais c'est un style particulier appliqué sur cette information, et toute l'information contenue dans OpenStreetMap n'est pas représentée. Il est donc possible de réutiliser exactement les mêmes données, et d'en produire une carte tout à fait différente. C'est là où les deux aspects de la cartographie sont décorrélés : l'information géographique n'implique pas un style particulier. Il serait possible de refaire la carte de Brugelette avec des couleurs tout à fait différentes, des motifs différents, une identité tout à fait différente. Tout serait toujours « au même endroit », mais représenté différemment.

### **Passons maintenant aux résultats et à l'impact. Est-ce que la carte de Brugelette a répondu aux objectifs fixés de base ?**

Oui, ça je crois bien, oui.

### **Et qu'est-ce que cette carte vous a apporté à vous, ainsi qu'aux gens qui y ont participé, aux gens qui la voient ? Mais aussi à vous qui avez créé la carte ?**

Pour nous, c'était intéressant parce que c'était une des rares occasions qu'on a eu de faire un projet de ce type-là dans des conditions correctes. La personne qui a monté le projet avait bien calibré la mission. On a peu de demandes de carte imprimées et c'était une belle occasion d'en produire une.

L'intention était de remplacer les cartes gratuites couvertes de publicités, par un objet graphique de qualité, soigné, et produit avec les habitants et habitantes. Pour nous, c'était agréable à produire et je pense que les habitant·es ont également apprécié. Et puis, ça fait des histoires à raconter. Il était question d'imprimer des mises à jour de la carte, je suis curieux de voir la suite.

### **D'ailleurs, même si ce n'est pas le cas ici, mettre à jour la carte aurait pu être une limite. Y a-t-il eu d'autres limites concernant la création de la carte de Brugelette ?**

Pour de l'impression, la mise à jour demande généralement de réimprimer. Le fichier original peut être conçu de telle sorte que ça ne soit pas très coûteux de mettre à jour le PDF. Sur le principe, une fois qu'on a produit le style de la carte, on peut l'appliquer sur des données mises à jour, si la structure de donnée n'a pas changé. Ensuite, ce sont des frais d'impression. Ce n'est pas énorme, mais voilà, c'est quand même des frais.

Quand c'est pour des productions digitales, il faut souvent les maintenir. À partir du moment où il y a des interfaces d'administration qui permettent d'encoder l'information, de sauvegarder des données, il y a une infrastructure qui doit être maintenue parce que l'objet digital a tendance à vieillir assez rapidement. Il y a un moment où ça ne marche plus, ça devient vite obsolète. Et cette maintenance-là, représente vite un coût non-négligeable. Pour des administrations, par exemple, les outils utilisés ont toujours un budget de maintenance associé pour garantir la pérennité de l'infrastructure digitale.

### **Est-ce que si cette carte était à refaire, vous auriez fait les choses différemment ? Des choses à modifier ou à pousser plus loin ?**

Je ne me suis pas occupé personnellement de la partie cartographique, mais je me souviens que ça a été beaucoup de réglages et un travail de longue haleine. Financièrement, ce n'était pas une très bonne opération pour nous, mais nous voulions vraiment que la carte soit un objet de qualité pour la commune et ses habitant·es. Aussi, comme ces commandes sont rares, je pense qu'on manquait d'expérience sur certains aspects. Mais, on a appris plein de choses au passage, et on referait sûrement les choses un peu différemment maintenant.

**Merci pour ces explications ! Maintenant, peut-être qu'on peut revenir un peu sur votre outil *cartofixer*, en quoi cela consiste-t-il ?**

*Cartofixer* fait partie des différents logiciels qu'on développe au sein de la coopérative. Tous ces logiciels sont open source, sous licence libre, et donc réutilisables. L'un d'entre eux est *Cartostation*. Nous l'avons développé initialement pour les administrations bruxelloises, à la suite d'un premier marché public que nous avons remporté en 2016, qui demandait la production d'une plateforme open-source permettant de produire facilement des cartes en ligne. Une fois la mission terminée et l'outil produit, nous avons créé un déploiement public à destination des petites structures qui n'ont pas les moyens d'avoir un développement sur mesure pour leurs besoins, sous le nom de *Cartofixer*.

*Cartofixer*, ce sont deux applications très simples : *Studio* pour faire des cartes sur base des données qui sont stockées sur la plateforme et une application *Atlas* qui permet de voir les cartes qui ont été faites. C'est également un accompagnement aux usagers et usagères pour répondre à leurs besoins cartographiques. Aujourd'hui, à Bruxelles et ailleurs, il y a beaucoup de petits acteurs associatifs et culturels qui ont des besoins cartographiques, et qui sont parfois similaires.

Pour le moment, c'est plutôt du dépannage ponctuel pour ces acteur·ices, car nous n'avons pas les moyens de faire beaucoup d'accompagnement bénévole, mais c'est une activité qu'on aimerait déployer. Cela nous paraît un enjeu important aujourd'hui que des actrices et actrices de terrain maîtrisent les données qu'ils et elles produisent et mobilisent. Un de nos rôles dans cet écosystème pourrait être d'organiser une mutualisation des moyens et des connaissances autour des enjeux cartographiques.

**C'est parfait ! Merci beaucoup, j'ai la réponse à toutes mes questions. C'était génial !**

Parfait. Ah oui j'oublie. Il y a un autre exemple de processus participatif qui est encore en cours avec un groupe de structures artistiques. Ce collectif nous a demandé de produire une plateforme web qui leur permette de montrer et documenter diverses pratiques artistiques liées au territoire. C'était plutôt abstrait, mais lié aux pratiques artistiques sur le terrain. Il y avaient plein d'envies de leur part, d'attentes différentes. On a travaillé avec elles et eux sur la conception du modèle de données, et aujourd'hui, les personnes de ce groupe ont une compréhension des enjeux techniques de la plateforme, de comment ça fonctionne. Elles sont en mesure de définir des améliorations en comprenant le système sous-jacent. Pour nous, dans l'idée d'une mise en capacité des gens par rapport aux outils techniques qu'ils utilisent, c'est une vraie réussite. Et sur les questions de représentation, c'est également une collaboration riche : on vient avec des propositions, ils réagissent, on affine, etc.

Ce projet-là est vraiment enrichissant. Et il produit de la cartographie un peu plus expérimentale, ça change de la cartographie plus classique.

**Et vous, personnellement, que préférez-vous ?**

Lorsqu'on travaille dans une relation de collaboration avec les clients-partenaires, sur des projets dans lesquels les expérimentations et le prototypage sont attendus et valorisés.

[clôture et remerciements]

[présentations]

**Pouvez-vous m'expliquer un peu qui vous êtes, pour qui vous travaillez, quelles fonctions vous occupez et quel est votre lien avec la carte de Brugelette ?**

Je m'appelle Stéphanie Guerin et je travaille pour la Fondation Rurale de la Wallonie. C'est un organisme privé mais d'utilité publique. On est au service de petites communes rurales sur toute la Wallonie. Je ne sais pas si vous aviez déjà entendu parler de la structure ?

**Non, c'est la première fois que j'en entends parler.**

**ANN. 002 :**  
retranscription de  
l'entretien  
téléphonique avec  
Stéphanie GUÉRIN,  
agent de  
développement au  
sein de la *Fondation  
Rurale de Wallonie*,  
Liège, 11 avril 2025.

Ok, alors je vais un peu développer. Notre service principal auprès des communes, c'est la compagnie des autorisations de développement rural. Il s'agit de dynamiques qui s'appuient sur la consultation citoyenne. C'est une initiative communale. Donc, les communes lancent la démarche, mais elles doivent vraiment construire un projet commun avec leur population. Ça, c'est le cadre général. Nous, qu'est-ce qu'on vient faire là-dedans ? Plusieurs choses.

En général, comme c'est des petites communes rurales, elles n'ont pas un personnel foisonnant. Ceux qui y travaillent ont plusieurs casquettes sur la tête. Nous, on vient en soutien au niveau de la consultation citoyenne et donc les animations de réunions, secrétariat, etc. Toutes les méthodologies participatives se font autour de réunions qui se déroulent généralement en soirée puisque la plupart des gens travaillent dans le village.

Ensuite, sur base de toutes les idées récoltées auprès des citoyens et de la construction qu'on fait avec la commune, on définit ensemble une liste de projets à mettre en œuvre. Pendant cette étape nous sommes encore là. Une fois qu'on a défini une stratégie d'avenir pour la commune avec les gens, l'idée est que ça se concrétise en projets. Et donc, on est encore là pour accompagner la commune et les citoyens dans la mise en place de ces projets. Par exemple, on va aller chercher les subsides auprès de la région wallonne, voir s'il y a eu d'autres expériences similaires qui peuvent servir de modèles, on anime un peu le secrétariat, etc. Donc, on est là à la fois pour la consultation et dans la mise en vie des projets.

Pour le cas particulier de Brugelette, ça s'inscrit dans le cadre d'une opération de développement rural. Après la consultation citoyenne, il y a eu toutes sortes de demandes. Une de ces demandes, était de pouvoir mieux cerner son propre territoire à Brugelette. Donc que les Brugelettois puissent mieux se repérer dans leur entité c'est-à-dire voir par où ils peuvent circuler notamment au niveau de la mobilité douce, quels sont les chemins, les sentiers qui existent, les voies plus calmes au niveau du trafic routier, etc. Ça, c'est la première chose.

Et puis, je ne vous laisse pas sans savoir que Brugelette, c'est la commune de Pairi Daiza. Donc il y a aussi une volonté de montrer qu'il y a d'autres choses dans l'entité de Brugelette, que Brugelette ne se limite pas à cet énorme pôle, et qu'ils ont envie de faire découvrir leur territoire à d'autres personnes comme à des promeneurs, des gens qui viendraient de Pairi Daiza et qui resteraient un jour ou deux, etc.

Une autre petite spécificité du territoire de Brugelette, c'est que c'est une entité assez étalée. Si on prend la peine de regarder sur une carte. On voit qu'il y a cinq des villages de l'entité : Mevernies, Attre, Cambon Casteau, Gages et Brugelette qui sont un peu disposés en ruban. Ils sont assez proches les uns des autres et facilement rejoignable à pied. Gages, qui est un peu plus au nord, on va plutôt dire que c'est à portée de vélo. Dans l'idée, avoir un réseau de mobilité douce dans l'entité ce serait génial. Je reviens aux touristes, ce réseau pourrait leur être aussi super intéressant.

Sur l'entité Brugelette, il y a une quinzaine d'années, ils avaient une carte qu'on retrouve dans toutes les autres communes. Des cartes que j'appellerais publicitaires donc une grande carte de l'entité avec des publicités tout autour. La carte était au centre et était d'une précision plutôt douteuse, avec des sentiers qui avaient la taille d'une route régionale, des cul-de-sac qui n'en étaient pas, etc. Une carte, mais pas très précise. Et justement, en fonction

des objectifs que j'ai indiqués, cette carte n'était pas du tout appropriée. On a donc lancé une démarche. La commune a été d'accord de soutenir le projet et ils ont payé des prestataires extérieurs.

#### **Donc c'est la commune qui a financé le projet ?**

Oui c'est ça. Ça vient de nous et la commune qui finance. Ça se travaille main dans la main. On ne consulte pas en vase clos. La commune sait qu'on consulte, ils sont là quand on consulte et on construit les projets ensemble. C'est une opération communale, mais portée et accompagnée par les citoyens. Donc, ils ont financé le projet et fait un marché de service où ils ont désigné *Atelier Cartographique* qui s'est mis en collaboration avec *Champs Libres*. La demande qui leur a été faite n'est malheureusement pas complètement remplie mais j'expliquerai un peu plus en détail plus tard. Une des bases était de pouvoir éditer une carte beaucoup plus précise, et là où ça coince, c'est que cette base devait pourvoir être mise à jour par la commune. On devait être capable d'utiliser les outils de mise à jour pour aller faire des ajouts sur la base de données et puis rééditer la mise en page et que cette mise en page soit relativement automatique, une sorte de mise à jour continue. Malheureusement, ils n'y sont pas arrivés. Ils nous ont fait une très faible carte mais ils ne sont pas en mesure de nous donner les outils pour qu'on puisse la refaire nous-mêmes.

En 2025, une nouvelle version va être éditée. On sera parti pour très longtemps avec celle-là, parce qu'on n'est pas sûr qu'on pourra la remettre à jour avant très longtemps. Il faudra repayer et ça leur prendra du temps. C'est tout le bémol. Que dire d'autre ? Ils ont fait le choix de travailler avec la base de données cartographiques sur OpenStreetMap. Ils ont fait tout le travail d'exporter les données depuis la base OpenStreetMap et de proposer une idée graphique de la carte.

#### **Au niveau de la participation citoyenne, comment se sont déroulées les grandes étapes du processus ? Quelle durée ? Quel type de participants ont été mobilisés ? Pourquoi ?**

Si ça peut t'intéresser, ils ont créé une page Wikipédia qui détaille justement les différentes étapes et la démarche concrète que je viens d'expliquer. Ce qu'ils appellent « carto-partie », ce sont les différentes réunions citoyennes qu'on a faites pour étoffer la base de donnée sur Brugelette en particulier. Forcément, ça ne partait pas de rien. En fonction des attentes des citoyens, ils sont allés compléter des informations particulières qu'ils voulaient voir apparaître sur la carte.

#### **Le contenu de la carte est donc basé sur les attentes des citoyens ?**

Oui, tout à fait. Le contenu a été basé sur des discussions avec eux et au fur et à mesure des ateliers. Par exemple, si on regarde la réunion du 19 mars, on voit le but, qui est venu, pourquoi est-il venu, etc. Pour la deuxième, on a fait du terrain et la troisième, on a discuté du contenu. Une petite spécificité de la carte, c'est qu'il y a les cheminements. On retrouve les trottoirs ou cheminements, les accotements suffisamment larges que pour permettre un passage aisément, etc. Un des objectifs, c'est de pouvoir montrer où circuler dans l'entité. Ils ont en quelque sorte flouter les routes et montrer là où il y a un trottoir.

Au niveau des participants, on a essayé de toucher différents publics. On a eu des réunions en soirée tout public, mais plutôt avec des adultes.. On l'a fait aussi avec l'accueil extra-scolaire donc un public primaire. Il y a aussi une nouvelle école secondaire qui est apparue. On est allé présenter la démarche d'OpenStreetMap à deux professeurs de géographie et ils ont fait des ateliers avec certains adolescents. Ils avaient complété des informations sur la base de données. Mais je pense qu'ils ont fait ça après 2019. En soit ce n'est pas grave c'est quand même des informations en plus. Et puisqu'on va faire une édition en 2025, tout ce qui a été encodé entre 2019 et 2025, pour autant qu'on décide de prendre cette couche-là, apparaîtra sur la nouvelle carte.

### **Et ces participants, comment ont-ils été mobilisés ?**

On avait des toutes-boîtes avec des petits flyers d'invitation. Il me semble qu'on a utilisé la page Internet de la commune, la page Facebook et le réseau de mails qu'on avait.

Quand on est en opération de développement rural, la participation est une obligation légale. En fonction des projets on fait des appels tout public afin d'essayer de diffuser le projet le plus largement possible. Mais il y a un groupe de base qui suit depuis le début les réflexions sur le projet. Pendant une quinzaine d'années, on a un groupe de citoyens qui sont formalisés dans ce qu'on appelle une commission locale de développement rural. Eux, c'est notre maillon de base concernant tous sujets et tous les villages. Quand il y a des informations à faire passer, on les informe toujours. Ils n'ont pas évidemment besoin de venir à toutes les réunions mais en tout cas, eux, d'office on les invite. Et puis, par exemple, pour un projet comme celui-là, on ne se limite pas à ce groupe de 20-40 personnes. On réouvre la communication à d'autres gens.

### **Est-ce que vous avez participé personnellement aux ateliers ?**

Oui. Comme on est vraiment en appui de la commune, on est à chaque fois présent. On prépare les animations, on fait le secrétariat, on assure le suivi des projets en collaboration avec les agents administratifs de la commune. On est vraiment là de A à Z.

Hier, on a eu un atelier participatif où, de nouveau, on a réouvert la communication à qui voulait et on a eu une petite vingtaine de personnes qui se sont remanifestées pour mettre à jour la carte. Celle de l'édition 2019 pour avoir une édition 2025. Et, sans s'en douter, les gens sont venus avec plusieurs objectifs. Ils avaient bien compris que notre but de base était de mettre à jour la carte pour pouvoir réimprimer une nouvelle version avec les éléments de 2025. Par exemple, toute une partie des gens étaient intéressés à proposer des scénarios de promenade sur l'entité mais avec une grande carte à déplier c'est un peu compliquer. Du coup, on va lancer un parallèle un petit groupe de travail, de nouveau avec l'historien et la commune, pour proposer plutôt des formats A4 avec d'un côté, on a un fond de carte avec un circuit, et de l'autre côté des éventuelles informations sur les points de rencontre intéressants. Ça, c'est des choses qu'on accompagne aussi dans plein de communes qu'on suit. Cette proposition de mise en valeur du patrimoine à l'entité, sur base de ce qu'on définit avec les gens. On va dire que c'est une espèce de prolongement de la réflexion.

### **Au niveau de la carte de Brugelette, est-ce que d'autres collègues ont participé avec vous aux ateliers ?**

Pas nous, mais les agents administratifs de la commune, oui. Pour l'édition 2019, c'était Madame Gaspard du service urbanisme et environnement. Pour 2025, c'est Madame Vega Gil du service logement.

### **Avez-vous rencontrés certains défis ou peut-être des problèmes ? Si oui, comment les avez-vous surmonté ?**

Ça été compliqué d'être vraiment exhaustif dans l'encodage d'un certain nombre de points. Tout le monde n'est pas rodé à de l'encodage cartographique. Pour chaque élément qu'on code, il faut bien placer l'information dans la bonne rubrique et c'est des choses auxquelles tout le monde n'est pas habitué. C'est parfois compliqué parce que en fonction de l'outil qu'on utilise pour l'encodage, il se peut que les choses soient en anglais. Je ne sais pas s'il y a un intérêt que ça ne soit pas en français. Et donc ça, ça peut être un frein. Après, on avait la chance d'être épaulé par *Atelier Cartographique* et *Champs Libres*. Quand on avait des questions, ils nous aidaient. Et quand eux n'avaient pas l'information, vu que c'est tout une communauté, ils appellent l'équipe. Il trouvaient généralement la réponse.

L'avantage que la commune bénéficie d'un prestataire extérieur, c'est qu'ils ont quand même automatisé certains imports dont les bâtiments donc on n'a pas dû les encoder à la main. Il y

a quand même plusieurs choses qui ont permis de ne pas être sur le terrain et de ne pas devoir aller encoder manuellement chaque élément.

C'est vrai que c'est un peu contrariant de ne pas pouvoir mettre la carte à jour nous-même. Ça aurait été vraiment génial mais c'était une question technique. Ils ont essayé, mais ils n'ont pas réussi à automatiser certaines tâches d'extraction de la base de données jusqu'à l'import dans un cadre graphique. Ça peut parfois aussi susciter des petites frustrations une fois que c'est imprimé.

Malgré qu'on ait essayé de contacter un maximum de gens et d'intégrer plus de personnes possible, tout le monde ne s'est peut-être pas senti concerné quand ils ont vu passer les flyers, c'est dommage. On a aussi eu des gens qui n'étaient pas satisfaits du résultat alors qu'ils n'ont pas participé. Par exemple, on s'était dit qu'on voulait marquer le réseau de sentier. Une personne s'est plaint en disant que c'était un peu honteux de faire un projet participatif sur la réflexion des sentier alors qu'ils ne sont pas tous marqués. Sauf que là, c'est juste un malheureux concours de circonstance. Personne n'a pensé à aller l'encoder dans OpenStreetMap donc forcément il n'apparaît pas sur la carte. Donc voilà, on a eu quelques petites contrariétés de ce genre-là

Ici, comme on met à jour la carte, on se rend compte qu'il y a plein d'informations dont on n'a pas besoin et d'autres informations qu'on voudrait avoir. On va essayer de dépoussiérer et tirer les informations qui nous paraissent utiles aux gens qui l'utilisent.

C'était intéressant de voir qu'il y avait plein de choses pour lesquelles on s'était dit « c'est important de mettre ça sur carte ». Et puis, finalement ça ne sert pas vraiment. Par exemple, dans la légende, on avait fait la différence entre les arbres résineux et les feuillus. Et enfin, les gens nous ont dit qu'il s'en foutaient. Du moment qu'ils comprennent que c'est un arbre, c'est bon pour eux. Dans la même idée, les gens se sont questionnés sur la nécessité de représenter tous les bâtiments.

### **Avez-vous maintenant peut-être des choses chouettes à raconter ? Des choses qui vous ont plu ?**

Je trouve que ce genre de projet est très enrichissant parce qu'on rencontre avec les gens et on réfléchit avec eux dès le début jusqu'à la concrétisation. On essaie d'être bien claire sur les objectifs du groupe pour ne pas créer des frustrations et on essaye aussi d'y arriver le plus vite possible à un résultat que les gens peuvent avoir en main en fonction des contraintes techniques ou budgétaires. Il faut se rendre compte que c'est un projet libre. Les gens font un travail très varié et ils viennent bénévolement sur le temps libre. Donc arriver à des résultats concrets dans un avenir proche c'est vraiment important. Les gens veulent bien prendre quelques heures de leur journée avec nous pour le projet mais s'ils ne voient pas l'avancement, ils vont abandonner. Et en soit, c'est humain.

Une chose chouette c'est aussi qu'il n'y a pas beaucoup de communes qui ont des cartes de cette ampleur-là, de ce degré de détail là. Mais, encore une fois, c'est frustrant de ne pas pouvoir le gérer nous-mêmes. Un des objectifs de base était de ne pas imprimer trop d'exemplaires chaque année puisque on peut réimprimer en fonction des évolutions du territoire. Ça, c'est vraiment le gros truc négatif. Ce n'est pas reproche bien sûr. L'équipe a fait son possible et ça n'a pas fonctionné.

Ce qui est génial aussi à voir c'est qu'il y a des projets connexes qui émergent de la démarche ! On a fait une carte très précise donc les gens se disent « ah cool, comme on a une idée plus précise de notre réseau de sentier, on va pouvoir s'appuyer là-dessus pour créer des itinéraires de promenade » etc. Finalement on construit avec eux de chouettes projets.

**Avez-vous peut-être observé des bénéfices indirects au cours du processus ? Des apports qui n'étaient pas forcément attendus avec les objectifs de base ?**

Oui, déjà ce que je viens d'évoquer juste avant. On se rend compte que la carte de l'entité peut servir à pleins de choses. Certaines personnes se sont dit que le support papier était bien mais qu'il serait aussi sympa de proposer sur le site internet de la commune des cartes plus interactives, les commerces de l'entité, les médecins et prestataires de soins. Sur un même fond cartographique et sur une même base de donnée on peut en faire plusieurs déclinaisons en fonction des objectifs. C'est vraiment une base très intéressante.

Par exemple, hier en réunion, il y avait une dame qui travaillait au service de la jeunesse et elle disait qu'elle avait pris les fonds de carte et se demandait comment les valoriser. Ils travaillent avec un public fragilisé, des jeunes qui ont besoin d'un soutien. Et sur base de la carte, ils ont repérer les services utiles aux jeunes afin d'essayer de les rendre plus autonomes, de les aider à se repérer dans l'espace et de voir comment ils pouvaient s'y rendre. Donc ils ont fait tout un travail sur calques et on s'est dit que ce serait vraiment bien de pouvoir transformé ça dans des versions numériques en ligne que d'autres peuvent aussi utiliser et compléter.

**Et qu'est-ce que pour vous, cette carte, va réellement apporter aux usagers, aux commanditaires et à vous, en tant que personne ? Qu'est-ce qu'elle apporte vraiment ?**

Sur base de la réunion qu'on a eue hier, je pense que si les gens estiment qu'il faut la mettre à jour, c'est que qu'elle a servi donc il y a une certaine pertinence à prendre du temps pour la refaire. On a eu un public assez varié pendant cette réunion comme des gestionnaires de gîtes en lien avec Pari Daiza, la maison des jeunes qui fait des projets de mise en valeur du patrimoine et d'itinéraires touristiques et qui utilisent le fond de carte comme base pour proposer des projets, des personnes lambda qui étaient curieux de découvrir OpenStreetMap et de faire de l'encodage, la commune qui proposait des éventuelles déclinaisons de la carte pour mieux cerner certains éléments et proposer des améliorations comme par exemple l'aménagement des voiries, etc. Ça a vraiment permis une visualisation et de mieux comprendre les choses.

**Donc, pour vous, ça influence vraiment la perception qu'on a du territoire ?**

Oui complètement.

**Tant au niveau des habitants que de la commune et de ceux qui vont potentiellement faire projet sur ce territoire ?**

Oui, tout à fait.

Tant que j'y pense, il y a eu d'autres projets, notamment les communes de Lessines, de Pérulwez et Chièvres. Pour ces territoires c'est une autre démarche, il s'agit de cartes sensibles. Donc, ce ne sont pas des cartes précises du territoire, précises au sens réseau exact de voire, chaque chose au bon endroit, etc. mais plutôt comment est-ce que les gens perçoivent leur territoire. Sur ces cartes peut-être que les centres de village prendront beaucoup plus de place que les campagnes parce qu'il y passe beaucoup plus de choses et les gens vont avoir envie de raconter plein de choses sur ces zones-là.

Et donc, c'est trois démarches réalisées par trois structures différentes. Pérulwez je ne me souviens plus bien du contexte mais Lessines et Chièvres-Brugelette, c'est à chaque fois les centres culturels qui ont accompagné les démarches. À Lessines, c'est le centre René Magritte et à Brugelette Chièvres c'est un centre culturel conjoint sur les deux territoires qui s'appelle L'Envol. Pour le coup, ces deux démarches sont vraiment très récentes. Pour Lessines, si je ne dis pas de bêtises, *Atelier Cartographique* avait été associé à la démarche. Et pareil, pour L'Envol, c'est aussi une démarche très récente et ils ont travaillé avec les écoles.

Mais donc voilà, c'est des démarches différentes avec des autres objectifs, mais qui arrivent à des résultats très chouettes et beaucoup plus attrayants mais moins pratique. Mais je trouve que c'est une chouette démarche et une autre approche du territoire plutôt identitaire et moins de mobilité.

Ah oui, une des réticence plus formelle à laquelle on a été confronté c'est que sur OpenStreetMap on peut un peu encoder n'importe quoi, il n'y a pas de contrôle. Finalement, ce n'est pas tout à fait vrai. Justement, il y a toute une communauté derrière et s'il y a des grosses modifications qui sont apportées, des backups existent. Effectivement, tout n'est pas vérifié mais ça ne veut pas dire pour autant que c'est n'importe quoi. Et justement l'avantage c'est qu'à chaque erreur qu'on constate, on peut aller la corriger.

Un autre problème qu'on a rencontré c'est que sur le territoire de Bruelette il y a une base militaire et à priori on est pas censé cartographier ce qu'il y a dessus. Sauf que, pour le coup, sur OpenStreetMap il y a des choses qui sont tracées. Donc dans la carte de 2019, il y a une partie du réseau routier de la base militaire qui est dessus et à mon avis on va devoir le supprimer parce que ce sont des informations qu'on est pas censé diffusé au public.

Pour revenir à Pairi Daiza, la réflexion était aussi de savoir comment on allait dessiner toute cette immense zone de plus de 200 hectares. Via OpenStreetMap, pleins de gens se sont amusés à cartographier le parc, donc tout est assez bien détaillé. Le problème c'est que sur une carte de l'entité ça n'a pas trop sa place. Sauf que, comme avec la base militaire, quand on exporte la donnée, toutes les informations apparaissent sur la carte. Donc il faut se questionner sur la pertinence de garder ou pas ces données.

#### **Et ces questions-là, vous en avez discuté avec les habitants et avec *Atelier Cartographique* ?**

Oui, on en a discuté et on en a reparlé à la réunion hier. Mais je ne sais pas si techniquement ce sera possible d'y répondre. Enfin si, on peut, mais si ça prend quatre jours de travail je ne sais pas si ça en vaut la peine. La commune n'a pas non plus les moyens de payer un prestataire pour faire des choses qui ne pèsent pas beaucoup dans la balance.

Le budget est quand même souvent un contrainte. Il y a des choses qu'on a envie de faire et puis celles qu'on peut faire et celles qu'on ne peut pas faire ...

#### **Une dernière question : est-ce que pour vous, ce procédé est-il à refaire ?**

C'est super mais finalement ça a coûté quand même relativement cher pour quelque chose qui est à sa limite. Je suis super enthousiaste, c'est génial le résultat, mais le fait que ça ne soit pas reproductible, du coup, c'est quand même un gros investissement financier. Chaque modification va quand même nécessiter un gros travail et un gros investissement à l'échelle d'une petite commune. C'est quand même quelques milliers d'euros, et c'est logique pour payer les prestataires, mais du coup ça doit vraiment être réfléchi. Si on devait le proposer dans une autre commune avec un profit similaire, j'expliquerai bien les limites du processus et donc à voir si la commune est d'accord d'investir cet argent-là, en sachant qu'elle devra réinvestir à chaque modification. Vu que l'idée était de mettre la carte à jour et que ce n'est pas du tout le cas, ça change tout de suite la donne. Normalement, le coût à terme n'aurait été que les quelques heures prestées par les citoyens ou par les services administratifs pour les différentes étapes et les frais d'impression. Ici, le problème, c'est qu'à chaque fois il faudra repasser par des prestataires qu'il faut payer. Chaque année, il faut alors peser le pour et le contre.

[clôture et remerciements]

[présentations]

**Pouvez-vous un peu m'expliquer qui vous êtes et quel est votre lien avec la carte de Brugelette ?**

J'habite Cambron-Casteau qui fait partie de Brugelette depuis 1970. Pendant de très nombreuses années, on ne s'est pas occupé du village parce qu'on travaillais, mon épouse et moi. Donc, le village, on ne s'en occupait pas des masses. Après, on s'est retrouvé avec du temps libre et là, on a commencé un peu à s'y intéresser.

Moi, je suis rentré dans la CCATM et un jour, on nous a parlé de la nouvelle carte. C'était la dame qui travaille à l'urbanisme, Véronique, qui a lancé ça. Je me suis dit que j'allais aller voir le projet mais je n'étais pas vraiment emballé par l'idée. Et puis, j'ai vu qu'on pouvait apprendre à travailler sur OpenStreetMap. Je me suis dit que c'était toujours bon à prendre et finalement, j'ai trouvé ça vraiment chouette. Le travail qu'on avait fait à l'époque était du recensement de tout ce qui se passait dans le village suivie de la mise en informatique. Depuis ce jour, je continue à m'y intéresser.

**À ce moment-là, est-ce que c'était la première fois que vous participiez à ce genre d'atelier ?**

Oui. Généralement, j'aime bien travailler tout seul. Ça n'a pas changé, d'ailleurs. J'aime bien avoir des réunions de temps en temps pendant une heure ou deux, mais travailler en groupe, c'est assez difficile pour moi. C'est très chouette de se retrouver et discuter mais, après, j'aime bien revenir dans mon coin et faire mon petit boulot tranquille. C'est ça que j'aime bien avec OpenStreetMap, entre autres. On travaille en groupe, on prend les idées de chacun puis on peut travailler tout seul dans son coin et avancer. Il y a une certaine flexibilité.

L'air de rien, ça permet aussi d'avoir un petit impact sur ce qui se passe dans la commune. On entend généralement, et je le disais aussi, « de toute façon, on a beau dire ce qu'on veut, tout le monde s'en fout ». Au fur et à mesure que je vais dans ce genre de réunions, que ce soit à la CLDR, dans les réunions pour les cartes, etc., ce sont toujours les mêmes qui s'y retrouvent. Finalement, les gens qui râlent le plus ne sont pas intéressés alors qu'ils pourraient être là et peser dans la balance.

Parfois, je me demande si ça n'est pas un peu long pour Stéphanie de gérer des réunions. Faire des résumés, de refaire des réunions pour ceux qui veulent travailler, etc. Et puis avec tous les gens qui ne veulent pas la même chose, elle ne doit pas rigoler tout le temps. En général, ça va, ça se passe plus ou moins bien.

**Est-ce que vous vous rappelez de comment vous avez été informé de l'existence de ces ateliers ?**

Oui c'était pendant une réunion, ne je sais plus laquelle. On m'a dit « Yves, est-ce que ça t'intéresse ? ». C'est certainement Véronique qui a dû me le demander. J'ai dit oui et je suis venu.

**Aviez-vous directement eu envie de participer ou pas nécessairement ? Peut-être aviez-vous certaines craintes ?**

Une fois que je suis arrivé dans le groupe, non. Arrivé à la réunion, ils ont expliqué en quoi allait consister le boulot et à ce moment-là je me suis dit que ça allait être chouette. L'avantage en étant citoyen, c'est qu'on est assez libre. On peut venir à une réunion et si on s'aperçoit que ce n'est pas vraiment agréable on peut partir et c'est tout. C'est un gros avantage.

Maintenant, c'est vrai qu'il faut être un minimum sociable et ne pas avoir trop peur de parler avec des gens. C'est peut-être ça qui fait que certaines personnes n'y vont pas, elles ne sont peut-être pas à l'aise. Quelquefois, j'ai demandé à mon épouse de venir avec moi mais elle

**ANN. 003 :**  
retranscription de l'entretien téléphonique avec Yves MARTIAL, membre de la CCATM et habitant de Brugelette, Liège, 12 avril 2025.

m'a répondu « Oh non, je n'ai pas trop envie, on va me demander pleins de trucs », ça dépend vraiment du caractère de chacun donc je ne comprends que certaines personnes n'y aillent pas. Sinon, de mon côté, je n'ai jamais eu aucune appréhension. J'aime bien discuter avec les gens. Moi, un chien avec un chapeau, je parle avec ! Après, il ne faut pas qu'ils viennent tous les jours chez moi.

Je trouve vraiment ce genre de réunion très chouette. Surtout que la plupart des gens qui sont là, c'est pour faire avancer le projet. On est là dans un objectif commun.

### **Vous aviez participé à tous les ateliers ?**

Oui à tous. Mais il n'y en a pas eu tellement, 3 ou 4 si je me souviens bien. En investissement en temps, ce n'est pas énorme. Et puis, l'équipe qui venait de Bruxelles et qui s'occupait de ça était vraiment très sympas. Ils étaient très pédagogue. C'est important parce que si on a envie d'apprendre, il faut des gens qui sachent expliquer. OpenStreetMap, je ne connaissais pas du tout avant ça. Je ne savais même pas que ça existait. Donc, j'ai trouvé ça vraiment chouette. Ils ont bien expliqué donc on apprend en plus rapidement. Je crois que d'autres personnes maîtrisaient déjà ça dans le cadre de leur travail. certains continuent peut-être d'encoder des données, je ne sais pas.

### **Merci pour toutes ces petites choses chouettes. Est-ce que, à l'inverse, il y a des éléments qui ont été un peu plus compliqués ? Quelques problèmes ou des choses qui se sont mal passées ?**

Non. Les seules choses qui peuvent éventuellement frustrer, c'est qu'on a directement envie de voir apparaître sur la carte un élément qu'on vient d'encoder. Et puis, on nous dit « non, écoute, ça, ce n'est pas possible, la majorité n'en veut pas ». On ne sait pas tout mettre sur la carte. Il y en a qui veulent tous les sentiers pédestres et d'autres qui veulent tous les sentiers pour les vélos. Certains veulent toutes les fontaines, d'autres toutes les chapelles. Il faut faire des tris. Si on met tout dessus, on ne saura plus lire. C'est vraiment ma seule frustration, je ne sais même pas si on peut dire que ça en est une.

Sinon, très bonne ambiance. C'était bien géré. Ça n'a pas été trop long au niveau du temps. On n'a pas eu l'impression de perdre son temps. En plus, d'un certain côté, on a eu des cours gratuits. Peut-être que d'autres auraient voulu une autre sortie mais franchement, je trouvais que ce n'était pas nécessaire.

### **Trouvez-vous que les ateliers proposés étaient pertinents par rapport au projet ?**

Oui, tout à fait. L'équipe qui était là savaient ce qu'ils fessaient et puis, ils ne vont pas perdre leur temps non plus. Si ils perdent du temps, ils perdent de l'argent. Donc, ils ne vont pas faire des réunions pour le fun. Quand ils venaient, ils étaient bien préparés et nous, on ne venait pas juste pour boire un café et discuté. Non, on travaillait bien.

Au niveau du nombre de réunions, on aurait peut-être voulu en avoir un peu plus. Mais c'est toujours une question de budget. Après, les réunions qu'on a faites étaient très pertinentes et on a bien avancé. Les objectifs qu'ils avaient fixé à chaque fois étaient atteints. Donc, j'ai trouvé ça vraiment top comme travail de leur part. Ils se sont investis. Ils ont bien fait les choses, je trouve.

### **Pensez-vous que l'objectif de départ qui a été énoncé par la commune a été rempli ?**

Oui parce que la carte qu'on a sortie après tout ce processus n'existe pas avant. C'est le jour et la nuit comparé à celle d'avant. J'aimais quand même bien l'autre, parce qu'elle était très simpliste. On aurait dit qu'un enfant l'avait faite. Tandis qu'ici, c'est une vraie carte et sans la publicité. On a pu utiliser tout le papier juste pour la carte et pour des zooms sur des endroits bien précis. L'objectif a été atteint, ça c'est sûr.

Maintenant, est-ce que, à part aux habitants, elle va servir à quelqu'un ? Ça, c'est autre chose. Ils nous ont parlé des touristes. Moi, les seuls touristes que je vois, c'est ceux qui vont à Pairi Daiza et ils se foutent royalement de la carte de Brugelette. Eux, ils vont juste de leur domicile jusqu'au parc, ils s'en foutent de ce qu'il y a entre les deux. Donc, à mon avis, pour des étrangers ça ne va pas servir à grand-chose. Celui qui veut peut toujours la télécharger sur le site internet. Mais pour les touristes, je ne crois pas que ça va servir. Par contre, pour les habitants.

**Avez-vous observé d'autres bénéfices que ceux qui étaient demandés à la base ? Vous avez parlé que les ateliers vous ont appris à utiliser OpenStreetMap. Est-ce qu'il y a d'autres éléments comme ça ?**

Il y a certains endroits que je ne connaissais. Ça a permis de voyager un peu dans la commune. Les autres connaissent donc ils vous expliquent. Maintenant, je connais mieux ma commune et je crois que c'est le cas pour d'autres personnes. On connaît généralement ce qu'il y a à 100 mètres autour de chez soi et puis après, c'est fini. Il y en a certains qui, eux, ont une connaissance encyclopédique de tout Brugelette. Mais ce n'était pas mon cas donc j'ai appris et je suis sûr que d'autres vont apprendre aussi, même ceux qui n'ont pas participé à la réunion. « Quand ils vont lire la carte, ils vont se dire « tiens, ça existe ça ? ».

**Du coup, vous vous êtes vraiment bien senti écouté par les décideurs ? Aviez-vous vraiment votre mot à dire dans la conception de cette carte ?**

Oui, parce qu'on l'a faite tous ensemble ! Et le résultat correspond au travail qu'on avait effectué. Maintenant, si je dois parler des décideurs au niveau politique, ils sont restés assez neutres. C'est comme ça que je l'ai ressenti. Ils ont dit « ok, vous avez fait le boulot, c'est bien », ils ont regardé la carte puis ils ont payé pour l'impression. Je n'ai pas ressentis beaucoup d'engouement de leur part. En tout cas, pour ma part, quand j'ai vu la carte, j'ai vu que le travail qu'on avait fourni correspondait. C'était le reflet du travail effectué.

**Qu'avez-vous pensé de cette pratique collaborative? Quels sont pour vous ses avantages, mais aussi ses inconvénients ou ses limites?**

La pratique, collaborative, c'est bien. Le problème, c'est que pour finir, ça se limite à de l'entre soi. On retrouve toujours plus ou moins le même noyau de personnes qui sont là et qui travaillent. Je me dis que pour une commune de 4000 habitants, 30 personnes qui tournent dans les mêmes trucs, c'est un peu peu. Mais bon, je ne leur en veux pas. Les gens ont tellement de sollicitations à gauche, à droite, des gosses à gérer, un travail etc. que le soir ils sont justes crevés ou ils n'ont pas le temps. Généralement, on retrouve plutôt des personnes plus âgées, comme moi. Des gens qui sont pensionnés et qui ont du temps. Il y a quand même quelques jeunes aussi mais, à mon avis, si on fait une moyenne d'âge, elle est quand même assez élevée.

Après je ne sais pas si ce qu'on fait aux ateliers de ce genre a vraiment été bien expliqué. Je m'aperçois que quand je parle de la CLDR ou du CCATM autour de moi, les gens me disent « c'est quoi ça ? À quoi ça sert ? Qu'est-ce que vous allez faire là ? Ah oui mais vous donnez juste votre avis, donc ça ne sert à rien ». On n'explique pas assez aux gens l'utilité de telles démarches. Maintenant, comment est-ce qu'il faudrait le faire ? Ça, c'est autre chose.

**Qu'est-ce que vous voyez comme avantage à cette pratique ?**

L'avantage, c'est qu'on rencontre des gens qu'on ne rencontrerait pas nécessairement parce qu'on se retrouve sur un champ d'intérêt. Il y a des gens qui habitaient à 40 mètres de chez moi et que je n'avais jamais vus ! On part pour encoder un sentier puis on demande le nom de la personne à côté de nous et la rencontre se fait. On voulait aussi trouver des artistes qui allaient peindre les arbres. Après discussion, je suis tombé sur des artistes qui habitent depuis 20 ans à 40 mètres de chez moi et que je ne connaissais même pas ! Ensuite, on rencontre le politique. Ce sont des rares endroits où on peut le faire.

L'avantage aussi, c'est qu'on choisit, on peut des sujets qui nous intéressent. Moi, le jour où on va faire une réunion loto ou bingo, je n'irai pas parce que ça ne m'intéresse pas. Alors que d'autres vont y aller et vont rencontrer des personnes qui sont dans le même cas et qui ne se connaissent pas.

Et puis, généralement, on apprend. Dans ce cas-ci, c'était l'OpenStreetMap. Mais appris pleins d'autres choses.

**Quels sont pour vous, en tant qu'habitant de la commune de Brugelette, les apports de cette carte?**

Je crois que ça va permettre à pas mal de gens, quand ils vont la recevoir, de se dire que la commune a fait quelque chose parce que là, ils l'ont entre les mains et ils le voient. La commune fait des tas de trucs, mais ils ne le voient pas. Tandis que ça, ils l'ont dans leur boîte aux lettres et la majorité qui va dire « ah, c'est chouette ». Il y a sûrement une minorité qui va dire que leur argent est dépensé pour rien mais ça, c'est encore autre chose.

En plus, je crois que ça va permettre aux anciens habitants de se rappeler un peu le passé et aux nouveaux habitants qui ne connaissent pas le village de voir qu'il y a quand même de chouettes promenades. « On peut aller là-bas ; il y a une fontaine là que je n'ai jamais vue ; on peut faire un tour des chapelles ; il y a le château d'Attre ; etc », ce genre de choses. Ils vont pouvoir découvrir un peu le territoire de la commune. Ils ne la connaissent pas nécessairement parce qu'ils viennent de Bruxelles ou ils viennent d'Hout-Si-Plout. Ils habitent la commune mais ne sortent de leur maison que pour aller travailler ou aller dans leur jardin, comme nous on a fait pendant très longtemps.

**Et est-ce que vous avez continué à aller ajouter des données sur OpenStreetMap ?**

J'y ai été, mais après il y a eu d'autres projets qui sont venus se mettre. Donc, j'y vais encore de temps en temps, mais pas beaucoup. Ici, on va s'y remettre parce qu'on est reparti pour la nouvelle mise à jour. Mais finalement on a déjà fait le gros du travail en 2019. Il y avait beaucoup de trucs à mettre parce que ça n'avait jamais été fait. Puis après, il y en a quand même des écoles qui se sont mises à l'encodage donc on doit déjà avoir pas mal de données. Maintenant, ce qui va se passer, c'est la mise à jour. On va supprimer certains machins et en remettre d'autres, c'est moins lourd.

**Vous participez aussi à la mise à jour de manière active ?**

Oui ! Ça me permet de voir d'autres personnes. J'en ai déjà rencontré d'autres que je n'en ai jamais vue.

**Est-ce que vous avez des exemples de cas dans lesquels la carte a été utilisée ?**

Stéphanie m'a dit qu'à la maison des jeunes, ils avaient utilisé la carte en tant que support pour leurs activités.

**Et vous, vous vous en êtes servi ?**

Mon épouse s'en sert quand elle part en promenade les dimanches avec une copine. Elle regarde les itinéraires et elle le trace sur carte avant pour avoir un peu une idée du temps. S'il a plu la semaine, il y a des chemins qu'il ne faut pas prendre. Maintenant, les autres personnes autour de moi, je ne sais pas. Moi, je m'en sers pour me repérer parce que parfois, on me parle de certains trucs, et j'aime bien les situer. C'est bien utile pour me repérer.

**Je suis contente de voir que cette carte sert réellement à quelque chose. Je suis curieuse de voir la mise à jour qui va être faite.**

Moi aussi, parce qu'il y en a qui veulent supprimer les maisons, il y en a qui veulent les garder. Il y aura quelques petites discussions, mais il y aura des ajouts, ça c'est sûr.

Ce qui est bien c'est que cette carte va servir. Certains voulaient mettre toutes les promenades mais ce n'est pas possible. Mais l'avantage, c'est que la commune en a bien pris note. L'idée ce serait peut-être que sur le site on puisse télécharger une promenade. Là, ils pourront se servir de la carte pour la situer. Et puis, pour se balader, une A4 c'est quand même plus facile. On va partir de la carte telle qu'elle est et faire d'autres propositions thématiques.

Je sais bien qu'il y a une dame qui s'est amusée à faire des cartes au niveau social parce qu'elle s'occupe des jeunes de la région. Leur faire un circuit et leur dire où ils peuvent aller pour avoir telle information, les bus, etc. c'est une bonne idée et elle a fait un travail de fou.

C'est génial parce que ça a généré d'autres utilisations que celle de base. Ça, c'est super intéressant !

[clôture et remerciements]



[présentations]

**Pouvez-vous m'expliquer d'abord qui vous êtes et quel est votre lien avec la carte de Brugelette ?**

Je suis conseillère en aménagement du territoire, urbanisme et mobilité à Brugelette, donc CATU (conseiller en aménagement du territoire et urbanisme) et CeM (conseiller en mobilité). En fait, j'étais l'interface communale de la construction du PCDR depuis le départ. Ça fait presque dix ans qu'on a entamé la mise au point du PCDR et la construction avec les habitants pour arriver maintenant au PCDR qui se met en route et qui est déjà presque à mi-parcours.

Pour la mise à jour de la carte, c'est ma collègue qui vient d'arriver, Esther Vega Gil, qui reprend le dossier. Moi, j'ai beaucoup participé à toute la partie participative et la construction du PCDR. J'ai eu beaucoup de contacts avec les habitants.

L'histoire de la carte, comment est-ce qu'elle est venue ? Pour ça, Stéphanie vous expliquera mieux d'où ça vient. Je sais que, au niveau du PCDR, il y avait eu beaucoup d'envie de mobilisation au niveau des sentiers. Il y a eu toute une réflexion sur ces sentiers, l'entretien, l'ouverture, la réhabilitation, etc. Nous, on s'est rendu compte que la carte qu'on avait à la commune était obsolète et qu'il fallait faire une mise à jour. C'était une carte à l'ancienne avec des magasins tout autour qui faisaient leur publicité. C'est grâce à cette publicité qu'on arrivait à la mettre à jour. Mais bon, c'est une procédure à l'ancienne. C'est Stéphanie de la Fondation Rurale de Wallonie qui nous a expliqué qu'il existait un procédé participatif novateur d'élaboration de carte avec un côté participatif.

Comme les habitants étaient soucieux de participer un peu à la construction de la commune de demain, le collège nous a laissé carte blanche pour se lancer dans le projet. Mais du coup, qui dit carte blanche, dit aussi qu'on a pris sur nos épaules le temps de le faire. Parce que la plus grande demande, ce n'est pas tellement le prix. Bien sûr, la commune devait accepter de payer la facture mais c'était surtout le temps qu'un employé devait passer à élaborer le projet qui prenait du temps.

Donc c'est la commune qui a financé ce projet mais l'idée vient de la Fondation Rurale de Wallonie, surtout le côté participatif. Sinon, on aurait refait une carte à l'ancienne en démarquant les commerces. Personnellement, je n'avais pas envie donc quand Stéphanie nous a suggéré ça, j'étais super contente. On l'a proposée au collège et ils ont accepté.

**Quels étaient vraiment les objectifs de cette carte ?**

L'objectif était vraiment la mise à jour de la carte de base parce qu'il y a eu beaucoup de nouvelles créations comme de nouvelles routes, des projets de grande ampleur, des nouveaux lotissements, etc. C'est un peu toutes ces nouveautés qu'on voulait faire apparaître sur la carte. On voulait aussi une carte qui soit à échelle et qui reflète de la réalité. Pas une carte IGN en soi, mais quand même quelque chose qui représente Brugelette comme elle est maintenant.

**Qu'est-ce qui était attendu de la participation des habitants ?**

C'était surtout lié au projet du PCDR. Brugelette est composé de 5 villages et, dans ce PCDR, en ce qui concerne les ambitions au niveau des habitants, l'objectif était de faire en sorte que ces 5 villages arrivent à travailler ensemble un peu comme « l'union fait la force ». Ne pas rester chacun dans son village et dire « Notre village le mieux, le meilleur, le plus grand, le plus ancien » ou je ne sais quoi. Enfin bref, il fallait faire en sorte que la commune de Brugelette travaille d'une seule voie. Tout le PCDR s'est construit là-dessus donc la carte part du même principe. C'est vraiment faire en sorte que chaque habitant, qu'il habite Cambron, à Gages ou à Attre, peut travailler sur cette carte de Brugelette dans son ensemble.

**ANN. 004 :**  
retranscription de  
l'entretien  
téléphonique avec  
Véronique GASPARD,  
conseillère en  
aménagement du  
territoire, urbanisme  
et mobilité à la  
*Commune de*  
*Brugelette*, Liège, 15  
avril 2025.

C'était aussi une carte blanche dans le sens où celui qui veut y mettre les trottoirs, les statues ou les bâtiments remarquables peut le faire via OpenStreetMap. Après, il y avait quand même quelqu'un qui jouait avec l'interface pour dire « on, on ne va quand même pas mettre ça », je sais pas, moi. Finalement, il y a eu très peu de corrections. Presque tout ce que les gens ont demandé s'est retrouvé sur la carte.

**Quels sont pour vous les avantages de la participation avec des habitants ?**

Le côté participatif est génial pour construire la ville de demain, puisque les défis sont immenses. Mais ce projet de carte remonte déjà à 5-10 ans. Donc forcément, à l'époque, ce n'était pas encore aussi pressant que maintenant. C'était peut-être avant-gardiste. L'objectif, c'est vraiment que les gens soient soucieux de la ville qu'ils veulent avoir demain. Finalement, en faisant cet état des lieux, c'est comme ça qu'on peut appréhender le futur.

**Tout profil de participant était le bienvenu ou vous aviez visé un public en particulier ?**

Il y a eu un appel à tous les habitants via la commission locale de développement rural, donc la CLDR. En plus des habitants, on s'est tourné vers le monde associatif et vers le monde scolaire.

**Pouvez-vous un peu me parler des défis qui ont été rencontrés durant le processus. Avez-vous fait face à certains problèmes ? Si oui, comment vous les avez surmontés ?**

Le problème, c'est de garder les gens motivés, parce que c'est quand même des processus assez longs. Entre le début où on annonce le projet et la fin, il faut garder les gens motivés pour qu'ils tiennent le coup plusieurs mois. Et puis maintenant il y a la mise à jour donc il faut les remotiver. La complexité du processus, c'est surtout que c'est long.

**Avez-vous peut-être des petits trucs chouettes à raconter ? Des choses qui ont bien fonctionnées ?**

Ce que je trouvais chouette, c'est surtout l'interaction qu'on a eue avec les écoles, parce qu'on a vraiment des écoles avec des caractéristiques très précises. Il y a le centre Saint-Gertrude avec un enseignement pédagogique pour handicapés et une nouvelle école qui s'est ouverte il y a 3-4 ans maintenant. C'était une pédagogie active. Comme c'était de l'enseignement secondaire, on s'est dit que ça pouvait tout à fait correspondre au projet et que ça valait la peine de leur proposer le projet.

**Avez-vous participé aux ateliers personnellement ?**

Je n'y ai pas vraiment participé, j'ai plutôt démarché. J'ai été à la rencontre des écoles, etc. Mais après, je n'ai pas participer aux ateliers.

**Quelle a été la réaction des gens face à cette carte ?**

Certaines personnes ont tout de suite vu qu'il y avait un bug, une coquille sur la carte. On a rassuré les gens en disant qu'il y aurait une mise à jour et qu'on réadaptera la carte. Ce n'était pas grand-chose, juste un sentier qui n'a pas été très bien dessiné, pas exactement à la bonne place.

**Y a-t-il eu d'autres réactions ? Les gens étaient contents de voir cette carte ?**

Oui, ils étaient très contents. Ils étaient aussi contents qu'on en ait imprimé un certain nombre en plus et qu'on ait pu les distribuer aux nouveaux habitants et aux associations qui venaient faire une marche.

**Pour vous, l'objectif de base, a-t-il bien été rempli ?**

Oui bien sûr !

**Avez-vous pu apercevoir des bénéfices indirects, des apports qui n'étaient pas nécessairement attendus ?**

Avec l'utilisation de OpenStreetMap, c'était un peu une sorte de lutte contre la fracture numérique au niveau des personnes plus âgées. Ça c'était super chouette. On a fait des équipes de travail. Les personnes qui étaient un peu plus doué ou plus à la page pouvaient accéder aux données de lui-même tandis que certaines avaient besoin de se tourner vers leurs petits enfants ou des choses comme ça. Parfois, des participants venaient me trouver en me disant « est-ce que vous pourriez me montrer ça ? », « est-ce qu'on pourrait faire ça ensemble ? » ou ils m'envoyaient une liste sur papier et on la mettait ensemble sur la carte.

**Qu'est-ce que cette carte vous apporte à vous en tant qu'« employée à la commune » ?**

Nous c'était surtout d'avoir une carte à jour et à l'échelle.

**Vous vous en servez comme base de travail pour certaines discussions ou pour certains projets ?**

Oui, tout à fait. Ça peut servir pour localiser les passages piétons, les sentiers à réhabiliter ou des connexions à réaliser entre les villages. Là, on a quelque chose de fiable pour travailler.

**Pensez-vous que cette carte influence la perception du territoire ? Tant la vôtre que celle des habitants ?**

Oui, c'est sûr. Justement, ce côté participatif était le moment pour se rendre compte de la taille de la commune, de la connectivité des villages, qu'en fait, tout est joignable en 10 minutes à vélo. C'est quelque chose que les gens ne percevaient pas réellement.

**Avec le recul, auriez-vous fait des choses différemment ?**

Peut-être essayer de ne pas traîner entre les mises à jour. Mais bon, c'est chronophage. La gestion des mises à jour demande beaucoup de temps : il faut remotiver les gens, refaire des réunions, re-rencontrer tout le monde, re-rencontrer l'entreprise de départ pour voir si elle maintient ses prix, enfin la totale.

**Et est-ce que vous percevez certaines limites à ce processus ?**

C'est surtout que la commune nous avait laissé carte blanche. Dans les grosses communes il y a plus de contrôle sur tout et il y a souvent quelqu'un qui gère exclusivement le côté participatif. Il faut aussi que le politique se rende compte du bénéfice de travailler avec les habitants.

**Donc pour vous, ce procédé est à refaire ?**

Oui tout à fait. On refait une nouvelle carte donc on a été content du résultat.

**J'ai oublié de vous demander, combien de temps a duré le processus ?**

De la première réunion à l'impression, je dirais 1 an et demi.

**Donc 1 an et demi, c'est trop long alors pour les habitants ?**

Oui quand même, ils aiment bien voir des choses concrètes. Des réalisations dans les mois qui suivent, ça serait optimum. Mais ils ont bien compris que ça prenait du temps. Et finalement, ils étaient contents du résultat donc ça s'est généralement bien passé.

**Maintenant, vous n'êtes plus du tout en charge de la mise à jour de la carte ?**

Non. Comme je vous l'ai dit, c'est ma collègue Esther Vega Gil qui a repris la main. Toujours avec Stéphanie Guérin de la Fondation Rurale. Ce n'est pas plus mal puisque dans d'autres têtes il y a d'autres idées.

**Vous n'êtes pas trop triste de lâcher le projet ?**

Non parce que malgré tout, je suis quand même encore dedans. C'est une petite commune donc les bureaux sont très proches. Finalement, je suis toujours à l'écoute de l'évolution du projet.

[clôture et remerciements]

[présentations]

Je ne sais pas par où vous voulez commencer ? On enchaîne directement avec les questions que vous m'avez envoyé par mail ou vous avez d'autres choses à me demander d'abord ?

**Peut-être pouvez-vous commencer par vous présenter ? Qui êtes-vous et quel rôle jouez-vous au sein de la Maison des Jeunes ?**

Je m'appelle Didier, j'ai 50 ans et il y a 13 ans que je travaille à la Maison des Jeunes. Je suis natif de Brugelette, je suis natif de mon village, donc je travaille là où je vis. Pour moi, c'était plus facile au niveau de la carte : beaucoup de repères, beaucoup de connaissances, beaucoup de petits détails. Je connais très bien mon village et c'est un avantage. J'ai deux grands enfants, je suis marié.

**Ok, parfait. Maintenant on peut peut-être enchaîner avec les questions que je vous avais envoyées par mail. Je vous propose de discuter d'abord de votre expérience, vu que vous avez participé aux ateliers, et puis après, vous pourrez me dire ce que vous avez récolté auprès des enfants et auprès de vos collègues. Donc, tout d'abord, à quel(s) atelier(s) avez-vous participé ?**

De mémoire, j'ai participé à tous les ateliers. Que ce soit les marches de reconnaissance et l'encodage sur OpenStreetMap. Je n'étais peut-être pas trop présent lors de la conception de la carte pour déterminer ce qu'on allait mettre dessus et imprimer. Mais sinon, j'étais assez présent dans le processus avec Stéphanie Guérin.

**Étiez-vous présent plutôt pour vous personnellement, en tant qu'habitant de Brugelette, ou dans le cadre de la MJ ? ou les deux ?**

La plupart du temps, j'ai le privilège d'être animateur et villageois dans la plupart des projets, et donc j'ai un petit peu les deux casquettes où je peux me permettre de faire du professionnel et en même temps être habitant de mon propre village et avoir une démarche citoyenne. C'est un gros privilège.

**En effet tout le monde n'a pas ce privilège, c'est génial. Trouvez-vous que les ateliers proposés étaient pertinents ? Peut-être que vous, en tant qu'animateur, vous auriez éventuellement proposé d'autres ateliers ?**

Je pense qu'il y avait un gros travail de recensement, de mise en numérisation des détails du village sur OpenStreetMap. À ce moment-là, OpenStreetMap, tout le monde n'avait pas vraiment la connaissance pour le faire et ça a été un petit peu laborieux de mettre ce travail en place. Le fait de construire les maisons, de surfacer les rues, d'avoir le bon intitulé aussi. On s'était réparti les tâches dans les différents villages. Brugelette est séparé en cinq petits villages, donc ce n'est pas grand, mais c'est vrai que faire un repérage sur toute une base de données comme OpenstreetMap c'était assez sérieux donc il fallait les bons intitulés. Et au moment où on a regroupé la matière, tout le monde n'avait pas les bons intitulés donc il a fallu mettre en place des vérificateurs. Ça, ça a été un peu plus contraignant au niveau des ateliers.

Simon, au niveau de la démarche, c'est compliqué de faire autrement. Dire aux gens « allez circuler dans votre village, voyez s'il y a des petits sentiers, notez-les informations sur une carte ou ailleurs, puis revenez sur un PC et faites de l'encodage ». C'était assez chouette à faire, je n'ai pas de mauvais souvenirs des ateliers en tout cas.

**Est-ce que vous avez d'autres petits moments chouettes comme ça qui vous sont restés en tête ?**

Dans mes souvenirs, il y avait un système de petit goûter. Il y avait un moment convivial au retour des marches, où la commune prévoyait un petit gâteau, des boissons, et les gens se regroupaient au même endroit et discutaient un petit peu de l'expérience. Je ne sais plus si

**ANN. 005 :**  
retranscription de l'entretien en visioconférence avec Didier FLORKIN, animateur à la *Maison des Jeunes Les Chardons* et habitant de Brugelette, Liège, 22 avril 2025.

on faisait l'encodage à ce moment-là, tout de suite, mais je sais qu'on se revoyait après pour faire l'encodage des données récoltées.

**Au contraire, avez-vous le souvenir de choses un peu plus compliquées, ou des choses qui se sont mal passées ?**

À mon niveau, non. Je n'ai pas de connaissances sur le fait qu'on a eu des litiges avec des riverains qui auraient pu dire « Ah, mais vous avez tracé sur OpenStreetMap quelque chose qui est privé ». Je n'ai pas la connaissance d'avoir eu quelques litiges ou quoi que ce soit avec un riverain. Même quand on allait poser des questions, les gens étaient accueillants. Je ne pense pas qu'il y avait vraiment des difficultés au niveau du terrain. Je n'ai pas l'impression.

**OK, parfait. Que pensez-vous de cette pratique collaborative ? Était-ce la première fois que vous participiez à des démarches participatives ? Quels sont ses avantages et peut-être ses inconvénients ?**

Par la force des choses, nous autres, en tant qu'animateurs en maison de jeunes, on en fait régulièrement. Que ce soit entre plusieurs maisons de jeunes, avec le centre culturel, avec la commune ou autre. C'est vrai qu'on a tendance à faire des réunions citoyennes comme ça on peut déléguer, décharger un petit peu les gens qui mènent les projets. La seule chose, c'est que quand on délégué de trop et qu'il faut rassembler beaucoup d'informations, il faut parfois les vérifier après. Là, c'est parfois plus compliqué. C'est peut-être le post-uploadage qui était le plus contraignant. Parce que les gens ont de bonnes volontés mais tout le monde n'a pas le même niveau numérique devant un PC, et finalement, il faut aller vérifier un petit peu ce qu'il se passe, parce qu'il y a des erreurs, et donc on recrée parfois un deuxième travail.

Mais sinon, dans l'ensemble, ce travail citoyen, c'est super intéressant. On rencontre des gens qui veulent s'investir, parce qu'on ne connaît pas tout le monde, et puis il y a des gens qui découvrent le village. Il y a des nouveaux habitants qui sont venus dans les réunions citoyennes, et qui ne connaissent pas le village. Donc nous, les plus anciens, on leur racontait un petit peu l'historique, et on faisait la visite guidée du village et c'était vraiment sympa.

**Donc, est-ce que pour vous, l'objectif premier, qui était de fournir aux habitants une carte de Brugelette, a été rempli complètement ?**

Oui, oui totalement.

**Et est-ce qu'autour de vous, vous avez éventuellement observé d'autres bénéfices ? Par exemple, on m'a déjà expliqué que le fait d'apprendre OpenStreetMap à travers la création de la carte était un plus. Avez-vous peut-être en tête d'autres bénéfices liés à cette carte ?**

Dans l'impression de la carte, peut-être pas, mais dans le fait d'aller voir certains coins du village, oui. Certains coins sont oubliés, la commune n'y passe pas systématiquement pour aller tondre ou autre chose. Nous, à notre niveau, on a fait un peu le relais du service technique en disant « là-bas, il me semble qu'on s'est un petit peu laissé aller ». On s'occupe d'êtres solidaires pendant juillet avec des étudiants et on avait repéré à ce moment-là qu'il y avait certains laissés aller ou certaines choses qu'on pouvait faire avec des étudiants et on les a mise en place. Ce repérage obligatoire sur le terrain nous force à passer partout et nous a un petit peu rafraîchi la mémoire en se disant « ok, je passais il y a bien des années par là pour aller à la cité, maintenant c'est un petit peu à l'abandon, c'est un petit peu oublié, qu'est-ce qu'on peut faire pour améliorer les choses ? ». Donc, c'était l'autre côté positif de ce travail citoyen.

**Comment vous êtes-vous senti quand vous avez vu la carte ? Est-ce que vous étiez content du travail que vous aviez fait ?**

Oui, bien sûr ! Nous, on a affiché la carte en grand sur le mur de la Maison des Jeunes, et donc les jeunes se sont un petit peu amusés à aller rechercher les endroits qu'eux-mêmes avaient pointés pour voir si on les avait bien mis.

Ma mère l'avait reçue, et elle en a bien profité. Pendant un petit mois, elle l'avait mis sur sa table et elle racontait un petit peu ses anecdotes en disant « oui, mais nous autres on passait en vélo par là, maintenant on ne sait plus passé ». Et donc, il y a des chemins qui ne sont plus existants ou moins empruntés, et elle se rappelait du passage de gauche à droite. Et puis la carte, elle est tellement grande qu'on a dû la replier. Je pense qu'elle est tombée un petit peu dans les tiroirs des gens... Je saute un peu sur les points de 2025 : moi, ce qui me dérange un peu, c'est l'impression en papier en 2025. Le soucis c'est qu'on est dans une période charnière où on a tout numérique, mais tout le monde n'est pas au numérique. Ma mère, si on ne lui donne pas la carte imprimée, elle ne la verra jamais parce qu'elle n'a pas de tablette, elle n'a pas de smartphone, elle ne veut pas tout ça. Donc, s'il n'y a pas cette impression de carte, elle ne l'aura pas. Je pense que c'est la dernière fois qu'il faudrait le faire. Si on doit remettre le couvert dans 6 ans comme c'est le cas maintenant, c'est une question à se poser. Est-ce que c'est encore pertinent d'imprimer autant de cartes, autant de papiers ?

C'est peut-être vite obsolète aussi. Le souci, c'est que Brugelette est, pour le moment, en gros changement urbanistique au niveau de la démographie. On est limite avec le village d'à côté qui est booké par la construction, et donc les gens se reportent un petit peu loin et tombent sur Brugelette pour acheter des terrains. Il y a énormément de quartiers qui se construisent et le village est en gros changement. Donc la carte est vite obsolète. Est-ce que du coup, c'est pertinent de le faire à grande échelle pour tout le village ? Je ne sais pas. Est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt cibler ? et dire, voilà, « est-ce que vous voulez une carte papier ? » et en faire à la demande ?

**Et vous, quelle utilisation de la carte avez-vous faite, personnellement et dans le cadre de la MJ ?**

Au niveau de la carte, on l'a sorti régulièrement. Que ce soit pour la conception d'un jeu de piste, pour un jogging, puisqu'on fait un jogging tous les ans, ici. Moi, je travaille avec les jeunes, pour qu'ils nous donnent un coup de main dans la préparation. Et donc, on sort souvent la carte en disant, « tiens, l'année passée, on est passé par là. Est-ce qu'on prend le même parcours ? ». Voilà. On a beaucoup travaillé là-dessus, en faisant des jeux de piste, des marches, des joggings. On a aussi fait aussi du repérage, pour être solidaires : on a repérer les bancs publics, on s'est séparé et on a été les mettre en peinture. Et donc, le fait d'avoir le support papier, c'est sympa aussi.

À titre privé, je n'en ai pas eu l'utilité. Pourtant, j'aime bien les cartes. J'aime bien les cartes de randonnées vélo, les cartes IGN etc. Mais, je sais pas pourquoi, celle de Brugelette, était-ce parce que je connais très bien mon village, je n'en ai pas eu besoin. Mais c'est vrai qu'au niveau du boulot, elle nous a bien servi. C'est aussi peut-être parce que je l'ai beaucoup utilisée au boulot. Mais sinon, c'était utile parce qu'on pouvait manipuler cette carte papier, la tourner dans tous les sens, tracer dessus, enfin voilà. L'avantage d'une carte c'est vraiment ce côté collaboratif.

**Est-ce que par après, quand la carte a été imprimée, vous avez continué à ajouter des données sur OpenStreetMap ?**

Oui.

**Avec les enfants aussi ?**

Pas avec les jeunes mais moi, oui. Je l'ai fait régulièrement, disons, tous les 2-3 mois. Ici, j'y suis retourné il y a une semaine ou deux puisqu'on est reparti sur un nouveau processus de

collaboration. On a fait une première réunion il y a 15 jours et on en a une aujourd'hui. Après, moi j'ai l'avantage de pouvoir le faire au boulot sur mon PC. Je fais des affiches, je fais des projets et puis après, réunion OpenStreetMap. Je l'ouvre et je m'amuse à modifier vu que j'ai tout le temps les pieds dans le quartier. Donc, oui, je le fais régulièrement. J'aime bien.

**Génial. Maintenant, en quoi cette carte a-t-elle influencée la perception de votre territoire ?**

Je pense que ça rejoint un peu ce que j'ai déjà dit. Le fait de se rendre compte qu'on a construit énormément sur les quartiers où il n'y avait rien du tout, même si c'était les champs, je trouve ça fou. Nous, la région de Ath et ses alentours, c'est le pays vert. Grâce à la création de cette carte, on s'est étonné du nombre de constructions qu'on a autorisées sur des petits villages comme ça. Et c'est vrai que quand on déplie la carte, les bâtiments étaient en rouge sur un fond rose et ça ressortait très fort. Et c'est là qu'on s'est rendu compte qu'il y avait énormément de constructions et il y en a encore plus maintenant. On est en discussion de savoir si c'est encore pertinent de mettre autant de bâtiments. Il y a peut-être d'autres points essentiels plus utiles que de dessiner 50 maisons le long d'une même de route qui viennent d'être construits. Je pense que c'était vraiment ça qui était impressionnant dans l'ouverture de la carte, de se dire « wow, mais qu'est-ce que ces maisons et ces constructions un petit peu partout ? On en parlait, il y a vingt ans d'ici et maintenant les constructions sont là ». Donc, c'est vrai qu'à ce niveau-là, c'est comme ça qu'on s'en est rendu compte.

**Pouvez-vous me raconter comment se passe la nouvelle édition ? Vous avez déjà participé à une réunion il y a deux semaines, qu'y avez-vous fait ?**

Le groupe de travail qui était réuni à la première réunion a reçu un rappel de ce qu'était OpenStreetMap et quels sont les autres liens sur lesquels on peut aller chercher des connaissances comme sur le portail de la Wallonie, sur des cartes journalistiques, sur l'égouttage, sur les rues qui sont marquées ou sur les chemins ou les sentiers. Et puis, on s'est réparti sur deux dates. Sur la première date, ça va être le travail de savoir ce qu'on met sur cette carte à imprimer. C'est vraiment une grosse discussion de « est-ce qu'on va encore mettre des maisons ? Est-ce qu'on va mettre les docteurs en médecine générale ? Est-ce que c'est pertinent ? » Parce que, comme je l'ai dit, c'est un village qui est en pleine mutation pour le moment donc, on est en train de se demander ce qui est pertinent à mettre pour l'année 2025. Ça, c'est le travail d'aujourd'hui. Et le 13 mai, c'est le travail d'encodage et de mise à niveau d'OpenStreetMap pour ceux qui ne l'auraient pas fait en dehors. Et après, Stéphane Guérin et le service de l'urbanisme, eux, s'occupent avec la société d'impression de finaliser la carte.

**Et vous, à la base, comment aviez-vous été informé des tous premiers ateliers ?**

Via le boulot. Il y a un bulletin communal qui est imprimé le premier trimestre, au niveau du territoire du Brugelette et ils le distribuent en toutes-boîtes, avec toutes les infos pertinentes venant du collège communal. C'est ultra politisé. Chaque échevin a ses attributions, et ils essayent de mettre des petits encarts qui seraient les plus pertinents. Donc j'ai été informé par le boulot, plus ce qui est tombé dans la boîte aux lettres. Et personnellement, je suis très investi pour mon village, donc c'est le genre de truc qui ne m'a pas dérangé. Et puis, la connotation un petit peu numérique avec OpenStreetMap, j'ai accroché.

**Et vous n'aviez pas de réticence à aller aux ateliers ? Parce que, par exemple, certains auraient pu se dire « Moi, j'ai peur de prendre la parole en public, je ne maîtrise pas les outils internet, donc je n'y vais pas ». Pour vous, tout ça était ok ?**

Oui, moi ce n'est pas un souci. Est-ce que c'est parce que je suis animateur ? Prendre la parole devant les gens, ça ne me dérange pas. L'encodage ne me dérange pas non plus. On passe énormément de temps devant les PC, donc une heure en plus ou en moins sur OpenStreetMap ça ne change rien. Et puis, j'aime bien côtoyer les gens de mon village. Ça permet ce rapprochement entre voisins, même si c'est à deux rues plus loin. Ce n'est pas un

voisin direct, mais il fait partie du village. C'est agréable ces moments un peu moins informels que la conception de carte.

**Parfait, merci pour vos réponses. Maintenant, je vais peut-être vous demander les retours que vous avez eu par rapport à vos collègues et aux enfants.**

Les plus anciens, ils se rappellent qu'ils ont eu une carte mais ils ne savent plus où elle est. Ma mère en premier d'ailleurs. Quand je lui en ai parlé je pense qu'elle m'a sorti l'ancienne carte, celle de l'administration communale avec les différents sponsors et les commerces du coin. Il y avait plus d'encarts pour les sponsors que de rues. Je lui ai rappelé qu'elle en avait une autre de 2019. On a dû chercher un petit peu. Et pour le groupe des aînés qui s'est réuni la semaine passée, la plupart, c'était quasiment la même réponse. C'était bien, ils ne savent plus où elle est et ils n'en ont rien fait de spécial. Je pense qu'ils y ont chipoté quinze jours, trois semaines, c'est resté sur la table et après ils l'ont pliée. Un peu comme on met une carte dans une boîte à gants de voiture, et ça reste là tant qu'on en a pas besoin. En comparaison, ma mère a un livre avec les dates de naissance des vieux du village et elle le sort plus souvent que la carte.

En ce qui concerne les jeunes, ma fille de 24 a participé aux ateliers. Dans ses souvenirs, elle a trouvé ça très intéressant mais aussi un petit peu superficiel sur le fait de « à quoi ça va servir ? quelle est la nécessité depuis qu'on a les smartphones ? » Pour elle, il y avait cet écart. La numérisation c'est bien et on l'a, c'est sur le téléphone, alors pourquoi mettre à jour une carte ou faire un papier qui va gentiment finir dans un tiroir ? C'était vraiment son questionnement. Mais attention, c'est sa réponse maintenant qu'elle a 24 ans. Je ne me rappelle plus son engouement au moment des ateliers. Mais je me rappelle qu'elle n'était pas du tout réticente à l'idée de venir à 19h au soir, avec des adultes, encoder, discuter, voyager dans le village. Je pense qu'avec le temps, ils se sont rendus compte qu'on avait tout sous la main avec les téléphones et c'est compliqué de leur faire comprendre qu'on a encore une carte papier.

Sinon, les autres jeunes qui sont venus, on ne les voit quasiment plus. Ils sont soit aux études supérieures ou ils travaillent, donc on ne les voit que de manière très concrète et c'est compliqué de les avoir. Ce n'est parfois pas évident. Et les jeunes qui sont ici maintenant, ils sont trop jeunes. Moi, j'ai fait une session, mercredi passé sur OpenStreetMap avec ceux qui étaient là en disant « viens à côté de moi, qu'est-ce qu'il y a que tu remarques, qu'est-ce qui a changé ? ». Ça les amuse mais ils ne comprennent pas trop le truc de le faire. Ils savent que sur Google Maps, c'est fait dans leur dos, que quand ils prennent la carte toutes les informations sont déjà dessus. Ils ne comprennent pas ce truc de collaboration. Mais sinon, ils ne sont pas retissant. Ils ont passé un quart d'heure, vingt minutes à regarder leur village, et à expliquer aux autres « Moi, j'habite là, et là, on construit deux maisons ». Mais voilà c'est un quart d'heure. Je pense sincèrement que ça peut les intéresser mais il faut trouver comment. On a une moyenne d'âge entre 12 et 15-16 ans. Ils sont un petit peu jeunes pour vraiment s'investir dans les ateliers citoyens si ce n'est à la Maison des Jeunes. Quand ça a une plus grande envergure, je pense qu'il faut attendre encore quelques années avant qu'ils ne s'investissent vraiment.

**Finalement, pour vous, ce qui a plus marqué les gens, c'est plus le processus qu'il y a eu autour de la carte plutôt que la carte en elle-même ?**

Je n'ai pas côtoyé les 3500 habitants d'aujourd'hui donc je ne peux pas vraiment le dire. Je sais qu'il y a des gens qui ont été rechercher des cartes à la commune pour en distribuer à certains qui n'en avaient pas reçu ou à la famille qui n'en avait pas reçu parce qu'ils ne sont pas du village. Je pense que ça a eu son petit impact quand ça été distribué. Je pense que pour le groupe de travail qui y a contribué, c'était une fierté. Maintenant, on n'avait pas notre nom en dessous de la carte. Après on ne demandait pas de reconnaissance non plus parce que tous les gens qui étaient là, ils voulaient bien faire dans leur village. La plupart du temps, dans les petits villages comme le nôtre, mis à part quelques têtes différentes, c'est toujours les mêmes personnes qu'on retrouve dans les réunions. Et sur les 3500 personnes finalement il y en avait très peu. Et puis, recevoir une grande carte de sa région dans sa boîte

aux lettres ça a un côté sympa et un peu familial de regarder la grande carte autour d'une table. C'est nouveau. Après, je ne sais pas si ça va être bien vu, mais en tout cas ce sera difficilement justifiable d'imprimer cette masse de papier qui va probablement finir à la poubelle.

**Les jeunes que vous avez là maintenant à la MJ, ils étaient au courant que cette carte existait ? Ou pas nécessairement ?**

J'imagine que oui pour certains d'entre eux puisque 2019, ce n'est pas si vieux que ça. Ils ont 16 ans maintenant donc ils devaient avoir 10 ans au moment où les parents l'ont reçue. Ils l'ont peut-être eu en main. Je ne sais pas. La plupart des jeunes que j'ai maintenant, qui viennent encore à la maison des jeunes, je suppose qu'ils l'ont ouverte et qu'ils l'ont regardée, car ils n'ont pas l'air étonné de la voir. Mais ils n'y ont peut-être pas prêté plus attention que ça. C'est assez particulier comme travail, entre les 6 années ici, parce que ce ne sont plus les mêmes jeunes.

Après, je sais que dans le processus ici maintenant de la création, il y a une aide en milieu ouvert sur le territoire de Brugelette. Une des personnes qui y travaille manipule la carte pour cibler les endroits essentiels des jeunes, là où les jeunes se réunissent. Elle est venue avec sa grande carte de 2019 avec des transparents et des pos-it collés dessus. Et donc eux, l'utilisent encore assez régulièrement de manière collective pour l'étude complète. La carte est affichée dans les bureaux et ils travaillent avec ça pour savoir et localiser ce qui se passe au sein de Brugelette.

**Au moment de la création de cette carte, vous rappelez-vous combien de jeunes avaient participé avec vous aux différents ateliers ?**

C'est difficile à dire parce qu'on a fait des balades de repérage, on a fait des marches, on a fait des jeux de piste etc. On leur a aussi demandé de prendre leur vélo et de voyager dans le village. Je pense qu'a priori, il devait y avoir une dizaine de jeunes, filles et garçons mélangés, des cinq villages. Certains n'ont jamais mis les mains sur un clavier pour encoder quoi que ce soit. Et d'autres n'ont jamais mis les mains sur un guidon pour aller dans le village. C'était assez marrant.

[clôture et remerciements]

[présentations]

**ANN. 006 :**  
retranscription de  
l'entretien en  
visioconférence avec  
Sophie BOIRON,  
graphiste chez  
*Speculoos*, Liège, 22  
avril 2025.

**Peux-tu commencer par te présenter rapidement ? Expliquez-moi un peu qui tu es, quel poste tu occupes et en quoi consiste ton travail aujourd'hui chez *Speculoos* ?**

Je suis graphiste chez *Speculoos*. Dans la boîte nous sommes deux et avec Pierre on aime faire des cartes et de la typographie. On travaille surtout dans le monde culturel.

Par rapport à Brugelette, j'ai fait partie d'*Atelier Cartographique*. C'était les débuts, donc je ne sais plus si c'était *Speculoos* ou *Atelier Cartographique* qui avait eu la commande. C'était vraiment au tout début de notre coopérative avec *Atelier Cartographique* et on avait travaillé avec *Champs Libres*.

**Peux-tu me définir ta pratique cartographique au sein de chez *Speculoos* ?**

Ce qu'on fait principalement, c'est des cartes qui sont vouées à être imprimées donc des cartes papier. Après, on a aussi fait des cartes qui sont sur écran. Je repense notamment au BMA, un de mes premiers boulot cartographiques pour lequel on a fait la plateforme du Bouwmeester de Bruxelles. L'idée était de répertorier toutes les nouvelles constructions. Sinon, on fait des cartes dans le monde de l'urbanisme, de l'architecture, du paysage et aussi pour des artistes. On n'aime pas trop utiliser le terme de « carte sensible », on préfère appeler ça des cartes situées, avec des regards différents. On est aussi très intéressé par les questions d'impression et de couleurs.

**Pour Brugelette, il s'agissait d'un travail participatif. Est-ce récurrent dans vos pratiques ?**

Ça commence à le devenir, comme tu as pu le voir avec Virginie et Marine. Mais c'est vrai que pour le cas de Brugelette, c'était notre première commande avec de la participation. On avait déjà fait de la participation mais plutôt pour des projets auto-initiés. Là, c'était la première fois qu'un client venait avec une demande de participation et du coup on l'a fait dans un cadre organisé par la commune.

**Selon toi, à quoi sert la dimension participative ? Quels sont ses avantages, mais aussi ses limites par rapport aux approches plus classiques de la cartographie ?**

Ses avantages, c'est que ça nous permet d'avoir une autre approche du terrain. Souvent, quand on fait des cartes, on ne peut pas avoir une connaissance complète des lieux. Nous ne sommes pas des habitants du terrains qu'on cartographie donc il y a toujours certains points qui nous manquent. Certaines de ces informations, on pourrait les avoir par le biais d'*OpenStreetMap* mais sans l'épaisseur de la compréhension de l'histoire et des rencontres humaines donc ça a moins de sens. C'est très chouette comme processus et ça permet de donner une vraie épaisseur à la carte.

Par contre, un des biais qui peut parfois être difficile c'est que dans certains cas, on reste sur une couche très superficielle qui sur le moment peut se révéler amusante ou anecdotique mais qui, une fois passé, n'a pas vraiment de consistance pour être mise sur la carte. Les participants viennent parfois avec des choses qui peuvent être très personnelles. Pour le cas de Brugelette, c'était un peu compliqué de trouver des choses qui puissent servir l'intérêt collectif.

**Concrètement, qu'est-ce qui vous était demandé au niveau de la commande pour la carte de Brugelette ?**

Dans les communes wallonnes, il y a souvent un plan communal qui est distribué en toutes-boîtes et gratuitement à tous les habitants. Ce plan est généralement fait par la même entreprise et c'est une sorte de prospectus de publicité. La carte est dessus mais finalement, elle devient très anecdotique : il y a surtout des bandeaux de publicité au recto et au verso.

Les communes n'ont pas de prise sur la carte et sur ce qu'il y est affiché. On leur propose une carte gratuite, c'est ça qui définit la commune mais ils n'ont aucun pouvoir dessus.

Pour Brugelette, ils voulaient vraiment faire une carte qui puisse servir aux habitants, où ceux-ci pouvaient participer à sa création, et sans toute cette publicité. La dame en charge du projet avait une référence en Bretagne d'un village qui a fait cette méthodologie et elle s'est basée sur ça. Ils voulaient vraiment une carte papier distribuée, basée sur des ateliers et qui puisse être mise à jour tous les ans.

### **Comment s'est passé le travail cartographique entre Speculoos, Champs Libres et Atelier Cartographique ? Chacun avait-il des tâches définies ?**

*Champs Libres*, c'était avec Julien et il y avait Marc aussi. Tout d'abord, il y a eu la phase « atelier » : l'idée était de faire plusieurs ateliers avec les habitants sur place. Là, c'était essentiellement Julien et Marc qui, eux, ont une vraie connaissance d'*OpenStreetMap*. Julien est un contributeur actif et il fait partie de la communauté *OSM* Belgique. C'était clairement notre garant *OSM*. Marc et Pacôme ont aussi un peu participé aux ateliers, mais plus en tant qu'aide ponctuelle.

Donc, il y a eu toute cette étape de récolte qu'on a fait à 4 avec Pierre de *Speculoos* aussi. Puis on est passé à la création de la carte. C'est une carte qui est produite par du code donc *CartoCSS*. Pour le coup, Julien qui était le seul d'entre nous qui avait déjà fait des cartes comme ça donc il a construit toute l'architecture de la carte par code. Après, il m'a montré comment coder les styles : les pictogrammes, la taille, etc. Il m'a appris à faire du graphisme en *CartoCSS*. Je n'en avais jamais fait et Pierre non plus donc on a passé pleins de soirées à ne rien comprendre à ce que Julien nous racontait. Après, avec la pratique ça été. Donc toute l'architecture a été créée par Julien puis il m'a laissé totalement libre pour faire la carte en elle-même.

### **Donc, c'est toi qui as géré ce qui est couleur, taille, des pictogrammes etc. ?**

Oui, totalement. Donc Julien a fait l'architecture de la carte en code puis le tri dans les données qu'on récupérait d'*OpenStreetMap*.

### **Et Atelier Cartographique, dans quoi sont-ils intervenus ?**

À part Pacôme qui a participé aux ateliers, il n'y a rien eu de plus. Après, c'était ambivalent parce que moi je faisais partie des deux studios. Quand je dis *Atelier Cartographique*, je parle de la situation c'est comme elle est actuellement donc Pacôme ou quelqu'un d'autre mais hors Pierre et moi. Donc Pacôme a fait les ateliers participatifs avec les habitants et nous mais il ne s'est pas occupé de mise en page. C'est vraiment Julien, Pierre et moi qui étions aux commandes de la carte.

### **As-tu peut-être quelques petits trucs chouettes à raconter ? Ce qui a marché, ce qui n'a peut-être pas marché et pourquoi ?**

Dans ce qui n'a pas marché, il y a eu des moments où les participants amenait des trucs trop personnels comme le poulailler au fond du jardin et d'autres choses qui n'allait pas servir sur une carte.

Aussi, ce que j'ai fait dans la carte, c'est qu'avec Julien on a beaucoup ajouté d'éléments sur *OpenStreetMap*. Brugelette était une zone où il y avait très peu d'infos sur *OSM* donc on a tous les deux ajouté beaucoup de données comme les bâtiments, les parcelles, etc. Avec les habitants, ce qui était chouette, c'est qu'on a redessiné avec eux tous les anciens chemins qui n'étaient pas présents sur *OSM* et dont eux seuls avaient la connaissance.

Un autre truc qui était assez drôle à faire c'est on est parti, certains en voiture et d'autres à pied, dans l'optique de répertorier les trottoirs. Donc si tu regardes la carte sur les zooms, on a répertorié les endroits où il y a des trottoirs ou pas. On a considéré que ce qu'on pouvait

appeler trottoir, c'était ceux accessible avec une poussette ou un fauteuil roulant. Et ça, ça a beaucoup plu. Au début, on ne pensait pas faire ça. En le faisant, on a trouvé un point de rencontre avec les habitants, que ça soit des jeunes et même les enfants, ça les amusait beaucoup de parcourir la route et de noter s'il y avait un trottoir à droite ou à gauche. On a aussi relevé les bancs et les poubelles je crois. Enfin, des éléments comme ça. Mais c'est vraiment les trottoirs qui m'ont marqué.

#### **Est-ce que, à l'inverse, il y a des trucs qui ont moins bien fonctionné ?**

Peut-être au niveau des ajouts qu'on a fait sur *OSM*. Fatalement, on a ajouté tous les bâtiments depuis le PICC wallon et, à priori, je crois qu'au début des rencontres, on aurait imaginé que ça soit un ou une habitante qui puisse le faire. Et enfaite, on a été vite confrontés aux limites technologiques et digitales des personnes. Donc c'est pour ça qu'après, on s'est vraiment vite rabattus sur les trucs qu'on pouvait faire sur le papier et que nous, après, on transposait. Au final, je crois qu'il y a peut-être un habitant qui a fait des modifications directement dans *OSM*. Sinon, c'est Julien et moi qui avons reportés les données dans *OSM*. En tout cas, il n'y a pas eu une communauté *OSM* qui s'est créée.

D'ailleurs, on avait créé un hashtag sur Brugelette qui permet de voir les modifications dans *OSM* qui sont faites dans le cadre de cette carte. Ça fait longtemps que je n'y ai pas été, mais je me demande si ça ne s'est pas juste arrêté après la carte. Je ne pense pas que ça a continué après nos ateliers.

**Personnellement, j'ai rencontré un participant, le responsable de la Maison des Jeunes, qui lui a adoré le concept d'*OSM* et je sais bien que, tous les deux, trois mois, il allait rajouter des informations.**

C'est chouette qu'il ait continué !

**Après, je suppose que là, avec la carte qui va être rééditée, il y a tout un nouveau processus qui va se remettre en marche, et les gens vont s'y remettre.**

Oui, je pense bien. Je sais qu'il y a une nouvelle personne à la commune. Elle veut rajouter énormément de choses sur la carte, mais du coup, on dévie un peu de la carte initiale. Finalement, c'est un peu une nouvelle carte et pas une mise à jour. Attention, c'est quand même très chouette mais ce n'est pas de la mise à jour.

#### **Quelles ont été un peu les réactions des participants face à la carte ?**

Sinon, pour ma part, c'est une carte que j'aime beaucoup. Le petit point négatif c'est que la qualité est un peu médiocre. En plus de ça, l'imprimeur s'est trompé dans le pliage. C'est quand même toujours un petit regret. Surtout que je leur ai fait une maquette en papier pour qu'ils fassent le pliage correctement. C'est une carte qui est imprimée en couleur pleine, en *Pantone*. C'est vraiment une carte que j'adore et que je montre souvent en exemple.

Stéphanie nous avait dit qu'elle avait été bien reçue, mais je n'ai jamais eu de retour en direct de la part des habitants.

#### **Tu aurais voulu avoir des retours des habitants ?**

Oui, ça aurait été chouette. C'est souvent le même problème : à partir du moment où on envoie le fichier à l'imprimeur et que la facture est payée, après, on n'a plus de nouvelles. Il n'y a pas eu un apéro pour lancer la carte de Brugelette donc mis à part ce que Stéphanie nous a dit, on n'a pas eu de retour.

#### **Est-ce que pour toi, l'objectif de base a été rempli ?**

Je pense que oui. Après, il y a une petite frustration, c'est le problème technique qui freine la mise à jour. On a eu une vision un peu trop ambitieuse et après je m'en suis voulue. En

utilisant *CartoCSS* on a essayé que cette carte soit facilement mise à jour. C'est-à-dire que si tu retélécharges le point PBF de l'entité Brugelette sur *OSM*, la carte peut être regénérée. Mais malheureusement, après ça, on a quand même une étape dans *Indesign*, pour tout ce qu'on appelle les cartouches, la couverture, les légendes, etc. et ça, c'est fait manuellement. Le traitement des couleurs, pour qu'elles puissent être imprimées en *Pantone* passe aussi par là. Et enfaite, toutes ces étapes manuelles empêchent une mise à jour automatique.

Donc ça, c'est un peu une frustration et c'est pour ça que l'autre fois, Stéphanie a ressorti notre budget dans lequel on avait émis un prix pour les mises à jour mais cette remise prix a été faite avant de faire la carte. On avait espéré que tout se fasse automatiquement mais ce n'est pas le cas donc le prix ne sera pas le même non plus. Quand on l'a fait, on avait pas pensé à toutes les étapes, c'était un peu un test. Mais en même temps, voilà, quand ce n'est pas possible, ce n'est pas possible. L'objet est tout de même très chouette, il faut juste prévoir un peu plus de temps pour le mettre à jour.

**As-tu aperçus des bénéfices indirect, des apports qui n'étaient pas nécessairement attendus par rapport à la commande de base ?**

Déjà, pour ma part, j'ai appris à coder. Je pense que les habitants ont aussi appris des choses qu'ils ne savaient pas. C'était vraiment un travail très chouette. Stéphanie est une super interlocutrice de la Fondation Rurale et humainement ça été très fort. On sentait que cette carte faisait sens pour tout le monde donc c'est gai.

**En quoi, pour toi, cette carte va influencer la perception que les participants ont du territoire ?**

Déjà, c'est quand même un peu une carte atypique. Les gens, à priori, ont quand même un gros biais de lecture du territoire par *Google Maps*, par *Waze* ou par des cartes papier qui ne sont tellement pas intéressantes qu'elles ne sont pas prises en main. J'espère et je pense qu'avec cette carte, il y a vraiment des habitants qui ont commencé à regarder le territoire autrement. Quand on est sur des applications GPS, on regarde une trajectoire mais on ne regarde pas un territoire. En ce sens, j'espère vraiment que ça les a aidé à mieux comprendre la géographie de leur territoire.

Et puis j'espère que ça a aussi créer une sorte de sens commun, d'une vie en communauté sur ce territoire. La question des trottoirs est assez représentative de ce sujet. Je trouve que ça parle vraiment bien d'une vie commune au quotidien.

**Et qu'est-ce que ça t'apporte, à toi, qui as travaillé dessus ?**

Ça m'apporte du plaisir et une occasion de faire une carte. Les occasions pour faire des cartes comme ça ne sont pas très nombreuses. Cette commande était donc une très belle occasion de créer une carte qui en plus, en terme de graphisme, était royale ! On a vraiment pu faire ce qu'on voulait, sans aucun frein et c'est très rare. Je n'ai pas le souvenir qu'on ait dû faire une seule concession. À part le blason de Brugelette, je crois qu'on ne nous a strictement rien imposé. C'est vraiment la carte que tu t'imagines et que tu as le droit de faire.

**Avec du recul, y a-t-il des choses que vous auriez faites différemment ? Des choses à ne plus faire ou à refaire, justement ?**

Ce qui me chiffonne dans l'objet, c'est cette histoire de plis. Le papier n'était pas terrible mais bon le budget pour l'impression était aussi petit. En même temps, c'est une carte toutes-boîtes donc c'est très bien que le prix ne soit pas trop élevé.

Avec plus de temps, peut-être qu'on aurait pu faire plus d'ateliers. Finalement, je crois qu'on a quand même touché peu de personnes. Donc, peut-être que s'il y avait eu un travail de terrain plus intense et plus long, on aurait peut-être pu avoir plus de monde et d'autres choses à mettre sur la carte. Cette carte aurait peut-être pu être plus fournie. Mais c'est un

travail plus long sur le terrain et parfois, avec un travail plus long, on perd des gens en cours de route. C'est un peu le dilemme.

**En ce qui concerne la mise à jour de la carte, c'est vous qui vous en occupez ?**

Oui c'est ça !

[clôture et remerciements]



[présentations]

**Pouvez-vous me raconter rapidement qui vous êtes, quel poste vous occupez et en quoi consiste votre travail aujourd'hui chez Champs-Libres.**

Oui, j'ai rejoint Champs-Libres il y a environ 8 ans. Je suis bio-ingénieur de formation mais en option environnement où j'ai fait pas mal de géomatique et donc un peu de cartographie. Et pour Champs-Libres, j'ai rejoint la boîte pour être développeur et géomaticien, c'est-à-dire développer des applications web avec des cartes ou avec des données géographiques. Je traite aussi la donnée géographique, ça c'est plus le côté géomaticien. De temps en temps, je fais des cartes imprimées, même si c'est loin d'être la première activité que je fais chez Champs-Libres.

**Avant Brugelette, aviez-vous déjà contribué à des ateliers participatifs ? Est-ce quelque chose de récurrent dans votre travail ?**

Non, je dirais que c'était le premier projet vraiment participatif de cartographie. J'avais un peu d'expérience au niveau de la cartographie participative, en tout cas pour le processus participatif car pendant mes études j'en ai fait avec des paysans africains mais c'était quand même très différent. Dans le monde d'OpenStreetMap, dans lequel je suis depuis 2012, il y a toujours eu ces idées de carto-party. Finalement je crois que j'en ai fait très peu, si ce n'est quand même des « mapathons » interuniversitaires, notamment, avec des étudiants en géographie en Belgique pour cartographier plutôt dans le sud. Ce sont expériences qui se rapprochent de ce qu'on a fait mais Brugelette était vraiment ma première expérience. D'ailleurs, sans doute la première expérience en Belgique où on avait une cartographie participative avec des habitants dans une commune.

**Et selon vous, à quoi sert cette dimension participative ? Quels sont ses avantages mais aussi ses limites dans vos projets ?**

Les avantages, je dirais même les intérêts car je pense qu'il y a surtout un intérêt, c'est que c'est d'abord une chouette activité. Qu'on la fasse avec des jeunes, des maisons de jeunes, des personnes âgées qui cherchent parfois à s'occuper, ou d'autres personnes, ça peut être avant tout un hobby. C'est chouette en soi.

Et puis, ça peut amener à certaines compétences. En tout cas, pour ceux qui s'intéressent vraiment à OpenStreetMap et qui rentrent dedans, ils peuvent développer des compétences en informatique et en cartographie qui peuvent être utiles par la suite. Il y a tout un apprentissage avec la cartographie. Je pense aussi qu'il peut y avoir un intérêt plus politique pour certains groupes. Politique au sens très large, simplement se dire qu'on veut pouvoir mettre sur une carte nos centres d'intérêt, que ce soit les aménagements cyclables, des sculptures, du patrimoine, des choses comme ça.

Au niveau des avantages et inconvénients, d'un point de vue purement pratique, je dirais qu'il n'y a pas trop de désavantages. On pourrait croire qu'il faut faire beaucoup de tri après avoir fait le processus participatif, mais il y en a peu finalement. Il y a eu très peu de problèmes comme ça, de choses qui auraient dû être corrigées. Après, est-ce que c'est un avantage ? Oui, parce que c'est vrai que ça permet de collecter des données qui seraient difficilement collectables par ailleurs, même si après il y a des tas de données aussi qui sont des données ouvertes, publiques, par exemple du bâtiment. Donc au final, même si ça peut être amusant de dire aux habitants de dessiner des bâtiments, en même temps, il y a déjà des jeux de données qui existent pour ça. Ça dépend un peu de ce qu'on propose aux gens de cartographier et ce qu'ils veulent cartographier.

**Pouvez-vous maintenant m'expliquer votre lien avec la carte de Brugelette, en quoi vous avez contribué à la réalisation de cette carte ? Qu'est-ce qui était attendu de vous ?**

**ANN. 007 :**  
retranscription de l'entretien en visioconférence avec Julien MINET, développeur et géomaticien au sein de la coopérative *Champs Libres*, Liège, 23 avril 2025.

Oui, on est parti d'un style cartographique que j'avais fait. C'était quand même vraiment de la cartographie pure. Ce style, je l'ai construit avec Sophie Boiron. Il existait au préalable sur OpenArdenneMap et je l'ai adapté puis Sophie l'a aussi adapté par la suite. Je ne me souviens plus exactement le partage des tâches, mais je pense que Sophie avait quand même la main sur presque toute l'identité graphique, les couleurs, la fonte, etc. Moi je gérais plus des questions techniques. Une question technique dont je me souviens bien, c'était de pouvoir mettre un maximum de noms de rues sur la carte. C'était un petit challenge technique. À une certaine échelle, pour des rues petites, on ne sait pas toujours écrire le nom. On ne peut pas l'écrire trop petit, il y a une taille minimale pour lire correctement. Et donc, il y avait des petits trucs et des abréviations à mettre en place pour pouvoir écrire un maximum de noms de rues. Puis il y avait quand même un petit travail sur la donnée. Même si ce n'était pas concrètement demandé, on sentait bien qu'il fallait quand même que la donnée dans OpenStreetMap soit complète. Brugelette était un endroit relativement pauvre en données, pauvre en contributeurs locaux et donc il manquait notamment des bâtiments que nous avons importé de manière semi-automatique avec Sophie.

**Comment se sont déroulées les grandes étapes du processus ? Comment ça a débuté ?  
Qu'avez-vous fait ? Comment se sont passés les ateliers ? Comment s'est organisé le travail cartographique et la synthèse des informations ? etc.**

C'était un marché public donc il y avait tout un processus vraiment lié au marché avec un cahier des charges, une offre à remettre, l'acceptation de l'offre. Ensuite, il y a eu des échanges avec la Fondation Rurale de Wallonie sur comment allait se dérouler le processus. Ça c'était avec Stéphane Guérin et d'autres personnes de la commune. Puis assez vite, on a mis en place deux ateliers participatifs avec les citoyens. Donc il fallait se rendre à Brugelette et faire ces ateliers. Je ne pense pas avoir participé à tous mais il y en a un dont je me souviens bien qui était avec une maison de jeunes et des citoyens. Ça a été étalé sur plusieurs mois, mais je n'ai plus la temporalité en tête. Et puis au bout des ateliers, on a commencé à faire les premières épreuves des cartes qui étaient soumises aux citoyens.

**Donc si je comprends bien, vous avez conçu les premières cartes et vous avez demandé un feedback aux habitants ?**

Oui. Je ne me souviens plus exactement, mais il y a eu un feedback sur le style et sur ce qu'on mettait dessus. Par exemple, une petite particularité, c'est qu'il y a un rendu de trottoir. Et ça, au début, ces éléments n'avaient pas été demandés, c'est des choses qui sont vraiment venues avec l'atelier, avec les contributions des citoyens.

**Avez-vous rencontré certains défis, certains problèmes ? Et comment les avez-vous surmontés ?**

Je ne vois pas vraiment. Non, il n'y a pas eu de souci. Après, il y a eu quelques challenges au niveau technique. On s'est lancé dans un logiciel qui permet de faire des cartes de grande qualité, Mapnik. C'est un logiciel qui n'est pas facile à utiliser. Il n'y a pas l'interface graphique, donc on doit coder une carte et ce n'est pas très intuitif. Du coup, ce qui était compliqué dans l'idée, c'est que la commune de Brugelette puisse reprendre le code source et refaire la carte. Ils sont tout à fait libres de le faire, mais c'est techniquement un peu trop compliqué pour qu'ils puissent mettre à jour la carte seuls. D'autant plus qu'il y a quand même une étape mise en page manuelle à faire, ce qui fait que l'automatisation de la carte est quelque chose qui n'a pas fonctionné comme prévu. On aurait voulu faire un truc plus facile à mettre à jour, mais ce n'est pas le cas. C'est un peu plus compliqué.

**À l'inverse, avez-vous des choses chouettes à raconter ? Des choses qui ont bien marché ?**

Ce qui était chouette c'était la participation. Il y avait du monde, il y avait des gens qui étaient là. Ils étaient peut-être conviés ou obligés, je ne sais pas, mais tout le monde était motivé. Ce n'est quand même pas facile de rassembler des gens autour de quelque chose qui est très

particulier. Quand on aime bien les cartes, ça va, mais ça parle à très peu de gens à la base. Avoir autant de participation active, moi, ça m'a surpris.

**Quelles ont été vos réactions et celles des habitants face à la carte ? Êtes-vous content du travail que vous avez fait ?**

Oui. Au début, il y a une sorte d'excitation par rapport au projet parce que c'est un projet qu'on attendait et qui est assez rare. Et puis après, le projet prend du temps. On est peut-être moins content quand ça arrive parce que, finalement, c'est déjà un peu loin et on passe à autre chose. Mais oui, on était quand même content du travail fourni. Après, je n'ai pas eu beaucoup de retours des habitants parce que je ne me suis pas rendu sur place par après. Mais bon, je n'en ai pas spécialement demandé non plus. On a demandé du feedback, mais bon, ce n'est pas la même chose que d'avoir des retours en vrai.

**Finalement, est-ce que pour vous, l'objectif de base de la commande de base a été rempli ?**

Oui tout à fait. L'objectif de base pouvait être vu de deux manières. Soit c'était la production de la carte en elle-même, donc une carte de type index des rues comme il en existe souvent mais sans les publicités locales. Pour ça, le job a été rempli. Il n'y a pas d'erreurs sur la carte, ou très peu. Et puis il y a l'aspect participation qui n'était peut-être pas toujours aussi clair dans le cahier de charge ou dans la tête de certains. Ça a été aussi bien rempli, justement, puisqu'il y a eu de la participation active.

**Avez-vous aperçu des bénéfices indirects à ce processus, des apports qui n'étaient pas nécessairement attendus initialement ?**

Oui, il y a eu, par exemple, cette volonté des citoyens de cartographier les trottoirs de l'entité. Donc finalement, Brugelette est probablement l'endroit en Belgique où les trottoirs sont le mieux cartographiés. C'est peut-être un petit truc, mais ça permet de démontrer dans la communauté OpenStreetMap, ou plus largement dans le monde de la cartographie, le pouvoir de ce genre de processus pour acquérir de la donnée de manière assez fine.

**Pour vous, qu'est-ce que cette carte apporte aux habitants et aux usagers de ce territoire de Brugelette ?**

Personnellement, j'aime bien les cartes. Je trouve qu'une carte, ça se lit, ça se regarde sans même spécialement chercher une information. C'est un bel objet. J'espère que ça peut parler à certaines personnes qui ont le même sentiment par rapport aux cartes. Ça permet peut-être aussi de mieux aimer le territoire dans lequel on vit. C'est assez intéressant. C'est vrai qu'en soi, ça peut être assez excitant de faire des cartes dans des endroits un peu touristiques, assez jolis, assez courus. Finalement, Brugelette est une commune assez « banale » qui n'a pas vraiment un aspect touristique énorme, si ce n'est Pairi Daiza, au milieu de la commune. Je pense que ça peut être d'autant plus intéressant parce que ça valorise un territoire. Il y a toujours de la nouveauté partout, même dans un petit village comme Brugelette qui n'est pas spécialement touristique. Je pense que les gens qui y vivent peuvent trouver de la beauté et être fiers de leur village.

**Pensez-vous que cette carte pourrait influencer la perception du territoire par les habitants, mais aussi orienter d'éventuels projets futurs au sein de la commune ou ailleurs ?**

Oui, je pense que ça peut être intéressant. Et peut-être que là, on a un peu loupé le coche. Je trouve ça intéressant de faire une carte qui ressemble fort à l'identité du territoire. Alors après, c'est quand même pas si évident de définir cette identité. C'est un peu un rêve. On a peut-être imposé un style qui n'est pas le style des habitants. Mais on a, par exemple, essayé de reprendre les couleurs du blason de Brugelette dans la carte. Donc ça, c'est un exemple où on arrive à prendre quelque chose de local et qui doit correspondre à l'entité du territoire. Mais en même temps, qui connaît vraiment le blason de sa commune et utilise ses couleurs

? Je ne sais pas. L'enjeu est quand même de faire des cartes que les habitants peuvent s'approprier. Mais dans le cas de Brugelette, pour combien de personnes ça a marché ? C'est difficile à dire, c'est plus compliqué.

**Et qu'est-ce que cette carte vous a apporté à vous, en tant que créateur de la carte?**

C'est un très bel exemple de réutilisation et de travail avec les données OpenStreetMap. Moi, en tant que contributeur et passionné d'OpenStreetMap, c'est quelque chose qui est fort intéressant et qui donne envie d'essayer l'expérience ailleurs.

**Si je comprends bien, c'était un peu vous le référent OpenStreetMap durant le processus?**

Oui, en partie. Dans le groupe de Champs-Libres et Atelier Cartographique oui, même si mes collègues étaient assez impliqués aussi dans OpenStreetMap. Après, localement, il y avait aussi des contributeurs OpenStreetMap, qui n'étaient pas de Bruges mais qui n'étaient pas loin. Et eux servaient peut-être plus de référents locaux. Parce que moi, finalement, avec les habitants je suis relativement peu intervenu. Un petit peu lors des ateliers, bien sûr, et à distance, mais pas énormément. Et je pense qu'il y a des gens qui ont plus pris ce rôle-là localement.

**Avec le recul, est-ce qu'il y a des choses que vous auriez faites différemment ?**

Oui. Au niveau du logiciel, je pense qu'on aurait essayé de travailler avec autre chose que Mapnik et qu'on aurait plutôt travaillé avec QGIS pour la reproductibilité et la simplicité. Parce que Mapnik permet de faire des choses très jolies, mais QGIS aussi finalement. Ce qui est important, c'est que les choses soient simples.

Sinon, au niveau du processus, non. Je pense que le processus dépend de chaque endroit aussi. Donc si on devait le refaire, ce serait peut-être différent.

**Quelles ont été pour vous les limites de ce travail ?**

Le logiciel en est une. Il y a des limites un peu techniques liées à la mise à jour, liées au logiciel. Peut-être aussi des limites quant à ce qu'on veut mettre sur la carte et sur l'identité qu'on veut transmettre. En fait, c'est évidemment illusoire de penser qu'il y a une identité singulière pour une commune. Et même si on rassemble beaucoup de monde, chacun va avoir des avis différents et c'est tout l'enjeu de la participation, de trouver un consensus, de trouver des bonnes idées. On peut très vite aller dans une direction, parce que une seule personne va pousser vers cette direction. Il suffit que dans un groupe, on ait quelqu'un qui veuille que la carte soit faite de telle manière. Alors, la carte va prendre cette direction-là. Ça peut être une limite, évidemment, parce qu'on ne fait pas quelque chose qui est vraiment collectif.

**Est-ce que vous pensez que ce procédé est à refaire ? Si oui, pourquoi ?**

Oui, c'est sûr ! Nous, on serait très contents que ça se reproduise dans d'autres communes. Le processus participatif était vraiment intéressant et le fait d'avoir une carte papier, je pense que c'est toujours d'actualité. Il y a quand même toujours des gens qui aiment bien avoir ce support donc, ça a encore une pertinence. C'est aussi quelque chose de relativement simple à mettre en œuvre et même peu coûteux. En fait, ce qui peut coûter, c'est la participation. Mais faire une carte, je pense qu'il y a moyen de trouver des trucs pour que ce soit un projet très low cost. On peut organiser la participation de manière plus simple. On peut travailler sur une mise en page, sur un style et faire quelque chose de plus dynamique, qui va être mis à jour plus souvent, mais que les gens vont plus s'approprier. Il y a plusieurs manières de le faire et ça peut être des projets assez simples. Et puis, on peut aussi prendre le temps de faire des projets vraiment qualitatifs. Je dirais que ça doit venir surtout des habitants ou des communes qui désirent ça.

[clôture et remerciements]

[présentations]

**Parlons d'abord de votre pratique en générale, est-ce que vous pouvez me raconter un peu votre parcours, comment vous en êtes arrivée là aujourd'hui et comment est né le projet des cartes narratives ?**

Je suis architecte à la base, j'ai fait mes études d'architecture à Nantes en France. J'ai été diplômée en 2015 et c'est en master en école d'architecture que j'ai découvert l'urbanisme.

Pendant ce master, on avait des studios de projets où tous les six mois on avait des thèmes à choisir. J'en ai fait un qui s'appelait « Estuaire 2029 » et j'avais deux profs, un urbaniste et un anthropologue. Cet anthropologue était vraiment génial : il nous a fait découvrir comment analyser un territoire en étant sur le terrain et en rencontrant les gens plutôt que d'avoir une vision macro-cartographique, même s'il fallait l'avoir aussi. L'idée, c'était d'avoir un peu les deux approches. J'ai découvert ça et ça m'a passionnée. L'approche sensible d'un territoire m'a beaucoup parlé. Du coup, il nous a appris la technique des « entretiens marchés », c'est-à-dire que tu rencontres quelqu'un et tu arpentes un territoire avec cette personne. Tu l'enregistres, tu es beaucoup dans l'écoute et pas spécialement dans le parler, juste poser quelques questions. Cette personne va te raconter son vécu à travers un itinéraire. Cette méthode des itinéraires m'avait vraiment beaucoup parlé. En même temps, ils ont fait venir une artiste et un graphiste qui a une agence qui s'appelle *GRR* et qui a fait des cartes avec Catherine Jourdan.

**Pierre Cahurel ?**

Exactement. Et donc pendant ce master, j'ai aussi découvert la cartographie subjective, sensible ; elle a plein de noms différents. Je me suis dit : « mais incroyable ce truc ! » et je pense qu'il y a eu un petit déclic à ce moment-là. Je n'ai pas commencé tout de suite à en faire. Lors de mon PFE/projet de fin d'études, l'année suivante, à Istanbul, pour la première fois, j'ai fait une carte sensible. Notre zone de projet, était le pont de Galata à Istanbul et il se passe énormément de choses autour de ce pont. Je ne sais pas si tu y es déjà allée, mais c'est vraiment foisonnant. Et donc, j'ai eu cette idée-là, enfin, je pense que c'était basé sur la carte que j'avais vue. Je me suis dit que la carte pouvait être une bonne manière de représenter un peu tout ce qui se passe de manière subjective, de dessiner les gens, les activités, etc.

J'ai donc fait mes études d'architecture. Après, vu que j'ai bien aimé l'urbanisme et l'urbanisme participatif, j'ai continué. J'ai fait un an à Grenoble, à l'IUG, c'est l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, qui est couplé avec l'Institut de Géographie. J'y ai fait 6 mois d'ateliers avec des profs géniaux où la démarche était la même que celle avec Estuaire mais dans le sud de la France. J'avais 6 mois de stage et je suis venue à Bruxelles, parce que j'avais envie d'habiter à Bruxelles. Je trouvais que ça avait l'air d'être une très chouette ville. J'ai donc trouvé un stage à Bruxelles, chez *Tactic*. Quand j'expliquais ce qui me plaisait, le responsable était assez réceptif et il y a eu un bon feeling. Depuis 2016, j'étais urbaniste indépendante pour différents bureaux. Il y a eu *Tactic*, *Multiple* et *Buur*. Et en parallèle, je ne faisais pas de cartographie.

**Il s'agissait plutôt d'urbanisme « pur », alors ?**

Oui, c'est ça, je faisais beaucoup de diagnostics, programmation, un peu de conception. Ce que j'aimais bien, c'était quand même l'analyse. Je pense que j'avais envie de rester dans ce truc de faire de l'analyse de terrain. La conception, j'en ai fait un peu, mais ce n'était pas trop mon truc. Et puis, en parallèle, je dessinais un peu à côté de mon travail.

Ah, la relique [son carnet de dessin]. Ça, je le montre à chaque fois que je parle de mon travail parce que je pense que c'est assez parlant. Après un an où j'ai travaillé à Bruxelles, j'ai décidé de partir en voyage pendant huit mois en Amérique latine. C'était un rêve que j'avais depuis longtemps et je me suis dit que c'était le moment. Pendant le voyage, j'ai écrit beaucoup et je me suis dit que j'avais envie d'avoir une autre manière de me souvenir de ces moments de voyage. J'ai donc dessiné des cartes pour me souvenir des lieux et avoir une synthèse, une sorte de photo de ce qui s'est passé. Je n'arrivais pas à tout exprimer par écrit ni tout en

**ANN. 008 :**  
retranscription de l'entretien avec Morgane GLOUX, artiste cartographe et urbaniste porteuse du projet *Les Cartes Narratives*, Bruxelles, 14 mars 2025.

photo du coup je me suis dit la carte était géniale parce que tout est sur une page. Je peux y mettre toutes les personnes que j'ai rencontré, les paysages et des petites anecdotes, ...

Au début, c'est très intime parce j'ai écrit plein de trucs complètement perso. C'était les tout débuts de mes cartes, donc en 2017, il y a 8 ans. Au départ, c'était juste pour moi, pour me souvenir. Tu vas comprendre le côté participatif après. Je ne les montrais pas parce que je n'en avais pas envie. Et puis au bout d'un moment, au Panama, le troisième mois du voyage, on était avec une amie dans une auberge et ils ont vu mes dessins. Je commençais un peu à les montrer parce que je voyais quand même que ça suscitait de l'intérêt. Là, ils m'ont dit : « est-ce que tu ne voudrais pas dessiner l'île, dans ton style de dessin sur un mur ». À ce moment-là, c'était génial parce que j'ai vu que pendant que je dessinais, des gens venaient et me demandaient ce que je faisais : « T'as dessiné ma maison mais t'as pas dessiné la mienne, pourquoi ? ». Et donc là je me suis dit que j'avais un peu compris le côté que ça pouvait avoir de l'impact de la carte. C'est interactif. Je peux m'appuyer sur moi, mon ressenti personnel d'un lieu, mais pourquoi pas m'appuyer aussi sur les témoignages des gens ou les vécus ? C'est là où j'ai commencé à faire le lien entre mon travail d'urbaniste et ces dessins de cartes. Et je me suis dit, je pouvais peut-être faire quelque chose avec ces deux trucs-là.

Quand je suis revenue de voyage, j'ai retrouvé un travail chez *Multiple* et je suis restée un an dans cette agence. A la fin, j'ai quitté le bureau pour des raisons personnelles, mais ma bosse à l'époque a vu mes dessins et m'a dit « est-ce que tu ne voudrais pas rester pour un dernier projet, en Flandre, à Tienen, Tirlemont ». *Multiple* avait une mission avec la commune de proposer un réaménagement des abords d'un cours d'eau qui passe dans la ville. Il y avait une dimension participative. Aude m'a alors demandé si je ne voulais pas faire une carte de ce cours d'eau basée sur le vécu des gens. C'est la première carte que j'ai fait un peu « professionnalisée ». D'ailleurs quand je revois combien j'avais demandé, j'étais vraiment nulle. Donc ça a commencé comme ça, en 2019.

Depuis ça, pour arriver jusqu'à aujourd'hui, ça a pris beaucoup d'ampleur. C'est-à-dire que c'était ma première. Après, j'ai changé de bureau et j'ai été chez *Buur*. J'ai continué mon travail d'urbaniste, mais avec un peu plus la casquette participation citoyenne. Je faisais beaucoup de gestion de processus participatif, de gestion de projet, animer des ateliers, préparer des outils, du matériel. Beaucoup d'analyse, de diagnostic, de programmation. Et petit à petit, les gens ont commencé à voir aussi mon travail, mais ce n'était pas quelque chose que je présentais directement. Au bout d'un moment, chez *Buur*, l'année dernière encore, je ne faisais plus que deux ou trois jours par semaine dans ce bureau. À côté, j'avais des projets de cartes, des commandes hors bureau. Chez *Buur*, je ne faisais alors quasiment plus que du dessin et de la carte. Donc en fait, ça a été très progressif en 6 ans et l'année dernière j'ai quitté le bureau. Je ne fais plus que ça maintenant.

#### **Concernant le dessin, vous aviez déjà une espèce de petite « fibre artistique » ?**

J'aimais bien dessiner quand j'étais petite. Au lycée, avant de postuler dans une école d'archi, j'avais fait un an de dessin de cours du soir au Beaux-Arts, mais plus de portraits et de nus, pas du tout ça. A l'école d'architecture, je ne dessinais pas tant parce qu'on était beaucoup sur ordinateur. On faisait très peu de dessin. Nantes était vachement en avance. C'était en 2009 et dès la première année, on était directement sur ordinateur.

#### **C'est venu un peu comme ça ?**

Oui, je pense. Quand tu regardes vraiment le détail de mon dessin, il faut quand même être honnête, on n'est pas sur du grand dessin ni dans des perspectives de fou. Je ne fais pas d'ombre. C'est quand même assez simple, mais je pense que c'est l'effet cumulé de détails qui fait ce rendu. Chaque détail est lié à quelque chose que j'ai vu ou une histoire.

Il y a aussi la question de comment je vais composer ma carte. Je ne suis pas quelqu'un qui dessine tous les jours, qui a plein de carnets de dessin. Les moments où je dessine, c'est très préparé. Je me mets en état. Je ne suis pas beaucoup spontanée. J'ai besoin de préparer le moment.

## **Rentrions maintenant dans la pratique. Comment définiriez-vous votre pratique cartographique ? En quoi est-ce qu'elle s'apparente au côté participatif ?**

C'est marrant parce que j'étais en résidence il y a deux semaines, à l'île de Ré, pour une commande de la communauté de communes de l'île de Ré. En fait, dans l'île, il y a 10 communes et la communauté de communes est au-dessus. Ils m'ont demandé de faire une carte narrative de l'île de Ré sur le thème de la biodiversité et que ce soit participatif. Je ne pense pas qu'on s'est mal compris, mais je me rends compte que parfois les gens pensent que quand je dis que je fais du participatif dans mes cartes, que ce sont les gens qui dessinent. Ce qui n'est pas le cas. Je pense qu'ils s'attendaient, à ce que les gens soient plus acteurs pendant les ateliers. Sauf que, pour dessiner mes cartes, j'ai toujours besoin de rencontrer des gens qui me parlent de leur territoire. C'est pour ça que, pour moi, c'est participatif. Ce n'est pas juste ma vision qui est dans la carte. C'est moi qui tient le crayon mais ce qui est dessiné ne vient pas que de moi.

Par exemple, il y a deux ans, j'ai fait un projet à Plouguerneau, en Bretagne. Une carte que je dessine seule ou une carte que je dessine avec les récits des gens ne sera pas du tout la même ! Donc dans ce côté participatif, avant de dessiner mes cartes, j'organise toujours des ateliers, des moments d'échange, où je pose des questions en fonction du thème, de la commande, etc. C'est souvent pareil : des questions sur leur attachement au territoire, ce qui est important pour eux, les lieux qu'ils aiment bien. Souvent, je pose des questions assez larges au début, et après, les discussions deviennent très fluides et je n'ai pas besoin de poser mille questions. En fait, les gens, à partir du moment où ils sont attachés à leur territoire, ils vont se lâcher et parler. Et d'ailleurs, il y a même une personne qui m'a dit une fois en atelier « juste nous écouter, c'est déjà énorme pour nous ». Et là, je me suis dit « ah oui, il y a quand même un truc. Les gens ont besoin d'être écoutés ». Je trouve que ce côté, dans le participatif, c'est hyper important.

Au début, pour moi c'est fondamental de d'abord écouter les gens, parce que je pense qu'il y en a qui ont juste besoin de libérer la parole et de parler un peu. J'ai remarqué ça dans les ateliers. Même autour des cartes, tu sens que les gens viennent, ils ne savent pas trop ce qu'on va faire mais ils ont besoin de dire des trucs. Le côté participatif, c'est plus un échange, de l'écoute. Évidemment j'enregistre tout ou je note.

Après, par exemple, j'ai travaillé avec des écoles, l'année dernière, à Saint-Gilles. Là, je les ai fait dessiner. Mais c'était un moyen parce qu'un enfant ne va pas toujours beaucoup parler. Du coup j'utilise le dessin pour les faire s'exprimer. Mais ce n'est pas spécialement pour créer la carte.

## **Quels sont les objectifs souvent demandés par les commanditaires ? Est-ce que ces objectifs sont atteints ? Est-ce que vous voyez des bénéfices indirects à travers la réalisation de la carte, les ateliers participatifs ?**

L'impact et les effets indirects, c'est ce que je te disais. Par exemple, le témoignage de la dame qui me disait que juste être écoutée et sentir qu'on nous écoute, c'est important.

Il y a aussi, le côté restitution de travail, ça s'écarte peut-être un peu de ta question mais quand même, c'est très important. Je me suis rendue compte de ça, je ne le savais pas au début. Tu peux écouter les gens et après ne plus donner de nouvelles. Mais le fait que je dessine tout, que je dessine toutes les personnes que j'ai rencontrées, que parfois je mets leur prénom, etc., quand je restitue le travail, les gens se rendent compte qu'ils sont dessinés et qu'ils sont ensemble sur un même objet. C'est hyper valorisant pour eux. C'est ce que j'ai senti. Je trouve ça génial, le fait d'avoir un objet collectif. Autour de cette carte, les gens vont se voir et parler, ça va être un support de discussion. Dire « ah oui, mais j'avais pas vu ça comme ça », ça, c'est l'effet de la cartographie !

Sur les demandes des clients, la particularité, c'est que j'ai des clients hyper différents. Donc c'est à la fois, des administrations, des communes, des associations, des particuliers, des

entreprises, etc. avec des demandes différentes. Par exemple, pour une commune, si je prends l'exemple de Saint-Gilles, c'était plutôt l'idée de montrer une image de Saint-Gilles sous l'angle patrimoine culturel. Donc là, je vais faire ressortir dans la carte les bâtiments emblématiques, etc. Dans ce cas-là, il y a moins le côté participatif du coup.

### **Justement, ce côté participatif est nécessairement demandé ou c'est plutôt vous qui l'amenez ?**

Parfois les gens ne comprennent pas toujours qu'il y a un côté participatif. Vu que c'est moi qui dessine à la fin, c'est un peu entre un travail artistique et un travail d'urbaniste où je fais de la participation. Mes deux casquettes sont un peu mélangées mais c'est vrai que je ne fais pas de la participation à chaque fois.

Pour Plouguerneau, c'était une résidence à l'île Wrac'h, une petite île au nord du Finistère avec un phare où s'organisent des résidences à l'année. Ils m'avaient contacté pour que je fasse une résidence et il y avait une commande : il fallait que je dessine l'île et que je montre un peu les histoires liées aux gens du territoire et aux adhérents de l'association qui maintiennent le phare debout. Ça devait être participatif donc j'ai fait une résidence de 15 jours. L'île était accessible à marée basse, donc les gens pouvaient venir. J'ouvrissais le phare et j'organisais des ateliers un peu tous les jours. Il y avait des moments plus informels, des moments plus formels d'entretien, où je posais des questions aux adhérents : depuis quand ils étaient dans l'association, pourquoi ils étaient attachés à ce lieu, ...

Par exemple, Saint-Gilles, je vis ici depuis dix ans quasiment. Du coup, évidemment que dans la carte il y a plein de détails, de choses que je connaissais, etc. mais je n'avais pas fait d'atelier. Par contre, pour la carte avec les écoles, la demande était de dessiner une carte qui montre comment les enfants voient leur quartier et l'école dans le quartier.

### **Donc là, le participatif était inclus avec les enfants ?**

Oui. J'ai travaillé avec trois classes et trois écoles différentes. J'arrivais au début du cours et je présentais ma démarche. Après, on allait faire une promenade dans le quartier, en passant par des lieux cités auparavant. Le long du chemin, ils m'ont posé des questions et je leur en ai posé aussi. Est-ce qu'ils se sentent en sécurité ou pas ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils ressentent ? Je pose beaucoup de questions sur le ressenti, pour essayer d'avoir un autre regard sur l'espace. Je me rends compte que souvent, en posant des questions, les gens ne se posent pas ce genre de questions.

Je pense que toi c'est pareil, de par nos études, on a l'habitude de regarder autour de nous, de se dire « ah mais j'aime bien cet endroit, pourquoi ? ». C'est tellement naturel que tu as l'impression que tout le monde le fait alors que pas du tout. Si tu prends le temps de te poser cinq minutes, même parfois sans parler, les enfants regardent les environs et on peut observer comment ils interagissent avec ce dernier. Ça, c'est vraiment le côté de la promenade que j'aime bien.

Après, on est revenu en classe et je leur ai demandé de dessiner le parcours en cartes. C'était génial. On avait mis une grande feuille blanche et je leur avais demandé de se mettre par deux ou trois autour de cette feuille et de dessiner chacun une partie dont ils se souviennent. Un groupe dessinait le parc de forêt, l'autre l'école, l'autre le square Jacques-Franck. Ils se mettent ensemble et puis ils commencent à débattre de « ben non, moi je le mettrai plutôt comme ça », « moi je l'aurais dessiné là », « mais non, là il y a un chemin » et en fait, en quelques sortes, ils font un peu de l'urbanisme.

Après, je leur demandais de relier les espaces entre eux et à la fin, ça faisait une carte. C'était très expérimental. Je cherchais à les sensibiliser à ce que c'est l'urbanisme, la cartographie, regarder son quartier autrement. Sur cette base, j'ai fait une carte que j'ai dessiné dans mon style graphique.

L'île de Ré, ça peut être un autre projet dont je peux te parler. J'étais en résidence, le projet est en cours, je suis en train de dessiner la carte. Là où il y a eu, je pense, un malentendu avec ce client c'est qu'il m'avait demandé de faire une carte narrative de la biodiversité de l'île de Ré. Ils ont compris que je faisais des ateliers, donc ils ont contacté plein de personnes sur place pour y participer. Ils ont tout cadré, les heures, la durée, etc. J'avais un programme délirant. Ils m'ont un peu vue comme une prestataire de service, pas spécialement comme une artiste. Et c'est là où, je me rends compte que parfois, ce n'est pas évident d'avoir cette double casquette. Parfois, ça marche, parfois, ça ne marche pas. Ils s'attendaient à ce que je vienne, que j'anime des ateliers, que les personnes soient actrices pendant les ateliers, que je reparte, et puis que je fasse une carte. Je ne fonctionne pas comme ça. Je suis plus dans un mode de résidence, c'est-à-dire, je vais dans le lieu, je peux faire des ateliers, mais il y a aussi le moment où j'ai besoin de m'immerger.

#### **Oui, comprendre par soi-même, etc.**

Oui c'est ça. Même si je me base sur les récits des gens, j'ai aussi besoin d'avoir une vision du lieu. Et puis les gens ne sont pas toujours hyper acteurs pendant les ateliers donc il faut que j'aille chercher l'information. C'est beaucoup des échanges et des discussions. Sur le côté participatif, je pense qu'on ne s'était pas bien compris. Mais c'est intéressant d'avoir des retours comme ça parce que je me questionne et me demande si je ne peux pas aller plus loin maintenant dans ma pratique. Peut-être que les gens doivent faire plus ou repartir avec quelque chose ? ou que ce soit eux qui dessinent ? C'est une autre approche, mais il y en a plein d'autres.

#### **Au niveau des personnes qui ont participé aux ateliers ou qui lisent les cartes par après, est-ce que, par exemple, on va observer une meilleure connaissance du territoire ? La carte va-t-elle permettre de mieux répondre aux projets futurs ? Est ce qu'il y a d'autres objectifs indirects qui sont remplis ?**

Il y a un côté de réappropriation de son quartier et de fierté. C'est un premier pas dans le projet quand il s'agit de cartes dans le cadre d'un projet urbain. Après, je fais aussi des cartes où il n'y a pas de projet d'aménagement. C'est juste un autre regard sur le territoire, un objet artistique que les gens vont avoir envie d'avoir chez eux. Parfois, je vais faire des tirages de mes cartes et les vendre.

Par contre, dans le cadre d'un projet urbain, comme à Woluwe Saint-Lambert, j'étais avec *Buur* donc j'avais un peu les deux casquettes. En fait, le fait de dire « on va faire un diagnostic, on va aller faire des promenades, il y aura un dessin qui montrera ça, qui sera un objet collectif où vous serez dessus », tu sens que les gens se sentent écoutés, que ça reste un objet artistique. Du coup, il y a une appropriation et j'ai l'impression que ça motive un peu les gens à continuer le projet par après. Pour moi, c'est un premier pas, un premier pied dans le projet pour les gens.

#### **Et pour vous, alors, à quoi ça sert de faire de la cartographie participative ? Quels sont les avantages par rapport aux cartographies plus classiques qu'on a l'habitude de voir et même par rapport à d'autres méthodes participatives ? Parce que, par exemple, on peut juste mettre toutes nos infos en ligne sur Internet et il n'y a aucune dimension d'être ensemble, etc.**

Je vais d'abord répondre à la deuxième question. Je trouve que ce qui est hyper riche ce sont les échanges. Parfois, la carte est un peu une excuse pour que les gens se parlent. Rassembler des gens qui ne se connaissent pas, que chacun parle de son territoire. Je vois bien que quand il y en a un qui dit quelque chose, l'autre va réagir en disant « bah oui moi je ne connaissais pas cet endroit-là », ou « je suis pas d'accord ». Je trouve ça super bien de créer des moments collectifs et de discussions, c'est hyper important, surtout en ce moment. C'est vraiment ça que je trouve fort dans le fait de faire des cartes, c'est les moments que ça crée entre les gens, ça m'émeut vachement. Même au-delà, si les gens trouvent ça beau ou pas, parfois, je crois que je m'en fous un peu. Mais c'est plus ce que ça va créer comme échange.

Alors, pourquoi de la cartographie sensible et pas de la cartographie classique ? Je ne ferais pas des cartes en 2D car je trouve que le côté 3D est plus parlant. Toute la part sensible et vécue, tu ne la vois pas sur des cartes classiques. C'est ce que j'explique à chaque fois quand j'explique mon travail. On va montrer la couche qu'on ne voit pas sur des vues satellites. Je trouve aussi que la vue du ciel est bien, parce que tu vas voir les intérieurs d'îlots, tu vas voir des choses que tu ne vois pas quand tu prends une photo dans la rue. Et ce que j'aime bien aussi dans la carte, c'est que c'est une vue synthétique. J'ai l'impression que tu peux tout montrer. C'est magnifique, on a l'impression qu'on peut montrer énormément de choses. C'est hyper puissant et riche. Il y a tout ! Je trouve que tu peux vraiment montrer vachement de détails. Mais ce que j'ai du mal à montrer, c'est les bruits. Après, par contre, il y a d'autres outils participatifs que je trouve très bien et qui peuvent être complémentaires à la carte. C'est une manière de faire, mais il y en a d'autres.

En ce qui concerne les limites, on m'a déjà demandé plusieurs fois « est-ce qu'on pourrait modifier telle ou telle chose ? » et c'est là où je dis que c'est aussi un travail artistique et pas que participatif. Peut-être que c'est une limite, il faudrait que je choisisse. Il y a des moments où je suis un peu le cul entre deux chaises : est-ce que je fais du participatif, mais jusqu'au bout ? Et du coup, je pars du principe que c'est de la prestation de service et que ce n'est pas un travail artistique et que du coup les gens peuvent dessiner, je peux venir enlever des bouts, en remettre, et qu'elle évolue. Ou alors je fais vraiment un travail hyper artistique où je fais une résidence, je rencontre des gens, ils m'apportent des choses, et puis je produis quelque chose qui est vendu et point ? Vu que je suis dans un entre deux, c'est parfois c'est un peu compliqué. Dans ma tête et dans la tête des gens ...

**Au niveau des ateliers, vous avez parlé de marcher avec les enfants et de discuter avec eux. Trouvez-vous ça plus riche que de rester dans une salle et dire aux gens « noter sur des post-it ce que vous aimez bien ou pas » ? Qu'apporte la démarche que vous mettez en place ?**

Ça permet de se rendre compte de choses dont ils n'ont pas idées. Il y a plein de choses qu'on a l'impression de connaître et quand on prend le temps de se balader et de regarder autour de nous, de nouvelles choses se révèlent. Je le fais en atelier parce que c'est aussi comme ça que je fais mes cartes. J'ai besoin de faire de l'exploration, tout le temps. Si je ne le fais pas le travail est complètement hors sol, ça flotte, ce n'est pas ancré. Il peut ne pas y avoir de sensibilité. Pour moi, il faut un lien avec le contexte qui est vraiment concret : aller dehors ou sur le terrain avec les gens pour en parler.

J'ai déjà fait des ateliers en salle et je sens que c'est moins riche. Il y a moins d'éléments qui ressortent, c'est moins sensible, plus factuel. Être dehors amène les gens à dire des choses complètement différentes. Ils vont plus se rapporter à leur sens. Qu'est-ce que je vois ? Qu'est-ce que je sens ? Qu'est-ce que j'entends ? Ces choses, juste en salle, tu ne peux pas te les rappeler. Parfois, oui, parce qu'il y a des choses qui peuvent marquer. Mais je trouve que sortir est hyper important pour avoir conscience de son environnement.

Après, ce n'est pas toujours possible de faire des promenades, ça dépend de la taille du territoire. Par exemple, à l'île de Ré, j'ai fait 7 ateliers en 5 jours. J'ai réussi à faire deux balades seules. Je n'avais pas le temps et ça n'allait pas parce que les gens me parlaient de trucs et je n'avais même pas eu le temps d'aller me balader pour sentir un peu le lieu. J'ai débarqué en territoire inconnu. En fait, dans la méthode, c'est hyper important d'avoir un moment d'immersion seul d'abord et après de rencontrer les gens. Et alors si cela est possible, sortir avec les gens pour que je comprenne comment ils vivent leur territoire.

**Passons maintenant à la méthodologie. Comment se déroule le processus de création de la carte ?**

Pour ça, j'ai une présentation que j'avais faite pour des étudiants. Ce n'est pas ta question, mais j'avais fait ça pour des étudiants qui sont en master d'humanité environnementale et je leur avais montré des exemples de cartes et comment j'en étais arrivée là.

Pour la méthode, je me suis amusée à faire un petit dessin. Du coup, il y a toujours une première prise de contact. Je ne fonctionne que sur commande. Quelqu'un m'appelle ou me contacte par mail en expliquant ce qu'il souhaite.

### **Tant du public que du privé ?**

Oui. Je fais un peu moins de particulier parce qu'en termes de budget, parfois c'est trop juste. Mais parfois, on me demande de faire une carte d'un lieu de vie donc je vais faire un atelier avec les clients en disant « racontez-moi un peu les souvenirs qui sont liés à cette maison ». Ils me racontent des souvenirs qu'ils ont depuis 20 ans et je vais le synthétiser dans une carte.

Donc il y a un contact et je vais demander à rencontrer la personne pour bien cadrer l'objectif de la carte, les attentes. Au final, que voulez-vous ? Est-ce qu'ils veulent une carte imprimée ? Est-ce qu'ils veulent que ce soit des cartes distribuées aux gens ? Il y a tout l'objectif et puis ce qu'on va en faire à la fin.

En fonction de cette rencontre, je fais un devis, je fais une offre. J'estime un peu le nombre de jours que je vais passer, multiplié par mon tarif à la journée et ça fait un prix à la fin. Après, il y a une phase de négociation. Parfois ça passe tout seul, parfois ça ne passe pas. Ça dépend des budgets. Parfois on va me demander mon prix et parfois certains viennent avec une enveloppe et me disent « que pouvez-vous faire avec cette somme ? ». Donc là, je vais adapter ma méthode. Il se peut que je dise « vu votre budget, je ne vais pas pouvoir faire une carte immense » ou alors « je vais pouvoir faire un ou deux ateliers mais pas dix ». J'adapte chaque situation et de la demande. C'est pour ça qu'à la fin, les cartes sont toutes un peu différentes. C'est là où j'ai ma casquette d'urbaniste et de prestataire de services et moins celle artistique. Parce que si j'étais artiste, je dirais « c'est comme ça, vous voulez ou vous ne voulez pas ». Mais peut-être qu'à un moment, je vais devoir faire ça car pour le moment, je m'adapte beaucoup. Mais en même temps, je trouve ça trop bien parce que je travaille avec des clients hyper différents, dans des lieux aussi différents. Je me laisse porter à la commande, c'est-à-dire que si on me demande un projet en Espagne, je vais y aller parce que j'ai la flexibilité de le faire. Si le thème m'intéresse, que le lieu est chouette, qu'il y a un bon contact avec le client, et que c'est bien payé, je dis « ok, come on c'est la vie ».

Après, on commence le projet. Je commence toujours par de l'exploration. Je regarde un peu ce qui est possible comme déplacements mais j'aime bien me balader à pied ou à vélo. Je trouve qu'on prend plus le temps de voir les choses qu'en voiture. Ça dépend souvent de la taille du territoire. Si c'est possible, je fais aussi des promenades collectives avec les gens ou des itinéraires avec juste une personne. Là, on revient à la méthode des itinéraires. Je fais un peu les trois. Ça peut être deux jours, comme ça peut être dix jours, ça dépend. Quand c'est possible, j'aime bien aussi prendre part aux activités. Par exemple, à Plouguerneau, il y avait un groupe qui partait faire de la pêche à pied et je leur ai demandé pour aller avec eux. Et en fait, au-delà de m'apprendre à faire de la pêche, ces personnes me racontent des choses. C'est là où le travail commence. J'essaie de mémoriser donc j'enregistre beaucoup en dictaphone. Quand l'activité est finie, je rentre et je reporte un peu ce qu'ils ont dit. Ces données, je vais les accumuler au fur et à mesure et elles vont se retrouver dans la carte.

Là [image diapositive], c'était à Woluwe Saint-Lambert. J'avais fait une promenade qui était plus préparée. Plouguerneau, c'était informel alors qu'ici, c'est préparé. Je fonctionne beaucoup comme ça, au feeling. Je trouve qu'au final, il y aura toujours quelque chose à partir du moment où les gens ont envie de dire des trucs. Quel que soit le format utilisé, les gens parlent. Je trouve que c'est important d'avoir des moments préparés, mais j'aime bien en varier les choses. Pour Woluwe, c'était une balade. J'avais imprimé une espèce de pré-carte avec des lieux importants. J'avais fait des zooms que j'avais imprimé sur des panneaux. Durant la promenade, on s'est arrêté au niveau de ces zooms et les gens racontaient des choses que je notais directement sur le panneau.

### **Les gens avaient aussi la possibilité d'annoter le panneau ?**

Non, c'était plus moi. Parfois, ils venaient et pointaient des endroits sur la carte. Les gens ne sont pas toujours à l'aise et certains préfèrent venir directement près de moi. Par contre, ce que j'avais fait avec les écoles, c'est que quand on a fait la promenade, je leur ai distribué des carnets pour qu'ils notent eux-mêmes dedans. Pour Woluwe, je n'y avais pas encore pensé. Après réflexion, je me suis dit que les gens plus timides pour s'exprimer et dessiner pourraient avoir plus facile si je leur donnait leur propre carnet.

Donc, je fais des promenades collectives et parfois des ateliers en salle. Par exemple, à Plouguerneau, si les gens n'avaient pas eu la possibilité de venir aux ateliers, j'ouvrirais le phare et les gens venaient librement. Je sais que certains sont venus 2-3 fois pendant les 10 jours en disant « ah j'ai pensé à un truc que vous pouvez mettre sur la carte ». Les gens reviennent avec leurs petites anecdotes et c'est hyper fou.

En parallèle, je commence mes recherches. Là, c'est plutôt un travail d'urbaniste. Je vais regarder les cartes topographiques, hydrologiques, etc. pour quand même un peu connaître le territoire. Certes, je dessine mes cartes en fonction des récits, mais il y a aussi une part de réel. Je n'ai pas envie de dessiner n'importe quoi. C'est subjectif, mais il y a quand même une part de réalité. Après, je pourrais me dire que je dessine une carte basée uniquement sur les récits des gens. Dans ce cas, je ne vais même pas sur le territoire : c'est eux qui me racontent et je dessine ce qu'ils me disent. Mais je suis pas dans cette démarche. J'ai quand même envie de montrer une part de réalité du lieu dessiné tout en faisant en sorte que les gens s'y reconnaissent.

Une fois ces deux phases d'exploration et de collecte de données terminées, je synthétise. Je fais beaucoup de listes, de tableaux Excel, je range tous les récits par thème, par lieu, ... Ensuite, je me mets à dessiner. C'est là où tout le travail de filtre commence. J'ai l'impression que quand je fais mon atelier, je suis comme un flic qui fait des enquêtes.

### **C'est un peu l'image du panneau avec le fil rouge ?**

Ouais, voilà, exactement. Je me dis « ce qui est important dans ce quartier, c'est peut-être ça et ça. Du coup, je vais le dessiner en plus gros, donc ça va prendre telle forme. Et puis, la rue-là était importante du coup, je vais la dessiner. Par contre, celle-là, ça ne sert à rien, je ne vais pas la dessiner ». Là, je commence à faire des choix, du tri et je commence à faire des petits schémas pour visualiser la place des éléments dans la carte. Il y a quand même un travail artistique. « Ça, en premier plan, ça peut être joli ». C'est le moment le plus délicat parce qu'il faut tout filtrer et puis faire des choix et ce n'est pas facile. On me pose souvent la question « mais comment tu fais pour tout représenter ? », je ne représente pas tout. Je fais des choix. S'il y a des gens qui me parlent plus d'un certain sujet que d'un autre, je sais que c'est ça que je dois aborder dans la carte. C'est là où je dis que c'est un trait artistique.

### **Ce travail se fait avec quels outils ? Dessin à la main ?**

Oui, sur papier, avec crayon papier, stylo, staedtler et du calque pour les brouillons. J'ai beaucoup de carnets de notes. J'ai aussi des cartes IGN et des cartes holistiques que j'utilise dans certains cas. La tablette, je commence un peu à l'utiliser. Par exemple, ici, je fais un gros projet à Rennes et je sens que c'est tellement gros qu'il va y avoir des retouches. La tablette permet de faire ces modifications plus facilement. Et puis, je ne sais pas, j'ai envie de tester ! Je me dis qu'il faut que je me mette à la technologie.

Ça c'est des brouillons que je fais. J'utilise aussi la plateforme *miro board* pour échanger parfois à distance avec ceux qui ne peuvent pas être sur place. Je trouve ça pas mal parce que je mets le dessin puis je demande aux gens de mettre leurs commentaires. « Est-ce que j'ai oublié un bâtiment hyper important ? ». Dans le cas de processus participatifs, les habitants ne participent pas à ces retours, ce sera plutôt le ou les commanditaires qui vont s'exprimer. Par exemple, à l'île de Ré, on m'a dit « sur la carte, il ne faut pas montrer les pratiques néfastes liées à l'environnement, c'est-à-dire qu'il ne faut pas arracher l'herbe des dunes donc vous ne montrez pas quelqu'un qui est en train d'arracher de l'herbe ». C'est du bon sens, mais c'est hyper important parce que je réponds à une commande.

**Donc il y a quand même des allers-retours, vous ne leur « pondez » pas une carte toute faite.**

Oui, c'est ça. C'est un truc que j'ai mis en place. Je pourrais très bien dire « je fais et voilà ». Cependant, j'ai besoin dans mon processus qu'il y ait des allers-retours pour que tout le monde à la fin soit content. Et ça, c'est le côté archi-urba où, tu sais, tu as l'esquisse, l'avant-projet, le projet etc. On modifie, on réadapte. Mais c'est vrai que j'ai rencontré des artistes qui m'ont dit « mais pourquoi tu te fais chier comme ça ? ». Je ne sais pas, c'est juste moi et ma façon de travailler. Pour moi, l'esquisse est hyper importante à valider et qu'on soit bien tous d'accord sur ce qu'on représente et après, je dessine. Le brouillon au début ne ressemble à rien, j'y mets vraiment juste les trucs principaux. Après, je remplis de détails. Il y a quand même beaucoup de liberté dans le dessin.

Après, il y a la communication. Qu'est-ce que je fais de cette carte ? Est-ce que c'est juste un format numérique qui est envoyé au client ? Est-ce que c'est imprimé en un tirage, plusieurs tirages ? Est-ce qu'on fait des cartes pliées ? Est-ce que ça devient une fresque ? Est-ce que on les distribue aux gens ? Est-ce que c'est affiché dans une exposition ?

**Quelles sont un peu les questions que vous vous posez avant de réaliser une carte ?  
Est-ce qu'il y a des choses auxquelles il faut faire attention ? Quelles sont les questions préalables ? Peut-être aussi des difficultés récurrentes que vous rencontrez ?**

Les attentes du client. Au début, je ne faisais pas assez attention à ça. Comme je le disais avant, je pourrais dire, « c'est comme ça et je ne changerai rien ». Par expérience maintenant, je me dis que c'est hyper important de bien comprendre l'objectif : ce qu'ils ont en tête, est-ce qu'ils ont bien compris ce que je faisais ? quelles sont leurs attentes ? est-ce que je peux vraiment y répondre ? est-ce que je veux vraiment y répondre ? Je pense que parfois je dis oui à des projets et après coup je me dis que je vais peut-être m'éloigner un peu de ce que je veux moi... Mais ça c'est tout le côté d'affirmer son travail et de dire « non c'est comme ça, ce n'est pas comme ça ». Parfois j'ai du mal. Ça dépend de son caractère.

**Maintenant, en ce qui concerne le travail participatif en lui-même, comment les participants sont-ils mobilisés ? Comment se déroulent les ateliers ? Est-ce qu'il y a plusieurs ateliers ? Quel type d'atelier ?**

En ce qui concerne la communication, ça dépend. Si c'est via une commune, souvent c'est elle qui se charge de faire la communication. Par exemple, pour Woluwe, c'était du toutes-boîtes et le site internet. L'île de Ré, pour le coup, ce n'était pas ouvert à tous les habitants, mais la commune a sélectionné des partenaires. Donc une association, un EHPAD, un musée, la maison de la biodiversité. Via ces partenaires-là, c'est eux qui sont allés chercher leurs adhérents, ou leurs résidents. Pour la résidence à l'Île Wrac'h, c'était une adhérente de l'association chargée de la culture qui a communiqué aux adhérents. Après, il y a eu du bouche à oreille. Il y a aussi le fait que quand t'as un lieu défini, qui est visible, où on te voit, les gens viennent. Il y a un effet de communication visible de « je suis en résidence dans le territoire ». Via les réseaux sociaux aussi, je fais un peu de pub.

En général, c'est ouvert à tout le monde, à part peut-être les travaux avec les écoles. L'idée, c'est de parler du territoire et j'aime bien avoir des profils variés. Avoir aussi bien des personnes âgées qui vont parler du passé, des enfants qui vont venir avec leur spontanéité, des gens qui travaillent mais qui n'habitent pas le territoire. C'est hyper intéressant d'avoir leur point de vue. Ceux qui habitent, ceux qui sont de passage, les touristes. J'aime bien avoir un panel d'acteurs. Je ne limite pas sauf si le client limite. À l'île de Ré, ils ont limité parce c'est un immense territoire et qu'il n'y avait pas beaucoup de temps.

Au niveau des ateliers, c'est soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Comme je le disais, je fais des itinéraires, des balades seule, des promenades collectives, des activités locales. Et après, à l'intérieur, ce sont plutôt des ateliers d'écoute et d'écriture, des ateliers de cartes collectives,

de recherche sur cartes existantes, des entretiens individuels. Par exemple, à l'Île de Ré, j'ai fait un entretien avec un éco-garde sur des questions de biodiversité : « est-ce qu'il y a des choses que j'ai oubliées sur la carte qui sont importantes et que des gens n'auraient pas dit ? » « y a-t-il une espèce ou un oiseau qui doit absolument être sur la carte que je n'ai pas mis ? ». Je vais souvent compléter mes cartes avec des entretiens plus ciblés. Mais encore une fois tout dépend de la commande. Là, je voulais un éco-garde parce que la carte parle de la biodiversité.

**Comment est-ce que vous faites face aux gens qui sont un peu mal à l'aise avec le dessin ou qui ont peur de s'exprimer ? Comment intéresser les gens ? Comment garder la dynamique de groupe ?**

Si à l'atelier, je vois que ça n'a pas pris avec certaines personnes, j'aime bien les revoir de manière informelle. Souvent, il y a aussi des gens qui attendent la fin de l'atelier pour venir me parler. Après, en termes d'outils, ce que j'ai fait à l'Île de Ré, c'est que j'ai divisé la salle en trois espaces. Un espace où les gens écrivaient, un où ils dessinaient, et un où j'avais une grande carte satellite et je posais des questions. Chacun allait un peu vers où il se sentait plus à l'aise. Si la personne n'est pas à l'aise en groupe, il y a aussi le carnet et les entretiens. Après, avec les enfants, je trouve que c'est un mauvais exemple parce qu'il n'y en a aucun qui a peur.

S'il y a une promenade, c'est aussi un outil. Les gens vont s'exprimer de manière différente. Je trouve que la promenade est vraiment un outil très chouette. Tu peux marcher à côté de quelqu'un et parler. J'essaye de ne pas être trop dans le côté « on fait un atelier ». Souvent, dans le fil de la discussion, je pose quelques questions et les gens sont un peu plus à l'aise que si j'arrivais en disant « il me faut telle question, telle réponse ». J'aime mieux être dans la discussion. En plus, ça m'intéresse de parler avec l'autre. C'est plus de la prise de connaissance, il n'y a pas besoin d'être trop formel.

**Rencontrez-vous parfois des difficultés avec des groupes ou certains participants ?**

Pour revenir sur l'Île de Ré, il y en a qui ne comprenaient pas la démarche. Dans la plupart des ateliers, les gens viennent parce qu'ils ont envie et parce qu'ils ont compris le but de la carte. Les gens viennent alors d'eux-mêmes raconter des choses. L'Île de Ré, il y avait des gens qui, je pense, n'étaient pas trop au courant de ma démarche. Du coup, ils ne comprenaient pas et certains étaient très fermés. Là, j'essaie de tout réexpliquer.

Après, je suis beaucoup sur le ressenti et parler de ses émotions. Il y a des gens qui sont fermés par rapport à ça. Ce que je fais dans ces moments-là, c'est que j'essaye de le faire s'exprimer. Si ça marche pas, je n'insiste pas. Je prends ce qu'il y a à prendre, parce que j'ai cette liberté de travail artistique. C'est justement là où c'est en opposition avec les ateliers participatifs. Dans le cas d'un projet urbain, on a besoin d'avancer dans les étapes et c'est important d'avoir un support vraiment complet. Que sur les cartes, j'ai plus de liberté. Je ne vais pas insister, ce n'est pas grave si ça ne marche pas avec cette personne.

**Avez-vous déjà fait face à des désaccords entre les participants ?**

Dans le cadre de dessiner une cartographie d'un lieu existant, pas trop. Par contre, si on est dans de la projection, oui. Mais généralement, il n'y a pas de gros points de discorde. Par expérience, je trouve que les gens sont plutôt respectueux du ressenti de l'autre.

Des désaccords ce serait plutôt du style un habitant qui dit « nous, on aimerait trop voir tel élément » et le client dit « non, je n'ai pas envie de voir ça ». Là, il faut faire un choix. Mais ce ne sont pas des trucs de fou. En tout cas, jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas eu affaire à des gros problèmes.

Par contre, j'ai fait un atelier à Bar-le-Duc, dans l'est de la France en novembre. J'ai travaillé avec un architecte et j'avais un peu plus ma casquette d'urbaniste qu'illustratrice. La commune de Bar-le-Duc réaménage une place dans le bourg de la ville et cet architecte va rendre un cahier des charges de programmation de la place. Il y avait des ateliers

participatifs organisés et il m'a demandé de l'appuyer sur l'animation avec le dessin. Donc j'ai dessiné la place et puis j'ai dessiné les idées que les gens disaient dans le dessin. J'ai fait ça à Jette, il n'y a pas longtemps aussi, mais en direct. Ça, c'est un nouveau truc que je teste. Dessiner, mais toujours dans le même point de vue, du ciel, avec des proportions pas spéciales. Les gens disent des choses je dessine. J'ajoute des arbres là, j'enlève le passage piéton, là j'en mets un autre. Là, il y a un côté encore plus interactif et on est plus dans de la projection. Je ne sais même pas si on doit parler de carte, du coup.

Mais à Bar-le-Duc, vu que c'est de la projection, il y a des gens qui ne sont pas d'accord. En fait, quand tu changes des choses, c'est le drame. Il y a des désaccords entre les gens. Pendant les ateliers, je suis tombée sur des gens... racistes. C'est là où je me suis demandée « qu'est-ce que je fais, moi, en tant qu'animatrice de table ? » « Est-ce que je suis là pour dire non ? ». Ça, m'a mis dans une position très délicate. C'était malaisant et ça devient politique... On proposait des idées de projets et les gens discutaient de nos propositions et de ce qu'ils aimeraient. Il y avait un commerçant et un éducateur qui travaillait avec des jeunes. Celui-ci proposait de mettre des bancs sur la place pour les jeunes. Le commerçant a alors dit, « non, hors de question ! on ne veut pas avoir cette faune-là sur la place ». Du coup, c'est compliqué parce que toi, tu es censée être neutre quand même. Tu es censée écouter tout le monde. Mais là, est-ce que tu dois l'écouter ? C'est un sujet vachement d'actualité parce qu'il y a une libération de la parole par rapport à ces sujets-là et aux propos racistes. Mais comment on se positionne, nous, en tant qu'animateur ? Moi ça me pose question et parfois je me dis que j'aimerais bien être formée à appréhender ça. Du coup, ce qui s'est passé, c'est que l'éducateur a dit « bah moi, les gens que vous traitez comme ça, c'est ceux avec qui je travaille » et il est parti de la table. Et là, pareil, est-ce que je le retiens ou pas ? Est-ce que je continue de faire ça ou est-ce que quelqu'un d'autre qui est formé à ce genre de trucs prend ma place ? Parce que, il faut faire attention quand même. Quand tu parles de l'existant ou du passé, il y a un côté où tout le monde est presque d'accord parce que c'est les faits. Quand je me suis baladée dans Saint-Gilles avec les enfants, ils étaient tous plutôt d'accord qu'il y avait des endroits où ils ne se sentaient pas en sécurité. Il n'y a pas de débat. Mais quand il y a de la projection, c'est un autre débat.

**Qu'est-ce que tout ce processus vous apporte à vous ? en tant que personne et en tant qu'illustratrice/urbaniste ? Qu'est-ce que ce processus génère chez ceux qui y participent ?**

Quand tu fais un travail artistique, c'est dur de mettre une distance par rapport à ta personne. Je fais un travail qui est artistique, donc évidemment que ça reflète ma personne et si je vois que les gens ne sont pas satisfaits du travail, je ne serais jamais contente de ce que j'ai fait. Je me dis que ma mission n'est pas remplie si les gens ne sont pas satisfaits. Je ne peux pas me dire « ça va, moi j'aime bien donc ce n'est pas grave ». Je n'ai pas spécialement besoin que les gens disent que c'est super, mais par contre, si ça crée de la discussion, ma mission personnelle est remplie. Par exemple, mercredi, j'ai fait une réunion pour l'île de Ré avec le client et des éco-gardes. J'ai fait un dessin brouillon et j'avais déjà mis plein de détails. Au début, ils disaient « mais on ne comprend pas, on ne voit pas bien, le dessin n'est pas fini ». Normal, c'est une esquisse. Après, ils comprennent et sont là « ah mais c'est génial ! » et ils commencent à voir tous les petits détails. Là je me dis que c'est bon, ça marche, je vois que ça crée du lien.

Par contre, quelqu'un qui va être indifférent, ça va me frustrer et à la limite me blesser. Je vais vachement me remettre en question s'il n'y a pas de retour, parce que je vais me dire, « mince, j'ai peut-être mal écouté, j'ai peut-être mal retranscrit ». Pour moi c'est hyper important que les gens se reconnaissent dans le travail à la fin.

**Les commanditaires sont-ils généralement contents du résultat final ? Est-ce qu'il y a d'autres éléments qui ressortent en plus de la réponse à l'objectif fixé ?**

Oui, souvent. Après, ils aiment bien l'utiliser comme image. J'ai beaucoup de demandes du style « est-ce qu'on pourrait l'utiliser pour mettre sur un site Internet ? Est-ce qu'on peut en

faire des cartes postales ? Est-ce qu'on peut faire... ». C'est la dimension artistique qui prend son sens. Au-delà du côté participatif, avoir une image visuelle de leur ville leur plaît.

Sur le côté participatif, la communauté de communes nous a dit que juste le travail de résidence, c'est-à-dire d'être allé voir les gens, d'avoir organisé les ateliers, ... la mission est déjà remplie. Parce qu'en fait, eux, leur objectif était aussi de se faire connaître via un événement qu'ils organisent en avril avec plein d'expos, de projets, ... Moi, je suis juste un élément de tout ça. Du coup, le côté participatif, c'est parce qu'ils veulent se faire connaître sur l'île et juste le fait d'avoir organisé des ateliers et d'avoir animé un atelier pendant deux heures dans chaque île, ils ont dit « c'est bon, vous avez déjà fait le travail ».

**Pourriez-vous m'expliquer plus précisément la démarche du dessin interactif en direct abordé toute à l'heure ? Comment cela s'est-il passé ?**

Franchement, quand on m'a demandé ça, j'ai longuement hésité à dire oui. Mais je me suis dit que j'étais dans ma première année indépendante et je me dis « il faut tout essayer ». Après, ça marche, ça ne marche pas, je continue ou pas. Et en fait, j'ai bien aimé. C'était très stressant parce que, comme je disais, je ne suis pas trop dans le dessin spontané, mais vu que je dessine de plus en plus, je me rends compte que c'est plus facile de dessiner. C'est un moment sacré quand je dessine et, quand on m'a demandé ça, je me suis dit « hum je ne sais pas ». Et puis entre temps, j'ai pu acheter une tablette et je me suis dit que c'était l'occasion d'être un peu moins timide de dessiner.

La demande vient du service mobilité de la commune de Jette. Ils veulent proposer des solutions d'aménagement centrées sur la mobilité autour d'une école. Ils travaillent avec un bureau qui est spécialisé en animation d'ateliers, c'est vraiment leur job. Ils ne sont pas architectes ni urbanistes, ils sont plus sociaux. Ils m'ont appelée pour dessiner en atelier. C'était en février et c'était le premier atelier de diagnostic avec des riverains. Qu'est-ce qui ne va dans ce quartier ? qu'est-ce qui va ? quels sont vos parcours dans la ville ? ... Je passais un peu aux tables, j'écoutais ce que les gens disaient et à la fin, il y avait une espèce de synthèse générale. C'est là où j'ai sorti ma tablette et que j'ai projeté ce que j'avais dessiné. Du coup les gens, par table, disaient leurs idées de projet « non là ça ne va pas, là on pourrait mettre ça ». Ça partait un peu dans tous les sens, il y avait des désaccords, donc je mettais les deux solutions sur le même dessin. Ce n'était pas extraordinaire mais j'ai bien aimé la démarche. Cependant, j'ai du mal à avoir du recul sur « est-ce que mon dessin, est assez parlant pour les gens ? ». Après, la commune était contente. Donc, j'avais une planche où j'avais mis un petit schéma avec deux vues différentes du quartier. J'avais mis des coupes etc. Au début j'étais en train de dessiner un peu partout et puis finalement je me suis concentrée sur une vue. Tout ce qui est en rose c'est ce qui est nouveau. Du coup, il va y avoir une nouvelle entrée ici, il faudra un passage piéton avec des gens qui font la circulation là, plus de camions dans cette rue, peut-être des passages pour rues fermées, des rues scolaires à certaines heures de la journée. C'est assez simple mais il y a un peu toutes les idées qui sont résumées et c'est là où je me dis que ce point de vue-là est quand même vachement bien parce que si j'avais pris la coupe, il n'y aurait pas tout. Ça a duré trois quarts d'heure. C'est assez fastidieux parce qu'il faut écouter, dessiner, comprendre l'idée et décider comment le dessiner. Je l'ai quand même remis au propre par après.

Dans ce genre d'atelier, je ne peux pas être toute seule. Il y avait un animateur et je lui demandait de répéter les informations. On s'était concerté avant sur comment on allait faire. Lui écoutait les gens, répétait l'idée et demandait si c'était bien ça que la personne voulait dire. Du coup, j'ai le temps de comprendre et dessiner. Ce qui est cool c'est que ça a bien fonctionné. Si je n'avais pas eu un retour, je n'aurais pas su dire si c'était bien ou pas. C'est vraiment très important. Ils m'ont dit « c'est bien, on est content, est-ce que tu veux venir à la phase 2 ? ». Donc de ce dessin-là, la commune va faire des plans d'aménagement. Ils vont prendre des décisions. Ils m'ont demandé de redessiner en plus détaillé les propositions, et de les resoumettre en atelier en avril pour avoir le retour des gens et éventuellement refaire quelques petits ajustements.

**Vous avez souvent des gens qui vous accompagnent lors des ateliers ?**

J'essaye d'être accompagnée. Par exemple, pour les écoles, j'étais avec les profs. À l'île de Ré, vu qu'à chaque fois c'était des partenaires qui demandaient à leurs adhérents de venir, je demandais souvent au directeur de l'association ou du musée de m'aider. Quand je dis m'aider, c'est relancer la conversation si personne de parle, gérer la prise de parole, prendre des notes, ... ça dépend. Je demande et j'adapte en fonction des gens avec qui je suis. On fait toujours une réunion de préparation avant l'atelier pour bien cadrer. Parfois, s'ils ont des idées sur des outils, je suis prenante.

Pendant les promenades, j'ai toujours besoin d'autres gens pour encadrer l'ensemble du groupe, prendre des notes ou tenir le dictaphone. Pour l'instant, ça n'a jamais embêté personne, mais parfois, je me dis que ça va embêter les gens si je leur demande d'avoir un rôle. Du coup, je n'ose pas toujours demander, ça c'est un gros défaut. Mais en même temps, quand tu prends toute la responsabilité de l'atelier sur tes épaules, c'est un peu lourd. Si tu es deux à porter la responsabilité et la charge mentale, c'est plus simple. Parfois, tu vas avoir plein de questions en même temps et tout seul ça peut être un peu stressant. Maintenant, par expérience, je me dis que c'est bien d'être deux dans ce genre d'atelier. Je me rends aussi compte que c'est dur d'écouter et à la fois de prendre des notes. Je trouve que c'est important quand tu parles avec quelqu'un de le regarder dans les yeux, d'écouter... C'est pour ça que je demande d'enregistrer.

Dans certains ateliers, je suis tombée avec des gens et on s'était mis d'accord sur des rôles. Au final, ils ne prenaient pas de notes. Je me suis dit « mince je vais quand même prendre des notes » et du coup j'écoute moins la personne. Ça, c'est des retours d'expériences personnelles où je me dis qu'il faut que je n'hésite pas à demander à être accompagnée dans les ateliers, à avoir des rôles qui m'aident.

**Vous avez parlé de retours quant à vos productions. Si vous ne les demandez pas, on ne vous en donne pas nécessairement ?**

Non, pas toujours. C'est frustrant. C'est pour ça que je pense qu'il faut vraiment un moment de restitution. Que ce soit de moi à eux et puis de eux à moi. Il y a le retour client et il y a le retour de ceux qui ont participé au projet. Ce sont deux choses différentes. À l'île de Ré, par exemple, le moment de retour est déjà prévu au mois de mai. Donc là, c'est bien mais ça dépend des clients. J'ai bossé avec la commune de Saint-Gilles et il n'y avait absolument rien de prévu. C'est moi qui ai dû demander. C'est important de faire un retour. Et s'ils sont contents, je le vois dans le sens où ils ont demandé à imprimer 1000 exemplaires de la carte et qu'ils en distribuent partout et qu'ils sont super contents sur les réseaux sociaux. Là, je me dis, bon, en fait, c'est que ça a marché. Mais j'ai quand même besoin d'avoir un retour.

**Maintenant que la partie plus générale est terminée, je vous propose de choisir un, deux ou trois projets emblématiques afin de les présenter et d'expliquer comment s'est déroulé le processus de création. Ces projets peuvent être ceux qui vous ont le plus touché ou des situations complètement différentes à comparer, je vous laisse choisir.**

Je vais commencer par Wrac'h. Wrac'h, c'est le nom de l'île située en Bretagne. Je suis bretonne d'origine donc je pense que le lien est plus fort avec ce projet. J'adore la mer et j'ai remarqué que dès que je suis dans des territoires près de l'océan, je les fait souvent avec plus de sensibilité. C'est en partie lié à mon vécu. L'île Wrac'h c'est un endroit incroyable dans le Nord Finistère qui s'appelle les Aber. C'est un territoire assez particulier parce que quand la mer est à marée basse, elle se retire très loin. Quand la mer est haute, plusieurs petites îles se forment alors que quand c'est marée basse, tout le territoire est accessible à pied. C'est très beau comme endroit. Et il y a une île où il y a un petit phare et ils y font des résidences. J'ai été appelée par l'association IPA pour rester dix jours là-bas et faire cette carte. C'était il y a deux ans. Pendant dix jours, j'étais vraiment en immersion totale. Pendant la marée basse, je faisais des activités avec les gens et je rencontrais des personnes. À marée haute, j'étais toute seule parce que l'île n'est plus accessible. Cette situation est géniale parce que ça rythmait mes ateliers. Pendant la marée haute, je pouvais un peu me reposer mentalement.

Je ne l'ai pas dit avant mais ce travail demande énormément d'énergie. Écouter les gens pendant 2-3 heures, parler, discuter, interagir, c'est assez intensif. On ne s'en rend pas compte mais on est comme une sorte d'éponge qui absorbe tout. Il y a des moments où il faut rester concentré et ce n'est pas toujours facile. Donc, les moments marée haute, je pouvais un peu me reposer, me balader, et dessiner tout ce que j'avais vu et appris dans la journée. Vu que j'écris beaucoup de choses puis que je fais des petits dessins, je me suis dit que, en résidant, j'allais faire une petite carte par jour qui résume ma journée. Par exemple, ici, c'était la pêche à pied. Donc là, tu vois le phare. On est descendu dans l'estran et on est allé entre les cailloux. On a vu des laminaires, des araignées, des berniques etc. Dans la carte, on va retrouver les petites anecdotes qui se sont passées. Ici, par exemple, je suis tombée. Pour la carte finale, je vais recomposer les différents morceaux, un peu en puzzle. À marée haute, j'ai aussi fait le tour des îles en bateau. Il y en avait 5 ou 6 je ne me rappelle plus bien.

Dans le phare, il y avait un grand panneau avec trois grandes questions. J'avais installé une carte satellite. Soit les gens venaient me voir directement et on discutait tout en annotant la carte soit, s'ils ne voulaient pas me parler, ils pouvaient laisser une trace écrite sur la carte. Ça marchait assez bien comme système. Puis le fait d'être ouvert pendant toute la marée haute qui dure six heures, les gens avaient le temps de venir. Et pour venir jusqu'à moi, ils devaient de toute façon se balader sur l'île. Donc même si une heure avant, ils n'avaient rien à dire, leur inconscient est stimulé et ils trouvent des choses à raconter. Il y a même des gens qui n'étaient que de passage qui ont été intrigué et qui sont venus.

La première semaine, j'ai récolté pleins de récits et la deuxième semaine j'ai dessiné. Vu que le sujet c'était l'île, je l'ai mise au centre de la carte. Je choisis aussi l'orientation en fonction des récits. L'arrivée à l'île se fait par la côte. Ici c'est l'estran, la dernière partie qui se recouvre à la marée haute donc les gens passent toujours par là. Je me suis alors dit qu'il fallait montrer la carte comme si on arrivait sur l'île. Ensuite, j'ai un peu travaillé comme une table d'orientation. L'île est au centre puis j'ai dessiné ce qu'on voyait depuis l'île. Donc en fait, quand tu te positionne là, tu vois ça. Ça fait un peu un 360°. Ces quatre points, c'est aussi ce qui ressortait le plus dans les récits des gens. Ça m'a aidé à construire ma carte. Après, si tu zooms, tu peux y voir plein de détails. Je mets les noms en breton, les activités qu'ils faisaient, etc. Pour ce projet, il n'y avait pas spécialement de thème. Je devais raconter l'île au travers des gens qui la pratiquent et qui la vivent. On retrouve aussi bien la pêche à pied, les huîtres, le mec qui fait du surf et plein de petites anecdotes.

Après tout ça, il y a le moment de restitution. C'est le meilleur moment. Des gens de tous les âges étaient autour de la carte et la découvraient ensemble. Chacun se retrouve dedans et rigole. C'est vraiment un chouette moment. La carte a été exposée un an après dans grand format. À la base, c'est une carte que je fais à la main donc le format est limité mais c'est beaucoup plus interactif de l'avoir en grand. En parallèle, j'avais fait du tri dans mes audios et j'ai fait un montage où j'avais sélectionné les paroles des gens que je trouvais les plus marquantes. Du coup les gens écoutent et regardent la carte en même temps. Je trouve que ça apporte une autre dimension à la carte.

Pendant l'expo, j'avais freait des petits exercices pendant des promenades sur l'île et je demandais aux gens de dessiner ce qu'ils voyaient. J'avais fabriqué des petits carnets. On se baladait puis on s'arrêtait et je demandais d'essayer de dessiner ce qu'il y avait autour de nous. Ça a marché super bien. Je pensais que les gens allaient être un peu timides mais comme il était annoncé que c'était un atelier de dessin, les gens étaient à l'aise. Après, je les avais tous affichés sur un mur, il y avait un peu une vision de l'île par les gens. Pendant l'expo, j'ai aussi placé une grande feuille blanche où j'avais dessiné les contours de l'île et je demandais aux gens de dessiner un élément emblématique. Ça poursuivait un peu le travail : j'ai dessiné une vision mais il peut y en avoir plusieurs.

### **Qui était le commanditaire ?**

C'était l'association qui organise les résidences d'artistes. Pour ce projet, j'étais financée. Normalement, ils ne payent pas les artistes. C'est plus mise à disposition d'un lieu et l'artiste

fait ce qu'il veut dans ce lieu. Mais vu que moi, c'était une commande, j'ai quand même été payée.

Le deuxième projet c'était Saint-Gilles. J'ai travaillé avec trois écoles qui sont dans la commune, dans le bas de Saint-Gilles. J'ai réalisé trois cartes du même quartier, mais de trois points de vue différents, puisque j'ai travaillé avec trois classes. Même s'ils vivent dans la même commune, leur quotidien est assez différent. En fonction de où ils sont situés, ils ne vivent pas les mêmes choses. Par exemple, au niveau du Square Jacques-Franc, je me sens de moins en moins en sécurité. Visiblement, je ne suis pas la seule à le ressentir puisque les enfants en parlaient beaucoup aussi. Cette place est un peu problématique du coup les enfants ne vont même plus jouer sur le terrain parce qu'ils ont peur. J'ai aussi été marquée par une petite fille qui avait dessiné un mec en cagoule avec une arme... Ce sont des sujets assez délicats et sensible. Dans cette école-là, je sentais qu'il y avait beaucoup d'insécurité alors qu'une autre école parlait plus du parc normalement alors qu'ils ne sont pas si éloignés que ça.

Pour les écoles, j'ai d'abord fait un atelier en classe pour expliquer ce que je faisais, leur poser des questions : est-ce que vous savez ce que c'est l'urbanisme, la cartographie ?, comprendre ce qu'on va faire, se repérer dans le quartier. J'avais imprimé des cartes, et je leur ai demandé de repérer les lieux qu'ils fréquentent dans le quartier. Après, on a fait une promenade en passant par les endroits qu'ils ont cité. J'avais donné des carnets puis on a fait le dessin collectif de la carte. Le travail d'atelier a duré une demi-journée. Ensuite, avec toute la matière, c'est-à-dire les carnets individuels, les prises de notes, les photos, la carte qu'ils avaient dessinée, etc., j'ai fait ça. J'ai essayé de représenter le quartier de la façon dont ils me l'ont décrit. J'avais un peu une sensation d'îles : il y a l'école, il y a le parc et la maison sans vraiment qu'il y ait de liens entre. C'est pour ça que le rendu est un peu filaire.

Après ça, je suis revenue en classe et je leur ai rendu les grandes cartes qu'ils avaient dessinées en disant que ça m'a servi pour dessiner la carte finale. Ils étaient trop contents et je leur avais imprimé à chacun une carte en petit format. Ils étaient tellement contents qu'ils l'ont présenté à la fête des écoles. Je n'étais pas là mais ils l'ont présentée à leurs parents et à leurs professeurs. Ils ont fait un petit discours et se sont entraînés à expliquer la carte. Je trouva ça chouette qu'ils se soient réapproprier l'objet. Il y a l'objet, mais il y a aussi la réappropriation à côté.

Le client pour ce projet c'était le service jeunesse de la commune de Saint-Gilles. Ils voulaient voir comme Saint-Gilles était perçu par les enfants. Il n'y a pas eu d'appel d'offre, ils voulaient une œuvre dans mon style graphique donc ils ont trouvé du budget à droite à gauche. L'idée était vraiment de faire appel à un artiste parce qu'on a envie de travailler avec lui, ce n'était pas dans le cadre d'un projet en particulier. Au début je n'avais pas bien saisi ce qu'ils recherchaient en travaillant avec moi. Ils m'ont alors juste dit qu'ils aimaient bien ce que je faisais et qu'ils voulaient travailler avec moi. Il me fallait un cadre et j'étais un peu perdue au début mais après tout s'est bien déroulé.

Le troisième projet que je voudrais te présenter c'est Saint-Lambert. Ici le cadre est très facile à comprendre. Je travaillais toujours avec *Buur*, mon ancien bureau d'urbanisme, j'étais sous-traitante pour eux. C'était une commande de la commune de Saint-Lambert. Le projet était de réaliser une étude de programmation sur le quartier de Woluwe sur le thème de la durabilité. Je trouvais ça assez drôle de faire un projet de quartier durable sur un quartier existant. L'idée était de travailler sur des petites actions locales et sur différentes thématiques : la gestion de l'eau, la nature, le réemploi, etc. La commune nous avait demandé de faire des propositions de projets basées sur un processus participatif. Ils avaient vraiment mis le paquet là-dessus, c'était hyper important pour eux. Ce n'était pas « nous on bosse puis on fait de la participation ». Non, dès le premier jour on a fait des promenades avec les gens pour comprendre les différentes réalités et ensuite on a fait des propositions d'idées avec eux. Les gens étaient vraiment impliqués.

Une des raisons de pourquoi on a remporté l'offre c'était qu'on allait faire une carte narrative et que ça allait être vraiment l'objet de la participation qui allait évoluer du début à la fin.

Dans ce cas-ci, il n'y avait pas vraiment de dimension artistique, c'était vraiment un outil de travail. Avant la promenade j'ai réalisé une carte qui allait servir à coopérer. Moi, je dessinais et je travaillais avec deux collègues : une cheffe de projet urbaniste et une autre qui faisait de la gestion de projet. À nous trois, on gérait le processus participatif. Je tenais le crayon et elles organisaient les ateliers, les rapports avec la commune et les recherches parallèle de cartographie. Un vrai travail d'urbaniste finalement. Donc j'ai fait ces cartes et on a décidé d'un parcours ensemble avec des points d'arrêt dans des lieux qui nous semblaient problématiques et/ou porteur pour le projet futur. C'était un gros travail. On avait des directives claires de la commune, ce n'était pas que de l'illustration.

Pendant la promenade, je prenais des notes et les gens dessinaient sur la carte. Au début, c'était le bordel. Je me suis retrouvée avec mille trucs et plein de choses dessinées partout. Je me disais que tout ça n'avait aucun sens. Une fois tout remis à plat, tout a pris son sens. Avant de commencer la balade, on avait aussi fait un grand support sur lequel les gens devaient mettre une gommette en fonction des lieux qu'ils aiment, qu'ils fréquentent et qu'ils trouvent problématique. Ça a plutôt bien marché et c'était très visuel. Il y a donc eu des promenades mais aussi des entretiens avec les gens qui n'avaient pas pu être là. Durant la promenade, il y avait beaucoup de riverains donc on a aussi fait des ateliers plus spécifiques avec des équipements comme l'école, la piscine, le *Wolubilis*, les commerçants, etc., des gens que tu ne peux pas toujours avoir.

Ensuite, on a fait une sorte de carte avec tous les détails que les gens nous ont raconté. On ne l'a jamais présentée parce que l'idée était d'utiliser cette base pour faire le diagnostic et les propositions de projet. Avec mes collègues, on a fait ressortir des lieux et des enjeux en fonctions des thèmes. L'idée n'était pas d'entrer dans le détail. Par exemple, pour la mobilité, on a fait ressortir les voiries ; pour la végétation, les poches végétales ; pour la gestion de l'eau, les endroits problématiques etc. Après, on a commencé à formuler des enjeux qu'on a représenté en atelier et on a retravaillé la carte. On a refait un atelier avec des questions où on demandait de voter l'enjeu le plus important pour le quartier. Ensuite, on a listé les enjeux et on a commencé à faire des propositions de projets par rapport. Du coup, on a pu utiliser le fond de carte pour mettre les propositions de projets. On ne rentrait pas dans le détail technique, c'était plus représentatif.

Après ça, on a refait des ateliers où on a présenté les idées de projets. Là, on avait un livret d'action. Il n'y avait plus de dessins mais j'ai quand même bossé dessus, plutôt avec des images de référence. On pouvait imaginer à quoi ça allait ressembler avec l'image puis un petite texte explicatif était placé à côté. Ensuite, le livret a été distribué à tous les habitants pour qu'ils votent leur projet préféré. Les projets ont donc été classé par ordre de préférence et la commune a mis en place les deux premiers projets. Normalement, au fil des années, les autres sont censés suivre. Si je dois résumé, je dirais que la carte a servi à permis de faire entrer les gens dans le projet puis a servi de support de communication visuelle. Et vu que ça reste des interventions à plus petite échelle, c'était ok de garder ce support-là. Alors que, dans d'autres cas, le support n'aurait peut-être pas été adapté.

### **Dans les différents projets, comment les gens ont-ils été rassemblés ?**

Pour le phare, c'était les portes ouvertes et les gens de l'association. Pour l'école, la commune les a simplement contacté. Dans le cas de Woluwe, c'est qui est important c'est de prendre les noms de tous les participants. En fait, on tient un WXL avec tous les noms des gens et on les réinvite à chaque fois. Il y a le toutes-boîtes du début et puis après, tu essaies de garder les gens. La commune a aussi essayé d'inviter des gens un plus importants. Je ne dis pas que les riverains ne sont pas important, loin de là. Mais la commune a essayé d'amener des acteurs clés qui vont apporter quelque chose pour la mise en place des projets. Les riverains ont des idées, mais pour les changements concrets, il faut que les gestionnaires et autres soient là. On va alors appeler spécifiquement ces personnes. La commune a aussi un site internet avec une page dédiée aux projets. Les gens qui ne peuvent pas se déplacer ou venir sont donc informés en ligne. L'information est aussi parue dans le journal. La commune a vraiment fait le gros du travail de communication et nous on se chargeait plutôt d'appeler

des personnes spécifiques. Souvent, dans des projets comme ça, il faut demander que ce soit la commune qui fasse la communication parce que c'est un travail fastidieux.

**Quels ont été les difficultés rencontrées dans les trois projets ? Et à l'inverse, qu'est-ce qui a super bien marché ?**

Les trois projets sont assez différents donc ce n'est pas la même dynamique.

Pour Woluwe, la difficulté générale était que c'était très chronophage, très long. Un investissement énorme de notre part et un budget pas aligné. En fait, c'est tout le truc des projets participatifs : si tu veux faire les choses bien, il faut t'investir et c'est beaucoup de temps. Souvent, il n'y a pas de budget pour ça. Du coup, il y a toujours un décalage et dans ce cas on a fait deux fois plus que ce qui était demandé. Ça a vachement tiré en longueur parce qu'il y a aussi les agendas politiques à prendre en compte. Là où on se dit que ça va durer un an, ça en dure deux. À chaque fois, il faut se remettre dans le projet et tu perds du temps à te replonger dedans. Je trouvais que c'était parfois inefficace. C'est pour ça que, pour moi, les phases de diagnostic ne doivent pas être trop longues. Il faut le faire bien et il faut vite passer à l'étape d'après. Les gens ont aussi tendances à s'impatienter : « vous êtes bien gentils, nous on est venu mais on aimerait voir du concret maintenant ». Clairement, on a perdu des gens en cours de route. La récurrence des gens aux ateliers n'était pas très bonne. Par contre, les moments d'atelier étaient hyper riches.

Pour les écoles, ça s'est super bien passé avec les élèves. J'ai eu trois écoles différentes et trois professeures complètement différentes aussi. Une super investie qui était à fond dans le truc et c'était super. Une autre qui était contente de ce qu'on faisait mais contente aussi que j'occupe les enfants sur son temps de travail. Finalement, tout s'est bien passé. Dans certains cas, la commune a son idée et les profs sont un peu forcés de dire oui. C'est là où ça me met dans une position délicate : ce n'est pas l'école qui est demandeuse, c'est le service jeunesse de la commune. Après, de mon côté, tant que les enfants sont contents et qu'on arrive à bien échangé ensemble, c'est génial.

Par contre, quand il y a trop d'intermédiaires, comme à l'île de Ré, c'est compliqué. Je me suis rendue compte qu'il ne fallait pas trop d'intermédiaires sinon, en termes de communication et d'investissement dans le projet, ça ne marche pas.

L'île de Wrac'h, je n'ai vraiment rien à redire, tout s'est déroulé à merveille ! En fait, j'ai eu un déclic : je pense que c'est un des projets où je me suis dit que j'avais l'impression d'être à ma place, que ce que je faisais ça avait du sens, que ça apportait des choses aux gens. C'est un projet idéal. Naïvement, je me suis dit que ça pourrait être toujours comme ça. Un retour pas vraiment négatif c'est qu'on m'a dit plusieurs fois qu'il y a pleins d'histoires dans la carte mais qu'on ne peut pas toutes les comprendre. « Est-ce qu'on pourrait pas avoir une note à côté qui écrit toutes les histoires que vous avez récoltées ? ». Je me suis dit que ça pourrait être une bonne idée mais c'est là où la chargée de culture à l'association m'a dit que non. C'est un travail artistique donc on ne peut pas tout noter. Ce n'est pas un travail scientifique, tu comprends la nuance ? Cette double casquette est encore là à plein de niveaux. Ce que je réponds c'est qu'on est pas obligé de tout comprendre. Ce qui est aussi intéressant dans la carte c'est de laisser libre l'interprétation et c'est à ce moment-là que des sujets de discussion arrivent. C'est un peu comme le devant d'une œuvre que chacun interprète différemment..

**Qu'est-ce que la réalisation de chacune de ces cartes a amené comme bénéfice ? à vous, aux gens qui y ont participé et qui les voient ? L'objectif a-t-il été rempli à chaque fois ?**

À chaque fois, l'objectif a été rempli puisque le travail a été fait. Le client était content et les participants aussi. Dans le cas de Wrac'h, j'ai fais des tirages. Du coup, les gens rentrent chez eux et il y a une sorte d'attachement par rapport à l'objet. Dans ce projet, je me suis vraiment attachée aux gens et au lieu. C'était vraiment beaucoup d'émotions.

Pour les enfants, l'objectif a aussi été rempli. Cependant, pour le coup, je n'ai pas eu de vrai retour de la commune mais j'ai senti dans la réaction que tout marchait. Même pendant l'atelier : j'ai demandé au prof ce qu'il pensait de la démarche et ils étaient contents. L'idée d'aller dehors et de faire la cartographie collective leur a plus. Je demande souvent des retours mais je trouve que ça devrait plutôt venir du client. J'ai besoin d'avoir un retour sur ma méthode. Certaines personnes, ça leur donne des idées pour faire d'autres choses et c'est génial !

À Woluwe, l'objectif été rempli aussi parce qu'on a réussi à sortir un livre d'action qui a été voté. Du coup, le projet global marche bien. Ça veut dire que la carte a aussi fait son travail de support. On a eu des bons retours de la commune. Par contre, ça a duré trop longtemps, mais ça c'est un peu indépendant de notre volonté. C'est souvent ce qui se passe dans les projets urbains.

Je n'ai pas de projet qui s'est vraiment mal passé. Quand je sens que ça ne se passe pas bien, je vais tout essayer pour réajuster les choses rapidement. À l'île de Ré, j'ai senti qu'il y avait des attentes différentes donc j'ai appelé les clients directement pour voir comment on pouvait réajuster et tout ça.

#### **Avec du recul, y a-t-il des choses que vous auriez fait différemment ? Des choses à ne plus faire, à pousser plus loin ?**

De manière générale, je me remets en question tout le temps. Plutôt dans la méthode parce que mon dessin est assez intuitif. Chaque atelier est différent donc je vais toujours adapter en fonction des gens que j'ai en face. Quand je lis, je réfléchis beaucoup et ça me fait penser à développer de nouveaux outils. Ma méthode et mes processus évoluent tout le temps.

Après, il y a des trucs qui marchent. Du coup, je vais réutiliser plus régulièrement dans les ateliers. Je sais que, par exemple, imprimer une carte satellite du lieu ça marche assez bien. Les gens vont beaucoup réagir dessus donc c'est un truc que je vais refaire à chaque fois. Puis parfois, ça marche avec un groupe parce que le groupe est dynamique et la fois d'après ça va flop. Ça dépend beaucoup des territoires et des gens. Les promenades, ça a très bien marché à Bruxelles et dans le Finistère. Par contre, à l'île de Ré, ça a moins bien été. Parfois, je n'arrive pas à identifier pourquoi ça ne fonctionne pas aussi bien et ça m'énerve. Je pense que dans certains cas c'est un problème de communication. Les gens peuvent être réticents ou ne sont pas plus que ça attaché à leur territoire. Finalement, il faut quand même trouver des gens qui ont des choses à dire. Si les gens viennent et qu'ils n'ont pas compris le principe, je me dis que j'aurais dû être plus claire dans ma démarche.

#### **Maintenant qu'on a bien échangé, j'aimerais conclure avec cette question : qu'est-ce que ça vous apporte, à vous, de faire tout ce travail ? Pourquoi vous continuez à le faire ?**

C'est marrant parce que c'est des questions auxquelles j'ai réfléchi l'année dernière quand je me suis lancée. En fait, je trouve que ma pratique reflète tout de ce que je suis. C'est un projet hyper intime. J'ai toujours aimé écouter des histoires, parler avec des gens qui me racontent pleins de trucs. Je ne sais pas, c'est dur à expliquer. Il y a aussi l'idée que j'aime bien synthétiser les choses. J'aime bien me dire que tout est sur une seule page, je me sens bien quand je fais une carte. Et j'adore le dessin, ça me rassure. J'adore mon travail !

#### **Ça se voit quand vous en parlez ! Je sens que ce vous faites vous tient vraiment à cœur.**

J'aime bien l'idée que ça mêle à la fois le dessin, la sociologie, l'environnement et le paysage. Quand j'ai fait ce carnet de dessin, j'étais pas dans un objectif de publier mon travail. C'est vraiment venu progressivement. C'est un peu cliché, mais je n'ai pas l'impression de travailler. Du coup, c'est pour ça que je ne vois jamais ça comme une contrainte. Au début, c'était très personnel, une sorte de journal intime, et c'est devenu mon travail du coup c'est

particulier. La différence maintenant c'est que ce n'est plus un journal intime parce que les gens me racontent des choses, mais il y a toujours une part de moi.

C'est vraiment venu très progressivement. Si je me compare à quelqu'un qui va se dire un jour : « je veux développer ça et je vais faire tout pour que ça marche », moi ce n'est pas du tout mon cas, je ne me suis jamais dit ça. Peut-être que ça a fait un truc un peu naturel, je ne sais pas. Si ça se trouve, dans 2-3 ans, j'en aurai marre et c'est là où je dis que j'ai le cul entre deux chaises. Peut-être qu'à un moment je vais prendre la voie artistique et que je vais arrêter de faire des ateliers, de me nourrir des récits des gens. Peut-être qu'à un moment ça va me fatiguer et je vais devoir faire des choix. Pour le moment, je me laisse aller aux opportunités et je teste un peu. J'ai cette liberté-là où je réinvente toujours les choses. J'ai des nouveaux projets à chaque fois et je m'en sors financièrement. J'ai un statut d'indépendante et je suis quand même un peu stressée par rapport aux commandes. Pour le moment, je n'ai pas de marché, c'est du bouche à oreille ou des gens qui voient mon travail sur les réseaux donc, pour l'instant, j'ai de la chance. Si à un moment je n'arrive plus à en vivre ou que les projets me saoulent, je ferias peut-être autre chose.

**J'ai aussi l'impression que vous aimez avoir une certaine liberté dans les projets que vous entrepenez.**

Oui, tu as raison. Mais en même temps, j'ai quand même besoin d'un cadre parce que j'ai besoin d'avoir des étapes de validation. Il faut des moments de spontanéité et d'informel, parce que c'est comme ça que j'arrive vraiment à discuter avec les gens. Si c'est un cadre trop strict, les gens peuvent se braquer ou être moins naturels et plus se laisser aller. Les commanditaires ne comprennent pas toujours ça.

**On avait parlé rapidement du dessin, peut-être pouvons-nous quand même faire un petit point dessus ? Comment fonctionnez-vous ?**

Par rapport au dessin, ce que je voulais dire toute à l'heure c'est que les gens me demandent souvent si j'ai des motifs et une légende toute faite. En réalité, non. Je fais mes dessins au feeling mais c'est vrai que certains patterns se répètent dans les cartes. Pour le coup, dans mon travail, j'ai une certaine liberté par rapport aux commanditaires. C'est là où je rentre plus dans la partie artistique et je me sens super libre. On n'est plus dans la méthode participative qui est plus cadrée où il y a des attentes. Généralement je choisi la taille, le format et ce qu'il y a sur la carte. Parfois, certaines zones particulières sont quand même précisées.

À l'esquisse, je valide la forme générale du dessin. Après, comment je vais faire les fenêtres, comment je vais faire les toits, comment je vais faire les cailloux et la plage, ils s'en fichent. C'est surtout le contenu qui les intéresse. Et du coup, ce contenu, normalement, on l'a validé en amont. Je joue aussi un peu avec ça en disant que c'est une carte subjective et donc que le client ne peut pas tout contrôler.

[clôture et remerciements]



[présentations]

**Pouvez-vous vous présenter et expliquer votre rapport à l'éco-quartier de Woluwe-Saint-Lambert ?**

Je suis Sophie Vanderick et je suis responsable de la division développement durable environnement à la commune de Woluwe-Saint-Lambert depuis 11 ans.

**Pouvez-vous m'expliquer le contexte du projet : qui en est à l'origine ? Quels sont les objectifs de la commande ? etc.**

À la base, le collège, le bourgmestre et les échevins, dans la précédente mandature, donc les 6 ans antérieurs, avaient inscrit dans la note politique générale le fait de lancer un projet d'éco-quartier pour Saint-Lambert. Il n'y avait pas plus de détails, c'était vraiment noté tel quel.

Il y avait eu un précédent projet d'écoquartier mené par le service des bâtiments communaux qui s'appelle l'éco-quartier Schuman Charmille. Cependant, ce projet partait d'un postulat d'éco-quartier classique, c'est-à-dire rénover une parcelle et avoir des espaces libres. En gros, construire des nouvelles choses et repenser le quartier en mode éco-quartier, un peu en mode promotion immobilière. Ce qui est la définition initiale de l'éco-quartier finalement car quand on va voir sur internet, les éco-quartiers, c'est plutôt ça. Ce sont des anciens terrains ou des friches sur lesquels on repart de zéro et on construit un écoquartier avec les composantes de durabilité. Pour le cas de Woluwe, on nous a dit clairement que c'était votre service qui allait devoir gérer cette chose.

**Vous, en tant que politique, quelles étaient vos attentes à travers ce projet ?**

On nous a donné carte blanche. Avant toute chose, je partais du fait qu'il fallait définir un périmètre pour l'éco-quartier. On n'aime pas trop définir un périmètre unique parce qu'il y a aussi les interactions avec l'extérieur du territoire. Donc, généralement, on définit plusieurs périmètres. Vu que le quartier Saint-Lambert n'existe pas en tant que tel, on a donc essayé de définir la zone de cet éco-quartier. D'ailleurs, si vous allez sur le site internet de la commune, vous tomberez sur la page qui montre où en est l'écoquartier, le processus et sur quoi il aboutit, en tout cas dans l'étude.

Après ça, la question a été de savoir comment faire un éco-quartier dans un quartier existant ? Là, je me suis un peu creusée la tête et je me suis dit que la première chose à avoir était une analyse de l'existant. Il fallait réfléchir à comment faire une transition avec ce quartier. Ensuite, je ne sais pas si vous savez, mais en tant qu'administration publique, on doit travailler par marché public. On ne peut pas dire choisir un bureau d'études directement, il faut d'abord écrire ce que le bureau va devoir faire. Et là, pour le coup, c'était encore plus difficile parce qu'on ne pouvait donner qu'une grande ligne de conduite. Il ne fallait pas déjà tout prédefinir dans le cahier des charges puisque c'était une étude où il fallait un peu de créativité.

Alors, je me suis questionnée sur les bases d'un écoquartier : il faut un diagnostic existant, il faut voir en quoi il est durable et il faut réfléchir à des projets en lien. Pendant que je rédigeais le cahier des charges, le Covid est arrivé. Je me suis alors dit que si cet écoquartier a pour vocation d'être résilient, il faut d'abord bien définir ce qu'est la résilience. Et donc, si cet éco-quartier est résilient, ce serait vraiment le summum car on a vu qu'avec le Covid tout était paralysé. S'il y a une crise, qu'elle soit climatique, sanitaire ou autre, il faut que le quartier puisse continuer à fonctionner. Ça, pour moi, c'est aussi les bases d'un écoquartier.

On a donc lancé ce cahier des charges sur ces bases-là, ce qui était un peu une première parce que je n'ai pas trouvé beaucoup d'exemples similaires. Plusieurs bureaux ont répondu, dont le bureau *Sweco-Buur* qui a été désigné. On leur avait demandé de faire une note sur comment ils envisagent l'étude. Il fallait aussi de la participation citoyenne et ils nous ont dit qu'ils envisageaient de faire une promenade participative avec une carte narrative, un

**ANN. 009 :**  
retranscription de l'entretien en visioconférence avec Sophie VANDERICK, responsable du service développement durable et environnement de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, Liège, 30 avril 2025.

diagnostic basé sur l'outil *Be Sustainable* qui est un outil de la Région pour les quartiers durables et des idées de projets. Leur approche nous semblait la plus pertinente dans ce qu'on avait demandé, et peut-être, la plus originale. Bon, il y a aussi une analyse quant au prix et à la pertinence de ce que les bureaux d'études remettent et, in fine, ils ont été désignés pour tous les paramètres.

On a commencé par cette promenade narrative, donc se balader dans le quartier. Il y avait plusieurs itinéraires et plusieurs groupes ont été faits avec les participants. Il y avait à la fois des habitants, mais aussi les acteurs du quartier qui étaient invités. Le quartier était dessiné sous forme de carte narrative et pendant la balade ils ont zoomé sur des parties de carte qu'ils avaient sous forme de panneaux. On s'arrêtait à un endroit, on discutait, et ils notaient en vert et en rouge certains éléments sur le panneau. C'est vrai que se balader, faire des arrêts et avoir un support, que ce soit un support dessiné ou une photo en noir et blanc, ça permet aux gens d'expliquer plus facilement ce qui se passe, comment ils ressentent les espaces, quels sont les problèmes, quels sont les plus, les moins. Ce qui était intéressant aussi, c'est que j'avais demandé que les échevins et le bourgmestre ne soient pas là pendant cette promenade. Parce que sinon, ça allait biaiser le dialogue dans le sens où les gens allaient plutôt s'exprimer pour se plaindre ou mettre en avant des points personnels. Ça allait biaiser la participation.

Tout s'est assez bien passé. Après la balade, on a débriefé dans une salle. On racontait que certains n'avaient pas de noms, que d'autres n'étaient pas très rassurants, que cette zone devrait être plus comme ceci. Les panneaux et la carte ont vraiment été un bon support de dialogue. Si je devais refaire la même chose, je ferais les promenades narratives pour d'autres participations.

Après, le bureau a décanté tout ça. Ils ont mis toutes les informations via des questions dans l'outil *Be Sustainable* et ont fait une sorte de rosace des différents thèmes et à quel point ils sont faibles ou forts dans le quartier.

### **Cette partie a été présentée aux habitants ?**

Oui, il y a eu une séance d'information. Après, il y a eu des ateliers sur une phase de projet après le diagnostic. Les participants ont été invités à des ateliers dans notre château qui est un endroit où il y a des salles de conférences et de réunions. Ce format est plus difficile parce que c'est en soirée. Au moment de restituer tout le diagnostic, il y avait beaucoup de gens qui sont venus à la séance d'info, aux ateliers moins. La participation est un peu variable et on ne sait jamais quoi prévoir. On a beau demander aux gens de s'inscrire, il y a quand même des gens qui se décident à la dernière minute. On se rend aussi compte que les gens sont tellement occupés à plein de trucs, que ça devient difficile de les mobiliser.

Aux ateliers auxquels les habitants participaient, il y avait aussi d'autres services plus particulier puisque ces services connaissent les contraintes de terrain. Après, il y a eu un vote pour choisir des projets prioritaires. Il y a eu une matrice de décision pour aider le collège et le collège a dû dire ce qu'il gardait comme projet et pour quelles raisons. Il n'y a pas eu qu'une décision politique. Il y a eu l'analyse des projets, quels sont les projets les plus pertinents en lien avec le diagnostic, quels sont les votes des habitants et finalement, tout ça pondéré donne un ranking. C'est plutôt bien comme outil d'un point de vue pertinence. Tout ça a été présenté dans une grande séance ouverte à tous les habitants et aux acteurs du quartier comme ça ils savent quels projets sont prioritaires. Maintenant, on est dans une phase de planification. Il faudra voir les moyens dont on dispose par ce que c'est le plus difficile pour la mise en œuvre de ces projets.

S'il faut redire quelque chose par rapport à la participation, moi je retiens le format de la promenade narrative. Pour avoir essayé de faire de la participation dans d'autres projets, je pense que c'est plus agréable et plus spontané que d'être assis à une chaise en soirée à un endroit. On pense aussi que s'il faut faire des ateliers, il faut peut-être penser à une « carotte » : un budget qu'on aurait et qui serait une sorte de bon cadeau ou quelque chose qui pousserait les gens à venir. Sinon, c'est compliqué. Mobiliser des étudiants, c'est aussi

très compliqué. Par exemple, dans les modes de communication qu'on a utilisé, on a essayé de les mobiliser directement sur le campus de l'ALMA mais malgré ça, ça n'a pas fonctionné.

Au niveau des balades, je pense qu'il y a un autre service qui en fait sur la place des femmes dans l'espace public, ça marche assez bien aussi. Il y a plein d'autres techniques de participation, mais de nouveau, c'est le temps qui pose souvent problème. C'est toujours un peu la question.

Pour revenir dans des questions plus pratiques, c'est la commune qui a financé la carte. Enfin, tout le projet. La commune a financé l'étude sur ses fonds propres.

### **Est-ce qu'il y a eu d'autres intervenants à part le bureau d'études ?**

Non. On a invité la région pour venir voir le travail qu'on a fait parce que cette notion de quartier, elle rejoint aussi la ville du « Quart d'Heure » à Paris. L'idée de cette ville est d'avoir tout à disposition de chez soi à moins de 10-15 minutes. C'est une échelle très locale, donc c'était intéressant. Je sais que la région s'intéresse à la question de l'échelle pour définir la durabilité des quartiers. Une étude était en cours, parce que la région c'est trop grosse zone. Je ne sais pas s'ils ont atterri sur un guide, mais ça s'est un peu fait en parallèle de notre projet. Ils ont été invités mais voilà il n'y a pas eu trop de questions, ni de personnes.

Ce qui était intéressant aussi, c'est que *Sweco-Buur* avait fait des visuels photographiques un peu utopiques représentant certaines zones dans l'avenir. On s'est dit que ça, ou la carte narrative pourraient peut-être être un jour affichés dans le quartier pour ne pas oublier qu'il y a quelque chose en cours qui se passe. J'avoue que le collège ne suit pas sur ce point-là pour le moment, enfin il ne s'est pas vraiment prononcé. Peut-être que ça reviendra à un moment, je ne sais pas.

### **Qu'est-ce qui était réellement attendu de la participation citoyenne ?**

La participation était demandée dans la commande. Il y a des choses très théoriques comme déterminer des publics cibles et avoir une participation représentative, mais tout est très utopique. Si vous arrivez à mobiliser 20 personnes sur tout le quartier, vous pouvez déjà être contents. On aimerait toujours avoir plus de diversité mais il y a tellement d'aléas que ce n'est pas toujours possible. Par exemple, les acteurs économiques ont dû être recontactés personnellement car on n'a pas réussi à les avoir avec la communication de base.

La participation a aussi servi à connaître leurs enjeux à eux, leur vision du quartier et leurs défis quotidiens.

Il faut souvent compléter cette participation qui est incomplète. Vous pouvez l'organiser de la meilleure des manières, vous serez toujours surpris de l'effet que ça donne. Je ne pense pas qu'il y ait une recette magique. On est parfois invité à des ateliers de travail avec la Région qui nous dit qu'il faut faire de la participation si on veut des subsides. Ok, mais comment vous définissez cette participation ? C'est toute la clé. Pour moi, il n'y a pas de recette magique. Mais je pense qu'il faut dire aux gens qu'ils y gagnent quelque chose et que ça va être un moment agréable. Après, au niveau des horaires, c'est parfois compliqué parce que les gens travaillent. Par contre, s'ils ont un webinar ou une petite visio, c'est peut-être mieux pour eux, je ne sais pas. La meilleure des formules est peut-être de voir comment ça marche, d'analyser ce qui manque et puis de compléter. Il faut rester très attentif et analyser qui on a touché. Et puis finalement, il faut rester aussi attentifs aux événements car si le jour j vous avez une grève ou quoi que ce soit, votre atelier il est fichu.

### **Combien de temps a duré le processus ?**

La mission a commencé début 2022. Le bureau a préparé des choses de son côté puis on a fait la balade en octobre. En 2023, on s'est lancés sur la stratégie. Eux, ils avaient estimés six mois pour chaque phase donc le diagnostic et la stratégie d'action. Finalement, ça a presque duré un an avec les temps de réunion, d'ajustement entre les deux. Nous, on a encore perdu

un an parce qu'il a fallu attendre la présentation finale et les discussions du collège. Donc j'aurais dit, à la grosse louche, un an de travail intense du bureau et deux ans pour les deux phases.

### **Comment les participants ont-ils été mobilisés ?**

Par la vieille méthode. Je pense qu'il y a eu un toutes-boîtes distribué partout. Ce n'est pas la méthode la plus durable, malheureusement mais c'est parfois celle qui marche le mieux. Vu le flux d'informations que les gens reçoivent, je pense qu'on en revient malheureusement à ça. Au niveau des réseaux sociaux, on n'a pas vraiment la maîtrise de TikTok ou d'autres application. On fonctionne par site internet, Facebook et LinkedIn. Il y a aussi un marché sur la place et on y a été pour distribuer des flyers. Il faut trouver des événements et des lieux où on peut aller s'insérer pour essayer d'avoir plus d'impact et aller leur distribuer le flyer en main propre.

### **Quel profil de participants avez-vous réussi à mobiliser ?**

Je dirais plutôt des habitants, des gens qui connaissent le quartier et qui y vivent. J'aurais voulu avoir plus de commerçants, plus d'acteurs économiques et peut-être plus d'acteurs sociaux. On a beaucoup d'associations et de maisons de jeunes mais ils étaient moins présents. Pour ce qui est des commerçants, souvent ils ne participent pas trop aux parties de diagnostic. Après, comme Sweco a été les voir directement, j'ai trouvé ça rassurant pour le diagnostic. Après en ce qui concerne les projets, on ne peut pas non plus les forcer. Est-ce que ces gens se projettent aussi bien qu'un habitant ? Les habitants vivent ici mais le commerce est juste ... là. Peut-être que son bâtiment va être vendu et qu'il devrait aller trouver un autre endroit. Peut-être que c'est un employé que j'ai rencontré et non le patron. Peut-être que le patron n'a pas une bonne vision de la commune ou trouve que la commune n'en fait pas assez. Certains qu'ils n'étaient pas assez conviés dans les événements économiques faits par la commune. Ils ne voyaient pas l'intérêt de venir alors que la commune « ne fait rien pour eux ». Mais comme je leur ai dit, si ils ne le disent pas, comment veulent-ils qu'on le sache ?

Après, on a aussi des gens qui ne venaient pas du coin qui étaient intéressés. Mais je ne suis pas sûre qu'ils étaient prêts à se déplacer et à venir faire une promenade quand ce n'est pas l'endroit où ils habitent.

Pour résumé, j'aurais dit plus d'habitants, quelques familles et des personnes d'un certain âge. On a des comités de quartier et ces gens aiment bien s'exprimer dans le cadre de ces comités, donc ils ont l'habitude d'être en expression avec la commune.

### **Avez-vous participé personnellement aux ateliers ?**

J'ai participé aux ateliers de projet. Le diagnostic, je n'ai rien dit parce que j'ai mon propre diagnostic personnel et je n'avais pas à interférer dans les dialogues avec les autres participants. Et puis, je n'habite pas là, donc j'ai une vision externe des choses. Par contre, je suis intervenue dans les contraintes en disant « voilà, si vous rêvez d'une infiltration d'eau à cet endroit, il faut savoir que ce n'est pas possible parce qu'en dessous il y a une nappe phréatique qui remonte à un mètre du sol ». Je suis plutôt intervenue sur des contraintes territoriales. Il faut que ce soit réaliste. Là où vous voulez qu'on mette des plantes sur les façades, c'est non car c'est un bâtiment classé.

J'ai aussi réagis à ce que les gens disaient et j'ai proposé quelques idées. On est aussi là pour conseiller le collège, techniquement parlant.

### **Est-ce que le collège a pris part à d'autres réunions ? Vous m'avez dit qu'il n'avait pas participé à la promenade mais était-il présent à d'autres ateliers ?**

Non, je ne crois pas. Par contre, aux séances d'info, oui. Comme c'est eux qui font les choix, je voulais que ce soit eux qui parlent à certains moments. Je leur disais « voilà, vous devez

expliquer la suite maintenant, qu'est-ce qu'on fera de ces études ? Vous devez être en mesure de pouvoir répondre ».

**Avez-vous rencontré des défis ou des problèmes ? Si oui, comment les avez-vous surmontés ?**

La difficulté, c'était la temporalité du bureau et puis la temporalité d'une autorité publique. *Sweco* avait marqué clairement un an de projet pur et dur. Mais bon, le temps qu'il faut pour passer au collège et prendre une décision, c'est parfois assez long. Puis parfois, il faut préciser certaines choses et ajuster avec le bureau avant de proposer. En essayant de ne pas biaiser évidemment, puisqu'on veut rester objectifs. Dans certains cas, on n'est pas à l'abri d'une incompréhension au moment du collège. Donc il faut stopper pour que les choses se remettent bien en place et préciser certains éléments, que ce soit aux politiques ou à d'autres services. Ça, c'est plus difficile au niveau de la gestion réelle du temps.

**À l'inverse, y-a-t'il eu des petites choses chouettes dont vous voudriez parler ?**

Ce qui était chouette, c'est que le bureau proposait effectivement de ne pas attendre les calendes grecques pour que ces projets se réalisent. Et donc, dans les projets, il était bien mis « phasage court terme, moyen terme, long terme ». Il faut que la transition se fasse de manière progressive donc ils ont proposé des petits aménagements faciles en attendant des grands aménagements. Ça, c'est tout le temps nécessaire. On le voit dans nos autres projets. La commune fait de la participation, propose des choses, et puis il n'y a rien qui bouge pendant x années. Après, les gens sont très frustrés.

On a mis en place le premier projet sur la place Saint-Lambert. Selon ce qu'on avait convenu avec les participants, on a installé des dispositifs d'ombrage temporaires et des bacs de plantes avec lits drainants et des légumes. On a mis ça en été pour que les gens voient que l'amélioration de la place ne serait pas immédiate, mais qu'il y a déjà un truc qui se passe. Les gens étaient super contents et ça, ça fait plaisir.

Et puis, quand les gens se lancent dans la promenade narrative, c'est toujours enthousiasmant. On se dit qu'on n'est pas tout seul à penser des choses. C'est chouette que les gens soient enthousiastes.

**Quelles ont été les réactions des gens, face à la carte de diagnostic et puis face aux propositions de projet ?**

Au niveau du diagnostic et de la phase de projet, je pense qu'ils ont vu ça comme deux choses séparées.

La carte, je ne suis pas sûre qu'ils l'ont gardée en mémoire. C'était vraiment le support de balade. L'idée était que la carte raconte un peu l'histoire du territoire. Je trouve qu'il aurait peut-être fallu un peu plus de couleurs dans cette carte pour montrer ce qui se passe. Parfois, les détails étaient très petits. Si on l'avait affichée en grand dans le quartier, je ne suis pas sûre que tout le monde aurait compris l'histoire du quartier. Il aurait juste peut-être fallu grossir certaines choses qui s'y passent ou mettre des couleurs. Et puis la commune ne se l'est pas appropriée parce qu'il existe plein d'autres quartiers autour qui ont aussi droit à leur chapitre.

Au niveau des projets, une des réactions a été « on peut mettre des sous pour certains projets, mais on ne va pas tout faire en même temps, parce qu'il y a aussi les autres quartiers qui ont besoin qu'on s'occupe d'eux ». On ne peut pas privilégier un seul quartier. C'est devenu vraiment un outil de travail à un moment, clé, et peut-être qu'un jour, d'autres quartiers demanderont la même chose, je sais pas.

**Est-ce que, pour vous, l'objectif de base a été rempli ?**

Le résultat avec les projets, oui, parce que maintenant on sait ce qu'on veut faire. Ensuite, on verra les moyens que la commune voudra donner dans ces projets en sachant que la situation financière à Bruxelles et dans les communes est difficile. Il y a aussi un très gros déficit régional et on risque de ne plus recevoir aucun subside. Donc les projets innovants de déminéralisation ou de voirie, ceux qui coûtent le plus cher, vont prendre du temps si on doit tout financer nous-mêmes. Et je ne suis même pas sûre qu'on va y arriver.

Si je devais le refaire, je trouve que cette étude était bien menée. En tout cas, on est arrivé à ce qu'on voulait dans le cahier des charges.

**Avez-vous perçu des bénéfices indirect, des apports qui n'étaient pas nécessairement attendus initialement ?**

Oui, en termes d'outils, clairement. La carte narrative, je n'y aurais pas pensé. Les balades narratives, on en fait souvent mais c'est clair que dessiner en direct sur des petits panneaux, c'est encore mieux.

Il y a aussi l'outil *BeSustainable*. Je trouve que cet outil, tout seul, fait très peur. J'avais déjà essayé de le voir avant et je me suis dit « ou là là, dans quoi est-ce qu'on va ? ». Et en fait, eux avaient créé cet outil à l'époque donc ils savaient comment l'utiliser. La carte s'est bien mise avec l'outil, qui après fait une rosace avec des couleurs. C'est plutôt parlant. Après, la manière de remplir l'outil, c'est relativement chaud. Il y a des gens qui avaient fait des vidéos et moi-même je ne comprenais pas grand-chose. On parlait aussi d'un tableau d'aide à la décision avec un ordre des projets, un phasage, etc. et je ne savais pas du tout comment ça allait se faire. Ils ont fait une matrice avec des critères, des colonnes, un vote, etc. C'était quand même bien fait. Après, ils ont repris l'outil pour les projets. Il y a des thèmes avec des logos de thèmes et en fonction des projets, s'ils permettaient de répondre à plusieurs thèmes, on avait demandé qu'ils mettent en gros certains logos plus forts que d'autres pour voir les projets prioritaires. Je pense que certaines communes doivent l'utiliser quand elles demandent des subides pour faire un quartier durable. Je n'ai pas connaissance qu'il y ait beaucoup d'autres outils comme ça dans les autres régions.

**Qu'est-ce, que pour vous, la phase de diagnostic a apporté ? Tant à vous personnellement qu'aux habitants et autres acteurs ?**

Nous, ça nous permet une réflexion sur les méthodes participatives et sur les meilleurs outils à utiliser.

Pour les habitants, je pense que ça leur a permis de ne pas rester figer dans des choses négatives et de voir une éventuelle évolution dans leur quotidien. Je trouve qu'on était plus dans un dialogue que dans un bureau des réclamations. On est dans un bloc où les gens aiment bien communiquer pour se plaindre. Mais quand ça va bien, ils ne le disent pas. Ici, c'était justement l'occasion de discuter de ces points sans rester dans le négatif.

Ça nous a aussi permis de garder une trace de tous ce que les participants ont dit. S'il n'y a pas de diagnostic, il n'y a plus de traces de tout ça. On a même dit qu'on voulait que tous les extraits de dessin sur les morceaux de cartes soient dans le rapportage. Ce sont des preuves précieuses.

Après, en ce qui concerne la prise en compte de tous les objectifs dans le futur, je ne sais pas comment ça va se passer. Peut-être que les comités de quartier seront vigilants que ce qui a été dit dans l'étude. Ils sont facilement en dialogue avec le politique. On a différents comités de quartier, dont le comité Saint-Lambert. On a aussi une grande association qui est représentante de tous les comités qui s'appelle Wolu-Inter-Quartiers. Eux interpellent souvent le politique sur des questions à des moments clés.

Ce qui était aussi intéressant, c'est que le constat a été fait sur un quartier où il y a déjà beaucoup de choses qui se font. Beaucoup d'associatives, beaucoup de mouvements, beaucoup de pôles différents. Et donc, si l'écoquartier ne se réalise pas dans ce quartier-là,

alors il ne se réalisera nulle part ailleurs. C'est vraiment un quartier favorable à ces nouveautés. Et, sans le faire exprès, c'est ce que l'étude avait montré.

#### **Pensez-vous que ce diagnostic a influencé la perception du territoire ?**

La perception du territoire, je ne sais pas. De mon côté, j'étais contente de voir que certaines choses que je disais moi-même, d'autres personnes le pensaient également, même si elles ne sont pas spécialistes. Je me suis dit que je n'étais pas tout à fait dans le faux quand et ça fait plaisir.

On a aussi un gros centre commercial qui s'appelle le Woluwe Shopping Center en plein milieu du jeu de quilles. On leur a un peu fait comprendre qu'ils étaient au milieu de l'éco-quartier et qu'ils avaient leur part à jouer et qu'ils devaient arrêter de jouer de manière individuelle. Donc, il y a aussi eu la question de comment est-ce que des acteurs qui ont des projets dans le quartier s'inscrivent dans l'éco-quartier ? C'est peut-être devenu parfois un argument du collège : dire « oui, mais à ce niveau-là, vous ne vous inscrivez pas dans l'éco-quartier ». Là, peut-être qu'il y a un changement au niveau de perception du territoire. Après, il ne faut pas se cacher que la perception du territoire évolue tout le temps et change tout le temps.

#### **Maintenant, qu'est-ce que la deuxième phase du processus a apporté aux participants ?**

Faire comprendre aux habitants que s'exprimer individuellement par plainte ne fonctionne pas. Quand ils le disent dans une étude à plusieurs, c'est mieux, ça a plus d'impact.

Par contre, au niveau du phasage temporeux, il faut faire quelque chose. Ok, on lance le marché public et on verra quand les travaux arriveront. Faire ça, c'est peut-être un peu les faire rêver. Mais en même temps, je pense que c'est important. Espérer que les choses peuvent changer, je crois que c'est ça que ça apporte aux gens.

#### **Vous m'avez dit que pour vous, ce processus est à refaire mais peut-être y a-t'il des choses que vous auriez faites différemment ?**

C'est clair que si je pouvais ne pas travailler par cahier des charges, ça me ferait plaisir. Je dois respecter la loi donc si j'étais un acteur privé, j'aurais clairement demandé à plusieurs bureaux. Je les aurais mis un peu en challenge et j'aurais eu moins de difficultés à dire « ok, on va choisir tel bureau pour telles raisons ». Avec notre temps plus long, on risque aussi de les perdre. Parce qu'ils vont dire à un moment « nous on a travaillé nos heures, c'est terminé ». Je ne sais pas si on aurait pu lancer un concours de projet de réaménagement de place et de participation, ou alors carrément rentrer dans un subside régional de quartier durable, mais c'est très lourd juridiquement à lancer. Il faut vraiment avoir envie de le faire et il faut du personnel pour ça.

Il y a un service participation chez *Perspective Bruxelles*. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de ça. J'étais un peu choquée en allant à ces réunions car j'espérais trouver des choses inspirantes pour ce qu'on a fait. Et en fait, ils démarraient ce service, ils étaient à la limite des « bébés ». Ils nous demandaient de les conseiller et j'étais un peu choquée. Ils proposaient des grands marchés pour nous aider à faire de la participation avec des bureaux d'études. Mais, en fait, ce sont des grands bureaux qui se taillent la part du marché. Est-ce qu'on touche vraiment les bons bureaux en faisant ça ? Est-ce qu'on fonctionne de la bonne manière ? Moi, je ne suis pas persuadée. J'étais vraiment étonnée qu'ils aient si peu d'expérience et qu'ils essayent de se nourrir de l'expérience des autres pour en faire une base de données. Bon, c'est très bien de partager, mais alors qu'ils viennent nous aider à faire le travail.

Sinon, j'aurais aimé du soutien régional parce que sinon, on agit tous chacun de notre côté. Ils auraient pu s'intéresser et on aurait peut-être échanger sur la question. J'aurais aimé qu'ils viennent en disant « tiens, est-ce qu'on peut vous inviter à d'autres choses qu'on a vues ? ». Il faudrait vraiment un dialogue sur cette méthode parce que chacun fait chaque fois sa

popote de son côté. Je n'aurais pas de mal à utiliser d'autres méthodes, à essayer d'autres choses, parce qu'il faut peut-être changer aussi sa méthode. Mais bon, si on veut avancer tous dans la même direction, il faudrait qu'on ait une méthodologie commune ou quelque chose dans le genre, je ne sais pas. J'aurais aimé des outils plus clairs et plus partagés, entre 19 communes qui font 19 participations différentes avec des bureaux différents. Est-ce que finalement, ça ne se limite pas à dire « j'ai coché la case participation ? ».

D'ailleurs, il faut très attention à ça. Il y a la participation où on consulte juste les gens, et puis la participation où les gens sont vraiment actifs au sein du projet. Ce n'est pas du tout pareil. Et après, ils peuvent participer, mais il ne faut pas les faire rêver sur des choses qui sont impossibles. Parfois, les endroits sont déjà tellement contraignants, qu'on est limité dans la participation. Il faut faire attention et peut-être voir le degré de faisabilité de participation avant de dire qu'il faut faire de la participation. La Région pousse fort à la participation donc je pense qu'il y devrait peut-être y avoir une échelle de participation et évaluer en quoi elle est faisable.

[clôture et remerciements]

[présentations]

**Pouvez-vous m'expliquer un peu qui vous êtes et quel est votre lien avec la démarche de l'écoquartier ?**

Mon nom est Gisèle Pirenne, j'habite la rue depuis 35 ans et je fais partie du comité de quartier rue Saint-Lambert. Dans le cadre de l'écoquartier, c'est la commune qui a fort à cœur de faire participer les gens à leurs projets. Il y a déjà 2-3 ans, la commune a fait passer un message disant qu'ils allaient créer le premier écoquartier de la commune. Donc, ils ont expliqué qu'il y allait y avoir un projet prévu de tel endroit à tel endroit, reprenant entre autres la rue Saint-Lambert avec la place Saint-Lambert.

**ANN. 010 :**  
retranscription de l'entretien téléphonique avec Gisèle PIRENNE, membre du comité de quartier et habitante de Woluwe Saint-Lambert, Liège, 24 mai 2025.

Et alors, ils ont engagé un bureau d'études indépendant pour les aider dans leur démarche parce qu'ils ne savaient pas très bien comment ils allaient faire. Avec cette société, nous avons eu deux rendez-vous en soirée. La première fois, ils nous ont expliqué jusqu'où allait s'étendre l'écoquartier et les lieux qui allaient être concernés par le projet. Finalement, il y avait 4-5 pôles ce qui est quand même assez large. Ensuite, on a fait un groupe de travail par quartier et on est allé se rendre compte sur place de ce qu'on voulait, de ce qui n'allait pas, etc. Et alors après, tous les groupes de travail se sont retrouvés sur la place Saint-Lambert. On a fait une espèce de grand tour de table où chacun a pu dire ce qui lui tient vraiment à cœur.

Après ça, on a eu une deuxième rencontre au Château Malou avec les membres de la commune responsables du projet. Et alors, on a eu deux réunions. À la suite de ça, on a eu une réunion par quartier afin de déterminer précisément ce qu'il fallait faire et les premières choses ont été mises en place. Par exemple, à la place Saint-Lambert, là où j'habite, l'été passé, ils ont tendus des grandes bâches et installés plusieurs bancs parce qu'on s'était rendu compte que la place, depuis qu'ils y ont fait les gros travaux il y a plusieurs années et qu'ils ont dû enlever les marronniers (les marronniers cassaient tout et puis ils étaient malades), il n'y a plus aucune zone d'ombre. La place est très belle mais en plein soleil, ce n'est pas tenable. Ils ont aussi installés une dizaine de gros bacs à fleurs et à plantes, assez chers, avec un système de captation d'eau.

Mais je trouve que le projet n'avance pas très vite. Ils ont dit que ce projet d'écoquartier était étalé sur une vingtaine d'années donc ce sont des projets vraiment à long terme. Ils ont déjà fait quelques trucs qui ont déjà eu lieu, il y a déjà eu une avancée, mais je trouve que ça ne bouge pas beaucoup.

**Aujourd'hui, concrètement, qu'est-ce qui a déjà été réalisé ?**

Justement, la place dont je vous parlais toute à l'heure et maintenant, ils ont acheté une dizaine de bacs qui sont très onéreux. L'été dernier, ils ont mis des tas de tentes en dessous desquelles on peut s'asseoir. Ils ont fait des espèces de gros salons en bois. Mais pour le restant des projets, je n'en sais rien. En tout cas, on n'a plus eu de réunion avec cette société d'études. Mais je crois qu'il va encore en avoir. J'espère parce qu'ils n'ont pas fait ça non plus pour rien. Il faut vraiment qu'il y ait une continuité là-dedans.

Moi, personnellement je ne sais vous parler que du groupe de travail où j'étais impliquée. Je n'ai pas été voir dans les autres groupes ce qui a été réalisé.

**Aucun soucis pour ça, ne vous tracassez pas. Était-ce la première fois que vous participiez à des ateliers participatifs ?**

Non, on en a déjà eu avec la commune. On a déjà fait des groupes de travail mais ça n'a rien à voir avec l'écoquartier.

**Donc, si je comprends bien, vous étiez assez à l'aise d'y aller ? Vous n'aviez pas de crainte particulière ?**

Non, pas du tout. J'ai déjà vécu ça et que je suis quelqu'un de très active dans mon quartier. D'ailleurs c'est quelque chose qui m'interpelle parce que je trouve que en tant qu'habitant, ces choses-là doivent nous interroger. Je trouve que si la commune organise des soirées participatives, on doit y aller. Il ne faut pas toujours dire que la commune ne fait rien. Non, la commune fait. Et je trouve qu'à partir du moment où ils organisent des choses, on doit s'impliquer aussi, je trouve ça très, très important. À ce niveau-là, la commune de Woluwe-Saint-Lambert est quand même assez active. Je dois dire que ce n'est pas la première fois qu'ils impliquent les habitants et les riverains à des projets.

**Est-ce que vous avez une idée de pourquoi les autres gens ne participent pas aux réunions organisées par la commune ?**

Je crois qu'il y a des gens qui vivent dans un quartier et qui ne sont pas intéressés par ce qu'il se passe autour d'eux. Il y a des gens qui se sentent concernés et d'autres pas du tout. Par exemple, ici dans la rue Saint-Lambert, du côté pair de la rue, la plupart des maisons appartiennent à la commune. Donc, ce sont des maisons sociales avec des gens un peu défavorisés et j'ai remarqué que ces personnes ne se sentent absolument pas impliquées. On dirait qu'ils n'ont pas d'avis à donner et qu'ils ne se sentent pas concernés. Je m'explique : on a quand même pas mal de problèmes d'eau parce que Vivaqua est venu faire un nouvel égouttage dans la rue et depuis lors, nous avons des problèmes d'eau. Et je sens très bien que ces gens qui habitent dans les maisons de la commune, ils n'osent pas parler. On dirait qu'ils ont peur d'être shiftés.

Donc oui, il y a des gens qui ne se sentent pas concernés et d'autres, bien. Je crois que c'est l'intérêt qu'on porte un peu dans sa manière de vivre. Je trouve que le vivre ensemble dans un quartier, c'est très important. Et quand la commune nous demande notre avis, on doit le donner.

**Comment avez-vous été informée de l'existence de ce projet et des ateliers participatifs ?**

Au départ, c'est par un toutes-boîtes. Et puis, c'était annoncé sur le site de la commune aussi. Donc, ils ont parlé de l'écoquartier et ils ont fait un tout-de-boîte en nous donnant rendez-vous un tel samedi sur la place Saint-Lambert, là où nous avons fait connaissance du bureau d'études.

**Pouvez-vous maintenant me détailler plus précisément ce que vous avez fait aux ateliers auxquels vous avez participé ?**

Oui, bien sûr. On s'est partagé en six groupes il me semble et chacun choisissait la partie sur laquelle il voulait travailler. C'était souvent la partie la plus proche de chez soi. On a donc formé des groupes d'environ cinq personnes et, à partir de ce moment-là, on est parti pour aller voir quels étaient les problèmes dans notre quartier et ce qu'on voulait. C'était un petit peu une sorte de balade. Je crois qu'on avait une heure et demie pour faire le tour de ce qu'on devait voir. Après ça, on s'est tous rassemblés. Il y avait un tout grand panneau avec les différents points stratégiques.

**Ce panneau, c'était une carte ?**

Oui, une carte qu'ils avaient faite. On avait des espèces de punaises avec des couleurs et ils ont fait un premier recensement de ce que les gens voulaient en premier lieu sur cette carte. C'est le bureau d'études qui avait tout organisé. Et d'ailleurs, c'était très bien parce qu'après, on a mangé un bout ensemble et on a pu discuter. Donc, ça a quand même duré un petit temps. Trois heures et demie il me semble.

**Et le deuxième atelier ?**

Ça, c'était dans une salle, ce n'était plus du tout sur le terrain. On était dans une grande salle et ils ont pu expliquer ce qui ressortait, ce qui est ressorti de ce que nous avions fait la fois avant. Alors après, ils ont expliqué qu'ils allaient avancer dans tel ou tel projet. Mais ça, ça date déjà de l'année dernière. Maintenant, il y a quand même un petit temps qu'on n'a plus de nouvelles.

**Est-ce que vous trouvez que les ateliers qui étaient proposés étaient pertinents par rapport au projet ?**

Oui ! Je trouvais que c'était très bien fait. Cette société d'études a fait ça très bien. Avec l'aide des gens de la commune aussi, c'était très bien.

**Avez-vous peut-être quelques petites choses chouettes à me raconter sur cette expérience ?**

Chouette ? Non, pas spécialement. Une anecdote vous voulez dire ?

**Oui, peut-être une anecdote où, par exemple, que vous avez rencontré de nouvelles personnes, les échanges étaient chouettes...**

Finalement, je connaissais déjà pas mal de monde, parce que, en général, les gens qui sont impliqués, ce sont toujours les mêmes. C'était quand même un moment agréable. Il faut aussi se dire qu'à Woluwe Saint-Lambert, il y a 12 comités de quartiers différents dans la commune rassemblés dans une association qui s'appelle Wolu Interquartier. Le coordinateur Nicolas Moulin fait ça super bien. C'est lui qui fait le lien entre tous les comités de quartiers. Et alors, quand on fait partie d'un comité de quartier, on fait partie de ces gens qui sont impliqués donc, on croise souvent les mêmes personnes.

**Est-ce qu'à l'inverse, il y a peut-être des choses qui se sont un peu plus mal passées, des choses compliquées, des problèmes ?**

Non, pas vraiment. Non, c'est plutôt une démarche positive. Bon, l'écoquartier, je ne sais pas où ça va nous mener mais en tout cas, il y a la volonté de la commune de le faire. Et ce ne sera peut-être plus pour moi, mais ce sera peut-être pour les gens plus jeunes. Moi, j'ai déjà 71 ans, donc voilà. J'espère quand même qu'il y a quelque chose qui va déjà bouger. Déjà, je trouve que sur la place, ils avaient fait des améliorations donc j'espère bien qu'il y en aura d'autres.

**Toute à l'heure, vous m'avez parlé d'une carte qui a été mise à disposition pour venir y coller des petites vignettes. Qu'avez-vous pensé de cette carte ? Est-ce qu'elle était facile à comprendre et à utiliser ?**

Oui, c'était génial et c'était vraiment énorme. Ils avaient délimité l'écoquartier. Dedans, ils ont donc recensé tout ce que les petits groupes avaient été faire avant. C'était par code couleur, c'était bien fait.

**Est-ce que cette carte vous a aidé à faire émerger un peu les idées et à faciliter les échanges ?**

Oui, parce que c'était bien visuel. Je ne sais pas comment le dire autrement, c'était bien clair.

**Sans cette carte, vous pensez que la discussion aurait été plus compliquée ?**

Oui, complètement. Elle a vraiment servi de repère visuel lors de nos discussions. On voit que ce bureau d'études a l'habitude de faire des choses comme ça. Je crois que la commune ne s'en serait pas sortie aussi bien.

**Finalement, pensez-vous que l'objectif de départ de l'écoquartier a été rempli ?**

Oui. Ce qui est plus embêtant c'est le temps. Mais ça, on le savait. La démarche est réussie pour moi mais je ne sais pas ce qu'ils en sera dans plusieurs années. Il y a des choses, des décisions qui allaient être prises à court terme. Puis des choses moyen terme. Et puis à long terme...

Par exemple, à long terme, il y aura du changement dans la rue Saint-Lambert. Il y a une partie qui est à sens unique et une autre juste à côté du shopping. Là, l'aménagement de cette rue va être complètement repensé afin d'essayer de limiter les voitures. Ils vont aussi mettre de nouveaux arbres. Enfin, vous voyez, tout ça, ça fait partie des projets à long terme. Je ne vois pas ça d'ici un an ou deux.

Mais tout ça nous a été montré par des projections que le bureau avaient faites. Ils avaient fait des dessins pour repenser la rue.

**Et vous trouvez aussi que c'était assez bien représenté ? Vous avez vite compris ?**

Oui, c'était un petit peu utopique mais c'était beau. C'était même magnifique. Mais difficilement réalisable à côté d'un shopping qui, somme toute, doit marcher aussi. Parce qu'un shopping, ça doit rapporter quand même. Donc, si les gens ne savent pas venir d'une manière assez rapide... je ne sais pas. Sans voiture, pour moi, c'est presque impossible. En tout cas, ce qu'ils veulent faire, c'est plus de piétons, plus de vélos, plus le métro.

**Est-ce que pour vous, les ateliers participatifs et tout le processus qui a été mis en place, vous a donné des bénéfices ou des effets inattendus ?**

Pas encore. Au stade auquel on est, non. La démarche est positive, mais on ne voit pas encore beaucoup de changements. Ce n'est pas du tout spectaculaire, en tout cas.

**Et est-ce que cette démarche vous a, par exemple, permis de mieux lire une carte, de rencontrer d'autres gens ?**

Au niveau de la carte oui, ça m'a vraiment aidé.

**Est-ce que vous vous êtes sentie écoutée par les décideurs ?**

Ah oui, complètement ! Le bureau d'études, ils étaient à quatre ou à cinq, et ils prenaient tous des notes. Chaque fois quand quelqu'un disait quelque chose, ils prenaient beaucoup de notes. Et c'est suite à toutes ces notes et à toute cette réflexion qu'on a faite ensemble la toute première fois, qu'ils ont pu projeté tout ce que nous avions dit.

**Et que pensez-vous de cette pratique collaborative ? Quels sont pour vous ses avantages, mais peut-être aussi ses inconvénients ?**

Moi, je trouve qu'il n'y a aucun inconvénient. Il n'y a que du bonus, rien de négatif. Franchement, je trouve que c'est une bonne initiative de la part de la commune d'impliquer comme ça les habitants. Il n'y a aucun inconvénient et je suis tout à fait claire. Parce que bon, il ne faut pas critiquer pour critiquer. Quand c'est bien, il faut le dire aussi.

**Qu'est-ce que ça vous apporte à vous, habitante de Saint-Lambert, d'avoir fait tout ce processus ?**

D'avoir mis une pierre à l'édifice. D'avoir peut-être pu aider. Je me suis vraiment sentie impliquée. Enfin, je me sens déjà impliquée par le fait que je fais partie du comité du quartier. Mais je crois bien que j'ai un petit peu aidé.

**Dernière question, selon vous, toutes les marches que vous avez faites, tout le processus, etc. En quoi est-ce que ça a influencé votre manière de voir votre quartier et d'imaginer son futur ? Est-ce que votre perception de votre quartier a changé ?**

**Vous avez peut-être découvert de nouveaux endroits grâce aux balades, grâce à la carte ?**

Je dirais que ça n'a pas vraiment changé ma vision parce que les problèmes que nous soulevons au comité de quartier sont les mêmes que ceux qui sont ressortis dans le cadre de l'écoquartier. Donc, oui, les mêmes problèmes et les mêmes projets se sont alignés avec l'écoquartier.

Par contre, j'ai appris qu'il y en avait d'autres. Comme l'écoquartier est quand même assez vaste dans la commune, il y a d'autres problèmes que je ne connaissais pas. De l'autre côté, par exemple, au niveau du boulevard et des gens qui habitent là-bas, je ne connaissais pas nécessairement leurs problèmes.

**La carte finale les projections futures vous alors quand même un peu aidé à imaginer à quoi pourrait ressembler le quartier quand tous les projets seraient faits ?**

Oui, complètement. Ça donne une vision globale c'est génial pour voir tous les changements qui seront faits.

[clôture et remerciements]



[présentations]

**Est-ce que vous pouvez m'expliquer un petit peu qui vous êtes et quel est votre lien avec la démarche de l'éco-quartier de Saint-Lambert ?**

Je m'appelle Nicolas Moulin. Je suis le coordinateur d'une ASBL qui s'appelle Wolu-Inter-Quartiers. C'est une ASBL qui a pour objectif d'améliorer et de maintenir la qualité de vie dans la commune de Woluwe-Saint-Lambert. Nos membres sont les différents comités de quartier de la commune. C'est dans ce cadre que j'ai participé aux ateliers organisés pour l'écoquartier.

**ANN. 011 :**  
retranscription de  
l'entretien  
téléphonique avec  
Nicolas MOULIN,  
coordinateur de l'asbl  
*Wolu-Inter-Quartiers*,  
Liège, 16 juin 2025.

**Vous habitez aussi la commune ?**

Non, je n'habite pas la commune mais juste côté.

Dans ces ateliers, mon rôle consistait à représenter les différents comités de quartier que je représente. J'assurais également le retour des échanges auprès de ces comités, tout en jouant un rôle de lien et en encourageant leur participation. Évidemment, les comités de quartier situés en dehors du périmètre de l'éco-quartier se sont montrés peu intéressés à participer. Les principaux concernés étaient surtout le comité de Saint-Lambert et celui parc Roodebeek, directement inclus dans le périmètre.

**Est-ce que vous pouvez un peu m'expliquer le contexte de création de cette démarche d'écoquartier ?**

Pour ça, il faudrait voir précisément avec la commune.

Nous, en tout cas, on avait pas mal de choses qu'on souhaitait mettre en avant dans ce périmètre, des choses pour lesquelles on plaideait depuis longtemps à la commune. Notamment en ce qui concerne le réaménagement de la place Saint-Lambert : on avait toujours demandé à ce qu'elle soit réactivée. C'est bien d'avoir fait une place minérale. Ça permet, entre autres, d'organiser des événements. Mais faut-il encore que ces événements aient vraiment lieu. Et visiblement, ce n'est toujours pas trop le cas. Il y a un peu plus de vie depuis des travaux mais c'est toujours un peu trop calme à notre sens.

Il y avait aussi toute la question de la gestion des eaux, qui est un gros sujet pour nous dans l'association avec les comités. Comme on est dans le fond de vallée, c'est quand même un endroit particulièrement intéressant.

Ensuite, il y avait aussi toute la partie mobilité. Surtout du côté du bas de la chaussée de Roodebeek, en le lien direct avec le parking qui est le pôle multimodal avec la station de métro et le centre commercial.

Après, je pense que c'était une volonté de la commune d'avoir un travail plus large. Au moment du projet, on se demandait ce qu'ils entendaient par éco-quartier. On a déjà eu un éco-quartier, au niveau de l'école Georges Désir, à proximité du Clos des Peupliers et de la rue Théodore de Cuyper. Mais là, on parlait plus d'un projet urbanistique avec la construction d'une école et des logements. Le côté éco, c'était parce que c'était implanté dans un semi-piétonnier. Finalement, ce n'était pas vraiment une démarche d'éco-quartier. Pour Woluwe, la démarche était un peu floue au départ donc ça nous a poussé à participer aux ateliers.

**Était-ce la première fois que vous participiez à ce genre d'atelier ?**

Moi, personnellement, non. J'ai déjà participé à plusieurs ateliers de ce genre, mais c'était la première fois que je le faisais ici dans la commune avec comme thématique l'éco-quartier. Ce qui était intéressant, c'est qu'il y avait des intervenants extérieurs, vraiment formés à la participation.

### **Comment avez-vous été informés de l'existence de ces ateliers ?**

Probablement par mail, mais aussi via le site de la commune. Comme je me renseigne beaucoup là-dessus pour mon travail, je suis de toute façon tombé dessus. Ça m'a donné directement envie de participer puisque ça touchait directement à mes domaines d'intérêt.

### **Aviez-vous peut-être certaines craintes à l'égard de ces ateliers ?**

Non, je n'avais pas de crainte particulière. De par ma formation, j'y suis habitué aux notions techniques etc. La seule crainte que j'ai dans ce type d'atelier, c'est plutôt la finalité. On demande aux habitants de participer et de faire des propositions, mais il faut ensuite qu'il y ait un suivi concret. Comme ce sont des projets qui prennent souvent des années entre la consultation et la réalisation, ça peut être frustrant.

Concernant les ateliers, je n'en ai manqué qu'un seul. J'ai participé à tous les autres. Je ne me souviens pas forcément de tous les noms, mais celui qui m'a le plus marqué, c'est celui où on a parlé des cheminements. Le quartier est rempli de petits passages, de sentiers piétons un peu cachés, à gauche et à droite et l'idée était de les valoriser. Dès la première balade, on avait mis ça en avant. On voulait vraiment ouvrir au maximum ces chemins et multiplier les possibilités de traversées piétonnes dans le quartier. Je trouvais ça vraiment intéressant.

### **Trouvez-vous que ce qui a été proposé était pertinent par rapport au projet ?**

Dans l'ensemble, je dirais que les ateliers étaient bien pensés. Il y a eu la balade, les ateliers sur carte, d'autres en plus petits groupes et enfin un bilan plus global. C'était assez complet. Le seul bémol, c'est que certains ateliers ont réuni beaucoup moins de participants. Mais ça, c'est toujours un peu compliqué. Sur le plus long terme, les gens lâchent. Ils ne viennent qu'une fois ou deux puis ils ne viennent plus. Ce n'est pas leur faute. Pendant la balade et au château Malou il y a eu beaucoup de monde. Puis à la séance d'après, ça a fort chuté. C'est dommage. Peut-être que les gens ont dit ce qu'ils avaient à dire puis ne se sont plus sentis légitimes de venir. Est-ce que le timing a été compliqué ? Est-ce que la communication a été moins bien réalisée ? Je ne sais pas.

### **Durant les ateliers, vous avez utilisé des supports graphiques qui ont été mis à votre disposition et notamment la carte qu'ils ont appelé « carte narrative ». Comment est-ce que cette carte a été utilisée durant les ateliers ?**

Au départ, elle a été utilisée comme point de repère. C'était vraiment la base de travail. On travaillait à partir de la carte quand on n'était pas sur le terrain. La balade a permis d'affiner encore plus la carte parce qu'elle n'était pas totalement aboutie au moment de la balade. C'était la structure du travail en plan, entre guillemets. Je trouvais ça très agréable parce que ça sort un peu de la froideur ou du côté très pratico-pratique d'une carte classique. Ça ramène quelque chose d'un peu plus vivant, et ça permet surtout aux gens de tout de suite se faire des points de repère qu'ils n'ont pas spécialement sur une carte. Personnellement, j'ai l'habitude de voir la commune sous forme de carte, de plan de voirie etc. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Je pense que ça a permis à ceux qui étaient moins à l'aise avec les cartes de pouvoir rentrer dans le jeu aussi. Peut-être qu'avec une carte classique, ils auraient moins osé prendre la parole ou ils se seraient sentis plus déstabilisés. C'est un chouette travail pour permettre aux gens de se projeter rapidement et au-delà de ça, son esthétique fait qu'elle est plaisante à regarder.

### **Trouvez-vous que cette carte était toujours pertinente pour montrer les visions du futur ?**

De mémoire, elle a été utilisée en fonction des thématiques qui avaient été développées. Après, elle a été un peu mise en couleur pour mettre en avant ce qui avait été discuté. Donc oui, c'était toujours pertinent parce que ça permettait de garder le même fil conducteur et la même colonne vertébrale tout le long. Maintenant, je ne pense pas que ça a révolutionné

l'atelier. Je trouve que c'était surtout plus efficace au début. Après, une fois que l'outil est là, autant en profiter au maximum.

### **Trouvez-vous que l'objectif de départ a été rempli ?**

Tout dépend de l'objectif de départ. Si l'objectif était de consulter et de faire émerger des idées, alors le contrat est rempli. Mais j'ai toujours des craintes concernant ce qui va réellement sortir de tout ça. Pour l'instant, au niveau des pouvoirs communaux, je n'ai pas l'impression que ça a vraiment impacté leur politique d'aménagement, en tout cas pas pour le moment. Après, des projets vont peut-être sortir des cartons, je ne sais pas. En tout cas, on attend toujours de voir les concrétisations ou du moins les annonces qui disent que ça va être mis en place.

Il y a eu des toutes petites choses de faites, je pense notamment au rajout de mobilier et aux toiles sur la place Saint-Lambert l'été passé. Ce sont des éléments qui étaient ressorti plusieurs fois dans les ateliers. On s'est vite aperçu que c'était temporaire. On attend de voir des choses plus concrètes et plus grandes. Mais après, sur le fonctionnement et les objectifs de l'atelier en lui-même, je crois que c'était réussi.

### **Est-ce que vous vous êtes sentis écoutés par les décideurs ?**

Malheureusement pendant les ateliers, les décideurs n'étaient pas toujours présents, si en tant que décideurs, on parle des pouvoirs communaux. Ils étaient là pour faire les introductions, etc. Mais pendant les ateliers, ils faisaient aussi exprès d'avoir une posture en retrait pour laisser les citoyens s'exprimer.

Je pense que pour pouvoir répondre à cette question, il faudra voir au moment des concrétisations. On pourra voir s'ils ont vraiment écouté ce qui est ressorti des ateliers. Le bureau a fait une liste de projets à réaliser. On va bien voir si ils vont la suivre.

### **Etiez-vous d'accord avec ce qui a été proposé ?**

Oui, je trouve que ça reflétait bien les échanges. Maintenant, comme je viens de le dire, c'est à voir au niveau de la commune ce qu'ils vont faire. Je caricature un peu, mais c'est bien de donner une belle liste à la commune, mais après, faut-il encore qu'ils la suivent.

### **Est-ce que vous pensez que cette pratique collaborative est vraiment essentielle ? Quels sont pour vous ses avantages et ses inconvénients, ses limites ?**

Oui, je pense évidemment que c'est essentiel. On en fait aussi dans notre association donc c'est quelque chose qu'on prône et que l'on pousse. Ici, ça a été bien fait. Je crois que la commune a fait appel à un bureau extérieur et c'était une bonne idée parce qu'on a vu des tentatives de participation dans la commune qui n'ont pas été un franc succès. Là, au moins, c'était le cas.

Je crois que les avantages, c'est que ça permet surtout à la population d'adhérer beaucoup plus rapidement aux futurs projets. Ils ont été mêlés dedans, donc il y a une adhésion plus rapide. Il y a aussi toutes les idées que ça fait émerger. Je pense que le fonctionnaire dans son bureau qui imagine les choses rate parfois des expertises de terrain comme le vécu des habitants et des utilisateurs. Là, ça permet quand même de les faire remonter.

Après, dans les points négatifs, je vais encore revenir sur ce que je disais. Je pense que le point faible c'est la question des délais. On consulte les gens, on les fait un peu rêver, on s'imagine un futur et puis les ateliers s'arrêtent et il ne se passe rien pendant un an ou deux. Le temps que les choses se mettent en place, cela peut être long pour les gens qui ont participé. Est-ce qu'il faudrait arriver à avoir un suivi qui continue pour que les gens soient conscients que ça n'a pas été vain et qu'il y a une continuité ?

Un autre point positif c'est qu'ici, je trouvais qu'on était quand même très ouverts à la discussion. J'ai déjà participé à certains ateliers où on sentait que le projet est déjà fait et que c'était un passage obligatoire ou un prétexte pour valider des idées qui avaient déjà été validées en amont. Ici, évidemment, il y avait quand même une certaine direction qui avait été imaginée, mais je trouve qu'on a quand même été assez libres dans les choix. Ils ne sont pas arrivés avec un projet tout fait en disant « ok, on va essayer de trouver une validation par les habitants ». Ici, ce n'était pas vraiment le cas mais parfois, c'est un peu comme cela que ça se passe. On vient vous demander votre avis, mais il ne compte plus dès que quelqu'un ne va pas dans le même sens que le porteur de projet. C'est toujours un peu embêtant parce qu'on dit participatif, le niveau de participation peut varier beaucoup.

**Avez-vous observé d'autres bénéfices que ceux qui étaient demandés à la base ?**

Je pense que pas mal de participants ont appris. Durant la balade, des gens ont pris des chemins qu'ils n'avaient jamais pris auparavant. On a également parlé de la gestion de l'eau, des îlots de chaleur et de plein de défis pour les années à venir. Certaines personnes n'en avaient pas du tout conscience. Je trouvais que c'était intéressant de pouvoir les sensibiliser.

Ce qui était pas mal aussi, c'est qu'il n'y avait pas que des habitants. Il y avait aussi d'autres acteurs du quartier et notamment les représentants du shopping ou des gens des différents commerces et différentes associations. Cela a aussi permis de créer du lien entre tous ces gens. C'est toujours intéressant que ces personnes se rencontrent.

**Quels ont été pour vous les apports de cette carte et de ce processus ?**

Est-ce que ce processus m'a vraiment apporté quelque chose dans mon travail ? Je n'en suis pas certain. Après, ça a donné des idées. Les outils développés sont chouettes et sont potentiellement à réutiliser. Maintenant, c'est un gros boulot et honnêtement, je pense pas qu'à notre échelle on aurait vraiment les moyens de le faire.

Après, moi, ce qui m'a le plus apporté, ça été les échanges avec les personnes, le processus de participation en lui-même. On le fait beaucoup aussi dans le cadre des différents comités de quartier mais ici, on a touché d'autres personnes. C'est toujours intéressant d'élargir un peu et de voir les réflexions de tout le monde.

**En quoi ce travail et cette carte ont influencé votre manière de voir le quartier et d'imaginer son futur ?**

Cela a quand même donné un élan d'espérance. À travers les comités, on imagine toujours un peu des projets mais ça reste à une petite échelle parce qu'on ne sait pas pousser de grands changements sur tout un quartier. Et là, voir que c'est de l'initiative de la commune que vient toute cette réflexion, on s'est dit qu'on allait pouvoir avancer et voir plus grand. Réfléchir à l'échelle de tout ce périmètre est beaucoup plus intéressant que de réfléchir rue par rue. Travailler d'ensemble permet de rêver en grand et ça fait toujours plaisir.

[clôture et remerciements]

[présentations]

**Pouvez-vous un peu m'expliquer d'abord qui vous êtes et quel est votre lien avec la démarche de l'écoquartier de Saint-Lambert ?**

Oui. Au départ, je suis un maître expert immobilier. Mais ça, c'était il y a 30 ans. Ensuite, j'ai travaillé en informatique à la clinique Saint-Luc à Bruxelles où je m'occupais essentiellement de la facturation de toutes les analyses labo etc. Depuis longtemps déjà, je suis fort intéressé par l'urbanisme et l'écologie dans le quartier donc j'ai notamment été président du comité de quartier. Après, il y a eu une association de comité de quartier à Saint-Lambert qui a vu le jour donc je m'y suis inscrit et depuis une quinzaine d'année je suis administrateur de cette ASBL. C'est un peu par le biais de cette association que je connais tous les problèmes des alentours.

**ANN.**  
**012 :** retranscription  
de l'entretien  
téléphonique avec Guy  
RALET,  
administrateur de  
l'asbl *Wolu-Inter-  
Quartiers* et du Centre  
Culturel *Wolubilis*,  
Liège, 25 juin 2025.

**Cette ASBL, c'est Wolu-Inter-Quartiers ?**

Exactement, oui. Je suis administrateur de cette ASBL et administrateur du centre culturel de Woluwe.

**Ok, super. J'ai justement rencontré Nicolas Moulin qui m'a donné votre contact.**

Justement, je l'ai vu hier ! Comme je suis dans le comité de quartier et que je suis proche du projet prévu, il estimait que j'allais avoir plusieurs informations. Mais je n'en ai pas plus que ça.

**Ne vous tracassez pas, il n'y a pas de soucis. Si je vous ai contacté c'est surtout pour discuter de votre expérience lors des ateliers. J'ai eu un entretien avec Gisèle Pirenne qui, elle, habite rue Saint-Lambert. Comme vous habitez chaussée de Roodebeek, il me semble que vous n'avez pas fait exactement les mêmes ateliers. Donc, j'aurais voulu avoir vos deux avis sur le processus de l'éco-quartier.**

Finalement, je ne suis vraiment pas dans la zone de l'éco-quartier alors que Gisèle est en plein milieu. J'ai été invité parce que c'est un quartier voisin.

**Comment est-ce que vous avez été informé de l'existence des ateliers ?**

J'avais reçu une invitation. Je me suis dit que le programme de la réunion pouvait être intéressant donc j'y suis allé.

**Avez-vous eu directement envie de participer aux ateliers ?**

Oui. Je me suis dit qu'il y avait toujours des trucs intéressants dans ces réunions. En plus, quand on a fait les promenades en groupe, certaines choses m'intéressaient fort parce que c'est juste à l'arrière de chez moi.

J'ai l'impression que ce projet existe toujours pour la commune mais plus tant dans la tête des gens. Ça va se faire mais pour le moment il n'y a rien qui bouge. En même temps, il faut tellement de temps pour qu'un projet se mette en route...

**Est-ce que vous pouvez m'expliquer les ateliers auxquels vous avez participé ?**

Le premier atelier était une réunion un peu générale. On avait convoqué tout le monde nous expliquer le projet qui était prévu. Et puis, à la fin de la réunion, on avait des petits ateliers de cinq, six personnes pour un peu discuter plus sérieusement de ce qui nous intéressait dans ce projet. D'ailleurs, on a jamais eu de PV de tout ça.

Ensuite, on a fait une promenade dans le quartier. Quinze jours ou trois semaines plus tard. On a pu visiter le pourtour, le périmètre du projet.

Après, il y a eu les étapes de projet et la grande réunion pour dire ce qui avait été retenu. Et puis, je n'ai plus eu de nouvelles. Sur le site de la commune, il n'y a pas grand-chose non plus. Il n'y a rien qui se passe et il n'y a personne qui veut dire si ce projet va continuer ou pas.

**J'ai justement pu avoir un contact avec Sophie Vanderick qui travaille à la commune et elle m'a dit que le processus était toujours en cours mais que cela prenait du temps.**

Ce qui m'ennuie surtout c'est qu'on a pas de nouvelles et c'est assez frustrant. Quand j'ai reçu votre mail j'ai un peu regardé dans le journal communal qu'on a reçu il y a un mois et dans la partie politique générale de la commune rien n'est prévu pour l'éco-quartier. Ils prévus pleins de choses à gauche à droit mais rien concernant le travail qu'on a fait. C'est pour ça que je me demandais si ça existait toujours.

**Trouviez-vous les ateliers pertinents par rapport au projet ?**

Oui ! Ça avait été vraiment bien expliqué. Les gens du bureau d'étude qui les ont fait connaissaient très bien leur histoire. Tout s'est vraiment bien passé.

**Et est-ce que peut-être vous avez des choses chouettes à raconter sur ces ateliers ?**

Non, pas spécialement.

**Vous n'avez pas nécessairement rencontré de nouvelles personnes ou, je ne sais pas, découvert de nouvelles choses ?**

Non. Ça fait tellement longtemps que je suis ici donc je connais beaucoup de choses et de gens.

**À l'inverse, peut-être que certaines choses ont été un peu plus compliquées dans ces ateliers ?**

Là comme ça, je ne vois pas de problème. Ce qui était parfois embêtant c'est que certaines personnes ne voyaient que leur environnement proche et ne regardaient pas l'ensemble du problème. Ils se restreignent à ce qui se passe autour de chez eux mais ne réfléchissent pas à une cohésion d'ensemble. D'une certaine manière, c'est un peu ce qu'on essaie de faire avec Wolu-Inter-Quartiers. Pour le moment, il y a 15 comités de quartiers dans la commune et on essaye de les fédérer pour que ce qu'un comité décide n'aillet pas embêter l'autre. Il faut une entente entre tous.

**Au niveau de la balade, vous aviez fait plusieurs groupes, c'est ça ?**

Moi je n'ai vu qu'un grand groupe. Il y en a peut-être eu d'autres, je n'en sais rien

**En parlant de la carte narrative qu'on a abordé tantôt [présentation], comment est-ce que cette carte a été utilisée durant les ateliers ?**

Elle avait été exposée en grand. De notre côté, on n'a reçu aucun document précis. C'était vraiment une réunion de présentation. Dans mes souvenirs, elle a aussi été utilisée pendant la balade.

**Trouvez-vous que la carte était pertinente durant cette balade ou pas nécessairement ? Est-ce qu'elle vous a, par exemple, aidé à mieux repérer certaines choses ?**

Je connais très bien la commune, ça fait même 45 ans que j'y suis donc moi personnellement ça ne m'a pas aidé. Par contre, ça a sûrement dû aider certaines personnes, ça c'est sûr.

**De manière générale, vous vous sentez à l'aise avec l'utilisation des cartes ?**

Oui bien sûr.

**Est-ce que cette carte vous a potentiellement aidé à faire émerger des idées ou à faciliter les échanges avec les participants et le bureau d'études ?**

Je pense que oui. Je ne sais pas exactement.

**Pour vous, finalement, est-ce que l'objectif de départ qui était de créer un projet tous ensemble a été rempli ?**

Oui. Je trouve que le projet était très bien.

**Vous êtes d'accord avec ce qu'ils ont proposé ?**

Oui, tout à fait. La démarche était très intéressante. Notamment l'idée du chemin qui traverse l'ancien cinquième. C'était original. Il y avait plusieurs trucs pas mal.

**Finalement, vous avez quand même réussi à construire une vision durable du quartier tous ensemble ?**

Oui, bien sûr. C'est juste que la mise en œuvre n'est pas là. Mais bon, pour beaucoup de projet il faut du temps avant que ce soit mis en œuvre parce qu'il faut des subides et pleins d'autres choses avant que ça ne commence. Et puis finalement, les gens ne s'y intéressent plus parce que ça dure trop longtemps.

**Sinon, plutôt au niveau des ateliers et de ce qui a été demandé, tout était ok ? Tout ce qui a été proposé était ok pour vous ?**

Oui, c'est tout à fait utile de prendre l'avis des gens. On n'arrive pas avec un projet qu'on impose. Ici, on pouvait donner son avis et éventuellement modifier certaines choses.

**Donc vous vous êtes bien quand même sentis écoutés par les décideurs ?**

Oui totalement. entre guillemets. Mon seul regret, c'est qu'on n'a plus une nouvelle de tout ça.

**Que pensez-vous en général de ces pratiques collaboratives ? Quels sont pour vous ses avantages et ses inconvénients ?**

Les avantages, c'est que on ne laisse pas tout faire sinon les gens feraient n'importe quoi. On a quand même son mot à dire et on peut éventuellement modifier certaines choses et c'est bien ça s'arrête là.

Le désavantage, c'est que certains sont bloqués sur une idée et ne regardent pas très bien ce que ça va empêcher pour les voisins.

**Vous trouvez ça essentiel d'avoir des démarches participatives pour des projets qui touchent des quartiers ?**

Oui, bien sûr. D'ailleurs, un truc que je n'aime pas, c'est que quand on fait un projet dans une rue du quartier les gens ne sont pas intéressés alors que c'est à côté de chez eux. Ils s'en foutent complètement et c'est dommage. Après, ils viennent rouspéter sur ce qu'on a fait mais il y a eu une commission de consultation avant donc ils n'avaient pas venir à ce moment-là.

**Quels sont pour vous les apports de ce processus ? Qu'est-ce que cette carte et les ateliers vous ont apporté à vous, habitants de Saint-Lambert ?**

Ça ne m'a pas apporté grand-chose en plus. À l'époque, j'avais un chien et j'allais le promener dans toute la commune donc je connais vraiment bien mon quartier et tous les petits piétonniers entre les maisons.

**Peut-être que cet exercice, ça a tout de même influencé un peu la manière de voir votre quartier, de voir votre territoire ?**

Pas spécialement parce qu'avec le comité de quartier cela fait longtemps que je suis inscrit dans le système. Après ça m'a quand même permis d'imaginer le futur de mon quartier.

[clôture et remerciements]

[présentations]

**Expliquez-moi un peu qui vous êtes et quel est votre lien avec cette démarche de l'éco-quartier de Saint-Lambert.**

Raphaël Mahieu, je suis le directeur du Woluwe Shopping en gestion immobilière. Je m'occupe du property management du bâtiment au quotidien en gestion locative, gestion immobilière et gestion opérationnelle. Je suis aussi responsable d'une équipe de cinq personnes. On travaille sur le site et on est dans une partie annexe du bâtiment. On travaille pour AG Real Estate, puisque AG Real Estate est une filiale Real Estate immobilière de AG Assurance. AG Real Estate a différents types d'actifs au sein de son portefeuille : des bureaux, du résidentiel, mais également du retail et du commerce. Quand on dit retail, c'est des shopping centers, ce n'est pas du commerce de rue. Donc, AG Real Estate est propriétaire et gestionnaire du Woluwe Shopping. Par contre, une des particularités, c'est que AG Real Estate ne fait que la gestion immobilière. Nous ne sommes pas propriétaires des murs, du bâtiment, ni du sol. Le shopping a été racheté en 2018 par Eurocommercial Properties Belgium, qui est une foncière européenne basée à Amsterdam mais qui ont également des shopping center en Suède, en Italie, en France et en Belgique dont celui de Woluwe qui représente approximativement 10 à 15% de leur portefeuille. Ils l'ont acheté en 2018 et actuellement ils sont 100% propriétaires du bâtiment. Avec mon équipe, on s'occupe de la gestion immobilière au quotidien pour le compte du propriétaire.

Personnellement, ça fait 6 ans que je travaille au shopping de Woluwe. Dans le cadre du projet d'écoquartier, nous avons été sollicités par la commune afin de prendre part au processus. Notre premier contact n'a pas été directement la commune, mais plutôt les bureaux d'études en charge de la coordination du projet qui nous ont intégrés dans la démarche.

En raison de notre implication et de notre emplacement central au sein de la commune, nous étions naturellement concernés par la démarche. Le Shopping de Woluwe est construit en 1968 et occupe une place particulière : il s'agit de l'un des premiers shopping de Bruxelles, de Belgique, et même d'Europe. Et c'est vrai qu'en 68, il n'y avait pas encore grand-chose dans les environs. C'était vraiment un centre commercial de périphérie qui a été construit dans une zone marécageuse. Puis, tout le bâtiment s'est construit autour de Roodebeek qui est devenu un pôle de mobilité au niveau de Bruxelles. Et aussi de par la densité résidentielle qui existait en parallèle et qui s'est développée avec le shopping. En 68, c'était la création du premier bloc. Ensuite, il y a deux extensions. En 1975, l'extension vers le métro et en 1989, la seconde extension qui recouvrait les commerces extérieurs existants et le supermarché. Depuis le shopping n'a plus beaucoup bougé en termes de développement.

C'est un sujet qui a aussi été abordé dans le projet d'écoquartier. Forcément, les discussions liées au projet d'extension du shopping et les questions du parking. Pour revenir sur l'écoquartier, étant donné que nous sommes directement sur la parcelle, en parallèle avec la rue Saint-Lambert, il était assez logique que nous soyons impliqués dans le projet.

**Était-ce la première fois que vous participiez à ce genre d'atelier participatif dans le cadre de votre travail ?**

Dans le cadre de mon boulot, oui. Et même au niveau privé je pense. Au niveau du shopping de Woluwe, c'était la première fois qu'on s'impliquait dans un processus participatif comme celui-ci.

**Quand on vous a proposé d'intégrer le projet d'écoquartier, quelle a été votre première réaction ? Enthousiasme, hésitation, ou peut-être quelques craintes ?**

C'est moi qui ai reçu les demandes en tant que contact de première ligne du shopping. Forcément, en tant que gestionnaire immobilier je me doutais que cela allait impliquer des discussions un peu stratégiques liées au projet d'extension qui était exclusivement porté par la société propriétaire. Je n'avais pas de crainte et j'étais très intéressé d'y participer. J'ai aussi

**ANN. 013 :**  
retranscription de l'entretien en visioconférence avec Raphaël MAHIEU, gestionnaire du *Woluwe Shopping Center*, Liège, 25 juin 2025.

été accompagné à certains moments par les représentants du propriétaire parce qu'il y avait des sujets sur lesquels soit je ne pouvais pas communiquer, soit sur lesquels je n'avais pas les informations.

Mais même du côté du propriétaire, si je peux parler en leur nom, ils étaient tout à fait positifs à l'idée de s'impliquer dans le projet. Tout en sachant qu'un processus participatif peut aller très loin dans les réflexions. On savait aussi qu'il y aurait des différences de connaissance de la réalité au niveau stratégique foncier. Savoir ce qui est faisable, ce qui l'est moins. C'était le seul à priori qu'on avait par rapport à notre implication dans le processus.

#### **À quels ateliers avez-vous participé et qu'est-ce que vous y avez fait ?**

J'ai participé à tous les ateliers. En tout cas, je me souviens qu'on a participé à toutes les invitations qu'on a reçues. On était présents à toutes les rencontres mis à part la phase de diagnostic. Je pense qu'il y a peut-être des éléments auxquels on n'a pas pris part. Par exemple, la promenade narrative, que je vois dans le planning, cela ne me dit plus rien. Franchement, je vais même être assez honnête : je pense que nous avons été potentiellement invités mais en deuxième temps. Je n'ai pas souvenir de certains éléments. En tout cas, on était présents à la finalité et au vote. On a participé à deux ateliers et à toutes les réunions de présentation, d'avancement, etc.

#### **Est-ce que durant ces ateliers, vous vous êtes sentis à l'aise de discuter de vos avis, de vos opinions, etc. ?**

Oui, tout à fait. Après, sur certains sujets, je devais tout simplement dire « on prend bonne note de vos attentes et de vos souhaits et je les transmettrai au propriétaire ». J'étais parfois un peu un transmetteur. Je devais quand même garder certaines communications un peu cadrées sur certains sujets.

Le processus a quand même mis en lumière qu'on reste tout de même une grosse entité commerciale au niveau local. On est en quelques sortes un peu inaccessible. Très souvent, on apprécie tous les services que ça propose, mais d'un autre côté, ça peut amener certaines nuisances, à travers l'activité économique et commerciale. Forcément, les projets de développement d'extension, c'est toute une saga. Les habitants du quartier connaissent ces projets depuis 10, 15, 20 ans. Et donc dans le cadre du processus de l'écoquartier, il y avait aussi la possibilité pour les habitants d'avoir une proximité avec les représentants du shopping qu'ils n'ont quasiment jamais parce qu'on n'est pas invité dans des comités de quartier, etc. On n'est pas habitant, ce n'est pas trop notre place mais ça pourrait se discuter. Personnellement, je suis en contact régulier avec le président du comité de quartier Saint-Lambert pour des aspects opérationnels, gestion des nuisances, etc., pour faciliter la cohabitation mais il n'y a pas assez d'ouverture du shopping vers le quartier. Vous avez parfois des centres commerciaux qui ont beaucoup d'espaces extérieurs sur les abords. Nous, on est très limité, parce que tout s'est densifié assez rapidement au fil des années. Il y a peu d'espace qui permettent une cohabitation et un échange facile avec les riverains, ce que propose le projet d'extension du shopping. C'est justement de réaménager la place de Saint-Lambert ainsi que l'entrée du shopping pour pouvoir avoir plus de liens entre les différentes entités.

Pour revenir sur le processus, ça a permis un chouette échange entre les riverains et nous. Parfois, ça a débordé sur des sujets sur lesquels on ne va pas avoir d'impact sur.

#### **Trouviez-vous que les ateliers proposés étaient pertinents par rapport à la finalité du projet ?**

Oui, je trouve que ça a vraiment été bien mené. C'était un succès. J'ai déjà vu des résultats sur des processus participatifs et ce n'était pas pareil. Les ateliers étaient bien cadrés, ça ne partait pas dans tous les sens. C'était assez structuré et les gens savaient sur quoi ils devaient travailler. Souvent, dans des organes participatifs comme ça, on peut vite tomber dans le hyper local. Là, je n'ai pas le souvenir de sortir des ateliers et de me dire qu'on aurait pu faire

la réunion en une heure à la place de quatre. Le timing était bien respecté et les conclusions respectaient bien les discussions et ce que les riverains avaient exposé.

Par rapport à nous, ils ont vite compris là où on avait de la marge de manœuvre et là où on en avait pas du tout. Au niveau de l'emprise, au début, c'est parti assez loin et on a poliment rappelé que c'était une parcelle privée et qu'on ne pourrait pas tout faire. Mais on était ouvert sur les questions. On a abordé des réflexions de fermes urbaines sur les toits, d'accès aux toits, etc. C'est d'ailleurs des sujets et des projets qui avaient déjà été réfléchis il y a déjà plus de 15 ans maintenant. Ils ont été abandonnés mais c'était des projets qui étaient envisagés. Il faut comprendre qu'on n'est pas un acteur public, on est un acteur privé. Mais on a chaque fois été ouvert et on était tout à fait à l'écoute par la suite. Et par rapport à ces réactions, le bureau d'études, a assez bien orienté les gens pour éviter de faire de fausses promesses.

**Est-ce qu'à l'inverse, vous vous rappelez de certaines choses qui ont été plus compliquées, des problèmes ou des éléments qui se sont mal passés ?**

Dans mes souvenirs, c'était un processus assez fluide avec une bonne collaboration entre les différents acteurs.

Vous m'aviez demandé au préalable si on avait certaines appréhensions. On était en parallèle de la procédure urbanistique pour le permis d'urbanisme de l'extension donc on savait qu'on avait un peu la casquette de développeur surtout que l'enquête publique ne s'était pas très bien passée. Le projet avait été abandonné. Donc on aurait pu croire qu'on serait un peu jugé ou mal reçu mais justement les riverains étaient très positifs de nous voir autour de la table. Ils trouvaient ça très bien. Parfois un peu déçus des réponses qu'on pouvait amener, forcément. Quand on habite près d'une boîte comme le Shopping, depuis 20-30 ans, je peux imaginer qu'on n'est pas toujours le voisin le plus beau. Ce bâtiment de l'extérieur n'est pas ce qu'il y a de plus frais. Sinon, je n'ai pas de souvenirs de situations compliquées.

**Pendant divers ateliers, le bureau a utilisé un support cartographique qu'ils ont appelé la carte narrative. Je ne sais pas si vous visualisez à quoi ça ressemble. Est-ce que vous vous rappelez si, pour vous, cette carte était facile à comprendre, facile à utiliser et si elle était pertinente durant les ateliers ?**

Oui, tout à fait. Je l'ai eu devant les yeux il me semble. Il y a différentes versions en fonction des thématiques. Je trouvais ça vraiment pas mal. Et justement, parce qu'ils tiraient chaque fois des conclusions et des plans d'action qu'ils cartographiaient après sur ce plan, je trouvais que la synthèse était assez parlante pour les gens. Ça reflétait vraiment bien les thématiques qui avaient été abordées.

Là où il y a eu un petit peu plus de réserve, c'est peut-être sur les visuels qui ont été mis à côté des trois grandes thématiques. Il y avait la vallée ressource, les jardins transition et les chemins verts et bleus. Ils ont essayé d'imager un peu les thématiques abordées et je me souviens que certaines personnes rentraient un peu trop dans les visuels.

Ce que j'ai bien aimé, c'est la vision de conclusion de la part de la commune. Ils pouvaient très bien faire un processus participatif et puis le mettre au tiroir. On sentait qu'ils voulaient vraiment communiquer un plan d'action avec des fiches d'actions et prioriser les choses. Quand je les ai lues, je trouvais que c'était assez cohérent, par rapport à ce qui était possible à court terme et à plus long terme, notamment concernant la rue Saint-Lambert et la place Saint-Lambert. Sinon, sur la cartographie, je trouvais ça très clair.

**Donc, pour vous, la carte et les supports ont vraiment bien servi à faire émerger les idées et à faciliter les échanges ?**

Oui. Après, je me souviens que dans la cartographie, le bureau d'études s'était parfois un petit peu avancé en identifiant un peu le shopping comme si c'était du public ou en mettant des projets d'emblée sur le shopping. On leur a juste demandé de faire attention. Pour nous,

il n'y avait pas de problème parce qu'on savait bien identifier mais pour les riverains, on ne voulait pas qu'il y ai des amalgames sur les schémas.

sur les retours qu'on avait donnés, le bureau d'études a très bien compris, les limites dans lesquelles ils devaient orienter les choses par rapport à un gros acteur privé comme nous car on aurait pu vraiment se retrouver dans des situations où on dit « ok, vous êtes gentils, mais là, désolé, ce n'est pas possible » mais ils ont bien orienté les discussions et le débat pour qu'il y ait des idées cohérentes .

**Vous diriez donc que ce support et tous les ateliers ont permis de construire une vision durable du quartier et que l'objectif est rempli ?**

Oui, mais je ne suis pas riverain. Concernant le quartier Saint-Lambert, il monte quand même de manière assez haut et je vous avoue que de mon côté, c'est assez rare que je monte jusque là-haut. On reste quand même dans notre microcosme de la rue Saint-Lambert, du boulevard de la Woluwe, parc Saint-Lambert, place Saint-Lambert et Rodebeek.

Donc, par rapport à votre question, est-ce que ça a rempli vraiment les objectifs ? Je pense qu'il y avait un enjeu énorme avec la question de l'eau et des ruissellement par rapport à la zone inondable qu'est toute la vallée de la Woluwe. Maintenant, ça va beaucoup mieux au niveau du boulevard depuis qu'ils ont fait les travaux d'égouttage suite à la transformation du boulevard en 2017. Mais ça reste un sujet compliqué parce que ça reste un versant où on voit toute l'eau tomber jusque dans la Woluwe. Il faudra voir par la suite si tout ce qui a été discuté au niveau de la gestion de l'eau est bien pris en compte par les autorités communales et régionales. Ça, ce n'est pas de notre ressort.

Je pense qu'il y avait quand même beaucoup d'attentes de la part des gens sur les questions des inondations, notamment pour les habitants de la rue Saint-Lambert, qui sont malheureusement souvent inondés au niveau de leur cave. C'est plutôt eux qui pourront vous dire si réellement les objectifs de durabilité sont remplis et s'ils se retrouvaient dans la cartographie et dans les actions prises par le bureau d'études et la commune. De notre côté, je trouvais qu'il y avait plein de bonnes idées, en tout cas, et une bonne gradation des projets.

**Et est-ce que vous observez d'autres bénéfices que ceux qui étaient demandés à la base ?**

On peut toujours reprocher plein de choses aux pouvoirs politiques en place. J'ai habité Auderghem, j'habite dans le Brabant-Wallon maintenant et je travaille sur la commune de Woluwe-Saint-Lambert, donc j'ai un comparatif au niveau de la gestion de l'espace public. Personnellement, je trouvais qu'on sentait que ce n'était pas la première fois que les riverains avaient cet espace. On sentait qu'il y avait quand même une belle proximité de la part des autorités communales et une bonne écoute. Le risque dans ce genre de processus, c'est que ce soit un déversoir parce que les riverains ne se sont jamais écoutés mais ce n'était pas le cas. J'ai le sentiment que c'est quelque chose qui vit déjà assez bien au niveau de la vie communale et que les gens sont quand même déjà bien impliqués de base au niveau de leur quartier. Je trouve que le comité de quartier Saint-Lambert est assez actif. Les comités de quartier de la commune ont également un organe qui regroupe encore tous les comités de quartier. Ce n'est pas dans toutes les communes qu'il y a des équipes en temps plein qui s'occupent de la gestion des comités de quartier. En conséquence ça a sûrement amené des choses en plus pour les gens.

**Finalement, qu'avez-vous pensé de cette pratique collaborative ? Quels sont un peu ses avantages dans votre travail ? Et peut-être aussi ses inconvénients et ses limites ?**

Que ce soit au niveau de la participation communale ou la mienne, trop souvent, je trouve que les débats sont de plus en plus binaires. Il n'y a jamais de place à de l'amélioration de projet ou à de la nuance. Je trouve que ce processus est bien pour justement faciliter un petit peu les contrastes entre les différentes instances. Moi, j'y ai vu beaucoup de bons, avec les limites que je vous ai expliquées pour nous.

Le risque, selon moi, et c'est le même dans toute formule participative, c'est le temps qui est assez long pour les riverains. Nous, on a l'habitude, on est dans l'immobilier. On sait que tout développement se fait sur des années. Mais ça ouvre toujours beaucoup d'attentes chez les riverains parce qu'on discute de leur quotidien. Et donc le risque, selon moi, c'est comment faire vivre les résultats après de ces discussions. Ça, c'est la responsabilité des élus. C'est de bien communiquer sur l'avancement ou de rappeler que c'est des objectifs pris en compte dans tel ou tel schéma, etc. Et je ne pense pas qu'ils l'ont bien communiqué... Ils ont été assez clairs sur la priorisation et sur le timing de ces discussions mais aujourd'hui, ce qui pose quand même problème pour les riverains, c'est qu'ils ne voient pas l'avancement. Rien n'est communiqué sur l'avancement et ça les frustre un peu.

**Dernière question, en quoi est-ce que tout ce travail d'atelier participatif a peut-être pu influencer votre manière d'imaginer le quartier futur et d'influencer votre perception du territoire Woluwe-Saint-Lambert ?**

Ce n'était pas un scoop quand on a vu les conclusions du rapport. On savait que le bâtiment du shopping était trop fermé sur lui-même. Comme je vous le disais, l'extérieur du bâtiment est de 68 et il n'a pas beaucoup bougé depuis. Mis à part l'extension de 89, le reste du bâtiment est d'un autre temps, d'où la nécessité de pouvoir redévelopper les extérieurs. Mais la cartographie a encore plus mis en lumière l'impact que ce gros bâtiment avait au niveau du quartier. C'est vrai que je me suis amusé, dans le cadre d'un travail que j'ai fait dans un master, à voir les différentes évolutions de la ville et du quartier au fur et à mesure des années de vie à Bruxelles. On est un peu un paquebot entouré d'une poche résidentielle et c'est principalement pour ça que l'importance est de créer du lien. Il faut essayer de créer des connexions sur du long terme.

[clôture et remerciements]

